

Université Catholique de Madagascar

Fides Et Lux



**École Doctorale « Éthique pour le Développement Humain, Social-Juridique et
Politique »**

**D'UNE APPROCHE DE LA MOBILITE SOCIALE SUBJECTIVE
EN CONTEXTE MALGACHE : CAS ETUDIES A ANTANANARIVO**

Thèse présentée et soutenue publiquement le 26 Janvier 2024,

Pour l'obtention du titre de Docteur en Sociologie

Par

Zo Fidimirina ANDRIAMANJATO

Sous la direction de Valérie GOLAZ

et codirigée par Bénédicte GASTINEAU et Frédérique ANDRIAMARO

Membres du Jury

Président du jury	Pr. ETIENNE Stefano
Rapporteur interne	Pr. RAZAFINDRAIBE Rolland
Rapporteur externe	Pr. RAZAFIARIJAONA Jules
Examineur	Dr. RAZANAPARANY Sohary
Examineur	Dr. ANDRIAMAMONJY Lanto
Directeur de thèse	Pr. GOLAZ Valérie
Co-directeur de thèse	Dr. GASTINEAU Bénédicte
Co-directeur de thèse	Dr. ANDRIAMARO Frédérique

REMERCIEMENTS

J'aimerais tout d'abord remercier ma directrice de thèse, Mme Valérie GOLAZ, ainsi que Mme Bénédicte GASTINEAU et Mme Frédérique ANDRIAMARO qui ont codirigé ce travail. Je les remercie d'avoir accepté de m'accompagner dans ce travail, pour leurs conseils, leurs soutiens tout au long de ce parcours, leur gentillesse et les nombreux encouragements qu'elles m'ont prodigués.

J'exprime ma gratitude à l'Université Catholique de Madagascar (UCM), l'École Doctorale « Éthique pour le Développement Humain, Social-Juridique et Politique » et toute son équipe pour ces quelques années passées dans la recherche doctorale.

Également, le Centre de Recherche pour le Développement (CRD) et particulièrement le pôle « Environnement, Risque et Résilience » pour les nombreuses réunions, les conseils, les avis critiques qui m'ont permis d'améliorer continuellement ce travail.

Le Laboratoire Population, Environnement et Développement (LPED) et tous ses membres pour m'avoir accueilli et qui m'a permis de vivre une belle expérience dans le monde de la recherche. Je ne saurais oublier les doctorants du labo avec qui j'ai passé de bons moments conviviaux.

Les doctorants de l'UCM avec qui les échanges ont toujours été intéressants. Je leur souhaite de réussir leurs travaux de recherche et le meilleur pour l'avenir. Ce travail n'aurait pas été mené à bien sans la participation des personnes que j'appelle « participants ». Merci d'avoir accepté de répondre aux différentes interrogations et d'avoir accordé de votre temps pour ce travail de recherche.

Enfin, je remercie ma famille et mes proches pour leurs encouragements, et qui étaient aussi impatients que moi de voir l'aboutissement de cette thèse.

RESUME

Dans cette étude, l'auteur part de l'idée que la question de la mobilité sociale dans les pays en développement n'a pas les mêmes caractéristiques comparées aux pays développés dans lesquels ces réflexions ont émergé, notamment par rapport à l'espace social dans lequel elle s'opère, leurs déterminants et les stratégies mis en œuvre par les individus et les familles pour avoir un statut social privilégié dans la société. Initiant ses observations pour des cas à Antananarivo, capitale de Madagascar, et à partir d'une approche qualitative, des entretiens autobiographiques auprès d'individus ayant fait l'expérience de la mobilité (ascension, déclassement, reproduction) ont été menées par le chercheur, relevant une mesure subjective de ces mouvements. Trois résultats ont été obtenus : le premier correspond à une stratification sociale basée sur des critères de revenu marqué par une subdivision en classe sociale, le second sur l'importance du capital social dans la détermination du statut atteint, et le troisième sur l'impact des conditionnements sociaux d'origine sur les croyances et les stratégies adoptées.

Mots-clés : Mobilité sociale – Stratification – Antananarivo – Madagascar – Capital social – Capital économique – Capital culturel

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	i
RESUME	ii
TABLE DES MATIERES	iii
GLOSSAIRE.....	v
LISTE DES ACRONYMES	viii
INTRODUCTION	1
 Chapitre 1. Spécification de la problématique.....	8
1.1. Aux origines de la réflexion sur la mobilité sociale	12
1.2. Sorokin : La mobilité sociale comme objet d'étude sociologique	14
1.3. Justification du choix du sujet	26
1.4. Le problème de recherche.....	47
1.5. La question de recherche	51
1.6. Les objectifs de la recherche	53
1.7. La position de thèse ou positionnement théorique	56
1.8. Les hypothèses.....	59
1.9. Le cadre opératoire	61
 Chapitre 2. La revue de la littérature	71
2.1. État critique des connaissances sur la mobilité sociale	72
2.2. Les différentes formes de la mobilité sociale	87
2.3. Les déplacements dans la mobilité sociale	99
2.4. La société Merina comme champ d'étude exploratoire.....	103
2.5. Référents théoriques de l'étude	107
 Chapitre 3. Considérations d'ordre méthodologiques	128
3.1. De la mobilité subjective aux trois formes de mobilité sociale.....	129

3.2. L'individu comme unité d'étude	131
3.3. Les paradigmes de la recherche.....	135
3.4. Le choix de la stratégie d'analyse : la recherche descriptive interprétative	139
3.5. Les instruments d'observation et de collecte : l'enquête par entretien.....	141
3.6. Le déroulement de la collecte de données	146
3.7. Le plan d'analyse des données : de l'analyse séquentielle et thématique à l'analyse par questionnement analytique	153
 Chapitre 4. Présentation des résultats de collecte de données	166
4.1. L'analyse séquentielle et thématique.....	168
4.2. L'analyse horizontale ou codage axial	170
4.3. L'analyse théorisante ou le codage sélectif	207
 Chapitre 5. Discussion des résultats	225
5.1. L'espace social marqué par des frontières discontinues : les précaires et les élites gouvernantes au cœur de la distinction sociale	225
5.2. Le poids du capital social et de l'origine sociale.....	232
5.3. L'habitus de classe déterminant les croyances des stratégies de mobilité	242
5.4. L'individu et son milieu.....	245
CONCLUSION	260
Références bibliographiques	265
Annexe 1 : Guide d'entretien	I
Annexe 2 : Corpus de l'étude : La transcription des entretiens	V
Annexe 3 : Codebook généré sur NVivo lors du codage ouvert.....	XCVI
LISTE DES FIGURES.....	CIV
LISTE DES TABLEAUX.....	CVI
RESUME - ABSTRACT	I

GLOSSAIRE

Capital culturel : englobe les connaissances, compétences, éducation, et autres formes de culture intellectuelle que possède un individu. Il peut jouer un rôle crucial dans la réussite sociale, éducative et professionnelle.

Capital économique : se réfère aux ressources financières et matérielles dont une personne dispose, telles que l'argent, les biens immobiliers, et d'autres actifs, qui peuvent influencer sa position sociale et économique.

Capital social : se réfère au réseau de relations et de liens sociaux qu'une personne possède. Cela inclut les relations familiales, amicales et professionnelles, ainsi que la confiance et la coopération qui en découlent, ce qui peut avoir des implications positives sur le plan économique et social.

Déclassement social : événement lorsqu'une personne, en raison de divers facteurs tels que des changements économiques ou professionnels, voit son statut social diminuer par rapport à celui de sa génération précédente ou à ses propres attentes.

Déterminant social : facteur qui influence la santé et le bien-être d'une population, souvent liés à des conditions sociales, économiques ou environnementales, et qui peut contribuer aux inégalités de santé.

Diagèse : mécanisme de narration qui consiste au fait de raconter les choses.

Diglossie : situation linguistique dans laquelle deux variétés linguistiques, généralement une variété haute (ou formelle) et une variété basse (ou informelle), coexistent dans une société ou une communauté. Chacune de ces variétés est utilisée dans des contextes spécifiques et pour des fonctions particulières. La variété haute est souvent associée à des situations formelles telles que l'éducation, la littérature ou la religion, tandis que la variété basse est

utilisée dans des contextes plus informels et quotidiens. La diglossie peut créer des distinctions claires entre les différentes formes linguistiques, souvent reflétant des différences de statut social ou d'accès aux opportunités.

Élites gouvernantes : font référence à un groupe restreint de personnes qui exercent une influence significative sur la prise de décision politique et sur la gouvernance d'une société. Ces individus occupent souvent des postes de pouvoir politique, économique ou social, et peuvent avoir un impact important sur les politiques et les orientations d'un pays.

Glottophobie : discrimination linguistique ou le préjugé basé sur le langage. Cela se manifeste lorsque certaines variantes linguistiques sont stigmatisées ou considérées comme inférieures, souvent conduisant à des préjugés, des discriminations ou des inégalités sociales envers ceux qui utilisent ces variantes.

Groupe social : collection d'individus qui partagent des caractéristiques, des intérêts ou des relations communs, formant ainsi une entité sociale distincte.

Habitus : introduit par le sociologue Pierre Bourdieu, fait référence aux schémas de pensée, aux comportements et aux goûts qui résultent de l'incorporation de l'expérience sociale et culturelle au fil du temps.

Mobilité sociale : mouvement ou au changement de position sociale d'un individu ou d'un groupe au sein de la hiérarchie sociale d'une société donnée. Ce mouvement peut se produire dans différentes directions, notamment vers le haut (mobilité ascendante), vers le bas (mobilité descendante) ou horizontalement (mobilité horizontale).

Précaire : décrit une situation incertaine, instable ou vulnérable, généralement sur le plan économique ou professionnel. Une situation précaire peut être caractérisée par l'absence de sécurité d'emploi, de revenus stables ou d'autres garanties sociales.

Représentation sociale : les perceptions, les croyances et les significations collectives partagées au sein d'une société à propos d'un objet, d'une personne ou d'un phénomène

particulier. Ces représentations influencent la manière dont les individus interprètent et réagissent à leur environnement social.

Socialisation : désigne le processus par lequel un individu apprend et intériorise les normes culturelles, les valeurs, les comportements et les compétences nécessaires pour fonctionner efficacement au sein de sa société. C'est un processus continu qui se produit tout au long de la vie.

Statut social : position ou au rang qu'un individu occupe dans une hiérarchie sociale. Ce statut est souvent déterminé par des facteurs tels que la classe sociale, l'occupation, l'éducation, la richesse et d'autres critères sociaux. Le statut social peut influencer la manière dont une personne est perçue par la société et peut avoir des implications sur son accès aux ressources, ses droits et ses opportunités. Il contribue à la structure de la stratification sociale en définissant la place relative des individus dans la société.

Stratification sociale : se réfère à la hiérarchisation des individus au sein d'une société en fonction de critères tels que la classe sociale, la richesse, l'éducation, le statut professionnel et d'autres facteurs. Cette hiérarchie crée des niveaux de privilège, d'accès aux ressources et d'opportunités inégaux, influençant ainsi la structure sociale et les interactions entre les différents groupes de la société. La stratification sociale peut contribuer à la perpétuation des inégalités et jouer un rôle central dans l'analyse sociologique des dynamiques sociales.

Transclasse : fait référence à une personne qui traverse ou transcende les catégories sociales traditionnelles, souvent en adoptant un mode de vie, des valeurs ou des comportements qui ne correspondent pas aux normes habituelles associées à sa classe d'origine.

LISTE DES ACRONYMES

CSP : Catégories Socio-Professionnelles

IDH : Indicateur de développement humain

INSEE : Institut national de la statistique et des études économiques (France)

INSTAT : Institut National de la Statistique

LPED : Laboratoire Population Environnement et Développement

OCDE : Organisation de coopération et de développement économiques

PIB : Produit intérieur brut

QDA : Qualitative Data Analysis

URSS : Union des républiques socialistes soviétiques

WEF : World Economic Forum

INTRODUCTION

Inégalités des chances, pauvreté de la majorité, richesse ostentatoire d'une petite minorité. Quelques observations du quotidien à Madagascar qui suscitent des interrogations sur le fonctionnement de la société, de savoir comment les individus et les familles opèrent pour atteindre leurs objectifs. « *Pour qu'une inégalité puisse être qualifiée de sociale, il faut encore et surtout qu'elle soit l'œuvre de la société dans le cadre de laquelle on la constate* » (Bihr & Pfefferkorn, 2021). La persistance de l'inégalité des chances est un phénomène complexe qui est préoccupant à l'échelle mondiale, avec une gravité particulière en Afrique. L'accès limité à l'éducation de haute qualité, la pauvreté endémique, les inégalités économiques et sociales et la discrimination sont quelques-uns des facteurs qui contribuent à cette disparité.

En Afrique, de nombreuses personnes sont nées dans des circonstances qui limitent leur accès aux services de santé, à une éducation de haute qualité et aux opportunités économiques, créant ainsi un cercle vicieux d'inégalité intergénérationnelle. Lorsque la majorité de la population présente des inégalités économiques et sociales, le progrès est entravé. La persistance de profondes inégalités est un symptôme de la **désintégration de la société** (Sri Mulyani Indrawati, 2016) conduisant à la pauvreté endémique, la paralysie de la croissance et à des conflits sociaux. L'égalité des chances qui est une valeur sociale de la démocratie figure comme un idéal de société où chacun peut accéder aux mêmes opportunités dans leur vie, indépendamment de leurs origines, de leur statut social ou de leur richesse.

Le lien entre la démocratie et les inégalités de chances est un sujet très important et complexe. Bien que la démocratie en théorie encourage l'égalité des droits et des opportunités pour tous les citoyens, ses effets sur l'inégalité peuvent varier considérablement. Les droits individuels et une répartition plus équitable des ressources sont souvent associés à des démocraties bien établies et fonctionnelles. Néanmoins, il est possible que la démocratie ne soit pas suffisante pour réduire les inégalités. Par exemple, les élites

économiques peuvent exercer une influence sur les décisions politiques dans les démocraties fragiles ou où les institutions sont corrompues, ce qui peut renforcer les inégalités existantes.

Aborder cette question des inégalités dans un pays comme Madagascar suscite des intérêts à la fois éthique et politique, social et individuel. Éthique et politique dans le sens où les décisions prises par le pouvoir public, les différentes réglementations en place ainsi que des dépenses publiques font transparaître les préoccupations premières de ces acteurs par rapport à la justice sociale et à la diminution des inégalités. L'inefficacité des systèmes éducatifs et le manque d'infrastructures de base contribuent également à l'aggravation de cette inégalité.

Ensuite social, car les inégalités sont entretenues par des mécanismes de la société, notamment par des transferts intergénérationnels ou de la socialisation primaire et secondaire. Enfin, individuel, car, malgré les déterminants sociaux mentionnés précédemment, chaque individu dispose d'une certaine marge de manœuvre dans ses choix, ce qui fait des inégalités une structure du réel qui façonne les différentes stratégies adoptées.

Historiquement, Madagascar a connu des changements marquants par rapport à la structure de la société selon les différentes périodes de son histoire. Avant la colonisation (1896), une monarchie féodale marquée par des frontières nettes entre le seigneur, les hommes libres et les esclaves ; durant la colonisation entre colons et colonisé, et depuis l'indépendance, du moins sur le plan formel, une démocratie libertaire. Cependant, selon certaines études, les anciennes structures se sont cristallisées au fil du temps, où les descendants des « privilégiés » des anciennes structures maintiennent ce statut encore aujourd'hui (Rajanah, 2003 et Razafindralambo, 2008).

Mais comment finalement ces inégalités se maintiennent-elles ? Les frontières sont-elles infranchissables pour ceux qui veulent monter dans la hiérarchie ? Sous l'angle de la société, la question de la mobilité sociale fait figure de grille de lecture de cette réalité, de manne théorique et conceptuelle tentant d'expliquer les situations sociales de chacun à partir de différents éléments. Selon la définition donnée par Sorokin (1927) qui est l'initiateur de

cette étude, la mobilité sociale désigne le passage d'un individu ou d'un groupe d'individu, d'un groupe social à un autre.

Trois formes de mobilité sont relevées : l'ascension sociale, le déclassement et la reproduction sociale qui s'apparente par le maintien du statut des ascendants. À la lecture de différents travaux sur la question, les différences de contextes entre les pays occidentaux dans lesquels ces études ont émergé, et les pays en développement, dont Madagascar, nous ont amenés à nous questionner sur ces différences.

Partant de l'analyse de Bourdieu et des trois capitaux, les statuts sociaux seraient les conséquences de déterminants sociaux de classe, notamment le capital économique, le capital culturel et le capital social. Bourdieu a souligné que ces trois catégories de capitaux sont fréquemment liées à la mobilité sociale. Une personne peut par exemple utiliser son capital économique pour investir dans l'éducation et accumuler du capital culturel, tandis qu'elle peut utiliser son capital social pour établir des liens professionnels et accéder à des opportunités économiques.

Cependant, Bourdieu a souligné que la possession inégale de ces ressources peut entraîner des inégalités sociales, car les personnes ayant un accès limité à ces ressources peuvent avoir plus de difficultés à atteindre la mobilité sociale. Enfin, la théorie des trois capitaux de Bourdieu montre comment ces ressources interagissent pour affecter les trajectoires sociales des personnes.

D'un autre point de vue, l'individualisme méthodologique de Boudon octroie ces destinées à une suite de décisions rationnelles entre coûts-avantage, prises par les familles et les individus. Boudon souligne l'importance de considérer les décisions individuelles lors de l'analyse des phénomènes sociaux. Cette perspective souligne le rôle des individus dans la recherche d'améliorations de leur statut social et économique. Selon l'individualisme méthodologique, les individus sont des acteurs rationnels qui prennent des décisions en fonction de leurs intérêts et de leurs préférences.

Par conséquent, ils sont considérés comme des agents actifs dans la mobilité sociale qui cherchent à maximiser leurs opportunités en fonction de leurs compétences, de leurs aspirations et de leur capital (économique, culturel, social). Leurs objectifs personnels et les informations qu'ils ont dépendent de leurs choix éducatifs, professionnels et économiques. Cependant, l'individualisme méthodologique n'ignore pas le contexte dans lequel chaque individu évolue, car ce dernier influence également les décisions et les perceptions individuelles.

Dans les deux cas, des trois capitaux ou de l'individualisme, ces analyses de Bourdieu et de Boudon sont qualifiées de déterministes, car elles figent les destinées en des conséquences immuables de ses origines sociales (Jourdain & Naulin, 2011). Le déterminisme social affirme que les conditions et les opportunités auxquelles un individu a accès, ainsi que sa trajectoire de vie, sont largement prédéterminées par les caractéristiques sociales de sa naissance, telles que son origine sociale, son statut économique, son éducation, et son milieu familial.

En d'autres termes, le déterminisme social postule que les origines sociales d'un individu exercent une influence significative sur son parcours dans la société. Sous l'angle de l'individualisme de Boudon, cette part déterminée est relative à des situations spécifiques, mais que dans d'autres cas, le hasard et le désordre ainsi que les décisions individuelles influencent les trajectoires individuelles (Lecomte, 2009).

La question de l'espace social où s'opère la mobilité suscitait aussi notre curiosité. Dans les études françaises et dans d'autres pays d'Europe, le statut professionnel figure comme critère de distinction, dans les sociétés traditionnelles telles que l'Inde, c'est l'origine ethnique qui définit ce statut.

La stratification sociale basée sur les catégories socioprofessionnelles constitue l'espace dans lequel les mouvements de mobilité s'opèrent dans les différentes études. En considérant la situation économique de Madagascar marqué par une faible différenciation des emplois et une forte part du secteur primaire, nous nous sommes questionnés sur la validité d'une telle base pour mesurer les mouvements de mobilité.

Enfin, partant des deux constats précédents, la question des stratégies de mobilité qui sont prises par les familles et/ou les individus pour s'élever dans la hiérarchie ou maintenir un statut privilégié dans la société nous intéresse également pour pouvoir les identifier et les comparer. Partant de ces questionnements, nous nous sommes positionnés à un niveau de recherche exploratoire, car, si les concepts clés relatifs à la mobilité sociale ont été définis, l'observation dans le contexte malgache et les études dans d'autres pays en développement manquent cruellement. Il s'agira dans ce travail de comprendre comment la mobilité sociale s'opère à Antananarivo, constituant une première analyse sur la question, et comparant les concepts à la réalité.

Nous situant dans une optique intergénérationnelle, nous cherchons dans ce travail à comparer les statuts entre les parents et leurs enfants. Nous présenterons les fondements théoriques et méthodologiques où nous spécifierons tout d'abord notre problématique de recherche (Chapitre 1) comprenant notre objectif qui s'identifie par la tentative de compréhension de la mobilité sociale. Nos questions de recherche relatives à l'étude des déterminants théoriques de la mobilité sociale dans le contexte malgache, en mettant l'accent sur le rôle des origines et des déterminants sociaux dans la définition de leurs positions sociales.

La théorie des trois capitaux de Bourdieu explique l'importance de l'investissement parental dans l'éducation des enfants et le rôle de la mère, du père ou des deux dans la façon dont leur position sociale est façonnée. L'étude examine également la stratification des positions sociales et les stratégies adoptées par les acteurs pour maintenir leur position sociale. La question clé est de savoir comment est déterminée la position sociale d'un individu ou d'une famille à Antananarivo.

Notre problématique insiste surtout sur la comparaison de contexte entre les pays développés illustrés par les concepts et théories présentés dans ce travail et qui y sont issus, et Madagascar notamment Antananarivo illustrant un contexte en développement. Nos hypothèses se déclinent en trois propositions : la première concerne le rôle de l'investissement parental dans la mobilité sociale, la seconde sur la stratification sociale qui s'inspire des figures de la réussite caractérisées par la possession de capitale économique, et

enfin la troisième sur les stratégies de mobilité sociale inspirées de l'individualisme de Boudon, et reposant sur des stratégies scolaire, matrimoniale, et migratoire.

Puis nous présenterons l'état de l'art (Chapitre 1), les différentes études menées sur la question afin de comparer et de synthétiser les réflexions faites par celles-ci, dont principalement les capitaux de Bourdieu et les stratégies de Boudon. Nous passons en revue les différentes réflexions sur la différenciation sociale, qui constituent la genèse du concept de mobilité sociale. On parlera notamment, de l'eugénisme de Galton, de la capillarité sociale de Dumont, de la socialisation anticipatrice de Tarde et la théorie des élites de Pareto.

Nous abordons également la question de la stratification sociale et des théories explicatives de la mobilité sociale, pour poursuivre avec la présentation de quelques situations de mobilité sociale dans le monde. Nous présentons ensuite la société Merina en tant que champ d'études dans ce travail, pour terminer avec quelques référents théoriques mobilisés dans chaque hypothèse de notre travail.

Nous parlerons ensuite de la méthodologie adoptée dans ce travail (Chapitre 1) en présentant le choix de la méthodologie qualitative et de la collecte par entretien autobiographique. Comme la question de la mobilité sociale ne fait pas l'objet d'une étude spécifique à Madagascar et qu'il n'y a pas de ce fait de données sur la question, nous avons opté pour une approche exploratoire qui se rapproche de nos questions de recherche et de nos hypothèses. Nous avons ainsi pris comme unité d'analyse l'individu, et adopté un mode d'échantillonnage théorique, jusqu'à saturation des réponses. Nous avons ainsi effectué vingt entretiens autobiographiques. Nous y présentons également les outils utilisés dans la collecte des données.

Nous présenterons ensuite les différents résultats de notre recherche, où nous aborderons d'abord l'analyse des données recueillies (Chapitre 4) faisant suite aux différents codages des entretiens : le codage ouvert, le codage axial et le codage sélectif. Comme le codage ouvert n'a pu être intégré dans ce manuscrit, nous avons mis en annexe le codebook et la transcription des entretiens.

Le codage axial fait ressortir les six thèmes abordés lors de la collecte des données par le processus de guidance du chercheur : la situation sociale au moment de l'entretien qui relate les conditions d'existence des participants et leur travail. Ensuite l'enfance et le parcours scolaire qui retracent la vie des participants durant leur enfance et particulièrement avec leurs parents, ainsi que leurs expériences scolaires. On abordera par la suite le parcours de formation supérieure pour ceux qui ont suivi une formation post-scolaire, puis le parcours professionnel qui retrace les différentes expériences professionnelles depuis l'entrée dans la vie active.

Nous poursuivrons avec la vie de famille pour comprendre le lien entre situation matrimoniale et statut social atteint, notamment le rôle du conjoint et le mode d'organisation familiale par rapport aux ressources financières, mais aussi dans leur rôle dans l'éducation des enfants. Nous terminerons avec les opinions et les réflexions sur notre sujet d'étude pour donner sens et préciser ce qui a été recueilli précédemment.

Nous abordons la dernière phase de l'analyse, le codage sélectif qui fera le lien entre les hypothèses de notre travail et les résultats obtenus dans les phases précédentes : la stratification sociale d'un point de vue subjectif est catégorisée selon des critères catégoriels et critères hiérarchiques, la place importante du capital social dans la mobilité sociale, et les différentes stratégies de mobilités adoptées par nos participants. Nous émettons nos réflexions et analyses sur ces résultats (Chapitre 5) en les confrontant à nos hypothèses et à nos questions de recherche.

Chapitre 1. Spécification de la problématique

La sociologie a, au cours de son histoire, connu une longue marche avant de s'imposer comme une discipline universitaire autonome. Des précurseurs tels que Platon, Aristote, Hobbes, Comte ont mené les premières réflexions sociales, mais c'est vers la fin XIXe siècle que des initiatives visant à la reconnaître en tant que science ont réellement vu le jour. Delas et Milly (2015) soulignent à ce sujet quatre aspects importants :

- d'abord, cette reconnaissance est souvent le fruit d'un « effet sociétal », le contexte social de la révolution politique et industrielle des siècles des Lumières a joué un rôle important dans l'évolution de cette science. La naissance de la sociologie en tant que science est profondément liée aux bouleversements sociaux, politiques et intellectuels qui ont résulté des Révolutions en Occident, en particulier la Révolution industrielle, la Révolution française et les mouvements intellectuels des XVIIIe et XIXe siècles ;
- ensuite, il a fallu convaincre du fondement épistémologique et de l'autonomie de celle-ci vis-à-vis des autres disciplines, notamment l'adoption de méthodes scientifiques rigoureuses, l'élaboration de théories et de concepts spécifiques pour rendre compte de la réalité sociale, la mise en avant de l'importance de l'objectivité, de la méthodologie rigoureuse, de la vérifiabilité des théories, et de la recherche empirique ;
- son influence dans un pays dépend surtout de la présence d'un fondateur, comme Durkheim en France, Weber en Allemagne ;
- enfin, l'absence des successeurs qui a souvent fragilisé l'institutionnalisation commencée.

C'est au cours du XIXe et XXe siècle que la sociologie s'est à la fois constituée en science, mais également que ses études des sujets touchant la société se sont construites à partir de la réalité sociale. En 1927, Sorokin (1889-1968), fondateur du département de

sociologie à Harvard, entreprit ses études sur la mobilité sociale. D'origine russe, il a exercé une influence considérable sur le développement de la sociologie aux États-Unis. La vie de Sorokin a été grandement affectée par la Révolution russe de 1917. Il a été exilé en 1923 en raison de son opposition au régime bolchevique. Il a émigré aux États-Unis en 1930 et a commencé à travailler comme professeur à l'Université Harvard.

Dans ce contexte où la sociologie commençait à marquer de son autonomie, mais en son sein également les écoles avec leurs différentes postures méthodologiques affirmaient leurs indépendances dans une société globale en pleine mutation, ses études marquaient le fondement conceptuel d'une discipline sociologique originale à l'époque, et qui fera référence dans plusieurs pays. Sorokin a mené des recherches dans divers domaines de la sociologie, dont la théorie sociologique, la mobilité sociale, la religion, la culture et le changement social.

Bien que le contexte malgache soit différent de ceux des pays dits industrialisés, notamment l'avènement des sciences sociales par leur introduction dans le pays avec la création des universités après la colonisation, ces réflexions relatives à la société demeurent intéressantes pour connaître les mécanismes sociaux déterminant les modalités de mobilité dans un pays en développement. Les sociétés industrialisées ont en effet connu de grands changements suite à l'innovation apportée par la révolution industrielle, ouvrant ainsi la porte à des places sociales aux différentes catégories de la société.

L'histoire des pays africains, et de Madagascar est, à l'époque, marquée par la colonisation. De ces contextes différenciés émergent des réflexions sur la mobilité sociale, en tant que mécanisme originellement issu d'un changement social (innovation) et dont les pays pauvres n'ont pas connu, ou du moins, que tardivement. Au sein même d'un pays, les contextes locaux peuvent varier considérablement entre rural et urbain, où des différences de développement, de liens sociaux ou encore de types d'activité économique nous amène à réfléchir sur la structure sociale et sa dynamique par rapport aux mobilités des individus, des familles et des groupes.

Au vu de ce contexte, cette étude se propose de comprendre les règles, les conditions, les stratégies, les contraintes, les facteurs relatifs à la mobilité sociale dans un pays qui, contrairement aux pays occidentaux où ces études foisonnaient à une époque, figure encore aujourd'hui parmi les plus pauvres.

Nous verrons dans ce premier chapitre, la spécification de la problématique où nous dresserons les éléments clés de l'étude sur la mobilité sociale, en partant de sa définition, jusqu'à ses théories explicatives. Nous y présenterons principalement le travail de Sorokin qui figure comme la genèse des études de la mobilité sociale, en passant par son cadre théorique où nous aborderons les différents concepts mobilisés dans son étude.

Nous parlerons également de l'espace dans lequel la mobilité sociale s'opère, ainsi que des rôles des différentes institutions, notamment la famille et l'école dans la trajectoire sociale des individus. Nous y présenterons aussi les différentes formes que peut prendre une trajectoire de mobilité sociale ainsi que les déplacements dans l'espace social. Nous y justifierons également la position adoptée par ce travail au vu des différentes orientations possibles de cette étude, et y détaillons la problématique, les questions et les objectifs de recherche, et enfin les hypothèses de recherche.

L'élaboration de la problématique ne fait pas l'unanimité dans le domaine des sciences sociales. Certaines disciplines comme l'économie vont élaborer la problématique sous forme de question fermée, à la suite d'une revue de littérature et de la présentation du problème de recherche (Frécon, 2012). D'autres disciplines vont plutôt constituer une problématique à partir de l'agencement de différentes parties, notamment le cadre conceptuel, les questions de recherche, le problème de la recherche, la position de thèse, les objectifs, les hypothèses et le cadre opératoire (N'Da, 2015).

Dans cette étude, nous avons décidé d'adopter cette seconde approche qui identifie la problématique comme ensemble d'éléments qui vont servir à situer le problème de la recherche (Gauthier, 2009). Gosselin nous rappelle que la problématique est la partie qui consiste à identifier le problème de recherche à partir des études précédentes, d'identifier les lacunes dans nos connaissances et d'explicitement en quoi la problématique est pertinente

(Gosselin, 1994). L'élaboration d'une problématique de recherche est une étape cruciale dans la planification d'une étude.

Concernant la mobilité sociale, les problématiques peuvent varier selon les disciplines qui s'y intéressent, le milieu d'étude, ou les objectifs de la recherche même. L'économie s'intéresse aux déterminants économiques de l'ascension ou de la régression sociale, comme le revenu, la richesse, l'emploi et la mobilité géographique. Les économistes étudient la mobilité intergénérationnelle de la richesse et les effets des politiques économiques sur la mobilité.

La psychologie examine les facteurs psychologiques, tels que les traits de personnalité, la motivation, la résilience et la perception de l'estime de soi, qui peuvent influencer la capacité des individus à réaliser une mobilité ascendante. L'anthropologie explore comment les normes sociales, les rituels, les traditions et les valeurs culturelles influencent la mobilité et la perception de la mobilité dans différentes sociétés. Les sciences politiques examinent la mobilité sociale en évaluant les lois, les réglementations et les politiques publiques qui peuvent promouvoir ou entraver l'égalité des chances et la mobilité ascendante.

La mobilité sociale fait figure de thème majeur de la sociologie depuis le début du XX^{ème} siècle. Les chercheurs de l'époque, mais aussi actuels, adoptent des approches diverses, tant qualitatives que quantitatives, et poursuivent également des objectifs variés selon leurs motivations (politique, scientifique, etc.). La sociologie étudie la mobilité sociale en se concentrant sur les facteurs qui influencent cette mobilité, telle que l'origine sociale, l'éducation, le genre, ou encore la race.

Les sociologues explorent les différentes théories et formes de la mobilité sociale, comme la mobilité ascendante et descendante, la mobilité intergénérationnelle et la mobilité intragénérationnelle. Enfin, la sociologie examine les conséquences de la mobilité sociale sur les individus et les sociétés, y compris les inégalités, la distribution des ressources et les opportunités. Si son étude fait état du changement des positions sociales des individus ou de groupes d'individus dans la structure sociale (Étienne et coll., 2004), ce paradigme propre à

la sociologie depuis ses origines connut une diversité de réflexions et fit à l'origine de diverses notions des sciences sociales.

Nous verrons dans une première section les premières réflexions faites sur la mobilité sociale, suivi de la présentation de l'étude faite par Sorokin. Dans une troisième section seront énumérées les théories expliquant la mobilité sociale et ses différentes formes. Nous ferons successivement la justification du choix du sujet, puis la présentation du problème de recherche identifié dans cette étude. Nous poursuivrons avec la question de recherche, les objectifs, la position de thèse, les hypothèses et le cadre opératoire.

1.1. Aux origines de la réflexion sur la mobilité sociale

La mobilité sociale tient son importance dans le champ de la sociologie au XX^{ème} siècle suite à l'état de la société de l'époque, produit historique de l'avènement de la démocratie moderne et de la révolution industrielle. Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique* (1835 et 1840) introduit déjà les prémices de la base de l'analyse de la mobilité sociale, avec les notions d'*égalité* et de *liberté*.

En analysant la démocratie à partir des mœurs, des lois, par l'étude de « l'état social » qui expliquerait selon lui « l'état politique », Tocqueville traduisait la démocratie par cette société caractérisée d'un côté par « l'égalité des conditions » (et non par une égalité des positions), et d'un autre côté par cette liberté de l'individu à se définir par lui-même (Arens, 2015). Ainsi la méritocratie américaine a été perçue, où chacun a l'opportunité de réussir et d'atteindre ses objectifs personnels, par ses propres efforts et persévérance, le célèbre *achievement* (Martin, 2014).

Cette vision de la réussite se distingue toutefois d'un pays à un autre, et dans un pays comme la France, le niveau scolaire reste un facteur primordial non négligeable à la détermination du niveau d'ascension sociale (idem). Les études sur le rôle de l'éducation dans la mobilité sociale furent l'objet de réflexion de Bourdieu et de Passeron (Les Héritiers, 1964 ; La Reproduction, 1970) où ils remettent en question l'efficacité de la démocratisation de l'éducation, objectif de la politique éducative de la France sous la V^{ème} République.

Cette logique politique, en effet, semble vérifier les analyses faites par Anderson sur la dévaluation progressive des diplômes, que l'on verra plus tard.

Distinguer une société d'ordres, une société de classes à une société méritocratique figure également comme objectif de l'analyse de la mobilité sociale. Le XVII^e et le XVIII^e siècle, appelés également siècles des Lumières, font figurent de changement radical quant à l'organisation et le mode de connaissance de la société (Delas & Milly, 2015). L'affirmation de la raison et de l'individu, aux dépens de la religion et de la collectivité fait que les structures communautaires de l'ancien régime marquées par un ordre social ancestral et hermétique, firent place à une organisation sociale plus égalitaire et méritocratique.

Si la première se distingue par un fort taux de reproduction sociale marqué par une imperméabilité des catégories sociales entre elles, une société méritocratique qui serait un aspect d'une société démocratique permettrait par contre à tout un chacun de réaliser ses ambitions, ou du moins, accéder à des places sociales meilleures. Le siècle des Lumières a véhiculé l'idée de démocratiser l'éducation. Cela a ouvert la voie à une plus grande mobilité sociale basée sur le mérite plutôt que sur la naissance. L'idée d'une méritocratie, où les individus sont récompensés en fonction de leurs compétences et de leur travail plutôt que de leur statut social, est devenue de plus en plus prédominante.

Les Lumières ont remis en question les hiérarchies traditionnelles de la société, notamment la monarchie absolue et le pouvoir de l'Église (Van Damme, 2015). Les distinctions de classe ont ainsi commencé à s'estomper et l'accès aux postes de pouvoir et de responsabilité s'est ouvert à une population plus large. En remettant en question les privilèges héréditaires et en promouvant une plus grande égalité des chances pour tous les individus, quelle que soit leur origine sociale, une nouvelle organisation de la société fit progressivement place. De même, en promouvant la raison et la science, les Lumières ont conduit à des avancées en matière d'éducation pour favoriser la croissance de la population éduquée, qui a eu un impact sur la structure de la population en encourageant la formation et la mobilité professionnelle.

Se retrouvant ancré dans l'histoire, il n'en est guère surprenant que la question de la mobilité sociale intéresse divers penseurs dans diverses disciplines des sciences sociales. « *La façon dont un homme peut s'élever dans la hiérarchie sociale et parvenir à la gloire, à la fortune, au pouvoir, est un des sujets les plus troublants pour le sociologue et des plus attirants pour le public.* » (Sauvy, in Girard, 1961). « *Un grand nombre des caractéristiques de notre civilisation sont dues à l'effet de cette mobilité intense.* » (Sorokin, in *Social mobility*, 1927).

Sur cette dernière observation, c'est en 1927 que Sorokin dans *Social mobility* opère pour la première fois l'étude sociologique de la mobilité sociale pour en tirer ses théories sous-jacentes, ses causes et les conséquences en particulier dans les sociétés occidentales. À la différence des anciennes analyses faites sur le sujet qui restent fragmentaire et hétéronome, Sorokin fait de la mobilité sociale un objet d'étude à part, et où se définit ses cadres conceptuels et théoriques comme étant *l'étude des mouvements individuels et/ou collectifs de passage d'une position sociale à une autre, horizontalement ou verticalement et, dans ce dernier cas de façon ascendante ou descendante* (Sorokin, 1959). Dans cette élaboration figure également une conception stratifiée de la structure sociale, où la population est hiérarchiquement superposée en classes sociales différentes.

1.2. Sorokin : La mobilité sociale comme objet d'étude sociologique

Sorokin (1889-1968), sociologue russe émigré aux États-Unis, est considéré comme le pionnier de la sociologie de la mobilité sociale. Ses analyses sont nées d'une tentative d'interprétation de la réalité sociale de l'époque dans les sociétés occidentales, et plus particulièrement aux États-Unis. En 1927 (et une réédition en 1959) fût publié l'œuvre la plus connue de cet auteur, *Social mobility*, révolutionnaire à l'époque où il entreprit des analyses théoriques et une approche empirique de rigueur, en tentant d'expliquer la mobilité sociale ainsi que les mécanismes sociaux qui y sont corolaires. On lui doit aujourd'hui plusieurs concepts de la sociologie moderne tels que la stratification sociale, la distribution sociale, la circulation sociale, etc. ; des concepts qui entrent tous dans ce champ vaste d'analyse qu'est la mobilité sociale.

Ignorés de ses successeurs, tant anglo-saxons que français, les travaux de Sorokin restent toutefois une référence incontournable pour entreprendre une quelconque recherche sur la mobilité sociale. « *Le travail de Sorokin [...] représente le premier véritable effort proprement sociologique pour parvenir à la fois à une conception théorique globale de la mobilité sociale et à une connaissance empirique des causes, des dimensions et des conséquences de ce phénomène dans les différents types connus de société et particulièrement, dans les sociétés occidentales* » (Cuin, 1988).

Ses travaux se distinguent par l'élaboration de la mobilité sociale en tant qu'objet d'analyse particulière à la sociologie, et également la définition d'un cadre conceptuel qui se présente comme une analyse des **mouvements sociaux**, dans une **société stratifiée** (structure sociale), issue d'un processus de **distribution sociale**, effectuée par ce qu'il appelle des **agences**.

1.2.1. Le cadre d'analyse : une conception stratifiée de la structure sociale

« *Il n'a pas existé et n'existe pas de groupe social permanent qui soit plat, et dans lequel tous les membres sont égaux. La société non stratifiée avec une réelle égalité de ses membres est un mythe qui n'a jamais été réalisé dans l'histoire de l'humanité.* » (Sorokin, 1927). En effet, l'organisation de la société, les différences innées qui existent entre les individus, et les opportunités qui offrent les différents environnements font que la stratification sociale soit une réalité sociale inévitable à la vie humaine (Cuin, 1988).

L'étude de la mobilité sociale de Sorokin s'appuie sur l'idée d'une subdivision de la population en différents groupes (classes) hiérarchisés selon certains critères. On se réfère notamment aux privilèges, droits, à l'autorité, au pouvoir social et aux influences parmi les membres d'une société. La stratification sociale est ainsi la coexistence de différents groupes dans un même territoire, hiérarchiquement différencié selon la distribution inégale de certaines variables, ces dernières étant relativement importantes par rapport à d'autres selon le pays, la communauté ou le groupe social.

Sorokin a également souligné que la différenciation sociale est liée à la mobilité sociale. Selon lui, la société est divisée en différents domaines, y compris l'économie, la politique, la religion, la culture, etc. Ces sphères peuvent avoir leurs propres normes et hiérarchies. En conséquence, la structure de ces sphères et la possibilité d'ascension dans chacune d'entre elles ont un impact sur la mobilité sociale.

1.2.2. Espace social et position sociale

Sorokin repose son analyse de la mobilité sociale sur l'existence d'une analogie entre l'espace géométrique (euclidien), et l'espace social. Selon lui, les phénomènes sociaux sont susceptibles d'être définis dans un **espace social**, où la position de chaque individu y est définie par rapport à ses relations avec les autres individus et/ou autres groupes. Leurs positions relatives déterminent leurs distances respectives dans cet espace.

Dans la mesure où un individu est en relation avec beaucoup d'autres personnes, et qu'en même temps, il peut y avoir plusieurs types de relations entre deux individus (étant en même temps des amis, collègues de travail, etc.), il est d'autant plus complexe de déterminer précisément la position d'un individu dans l'échiquier social.

Les « groupes sociaux » permettent ainsi de faciliter cette localisation en déterminant la position sociale des individus membres d'un groupe donné par rapport aux relations intergroupes et les relations intragroupes. Mais également puisqu'il existe plusieurs groupes de références avec des relations multiples entre eux, difficilement mesurable, Sorokin réduit la dimension de son espace social en deux : la dimension horizontale qui permet de distinguer les individus par rapport à leurs groupes d'appartenances, la dimension verticale qui les distingue (individus dans des groupes différents) par rapport à leurs positions hiérarchiques. Cette distinction sera par la suite la source de la distinction de deux types de mobilité : la mobilité horizontale et la mobilité verticale.

Toutefois, force est de constater que les objectifs de Sorokin de localisation des individus dans cet espace social restent théoriques, et que la nécessité de la définition des

groupes sociaux comme moyen de détection de ces positions va à l'encontre même de l'individualisme méthodologique dont il adopte.

À l'opposé de la notion d'« individu » en effet, la notion de groupe social est empiriquement difficile à définir tant il peut y avoir de variables et de dimensions à considérer. Ce constat pose ainsi une des limites dans l'analyse de la mobilité sociale, mais offre également la possibilité des chercheurs dans ce domaine à poser des hypothèses qui correspondent aux réalités aussi diverses selon l'espace géographique étudié.

En somme, l'analyse de Sorokin repose sur le caractère fonctionnel de la stratification sociale défini par la division du travail, mécanisme par lequel les sociétés assurent le recrutement des individus ou groupes qui peuvent assurer les fonctions qui y sont rattachées, et la distribution sociale de ces individus. L'amplitude et l'intensité des flux de mobilité sociale verticale varient d'une société à une autre, et pour une société donnée, fluctuent dans le temps sans qu'il ne soit possible de discerner sur le long terme, aucune tendance historique à leur diminution ou à leur augmentation (Cuin, 1988).

L'analyse de Sorokin se caractérise par l'aspect fonctionnel de la stratification sociale qui se présente comme la division du travail, nécessaire au fonctionnement d'une société. Le nombre des positions sociales (postes), les individus qui les composent respectivement et qui sont nécessaires à leurs fonctionnements, et surtout leur classification hiérarchique varie sensiblement d'un pays à un autre, d'une ville à une autre, voire d'une communauté à une autre.

La traduction objective de ces catégorisations sociales est également sujette de débats parmi les sociologues de la mobilité, dans le souci de faire correspondre à la réalité ces concepts stratifiant la population en groupes. Cet aspect fonctionnel suppose ce mécanisme par lequel les sociétés assurent le recrutement des individus ou groupes qui peuvent garantir les fonctions qui y sont rattachées, c'est la notion de la **distribution sociale**.

Sorokin insiste sur le fait inhérent de la stratification aux différentes sociétés du monde. Ce caractère universel de la stratification sociale renvoie à trois raisons :

- le fait de la vie sociale implique l'existence d'un organe de contrôle et de régulation pour permettre la bonne marche de la vie collective. Les gouvernants se différencient ainsi des gouvernés ;
- ensuite, s'inspirant de la sélection naturelle, les différences innées de chaque individu qui impliquent une distribution inégale des qualités et des capacités. En effet, de par leurs motivations et leurs implications dans leurs travaux ou leurs études, mais également des caractéristiques individuelles telles que l'intelligence ou la dextérité permettent à certains de se distinguer de la masse ;
- et enfin, les chances inégales présentent dans différents contextes sociaux font que certains individus se trouvent dans une situation favorisée par rapport à d'autres. Il peut s'agir notamment de la différence entre la ville et la campagne, pays riches et pays pauvres, des opportunités économiques favorisées par un contexte environnemental et climatique, socialisation, etc.

Si les deux premiers points intéressent d'autres disciplines comme la science politique ou la psychologie individuelle, la sociologie s'est surtout concentrées sur les influences que peut avoir le social sur la mobilité d'un individu ou d'un groupe d'individu.

Sorokin plaide également sur la nécessité de la sélection sociale, qui selon lui conduit à la distribution des individus à des positions qui conviennent à leurs qualités et compétences respectives. Élitiste et légitimant ce fonctionnalisme social, il insiste sur le fait que la sélection sociale devrait faire émerger les plus aptes dans toutes les catégories de la société, qui donne aussi un caractère nécessaire de l'inégalité selon les capacités de chacun.

Tout en admettant le caractère pluridimensionnel de la stratification sociale où plusieurs possibilités de classification peuvent être considérées, Sorokin considère que la plupart de ces dimensions peuvent être ramenées à trois catégories : la stratification économique, la stratification politique et la stratification professionnelle. Il constate en effet que les classes supérieures d'une de ces catégories sont généralement les classes supérieures des deux autres.

Cependant malgré cela, il souligne le fait de devoir faire l'étude de la mobilité sociale par rapport à une catégorie, puisque l'interrelation de celles-ci n'est pas parfaite. Il distingue ainsi la notion de « strate sociale » pour désigner qu'il s'agit d'un groupe social dans une seule catégorie, et la notion de « classe sociale » pour désigner un groupe social qui s'identifierait et se positionnerait de la même manière dans les trois catégories citées.

L'analyse de Sorokin insiste ainsi sur le fait inhérent et nécessaire de la stratification sociale, car toute société est stratifiée d'une manière ou d'une autre, et que la problématique essentielle de l'étude ne réside pas dans la production de cette stratification puisqu'elle est naturelle, mais dans sa reproduction perpétuelle par des mécanismes sociaux où intervient la mobilité sociale.

1.2.3. La théorie de la mobilité sociale

L'analyse sorokienne admet que la mobilité sociale, qui est consubstantielle à la structure sociale, est un phénomène universel, car il ne peut y avoir de sociétés totalement rigides ni de sociétés totalement libres. L'amplitude des mouvements verticaux dans la structure sociale permet de différencier les sociétés.

Il constate que très peu d'individus réussissent à réaliser leurs ambitions de promotion sociale malgré la possibilité formelle de le faire. À partir de cela, Sorokin analyse la mobilité sociale comme le résultat du processus de la distribution sociale, par ce qu'il nomme les « agences d'évaluation, de sélection et de distribution ». Ces dernières seront amenées à évaluer la capacité des individus à remplir les fonctions demandées dans les différentes positions auxquelles ils convoitent, à en sélectionner parmi eux en vue d'une position sociale définie, et enfin à distribuer les membres d'une société à l'intérieur des différentes strates qui composent la société elle-même.

Ces « canaux de distribution » sont présents dans toutes sociétés stratifiées, et jouent un rôle important dans l'animation et dans le dynamisme de ces sociétés. Parmi les plus importants figurent l'église, l'école, la famille, le mariage, les organisations politiques, économiques et professionnelles.

Certaines institutions font à cet effet un premier tri de ce qu'il nomme les « qualités générales » (biologiques, morales, intellectuelles) pour orienter déjà les destins individuels. Il s'agit de la famille, de l'église et de l'école. Ensuite, les institutions professionnelles feront un second tri pour déterminer la distribution sociale de ces individus. Sorokin signale également le caractère dynamique de la division du travail qui avec le temps change de structure, d'organisation, de volume selon la distribution sociale continue des individus et des tris effectués par les canaux de distribution.

1.2.4. La famille et l'école

Historiquement, la famille est la première institution de distribution sociale de l'individu dans la mesure où elle rassemble à elle seule toutes les fonctions de socialisation, de l'enfance à l'âge adulte, où toutes les fonctions d'apprentissage lui sont attribuées.

Par sa grande stabilité, le mécanisme de distribution sociale intergénérationnelle a pu lui être attribué, mécanisme qui sera à l'origine de l'hérédité sociale ou de la reproduction sociale, sujet qui fera par la suite un objet d'étude conjoint à la mobilité sociale. Sorokin a constaté ainsi que l'origine sociale d'un individu explique en grande partie ses capacités : une origine éminente et de qualité se transmet de manière héréditaire, aussi bien qu'une origine modeste. Sorokin a reconnu que la famille joue un rôle essentiel dans la transmission des ressources, des valeurs, des compétences et des opportunités qui peuvent influencer la mobilité sociale d'un individu.

Les ressources financières sont souvent transmises d'une génération à l'autre par la famille. La situation économique de la famille a souvent un impact sur les biens, l'héritage, les investissements et l'accès à l'éducation. Les personnes issues de familles riches ont généralement plus de ressources pour investir dans leur éducation et favoriser leur mobilité sociale.

Également, Sorokin a souligné l'importance du capital culturel hérité de la famille. Les connaissances, les compétences, les normes sociales et les valeurs qui sont transmises de génération en génération sont considérées comme du capital culturel. Les personnes qui

ont un capital culturel élevé, souvent hérité d'une famille éduquée, ont plus de chances de réussir à l'école et au travail, ce qui peut favoriser leur mobilité sociale.

La famille fournit également un réseau social important. Les contacts familiaux peuvent avoir un impact sur les opportunités d'emploi, de formation ou de progression professionnels. Les réseaux sociaux familiaux peuvent aider à trouver des postes professionnels ou des opportunités d'emploi.

En plus des aspects matériels, la famille offre un soutien émotionnel et psychologique. Les individus qui se sentent soutenus et valorisés au sein de leur famille sont plus susceptibles de développer la confiance en eux et la motivation nécessaires pour poursuivre des opportunités de mobilité sociale. La transmission des valeurs et des normes s'ajoute également à cela, car elles forment les attitudes envers le travail, notamment la persévérance et l'effort.

À cet effet, la famille d'origine a été le seul critère de sélection dans la distribution sociale, dans la mesure où les descendants héritent de leurs parents, processus qui maintient également la même structure sociale. Cependant, l'institution familiale perd progressivement son rôle dans la distribution sociale, par la mutation même de la famille et du mariage : divorce, exogamie, rôle des parents, etc.

D'autres agences font également apparition telle que l'école, les associations, les organisations professionnelles, etc., et prennent progressivement part dans la détermination des destins individuels par leurs actions dans la construction identitaire de ces individus.

L'école s'est ainsi donné le rôle de la transmission de savoir et de l'apprentissage des individus, un rôle complémentaire, voir substitutif à celui de la famille. Sorokin souligne que ce dernier rôle est moindre par rapport à ses fonctions en tant de « canaux de distribution », à savoir l'évaluation, la sélection et la distribution des individus dans la structure sociale. Sa fonction est moins pour l'égalisation des différences intellectuelles, mais plus dans l'élimination progressive, et la sélection des élites qui seront intégrées dans la haute sphère de la structure sociale.

Dans sa position élitiste de la société, Sorokin prévient cependant sur la nécessité de l'école à ne pas se limiter à sa fonction de transmission de savoir pour se substituer efficacement à la famille dans son rôle socialisateur. En effet, l'école doit également prendre en compte comme pour la famille, les talents, les capacités, les qualités sociales et morales.

Sorokin rajoute également dans son analyse la contrainte structurelle que devraient prendre en compte les différentes agences de distribution. Il constate en effet que pour une société donnée, il existe une proportion optimale d'élites de la société qu'il faudrait respecter. Ces agences devront ainsi, prendre en compte ce paramètre pour mettre en adéquation l'offre et la demande dans la production d'élite dirigeantes. Pour des raisons de fécondité différentielle, de laxisme ou de rigueur dans la sélection, les agences peuvent en effet briser cet équilibre en se mettant dans une situation de « sous-production » ou de « surproduction » de ces élites (Cuin, 1988).

C'est ainsi que les agences de distribution devront à la fois prendre en compte les déterminants institutionnels (tests, sélection, distribution) et les déterminants structurels (l'offre sociétale de distribution dans la structure sociale). Les individus qui seront placés dans la structure sociale (la distribution institutionnelle) doivent correspondre à la distribution sociétale de cette dernière, autrement dit, au poids respectif et à la hiérarchie des différents groupes sociaux constituant cette structure.

La circulation sociale (et donc la mobilité sociale) se manifeste moins dans l'égalité des chances dans l'atteinte des objectifs individuels, que dans l'efficacité des fonctions d'évaluation, de sélection, et de distribution faites par les agences de distributions. Le bon fonctionnement d'une société repose ainsi sur cette capacité à distribuer efficacement les individus dans une structure qui soit fonctionnelle de manière optimale.

La stabilité sociale est assurée par la satisfaction psychologique qu'éprouvent les individus placés dans les positions sociales qui les conviennent, ainsi que de la prospérité collective qui s'en suit. Cependant, Sorokin souligne qu'une grande fluidité sociale pourrait provoquer une anomie sociale, se traduisant par la perte des repères des groupes d'origines et normes sociales, ainsi que le relâchement des formes de solidarité, puisque ces normes

sont devenues comme des obstacles à un nouvel horizon plus large où l'on a le choix de devenir plus que ce que les cultures héréditaires peuvent offrir.

1.2.5. Les conclusions de l'analyse de Sorokin

La mobilité professionnelle occupant une grande place dans ses études, Sorokin constate au premier abord que la mobilité sociale touche les catégories professionnelles qui sont les plus instables et soumises aux changements, contrairement à celles qui se développent. Son constat repose ainsi sur une conception essentiellement structurelle de la mobilité sociale, où la structure de l'emploi et ses changements influencent grandement la mobilité sociale. Ce qui l'amène à affirmer que les sociétés sont composées de deux groupes professionnels : un groupe stable et permanent d'un côté, et un groupe en perpétuel changement de l'autre.

Il affirme également que la composition des différents groupes sociaux est diversifiée, où le recrutement des membres ainsi que la reproduction dans chaque groupe sont très différents. En réponse aux thèses conflictuelles de la société notamment d'inspiration marxiste, cette diversification s'oppose à la conception d'un groupe social homogène, même s'il admet que la transmission héréditaire reste prégnante, le mécanisme de recrutement assure cette diversification. Il constate encore que moins les professions sont semblables entre-elles sur le plan des qualifications requises notamment, moins celles-ci sont perméables entre-elles.

Par son rôle dans l'intégration des individus et en situant « la bonne personne au bon poste », les fonctions d'évaluation, de sélection et de distribution faites par ses agences font de la mobilité sociale un processus intégré permettant une prospérité économique et un progrès social (Cuin, 1988). En permettant une ouverture des frontières entre les classes sociales, la mobilité sociale crée une stabilité sociale, car chaque individu a l'assurance psychologique de pouvoir réussir aux moyens d'efforts et de persévérance, écartant ainsi toute attitude déviante à l'encontre de l'organisation de la société globale et de l'ordre social établi.

Les conséquences néfastes sont selon Sorokin la perte des identités de groupes et l'affaiblissement des normes et des liens sociaux suite à une trop forte perméabilité de ceux-ci aux membres des autres groupes. Conscients des possibilités qui s'ouvrent à eux, les individus prennent progressivement conscience que les cultures et les traditions de leurs groupes d'origine peuvent constituer des obstacles à l'accomplissement de leurs ambitions. Cette atomisation du corps social conduit ainsi à une individualisation des rapports sociaux, thèse se rapprochant de la société libérale et de la montée de l'individualisme.

Sorokin a eu le mérite de souligner le rôle primordial de la distribution sociale, qui est la concrétisation des fonctions des agences : évaluation, sélection, distribution. À l'issue de ces « filtres », la distribution sociale en cherchant l'adéquation entre l'offre et la demande de positions sociales, se manifeste par le placement des plus aptes aux positions sociales d'élite.

Sorokin souligne que la circulation sociale (la mobilité sociale) n'est pas forcément nécessaire dans la mesure où la dimension structurelle de l'économie ne nécessite aucun changement. Ainsi dans cette figure, la famille d'origine maintient son rôle de socialisation primordiale et de contrôle social en transmettant de manière héréditaire le statut à ses descendants et en maintenant son emprise sur leurs décisions.

Toute mobilité est pour Sorokin structurelle, cependant la prospérité d'une société réside dans l'efficacité des agences dans leur tri. Les différents organismes pourvoyeurs de ressources humaines tels que l'État ou les Entreprises privées recherchent des agents pour leurs fonctionnements. Cet aspect fonctionnaliste de la structure sociale trouve son importance en premier lieu dans la phase de distribution sociale, puisque la mobilité sociale n'est qu'un résidu, non nécessaire dans un cas où la structure se maintient et aucune innovation ne se produit.

Cependant, l'on peut très bien s'interroger sur les éventuels dysfonctionnements des agences (favoritisme, corruption, etc.) qui minent le bon fonctionnement de ce darwinisme social. En effet, la règle d'or de la distribution sociale que Sorokin soutient est le règne de la méritocratie, garant de la direction par les élites des affaires de la société, de

leurs placements aux fonctions les plus complexes et les plus importantes correspondant à leurs caractères et à leurs capacités et qui conduisent à la prospérité sociale.

Entre autres comme le souligne Cuin (1988), la distinction entre fonction latente et fonction manifeste développée par Merton (1910-2003) qui peut être analysée au vu des agences a malheureusement été ignorée par Sorokin. La fonction manifeste serait évidemment de promouvoir la méritocratie par les agences, en mettant en adéquation chaque individu et chaque position sociale. La fonction latente entraverait le bon fonctionnement de cette méritocratie par les agences elle-même (biais cognitifs, dysfonctionnement, etc.).

Pourtant, la prospérité comme le déclin de toute société dépend étroitement de l'efficacité des agences à faire l'adéquation entre la dimension structurelle de l'économie, c'est-à-dire des places disponibles sur le marché des positions sociales, et la demande de position exprimée par chaque individu de la société.

Est-ce que les sélections faites par ces agences sont légitimées par des intentions bénéfiques pour le maintien ou l'amélioration du système social ? (fonction manifeste) Ou est-ce dans les événements et les structures que les acteurs alignent leurs fonctions ? (fonction latente). Dans cette dernière, Merton souligne que le système social est plus vulnérable aux risques de dysfonctionnement. C'est le cas par exemple de l'**inflation bureaucratique** qui correspond à un nombre supérieur à ce qui est nécessaire, des institutions pour administrer toute forme de structure (État, Entreprise, association, etc.)

L'analyse de Sorokin offre un panorama de la richesse théorique et épistémologique de l'analyse de la mobilité sociale. Il a le mérite d'avoir conceptualisé un phénomène social émergent et qui relatait un changement social à l'œuvre issu des révolutions observées dans les sociétés occidentales. Mettant en avant l'aspect stratifié de la société, une approche différente d'une vision marxiste marquée par une dualité de la société, Sorokin a permis la compréhension d'un mouvement dans un espace social, conditionné par l'effectivité des agences.

Cependant, individualisme méthodologique et holisme ne sont guère clairs dans son approche : se disant individualiste, il insiste toutefois sur le rôle des groupes dans la détection de la position sociale, et le rôle des agences quant à la distribution des individus. D'autres réflexions viennent compléter ces analyses de Sorokin et démontrent des théories qui expliquent la mobilité sociale.

1.3. Justification du choix du sujet

La mobilité sociale est un thème majeur de la réflexion sociologique. Aldridge rajoute le terme « opportunités » (opportunities of movement) à la définition initiale de Sorokin, qui fait référence aux possibilités d'accéder à un groupe social donné par rapport à sa position initiale dans la hiérarchie sociale, ainsi que d'autres changements issus de ce passage, notamment les avantages ou désavantages qui en découlent : revenu, sécurité, emploi, etc. (Aldridge, 2003).

Faisant déjà l'objet de réflexion au XIX^{ème} siècle de la sociologie anglo-saxonne, elle a longtemps été en France substituée par la croyance en la méritocratie scolaire qui régirait sa place fonctionnelle (Cuin, 1995).

Un thème complexe tant elle intègre tout un arsenal d'objets de recherche qui s'entremêlent : l'emploi comme facteur déterminant la position de l'individu dans la structure sociale et indicateur de la mobilité sociale dans certains pays comme la France ; la scolarisation comme moyen politique et stratégie familiale pour la mobilité à l'image de la méritocratie scolaire ; la socialisation qui influence les représentations individuelles en intériorisant les normes et les valeurs d'un groupe donné, et par rapport auxquels la notion de réussite sociale se définit; les changements structurels de l'économie comme facteur exogène de la mobilité (la mobilité structurelle) ; etc.

Les objectifs de ces différentes études peuvent également être distingués entre études théoriques, méthodologiques ou encore de comparaisons internationales (Capecchi, 1967).

Martin G. ne manqua pas de souligner l'importance à accorder à l'aspect méthodologique: *« [la mobilité sociale] est en effet une notion intrinsèquement problématique tant que l'on ne clarifie pas comment on la mesure, d'où on l'observe et l'intensité de ses manifestations. Il faut tout d'abord poser la question de l'objectivation : comment découpe-t-on la population à observer et les trajets entre les catégories ainsi construites ? Quels déplacements mesure-t-on, et avec quels outils ? Il faut ensuite définir le point de vue adopté : par rapport à qui est-on mobile ? Par rapport à soi-même, au cours d'une trajectoire professionnelle ? Par rapport à ses parents ? Par rapport à sa fratrie ? Par rapport à ses pairs ? Par rapport à une classe d'âge ? Par rapport à un groupe d'appartenance ? Il faut enfin étudier son rapport à la reproduction sociale : qu'est-ce qu'un grand ou un petit trajet social ? Quels sont les plus fréquents ? »* (Martin, 2014).

Sur cet aspect méthodologique, les études de la mobilité sociale se positionnent entre deux postures épistémologiques, qui illustrent grandement la diversité du champ sociologique. Sorokin repose essentiellement son analyse sur l'effet de la structure de la société ainsi que de la distribution sociale sur les chances de mobilité. Également, Bourdieu reposait son raisonnement sur les trois capitaux (social, culturel, économique) pour expliquer ces mouvements sociaux. Par ailleurs, Boudon raisonne en termes de stratégies, notamment sur le choix scolaire pour expliquer la mobilité (reproduction) sociale.

Cette diversité nous montre que les études de la mobilité sociale ne sont pas figées dans une posture méthodologique stricte, mais peuvent adopter une approche holiste, individualiste ou mixte. Entreprendre une telle recherche pour le cas de Madagascar, nous amène à repenser et à remettre en question l'aspect méthodologique, à nous questionner sur la légitimité de telle ou telle approche, de justifier par rapport au contexte national et/ou local du choix de position de notre étude.

Cependant, si la question intéressa vivement la réflexion sociologique dans les pays développés, où elle a joué un rôle important dans l'élaboration de politiques publiques (Dubéchet & Gelot, 2020), notamment dans une tentative de lever les différents obstacles à la mobilité sociale (OECD, 2010), très peu d'études sur l'Afrique en font exclusivement l'analyse.

Les premiers questionnements sur le sujet furent sur le système d'enseignement occidental, qui a eu pour rôle de perpétuer les inégalités en Europe, et les effets de l'implantation de celui-ci au Sénégal (Campion-Vincent, 1970). Sur cette dernière, il a été question de mettre en exergue l'effet du mimétisme institutionnel de l'enseignement sur les chances de mobilité sociale, bien plus que de comprendre les mécanismes sociaux qui l'influencent et/ou la déterminent.

1.3.1. L'étude de cinq pays africains

Les études de Bossuroy et Cogneau dans cinq pays africains, dont Madagascar, nous donnent les premiers résultats sur l'état de la mobilité intergénérationnelle des cohortes nées entre 1930 et 1980, se basant sur les données statistiques nationales de chaque pays. Se focalisant sur les transitions entre secteur agricole et secteur non agricole, il en est déduit que Madagascar présente un faible niveau de mobilité, proche de l'Inde, pays où la hiérarchie sociale se base sur des principes religieux, les castes, et où la mobilité est pratiquement nulle.

Ceci s'explique notamment par une faible mobilité scolaire et l'inégale répartition géographique des emplois (Bossuroy & Cogneau, 2013). Pour les autres pays, la croissance économique aux débuts de l'indépendance a conduit à une forte mobilité structurelle en Côte d'Ivoire et en Guinée, contrairement au Ghana et à l'Ouganda, deux pays marqués par des crises politico-économiques.

Ces résultats, issus de données statistiques nationales tenant en compte l'éducation, le revenu et la profession, nous indiquent une faible mobilité pour Madagascar. Mais si la reproduction sociale y est apparente, comment ce mécanisme social se maintient-il ? Quelles sont les entraves ? Les individus adoptent-ils des stratégies ? Si oui, sont-elles inefficaces ?

1.3.2. Distinction entre mobilité sociale totale, structurelle et nette

Les données mobilisées dans l'étude précédente nous renseignent de manière générale sur la mobilité totale de la population. Cependant, tout en sachant qu'aucune révolution structurelle, aucune innovation technologique propre au pays n'ont eu lieu au cours de cette période, il en découle que la reproduction des positions sociales des ascendants s'observe dans la plupart des cas.

Mezouaghi et Aynaoui (2018) soulignent à ce sujet que la mutation structurelle qui s'est opérée en Afrique s'est faite de manière tardive et rapide : l'industrialisation qui se caractérise par le passage du secteur primaire vers le secondaire n'a débuté que vers le début des années 1960, et déjà la désindustrialisation marquée par le passage vers le tertiaire s'est opérée en 1980, sans que l'industrie ait atteint son stade de maturité.

Les causes en sont également différentes des autres pays, puisque si l'industrialisation en Europe est le fruit d'une révolution socio-institutionnelle profonde durant les siècles des Lumières, l'industrialisation en Afrique est partie de volontés politiques de substitution des importations, sans que le capital humain n'ait été préparé à de tels changements.

D'ailleurs, la contribution de l'industrie à la croissance économique y est mineure par sa faible concurrence par rapport aux industries des autres pays européens et asiatiques, mais aussi la rapidité de la tertiarisation qui s'est accompagnée du foisonnement des activités informelles, n'a pas permis à l'industrie de se développer comme dans les pays de l'Europe ou de l'Asie.

Il est cependant important de souligner que même si la mobilité structurelle explique en majeure partie la mobilité sociale, il n'en est exclusivement pas la cause. La mobilité dite totale est composée de la mobilité structurelle ainsi que de la mobilité nette ou plus communément appelée aujourd'hui, la **fluidité sociale**.

À la fin des années 1960, D. Bertaux faisait la distinction entre mobilité totale, mobilité structurelle et mobilité nette. D'une vision holiste, la mobilité structurelle est celle qui est imposée par l'évolution de la structure de la population. Certains groupes sont en recul tandis que d'autres connaissent une expansion suite aux changements induits par la structure de l'emploi et/ou à l'innovation technologique, ou encore des taux de fécondité différents.

Par exemple, la part des agriculteurs exploitants parmi les actifs est en baisse alors que celle des cadres est en hausse. De ce fait, les enfants d'agriculteurs seront contraints à être « mobiles » tandis que la catégorie-cadre sera obligée de recruter parmi les autres catégories. Une partie de la mobilité intergénérationnelle s'explique ainsi par des modifications des besoins en main-d'œuvre, de la structure des emplois et des qualifications requises.

Si les changements structurels ne sont pas strictement nuls au cours d'une période, il n'en demeure pas moins que ces changements, même minimes conditionnent fortement les places sociales disponibles dans chaque catégorie socioprofessionnelle.

En France par exemple, la mobilité structurelle est la cause principale de la mobilité sociale, tandis que la mobilité nette est faible. Les mobilités qui s'observent sont surtout des mobilités de proximité, c'est-à-dire entre catégories sociales proches. Mais si la structure de l'emploi conditionne les places disponibles, les agences de distribution dont la famille, l'école, l'église, les associations professionnelles, etc. jouent aussi des rôles de filtres pour positionner les individus dans ces places. Cependant, est-ce que cette sélection se base sur l'offre disponible de place ?

La mobilité nette quant à elle correspond à cette part de la mobilité totale qui n'est pas expliquée par les changements structurels, et dont les déterminants personnels et sociaux s'attribuent principalement les causes. Malgré sa faible participation relative dans l'explication de la mobilité sociale, la mobilité nette ou fluidité sociale nous permet de voir quels sont ces déterminants non structurels qui peuvent impacter sur les trajectoires

individuelles ou collectives, et éventuellement agir sur eux en adoptant des stratégies adéquates.

Dans la mobilité nette, on peut distinguer deux types d'explication de la mobilité. D'abord, les déterminants individuels qui se positionnent dans une posture individualiste vont vouloir relever les caractéristiques personnelles de l'individu ou de ses stratégies avec sa famille afin d'atteindre des objectifs de mobilité (*cf. Boudon*). Il peut s'agir notamment de la stratégie de formation (choix de telle filière par rapport à d'autres), de l'adhésion à des groupes associatifs (clubs de sport, de musique, etc.), d'exercer des emplois à mi-temps, des stratégies de migration professionnelle, etc.

Ensuite, les déterminants sociaux, s'inscrivant dans une posture holiste, mais plus restreints que les déterminants structurels, s'apparentent notamment à ce que Bourdieu nomme les trois capitaux : capital social, capital culturel et capital économique. À la différence de Boudon, Bourdieu adopte une posture déterministe de la mobilité sociale du fait de sa conception passive de l'individu par rapport à la détermination de sa position sociale.

Le rôle des agences tel qu'a souligné Sorokin, figure également comme déterminant social. Adoptant un rôle passif ou actif, ces agences peuvent orienter les trajectoires sociales. Cependant, il est difficile d'avoir des informations fiables et représentatives de la réalité sur les rôles de ces agences et leurs logiques, mais on peut cependant faire l'hypothèse que ces agences cherchent à maintenir, voire à augmenter leurs sphères d'influence en participant au positionnement d'individus dans les places sociales dans la société, et en adaptant des filtres et des stratégies par rapport aux places disponibles.

Dans leur rôle actif, il peut s'agir notamment des stratégies familiales en termes d'éducation ou d'activités associatives (dans ce cas, le choix incombe aux parents et imposés à l'enfant, avec ou sans le consentement de ce dernier, contrairement aux stratégies individuelles citées plus haut); de programmes scolaires et offres de formation pour les institutions éducatives, ou encore de l'établissement d'un réseau social de qualité et d'influence pour les associations. En termes de filtres, on peut citer les critères de

recrutement pour les Entreprises, les concours d'entrée dans les grandes écoles, les conditions requises par les associations à leurs membres, etc.

Sur ces questions concernant la distinction entre déterminants individuels et déterminants sociaux, la psychologie sociale nous offre des éléments de réponse à ces questions (Carré & Fenouillet, 2009), notamment en rapport avec la régulation motivationnelle des conduites et aux buts d'accomplissement se référant aux comparaisons sociales (Thill, 1999). Selon ces études, les comparaisons faites par les individus avec autrui vont, soit les amener à valoriser leur estime de soi, soit à l'améliorer.

Dans le premier cas, on peut rapprocher cette attitude à celle visant à maintenir un statut social avantageux, et donc faire de la reproduction sociale. C'est le cas par exemple de la classe aisée supérieure. Dans le second cas, il s'agira d'adopter des stratégies visant aux objectifs d'ascension sociale. Les objectifs d'implication motivationnelle vont réguler les conduites individuelles et ainsi se traduire en stratégies. En effet, appliqué au thème de la mobilité sociale, chaque individu aspire à un objectif social pouvant correspondre à deux natures différentes :

- L'objectif référé en soi (ou autoréféré) qui focalise l'attention sur le soi, se définit sur le plan individuel, en se fondant sur les aspirations propres de chacun, de ses ambitions les plus profondes et murement réfléchies ;
- L'objectif socialement référé se rapporte aux facteurs externes à l'individu, comme le choix des parents pour la formation de leurs enfants, le choix du conjoint par la famille, la représentation dominante de la hiérarchie des emplois qui motivent les jeunes à travailler dans tel ou tel secteur (l'administration publique par exemple) ; etc.

Ces deux types d'objectifs s'apparentent aux notions de « motivation intrinsèque » pour le premier, et « motivation extrinsèque » pour le second, développées par Deci et Ryan (2017). À ces deux types de motivation s'ajoute celui de « l'amotivation » qui s'illustre par l'absence totale de motivation due au sentiment de perte de contrôle et d'incapacité de

prévoyance des conséquences de ses actions. C'est le cas par exemple de la croyance au déterminisme et de l'inefficacité des actions individuelles sur la trajectoire sociale.

Le déterminisme est la théorie selon laquelle toutes les choses, y compris les actions humaines, sont déterminées par des causes antérieures. Une personne qui croit fermement au déterminisme peut penser que ses actions n'ont pas d'impact réel sur les résultats, ce qui peut la démotiver. Associé à la notion de mobilité sociale, le déterminisme se rapproche plutôt de la théorie de la reproduction qui impute à l'origine sociale les causes de la destinée d'un individu.

Sur la stratégie individuelle portant sur l'éducation, en adoptant une approche individualiste, Boudon a montré que les familles (et leurs enfants) raisonnaient en termes de coûts, des risques et des avantages de l'investissement scolaire : les familles de la classe aisée connaissent les avantages des longues études et encouragent leurs descendants à les entreprendre, puisqu'elles détiennent également les moyens pour y parvenir. D'un autre côté les familles pauvres relèvent les risques de rentabilité de celle-ci : de longues études ne garantissent pas forcément la réussite sociale pour leur groupe d'appartenance, tandis que leurs coûts sont relativement élevés.

Dans le cadre de ces stratégies familiales et individuelles de mobilité sociale, Deci et Ryan (2017) ont développé la théorie de l'autodétermination, selon laquelle l'être humain possède une tendance naturelle à l'actualisation de soi, tout en admettant que l'environnement joue également un rôle important dans le développement de celui-ci, soit en le soutenant, soit en entravant ses actions.

Dans cette théorie, ils distinguent principalement deux types de motivation. La première, intrinsèque désigne cette forme de motivation où les individus se basent plus sur des satisfactions personnelles et intimes aux dépens de récompenses éventuelles dans leurs actions et comportements, et la seconde, la motivation extrinsèque qui fait suite à des causes externes (pressions, conditionnement économique ou social, etc.) fait de celles-ci les causes de ses actions et comportements. Dans les deux cas, l'individu évalue cognitivement la

source de sa motivation (locus de causalité perçue) et attribue ainsi cette cause, soit de type intrinsèque soit extrinsèque (Csillik & Fenouillet, 2019).

Ces deux types de motivation s'inscrivent sur un continuum qui détermine la qualité des comportements. Il est à noter que des motivations extrinsèques à la base, peuvent être assimilées, intériorisées par les individus pour devenir par la suite intrinsèques, ce qu'ils nomment la « théorie de l'intégration organismique » (idem). Dans la figure ci-après, nous pouvons voir différents niveaux de régulation des comportements selon le type de motivation, et qu'il existe des nuances entre les motivations extrinsèques et intrinsèques selon le degré d'intégration de celles-ci.

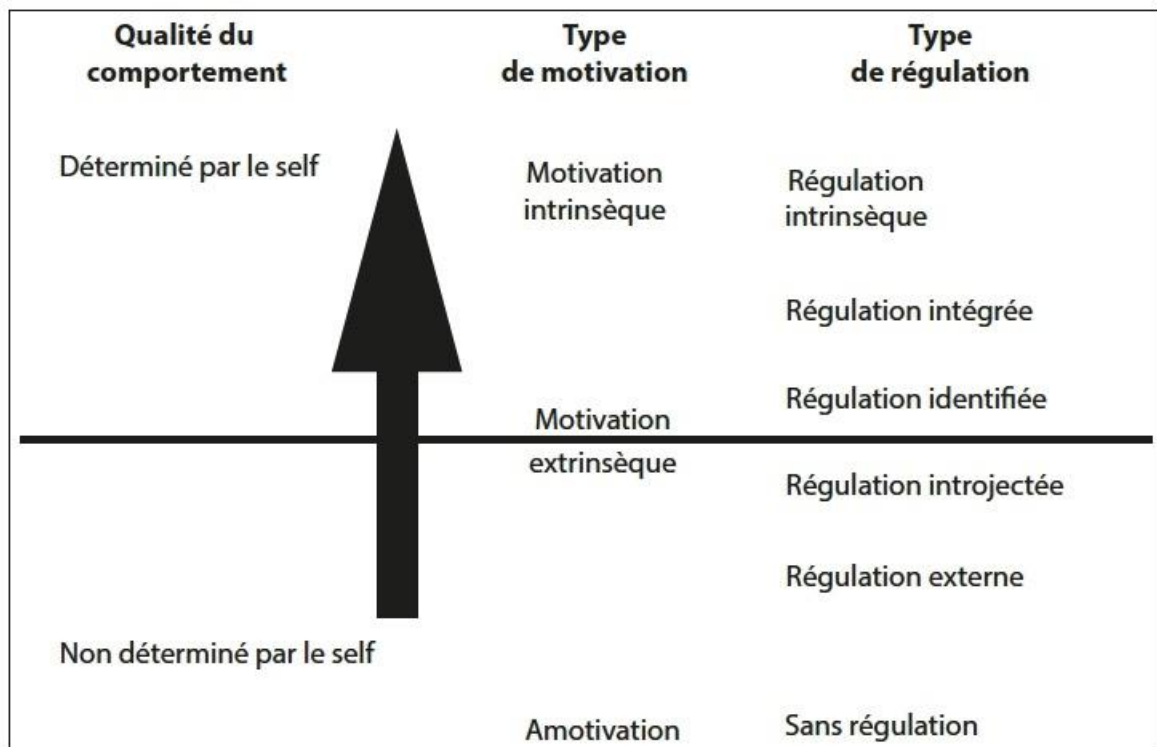


Figure 1 Théorie de l'intégration organismique selon Deci et Ryan

Source : Csillik et Fenouillet, 2019

En quoi cette théorie éclairerait-elle les déterminants de la mobilité sociale ? Dans un premier temps, les théories de Bourdieu et Boudon sont de type déterministe, et attribuent les causes de la mobilité sociale aux origines des individus. En structurant l'individu par le processus de socialisation, cette origine sociale peut faire figure de cause extrinsèque qui le

motive dans ses comportements, le conduisant ainsi à des stratégies qui, inconsciemment, le maintiennent à sa position initiale.

Les stratégies individuelles, par contre, qui sont motivées par des causes intrinsèques sont celles qui poussent les individus à atteindre des objectifs d'ascension sociale sur des bases de motivation interne. Dans une théorie corolaire à l'autodétermination, Deci et Ryan parlent également de la théorie des orientations de causalité, où l'orientation autonome vise à réguler ses comportements à partir de ses intérêts personnels et de ses valeurs profondes (idem), relatives notamment à la motivation intrinsèque.

Concernant le rôle des parents, ils identifient deux types d'attitudes adoptés par ceux-ci par rapport à la facilitation de l'autonomie et du bien-être de leurs enfants, et selon trois dimensions : soutien, guide et implication. La première se traduit par la parentalité de support (*supportive parenting*) qui se présente comme l'attitude visant à aider, à guider, à épauler, à soutenir leurs enfants dans leur quête d'autonomie et dans la poursuite de leurs objectifs, en ayant un degré d'implication important dans ces actions (support émotionnel et physique, écoute, etc.).

La seconde s'apparente à la parentalité de pression et de contrôle (*pressuring and controlling parenting*) qui s'illustre par la volonté des parents à faire les choix d'avenir à la place de leurs enfants, à mettre la pression sur ces derniers. Ces recherches ont conclu que la parentalité de support est cruciale pour le bien-être et le développement de l'autonomie de l'enfant.

1.3.3. La mesure de la mobilité sociale dans son espace : la stratification sociale

Concernant la mesure de la mobilité sociale, l'héritage de la sociologie française influencé fortement par Durkheim, fait figure de référence en utilisant comme base de mesure la stratification sociale selon les professions et catégories socioprofessionnelles (CSP) adoptées par l'INSEE, qui constituent une classification des individus actifs sur la base de trois critères principaux : métier, statut, degré de qualification. Cependant, il peut

s'avérer qu'adopter une telle approche serait arbitraire et pourrait ne pas correspondre à la réalité sociale auquel l'étude se propose d'étudier.

Sur le plan intergénérationnel, l'INSEE utilise notamment la table de mobilité pour comparer le statut professionnel du parent à celui de son enfant, illustré par un tableau à double entrée faisant correspondre les statuts professionnels. La figure ci-après illustre pour le cas de la France, les destinées des femmes selon l'origine sociale de leurs mères en 2015, où on remarque sur la diagonale les taux relatifs à la reproduction sociale.

en %

Catégorie socioprofessionnelle de la mère	Catégorie socioprofessionnelle des filles						Ensemble
	Agriculteurs exploitants	Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	Cadres et professions intellectuelles supérieures	Professions intermédiaires	Employés et ouvriers qualifiés	Employés et ouvriers non qualifiés	
Agriculteurs exploitants	8,0	3,0	11,2	19,1	33,2	25,5	100,0
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	1,3	10,1	15,4	28,0	27,9	17,3	100,0
Cadres et professions intellectuelles supérieures	0,3	4,6	41,7	31,6	11,6	10,2	100,0
Professions intermédiaires	0,1	3,9	29,0	37,7	19,0	10,4	100,0
Employés et ouvriers qualifiés	0,6	4,1	14,9	30,2	32,9	17,4	100,0
Employés et ouvriers non qualifiés	0,9	3,7	7,5	22,4	34,1	31,4	100,0
Ensemble	1,3	4,4	15,2	27,5	30,0	21,6	100,0

Mobilité non verticale : Mobilité verticale : Immobilité sociale
 ■ Mobilité de statut ■ Mobilité horizontale ■ Mobilité ascendante ■ Mobilité descendante ■

Figure 2 Destinées sociales des femmes selon l'origine sociale de leur mère en 2015

Source : Collet & Pénicaut (2019)¹

Pour Somparé (2015), il est difficile d'utiliser ces concepts liés à la mobilité sociale dans les contextes africains, car les contextes dans lesquels ils ont émergé sont très différents, notamment la révolution industrielle en Europe. Il propose ainsi une approche

¹ Collet, M., & Pénicaut, E. (2019, février 27). En 40 ans, la mobilité sociale des femmes a progressé, celle des hommes est restée quasi stable—Insee Première—1739. INSEE. <https://www.insee.fr/fr/statistiques/3733096>

anthropologique pour les adapter et également s'intéresser aux sens donnés aux récits des individus.

Capecchi soulève déjà les problèmes méthodologiques dans l'analyse de la mobilité sociale, la question de l'identification d'un système de stratification sociale pour classer les individus (Capecchi, 1967). Il souligne le fait que la profession est devenue la base de la stratification sociale dans la méthode objective de mesure de la position sociale des individus.

Cependant, cet aspect statique de la stratification n'est pas toujours compatible à l'aspect dynamique de la mobilité. En effet, les critiques portent surtout sur la mobilité professionnelle (perçue ici comme changement de profession) qui ne concerne qu'une dimension de la réalité sociale : le prestige. Plusieurs autres déterminants peuvent cependant être considérés dans les études ultérieures, comme le quartier d'habitation, la ou les source(s) de revenus (Warner, 1955), le bagage culturel et la participation aux activités communautaires (Chapin, 1933).

Des études sur la « mobilité économique » tendent à s'intéresser particulièrement à l'évolution du revenu, d'une génération à une autre (Anota, 2019). Le rapport de la Banque mondiale sur la mobilité économique montre que les pays en développement, notamment en Afrique et en Asie du Sud, affichent les mobilités les moins élevées (Banque Mondiale, 2018). Selon ces mêmes résultats, les possibilités d'ascension sociale sont faibles dans les milieux défavorisés, et à plus forte raison, dans les pays en développement.

Concernant la mesure subjective, Capecchi la distingue de la mesure objective par la conscience collective que les individus peuvent avoir entre eux, conscience qui s'apparente par une constatation de similarité de chacun par rapport aux autres, l'existence d'un lien social de groupe et la distinction de ce groupe par rapport aux autres. Attias-Donfut et Wolff (2001) insistent sur l'importance de l'aspect subjectif dans l'appréciation de la position sociale, qui est selon eux complémentaire à l'aspect objectif.

L'appréciation de la mobilité sociale ne saurait se fonder uniquement sur le statut professionnel, ou encore sur l'aspect scolaire, mais recouvre d'autres dimensions notamment le niveau de vie, le revenu, la possession d'un patrimoine. Des dimensions plus intimes comme la vie de famille et l'épanouissement personnel trouvent également leurs places dans la mobilité subjective (Attias-Donfut & Wolff, 2001).

De la mesure objective découlent donc les strates, et la mesure subjective les classes. D'autres recherches concernant les rapports entre la mobilité sociale objective et subjective chercheront à mesurer les écarts entre ce qui est mesuré objectivement par les statistiques d'enquêtes, et ce qui est perçu par les individus par rapport à leurs mobilités (Duru-Bellat & Kieffer, 2006).

Naudet (2011) plaide pour une approche intégrant l'analyse de discours dans l'étude des effets de la mobilité sociale ascendante, venant compléter l'analyse quantitative qui présente des limites pour rendre compte des dimensions complexes de l'expérience de mobilité sociale.

Beaucoup de sociologues cependant, différencient les analyses en termes de stratification sociale, qui sont nominalistes, et les analyses en termes de classes où celles-ci sont des groupes ayant leur identité propre et différente de l'identité des autres groupes. Dans le premier cas, il s'agit d'attribuer des catégories arbitraires selon des critères mesurables (revenu, profession, etc.) à chaque groupe. Pour le second, les caractéristiques identitaires inhérentes aux individus et à leurs groupes sont prises en compte pour baser la distinction sociale.

En termes de stratification sociale, on pense notamment à Tocqueville avec l'éclatement des structures sociales anciennes ; à Warner qui, entre 1941 et 1949 a adopté une approche mixte pour classer les individus (objective et subjective), ou encore les CSP de l'INSEE vu précédemment.

Les classes sociales renvoient par contre à une conception beaucoup plus intégrée des individus dans leurs groupes respectifs, puisque la conscience de classe en fait le critère

définissant même le groupe social d'appartenance. La conception marxiste de la classe sociale marquée par des conflits d'intérêts en est un exemple, ou les groupes d'intérêts en lutte pour l'exercice de l'autorité de Dahrendorf (2019), la thèse des élites de Pareto (Portis & Passevant, 1996), etc.

Pour l'étude de la mobilité sociale, la question de la stratification sociale est importante du fait de sa place dans la mesure des mouvements (verticales ou horizontales) dans un espace social qui se base justement sur celle-ci. L'opposition entre stratification sociale et classe sociale est cependant à relativiser, puisque la notion de stratification sociale peut recouper celle de classe, ce qui est notamment vu dans beaucoup d'analyses faites par des auteurs comme Tajfel sur l'identité sociale, et Turner sur l'autocatégorisation ; la conception de classe sociale chez Weber, ou la stratégie de distinction de ces classes élaborée par Bourdieu.

1.3.4. Les différents types d'études menées sur la mobilité sociale

L'article de Cautrès B. paru en 1992² nous offre un large panorama (mais non exhaustif) des réflexions sur les questions méthodologiques du sujet. Son travail de synthèse évoque quatre thèmes principaux : la stratification sociale qui insiste sur le fait que l'analyse de la mobilité sociale ne devrait pas uniquement se réduire aux dimensions économiques comme le logement, l'emploi ou la formation, mais intègre également des dimensions qui relèvent des représentations sociales, comme les hiérarchies sociales qui sont fortement tributaires du contexte d'étude et des représentations issues du processus de socialisation.

Les trois éléments qui forment le triptyque wébérien, dont la richesse, le prestige et le pouvoir forment la base sur laquelle repose l'analyse de la stratification sociale

²Cautrès, B. (1992). Recherches récentes sur la mobilité sociale. *Revue française de science politique*, 42(3), 441–479.

(Cherkaoui, 1992) même si l'auteur admet connaître des difficultés méthodologiques quant à l'agrégation de ces trois paramètres.

Ce premier point rejoint plusieurs analyses récentes qui plaident pour un nécessaire rapprochement entre méthodes quantitatives qui nous offrent les tendances générales et les méthodes qualitatives qui nous permettent de dévoiler les représentations sur la question de la mobilité sociale (Naudet, 2011).

Par exemple, les méthodes quantitatives nous donnent l'état des trajectoires des différents groupes de la société, résumé dans une table de mobilité sociale, tandis que les méthodes qualitatives sur le plan des individualités, nous permettent de mieux appréhender les choix de ces individus sur ces trajectoires, en référence par exemple aux coûts de la mobilité (frais de scolarité, migration, etc.) et aux bénéfices escomptés (meilleur emploi, meilleur salaire, prestige, etc.).

En second lieu, par la diversité des milieux, les spécificités, les structures qui font l'originalité des zones d'études, il existe plusieurs méthodes d'approche et d'analyse adoptées par les sociologues de la mobilité sociale. On parle ainsi d'objet de recherche construite qui inscrit le chercheur dans une démarche heuristique, en faisant en sorte que les objectifs correspondent aux méthodes employées, ce que Merllié et Prévot nomment épistémologie de la mesure³.

L'analyse comparative figure comme troisième thème principal de la réflexion sur la mobilité sociale, ayant alimenté le plus les débats scientifiques sur la réalisation empirique des études anglo-saxons, en citant notamment ceux de Goldthorpe⁴. Ces études ont permis de faire une distinction entre mobilités absolues qui mesurent les recrutements et les

³Merllié, D., & Prévot, J. (1997). La mobilité sociale. Paris: La Découverte.

⁴Goldthorpe J. (1987), Social mobility and class structure in modern Britain, chapitre 11.

destinées des groupes sociaux ; et mobilité relative qui mesure les chances de mobilité sociale.

En analysant les résultats d'études sur la comparaison des flux de mobilité pour des pays ayant des structures socio-économiques différentes, il en ressort que le contexte national joue un rôle important dans la forme de la mobilité et devient ainsi une variable d'étude de cette dernière.

Cependant, pour pouvoir procéder à une comparaison pertinente, une même méthode de recueil de données, des nomenclatures semblables permettent d'apprécier justement celle-ci. On retient surtout de cette approche qu'elle a permis d'invalider des hypothèses sur la mobilité sociale comparée telles que l'uniformisation des structures économiques dans les pays industrialisés ou encore la relation entre industrialisations de ces pays et la mobilité sociale.

Les travaux récents sur la mobilité sociale intergénérationnelle en France entre 1977 et 2003 (Vallet, 2014) distinguent la mobilité observée de la fluidité sociale. La première est mesurée par des taux absolus calculés à partir des tables de mobilités. Elle décrit ainsi l'état des mobilités et des immobilités à un moment donné. La seconde relève des relations réciproques entre les catégories socioprofessionnelles en mettant en avant les attractions/répulsions relatives des catégories entre-elle, des chances relatives des fils d'accéder à une catégorie sociale en fonction de son origine.

Les tables de mobilité sont devenues des instruments privilégiés de mesure de la mobilité sociale. Pourtant, celles-ci présentent des limites, et l'une d'elles trouve sa raison dans la difficulté de déterminer la position sociale du père : devrait-on considérer la dernière position occupée par celui-ci ou bien la position à laquelle il est resté le plus longtemps dans sa vie ?

En effet, on ignore si la dernière position du père fait suite à une récente promotion, ce qui donnerait une représentation imparfaite de la position du fils si ce dernier, par exemple, occupait une position similaire à celle occupée par son père durant la grande

majorité de sa trajectoire professionnelle. De même, ces tables ignorent les trajectoires de mobilité circulaire, et notamment les expériences de contre-mobilité (positive ou négative) qui s'illustrent par des alternances entre promotion sociale et déclassement.

La mobilité observée en France a fortement augmenté en un quart de siècle avec l'effondrement des agriculteurs exploitants et les artisans, et l'accroissement des salariés. De même, la fluidité sociale n'a cessé de progresser se traduisant par une meilleure chance d'accéder à une catégorie professionnelle autre que celle d'origine.

Les travaux de Louis-André Vallet ont le mérite d'apporter cette nette distinction entre mobilité observée et fluidité sociale, en mettant en évidence les tables de mobilités, de recrutements et de destinées, et surtout en tenant compte de la mobilité des femmes dans son étude, incluant certaines comparaisons avec la mobilité masculine, fait souvent critiqué des études sur le sujet.

Cependant, on peut reprocher à cette étude l'identification de l'origine sociale qui se définit exclusivement à partir de la situation professionnelle du père, en omettant l'hypothèse du travail de la mère (salarié ou non), la valorisation du travail ménager dans le cas d'une femme au foyer, ou du rapport de domination symbolique des fonctions au sein des couples parents. De même, l'on peut supposer que le travail domestique et le rôle éducatif occupé par la mère au foyer jouent un rôle non négligeable dans le parcours et la réussite scolaire de leurs enfants.

« Ce qui caractérise le travail féminin depuis plus de deux siècles (...), c'est avant tout son invisibilisation et son absence de reconnaissance juridique et financière. Le travail domestique, accompli principalement par les femmes dans le cadre familial, est l'archétype du travail gratuit et non reconnu en tant que tel. (...) On considère qu'une assistante maternelle qui s'occupe d'un enfant contribue à la richesse nationale, mais pas une mère qui réalise la même activité. Cette production domestique invisible et gratuite est largement assurée par les femmes. (...) Au final, les femmes travaillent davantage, mais sont beaucoup moins payées. » (Bessière & Gollac, 2022)

Dans une perspective plus élargie dans le temps, la génération de naissance comme variable de mesure de la mobilité sociale figure comme fait essentiel pouvant donner suite à la différence de mobilité entre les générations. Dans son étude sur la dynamique générationnelle de la mobilité sociale, C. Peugny (2014) montre que, en France, les générations nées dans les années 1940 rencontrent de meilleures chances de mobilité sociale ascendante suite au contexte favorable des Trentes Glorieuses, comparées aux générations nées dans les années 1960 qui eux font face aux risques de déclassement, de chômages suites à la dévaluation concomitante du rendement des diplômes (Chauvel, 2002).

Major et Machin (2020) distinguent quatre âges de la mobilité sociale au Royaume-Uni depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Tout d'abord, l'âge d'or de la mobilité absolue de 1950 à 1970 propulsé par la croissance des emplois et la production. Ensuite, un déclin économique mondial durant la décennie 1970, puis d'une période assez longue (1980 à 2008) où les fossés entre les riches et les pauvres se sont creusés.

Enfin, une ère moderne depuis 2008 marquée par la baisse de la mobilité absolue définie par la diminution des opportunités et l'accroissement des divisions de travail dans la société. Ces quatre périodes sont illustrées par le schéma suivant, en relation avec la croissance économique et les inégalités dans la société. Nous remarquons que le premier âge correspond à la période des Trentes Glorieuses, où la croissance économique s'accompagnait d'une distribution plus égalitaire des richesses.

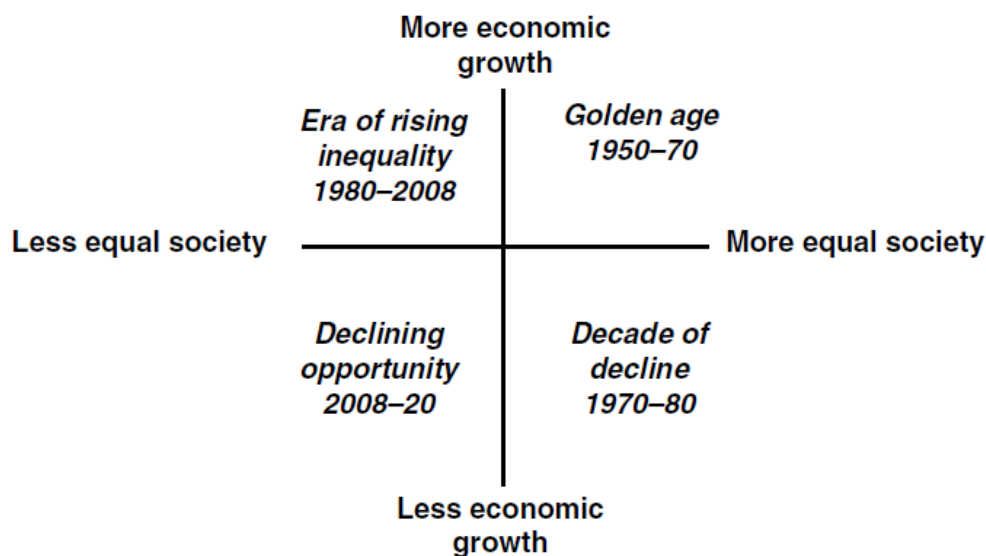


Figure 3 Les quatre âges de la mobilité sociale durant les 70 dernières années au Royaume-Uni

Source : Major et Machin (2020)

Le dernier thème abordé par Cautrès B. concerne la relation entre la mobilité sociale et le statut des femmes, car les études sur la mobilité sociale des femmes sont rares (à l'exception de celui cité précédemment). Deux arguments sont évoqués pour expliquer ce fait : la mobilité sociale des femmes reposerait davantage sur le choix du conjoint, ce qui en fait un objet d'étude différent ; et que la rétrospective du travail des femmes marquée par des interruptions ou le travail à temps partiel ne permet pas de disposer d'informations stables.

Ce désintérêt dans l'analyse de la mobilité a conduit à de vives controverses en Grande-Bretagne et aux États-Unis. De cette polémique sont déduites trois thèses résumant trois approches différentes :

- l'analyse « conventionnelle » qui est défendue par Goldthorpe, désigne la famille comme unité statistique d'étude de la stratification sociale, fait ressortir que la position de cette famille dans la hiérarchie sociale est repérée à partir du statut du père (chef de famille), les positions sociales des femmes mariées sont donc déterminées par ceux de leurs maris ;

- l'approche « individuelle » (Heath A. & Britten N., 1984), qui tient compte des professions respectives des conjoints quant à la détermination de la position de la famille dans la structure sociale ;
- et l'approche par la « dominance » (Erikson R., 1984), qui propose de déterminer la position de la famille dans la structure familiale selon la position dominante de l'un des conjoints par rapport à l'autre.

Une des limites souvent évoquées dans l'analyse de la mobilité intergénérationnelle pour le cas de la France dernièrement, est celle centrée uniquement sur la modalité masculine, au motif des difficultés inhérentes à l'analyse de la trajectoire professionnelle des femmes.

Beaud et Pasquali évoquent que cette différenciation est à chercher au-delà de la simple analyse de la situation de l'emploi : « *En accordant une importance trop exclusive au marché du travail, les spécialistes tendent à oublier que les mobilités sociales se jouent tout autant dans le couple et la famille, à travers des rôles et des pratiques sexuelles qui influencent la construction des destinées masculines et féminines.* » (Beaud & Pasquali, 2014).

Ce travail de synthèse nous donne un aperçu de ce que l'analyse de la mobilité sociale peut donner comme résultat, mais aussi de la complexité de la démarche. Il nous offre principalement un éventail d'approche, qui nous permet surtout de faire le choix par rapport à nos objectifs.

1.3.5. Motivation et intérêt pour le sujet

La mobilité sociale est un sujet qui suscite beaucoup d'intérêt, entre connaître ses déterminants et les observer, voir les appliquer à notre réalité objective. Cependant, ses théories explicatives nous amènent à repenser à son universalité : peut-on attribuer les mêmes causes de la mobilité dans n'importe quel pays, dans n'importe quelle forme de société en ce XXI^e siècle ?

Dans leurs recherches, Merllié et Prévot en 1997 s'interrogent sur plusieurs points : d'où viennent les cadres, les employés ou les ouvriers ? Qui épousent-ils ? Que deviennent leurs enfants ? Valorisent-ils également leurs diplômes ? etc.

La grande mobilité sociale est en effet un fait inhérent aux populations des pays industrialisés. Il est de tradition que son analyse repose essentiellement sur une approche holiste et quantitativiste, et diachronique en observant son évolution dans le temps. Les travaux de Vallet (2014) s'intéressent à l'évolution de la mobilité sociale en France pour les individus nés entre 1906 et 1973, ceux de Peugny (2014) de la dynamique générationnelle, Bathmaker et coll. (2016) débâtent sur le rôle des diplômes dans la promotion sociale et la forte demande d'individus qualifiés en cette période d'évolution technologique en Grande-Bretagne, Breen (2004) tente de comparer l'évolution de la mobilité sociale en Europe entre 1970 et 2000 en adoptant une approche quantitative.

Ce qui est en commun dans ces études à part son approche méthodologique, c'est la forme de la société (industrielle, moderne) et de son évolution, et les effets que celle-ci a sur la mobilité sociale de la population. Cependant, si la mobilité sociale évolue avec la forme de la société, qu'en est-il des pays en voie de développement ?

Entre pays occidentaux et pays en voie de développement, les différences ne se limitent pas qu'aux indicateurs de développement. Les formes de liens sociaux figurent parmi ces différences où, à Madagascar, des systèmes de chefferie et de village présentant des liens sociaux de type mécanique (au sens durkheimien) subsistent et coexistent avec des formes plus modernes et individualistes (liens organiques).

Ces formes de liens trouvent leur importance dans la définition de l'espace social sur lequel la mobilité s'opère. De même et parallèlement à ce type de lien social, les formes d'économie de subsistance coexistent avec l'économie de marché, le travail de champ familial ou communautaire avec les emplois salariés. À partir de ce type de lien différentiel, la place relative du contrôle social dans l'autonomie des décisions par rapport à l'emploi, la nuptialité, la fécondité, ou encore à l'autonomie résidentielle nous intéresse pour situer la mobilité sociale dans les stratégies individuelles et familiales.

Ensuite, la question relative à la position de la femme dans la hiérarchie sociale, et également son rôle dans la définition de la position de son conjoint, de ses contributions non valorisées économiquement dans le ménage comme l'éducation des enfants ou encore l'entretien du foyer figurent comme un grand vide dans l'étude de la mobilité sociale.

Dans une société malgache à dominante patriarcale, où le statut de la femme est occulté par celui de l'homme, faire l'étude de la mobilité sociale est à la fois un approfondissement des études qui ont été menées jusqu'ici, mais aussi une mise en exergue de la place et du rôle actif de la femme dans le processus de mobilité, tant de la famille comme unité, mais aussi des descendants qui font l'objet des stratégies des parents.

Enfin, pour joindre travail intellectuel et inquiétude citoyenne, l'intérêt social de cette étude réside dans sa tentative à éclairer les esprits, des parents, des praticiens de l'éducation, et des jeunes soucieux de leur avenir, pour que toutes les règles qui définissent l'atteinte de telle ou telle position sociale ne leur soient étrangères, et qu'ils puissent adopter des stratégies qui correspondent au mieux à la réalité malgache.

1.4. Le problème de recherche

Afin de donner plus de précision aux objectifs de cette étude, la définition du problème de la recherche est une étape importante quant à l'élaboration et à la construction de ce qui pose problème. Paul N'Da définit la problématique comme étant « [...] l'effort de construction, d'agitation d'idées, de pensées, de théories sur «ce qui fait problème» dans un sujet. Elle concerne un problème, c'est-à-dire un objet de préoccupation identifié, passé au crible des questions, des objectifs, des hypothèses de recherche, des indicateurs des variables en jeu, objet autour duquel s'articulent des lignes d'analyse rendant compte de la spécificité du sujet et permettant de le traiter correctement » (Paul N'Da, 2015).

La formulation du problème est une étape dans la recherche qui consiste à spécifier les questions pertinentes que celle-ci se pose, dans le but d'approfondir un peu plus nos connaissances sur le sujet. Sur ce point, notre compréhension de la mobilité sociale ne tient en compte que les contextes des pays riches et industrialisés. Toutefois, la validation de ces

théories dans les pays pauvres reste inconnue. L'origine du problème en question réside dans cette tentative à vouloir connaître comment la mobilité sociale s'opère dans ces pays, et si ses théories explicatives y restent valident.

La question de la mobilité sociale est, selon Sorokin, un fait inhérent aux sociétés industrialisées. Ce constat nous amène à nous demander si elle est une exclusivité des changements induits par l'industrie, ou plus généralement les structures de l'emploi. Cependant, les théories explicatives de la mobilité sociale nous renseignent que d'autres facteurs, bien qu'ayant relativement moins d'impacts sur la mobilité, contribuent à expliquer ces mouvements sociaux.

À partir de ces facteurs explicatifs, nous nous sommes demandé si, malgré des changements peu significatifs sur le plan structurel, d'autres facteurs, individuels ou sociaux, pouvaient expliquer la mobilité sociale à Madagascar. Plus précisément, dans le cas d'une promotion sociale, quelles en seraient les causes ? Ou dans le cas d'une reproduction, quels facteurs maintiendraient les individus à leurs positions d'origine ? Bourdieu par ses trois capitaux, et Boudon sur les stratégies scolaires, ont émis leurs théories sur ces déterminants. Mais l'apport de la femme dans le foyer, de son statut, de sa profession, de son rôle en tant que mère, reste des facteurs inconnus et pourtant importants de la mobilité sociale.

Ces questions se heurtent cependant à une nouvelle interrogation, qui, comme nous l'avons vu précédemment, consiste à déterminer comment identifier la position sociale d'un individu, ou sur quel(s) critère(s) peut-on stratifier la population. Sur ce sujet, les sociologues de la mobilité notamment en France, privilégient la conception objective de la stratification, qui se repose sur un facteur objectif : le statut professionnel. Les enquêtes FQP (formation, qualification professionnelle) de l'INSEE permettent de mesurer la mobilité sociale à partir de ce critère. Également en Grande-Bretagne et en Suède, on utilise le statut professionnel comme critère de distinction de ces individus.

Mais ces pays adoptent différentes méthodes de mesure : la position sociale du père est définie en France à la fin des études du fils, en Grande-Bretagne lorsque le fils interrogé a 14 ans, en Suède au cours de la petite enfance du fils (Dollo et coll., 2015). L'utilisation

du statut professionnel ou des CSP (Profession et Catégorie socioprofessionnelle) est motivée par le fait que, en étant pluridimensionnelles, celles-ci croisent plusieurs autres critères, notamment la profession, le statut, le niveau de qualification, le revenu, etc. Cependant, d'autres lectures de la stratification peuvent être faites, se basant sur d'autres critères (unidimensionnels) comme le pouvoir, le prestige, le revenu, etc.

Selon Gueye & Mbaye (2018), l'essentiel de l'emploi en Afrique est fait d'un micro-entrepreneuriat informel, et malgré les apparences (croissance autour de 5% et diminution du taux de chômage), ce sont les emplois précaires qui abondent dans ces pays. Le contexte de l'emploi à Madagascar est assez similaire, plus particulièrement dans les zones urbaines, ce qui nous amène à repenser la manière de stratifier la population.

En effet, avec le pullulement des activités informelles, de la préséance de l'économie de subsistance dans les zones rurales, de l'inadéquation du statut de l'emploi avec le salaire et/ou le niveau de qualification, de la réussite paradoxale indépendamment du niveau de qualification ou de la profession, la validité du statut professionnel comme critère de stratification sociale est remise en cause.

Selon le rapport d'études de l'INSTAT, le secteur primaire comprenant l'agriculture, l'élevage, la pêche, la sylviculture occupe près de 80% des activités dans la structure des emplois. Même en milieu urbain, plus de la moitié de la population travaille dans ce secteur. Les individus sans diplômes sont largement représentés dans le secteur de l'agriculture avec 91% par rapport aux autres secteurs.

Par rapport aux CSP, les catégories « indépendant » et « aide familiale » représente près de 90% de la population. Ces données nous renseignent sur la structure de l'emploi qui n'a pas connu de changement significatif durant des années (INSTAT, 2010). Cela suppose également une reproduction sociale maintenue par une mobilité structurelle quasi statique.

Ce travail se propose ensuite de comprendre les mécanismes de mobilité propres à la société malgache. Quelles en sont ses particularités ? Pour cela, nous avons choisi d'analyser les trajectoires individuelles et/ou familiales de quelques habitants de la capitale,

Antananarivo et de ses environs. Si, dans le royaume Merina⁵ la hiérarchie sociale était basée sur la dignité et le prestige accordés par les souverains à la population, cette société d'ordres s'est, durant la période coloniale, maintenue sous un semblant d'égalitarisme.

Selon Rajaonah (2003), l'annexion de Madagascar par la France devait instaurer un nouvel ordre social non plus basé sur le prestige accordé par les souverains entre *andriana* (nobles), *hova* (roturiers libres) et *andevo* (esclaves), mais sur la base de la fonction sociale. Cependant, les anciens nobles gardaient leur position sociale hiérarchique en adoptant une stratégie visant à exercer des fonctions similaires aux corvées royales qui leur conféraient ce statut privilégié.

Aujourd'hui en démocratie, la perspective de la mobilité sociale devient sur le plan formel, une possibilité pour chacun. Toutefois, au vu de ses déterminants théoriques, il nous semble intéressant de nous pencher sur la validité de ceux-ci dans la réalité malgache, et pratiquement dans la capitale et de ses environs.

En dernier lieu, notre réflexion s'est portée sur les stratégies adoptées par les individus ou les familles pour maintenir, voire de s'élever dans la hiérarchie sociale. En partant d'une hypothèse selon quoi les individus et les familles aspirent à maintenir leur position sociale ou à s'élever dans la hiérarchie selon qu'ils se situent dans une position privilégiée ou non, il nous a semblé intéressant de savoir si ces acteurs agissent en fonction de ces objectifs, si les décisions prises tendent réellement à une stratégie de mobilité.

À partir de l'énoncé de ce problème de recherche, l'objet de cette étude est donc une compréhension de la mobilité sociale, de son espace et de ses déterminants à Antananarivo. Cette préoccupation conduit inévitablement à certaines interrogations.

⁵ Ancienne dénomination de la capitale durant la période de la royauté

1.5. La question de recherche

Le problème de la recherche étant identifié, la question de recherche qui correspond au cœur de ce problème sera ici soulevée. Le problème suscité par la mobilité sociale est multiple, allant de sa mesure, de la description de son évolution, à l'identification de ses causes. Dans cette étude, nous nous sommes tout d'abord intéressés à savoir si les déterminants théoriques de la mobilité sociale restent valides dans le contexte malgache. En effet, les réflexions des théoriciens sont nées des observations sur les sociétés industrialisées. Cependant, ces déterminants ont-ils les mêmes effets sur la position sociale d'un individu à Madagascar ?

La théorie des trois capitaux de Bourdieu nous renseigne sur les déterminants sociaux de la mobilité sociale. L'investissement parental dans l'éducation de leurs enfants est un aspect important, au même titre que le capital économique, pour le renforcement du capital social, jugé par Bourdieu comme étant le capital essentiel le plus important qui détermine la position sociale atteinte par chacun.

Ce métier de parent, à savoir l'investissement parental à la fois par rapport à l'éducation des enfants, mais aussi sur l'investissement économique, a-t-il des répercussions sur les positions sociales des enfants ? Ce rôle affecte-t-il différemment cette position selon qu'il soit pris par la mère, le père ou les deux conjointement ?

Après, nous nous sommes interrogées sur la mobilité sociale des femmes et de leurs rôles dans celui de leurs foyers. Des études ont montré qu'une meilleure dot scolaire permettait un « bon mariage » aux femmes (Singly, 1977), c'est-à-dire de se marier avec un homme issu d'une « bonne » catégorie sociale, mais le mariage pour une femme avec une bonne dot scolaire handicape la rentabilité de ses études (Singly, 1982).

Cependant, la question qui se pose est de savoir si la position de la femme se définit à celui de son époux. Reprenant les analyses de Bourdieu sur le capital économique et symbolique, Singly montre que chaque conjoint se définit par la constellation de ses possessions, de ses différents capitaux qui vont fixer leurs rapports de domination conjugale,

et l'appropriation de l'autorité (Singly, 1976). En clair, celui du conjoint qui détient le plus de richesse est celui qui domine dans le couple, et par qui la position sociale se définit le statut de la famille.

Des inégalités de genre s'observent cependant dans divers aspects de la vie familiale. En analysant les causes de la reproduction et du maintien des différences entre les carrières scolaires des filles et des garçons, Duru-Bellat montre que les filles optent pour les filières « féminines » par choix raisonnés et rationnels, en tenant compte du marché de l'emploi et des stéréotypes de genre sur le rôle domestique des femmes (Duru-Bellat, 1990). Entre capitaux économiques et symboliques, statut matrimonial et choix de carrière, comment se définit la position sociale de la femme ?

Ensuite, la question de la stratification sociale figure comme deuxième interrogation de notre étude. L'identification de la position sociale basée sur le statut professionnel a été communément admise dans les études françaises, et également dans d'autres pays d'Europe. Toutefois, comme cité précédemment, plusieurs constats nous amènent à remettre en question la validité de ce critère pour distinguer les positions sociales.

La société malgache a, par ailleurs, connu dans son histoire une trajectoire bien différente de celle de la France ou des États-Unis. D'une société d'ordres au XIX^e siècle durant la royauté (Madagascar était constitué de plusieurs royaumes), et qui s'est maintenue avec des modalités peu différentes pendant la colonisation, le nouvel ordre social issu de l'indépendance autorise les mouvements sociaux non plus sur des bases religieuses ou sur des prestiges accordés par des souverains.

Si les catégories socioprofessionnelles sont aujourd'hui les critères privilégiés par les sociologues pour distinguer les positions sociales, la question se pose de savoir si ce critère reste valide à Madagascar. Sur quelle base la dynamique de la mobilité sociale à Madagascar, et plus précisément à Antananarivo, se met-elle en mouvement ?

Enfin, dans une posture individualiste, nous nous sommes interrogés sur les stratégies de mobilité dans le but de découvrir sur le plan subjectif les facteurs jugés

déterminants pour s'élever ou se maintenir dans la hiérarchie sociale. Ces stratégies peuvent prendre des formes diverses.

Boudon a notamment parlé de stratégie scolaire qui se distingue dans les classes sociales. Toutefois, il n'est pas exclu que d'autres formes de stratégies puissent exister : matrimoniale, transfert de capitaux, migration, etc. Ainsi, il est question de déterminer quelles stratégies de mobilité les acteurs adoptent, et ce par rapport à leurs positions sociales, leurs croyances et leurs objectifs.

Au vu de ces différents problèmes, la question cruciale de recherche se pose comme suit :
À Antananarivo, comment la position sociale d'un individu ou d'une famille se détermine-t-elle ?

1.6. Les objectifs de la recherche

Dans cette section, le but que se donne ce travail de thèse sera démystifié par ses objectifs de recherche. Il sera développé progressivement l'objectif général, puis les objectifs opérationnels.

1.6.1. L'objectif général

La question de l'objectif dans une recherche qualitative est un aspect important afin de déterminer ce que les résultats devraient nous fournir comme information. Gaudet et Robert (2018) nous éclairent que cet objectif se situe sur un continuum, et orienté par ses extrémités que sont « objectif théorique » et « objectif empirique ».

Toute recherche qualitative devrait avoir un objectif empirique. Cependant, certaines recherches chercheront plus un nouveau sens à un phénomène (objectif théorique), et d'autres à mieux les décrire et les comprendre (objectif empirique).

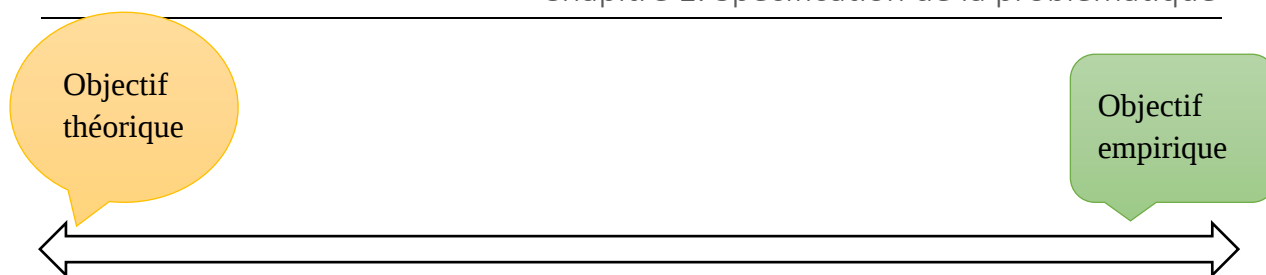


Figure 4 L'objectif d'une recherche qualitative sur un continuum

Notre recherche ne vise pas à remettre en question les différentes théories et études qui touchent la mobilité sociale, mais tendra plutôt à éclairer notre perception sur cette question dans un autre contexte. Nous pensons d'ailleurs que la mobilité sociale pour notre contexte de recherche se rattache à des phénomènes ou des théories existantes, mais qui méritent d'être mise en lumière dans l'étude de la mobilité sociale. Ainsi, nous positionnons notre objectif comme étant plus empiriques que théoriques.

La mobilité sociale bien que figurant comme objet phare de la sociologie au cours du XXe siècle, fait cependant défaut dans les pays en voie de développement. À Madagascar comme dans d'autres pays d'Afrique, les données statistiques ne nous renseignent que peu sur l'évolution des mouvements sociaux. Non motivées par des besoins politiques, les questions de changement de position sociale s'incorporent dans les analyses sur les changements de la structure de l'emploi, entre primaire, secondaire et tertiaire.

Bien que la mobilité sociale puisse se lire par cette mutation structurelle, son analyse est bien plus large que la simple description de cette évolution dans le temps. Ainsi, cette étude vise dans son objectif général à **comprendre le mécanisme de la mobilité sociale** à Madagascar, et cela en commençant par vérifier la validité de certaines théories et certaines représentations pour le cas d'Antananarivo.

1.6.2. Les objectifs opérationnels

Pour donner plus de précision à cet objectif général, quelques aspects importants du problème méritent d'être clarifiés, ainsi que les opérations à mener pour atteindre cet objectif.

Tout d'abord, afin de déterminer les facteurs de la mobilité sociale à Madagascar, il nous a semblé primordial au premier abord de vérifier les impacts qu'ont les déterminants théoriques de la mobilité sur la position sociale réelle des individus. Les trois capitaux que sont le capital culturel, le capital économique et le capital social sont, selon Bourdieu les facteurs déterminants à cet effet. Les stratégies scolaires le sont pour Boudon. L'objectif est ainsi de vérifier si ces facteurs expliquent réellement la position sociale des personnes et des familles qui seront interrogées.

Le statut de la femme et sa détermination intéressent également cette étude dans la mesure où il pose comme hypothèse une incidence positive sur la mobilité. Ainsi, cette étude se propose d'observer et de décrire les positions sociales des familles et des descendants dans une approche comparative selon que la femme, épouse et/ou mère, se trouve dans telle ou telle situation professionnelle, participe à l'éducation des enfants, élabore et/ou réalise les stratégies de mobilité sociale, etc.

Ensuite, pour permettre de mesurer la mobilité sociale, il sera déterminé une ou des variables qui permettent de différencier les positions sociales entre-elles. Comme il a été explicité précédemment, le statut professionnel est privilégié par les sociologues. Cependant, le contexte malgache nous amène à remettre en question la validité de ce critère. Ainsi, cette étude se propose de construire une stratification sociale qui corresponde au plus aux représentations sociales (subjectif) et au contexte réel d'Antananarivo (objectif).

En dernier lieu, pour expliquer la position sociale d'un individu et/ou d'une famille, la question de la stratégie visant un objectif de mobilité, que ce soit une stratégie d'ascension ou d'une stratégie de reproduction, nous paraît intéressante pour pouvoir analyser de manière plus précise la mobilité sociale et ses facteurs déterminants. Si dans le premier objectif opérationnel nous nous sommes intéressés sur ses déterminants, dans ce dernier nous nous attacherons plus sur les attitudes des parents (mobilisation familiale) et/ou des individus (stratégie individuelle) vis-à-vis de ces déterminants pour atteindre leurs objectifs.

1.7. La position de thèse ou positionnement théorique

Conçu comme une première tentative d'exploration de la question de la mobilité sociale à Madagascar, ce travail ne prétend pas à l'exhaustivité ni à la représentativité. La réalité malgache est d'ailleurs polymorphe, et nécessite une large étude dans différents groupes ethniques, villes, régions du pays.

Cette thèse offre une vision partielle de la réalité, en débutant par l'émergence des concepts et des théories pertinentes pour le cas d'Antananarivo, qui permettront dans des études ultérieures à mieux comprendre la réalité malgache et à aider à concevoir des indicateurs et des outils de mesure de la mobilité sociale qui reflètent cette réalité.

L'approche qualitative que nous projetons de faire chercher à interpréter les trajectoires sociales des personnes et d'essayer de comprendre comment celles-ci ont fini par occuper leurs positions sociales actuelles. Dans cette perspective, nous avons identifié notre posture ontologique, qui se réfère à notre posture par rapport à la réalité sociale. Gaudet & Robert (2018) retiennent deux postures ontologiques dans la recherche : le réalisme et le constructivisme. Si le premier se réfère plus à une recherche de type hypothético-déductive, le second correspond plus à l'esprit dans lequel notre recherche se destine, à savoir un type inductif-interprétatif.

Le réalisme conçoit l'existence de la réalité en dehors de la perception du sujet observant. Cette différenciation entre sujet et objet de la recherche nous amènerait à développer des outils à visée vérificationniste comme le suggère une recherche de type quantitative. Or, nous partons d'une idée selon laquelle la mobilité sociale à Madagascar reste un mécanisme mal connu, où des éléments interagissent de manière apparente ou cachée pour amener un individu à suivre une trajectoire donnée. Partant de ce fait, il nous a paru adapté de laisser émerger ces éléments des récits biographiques des personnes, de les identifier et d'en faire une interprétation afin de les comprendre.

Ce qui nous conduit à positionner notre recherche dans l'ontologie constructiviste, qui conçoit la réalité à partir de perceptions, de références, et va ainsi essayer d'interpréter

cette réalité à partir de celles-ci. Cette posture ontologique comprend par la suite différentes épistémologies. Gaudet et Robert (2018) en catégorisent deux à savoir le constructionnisme et le constructiviste.

L'épistémologie se réfère à « *ce que nous croyons pouvoir savoir au sujet de notre monde* » (idem). Dans l'épistémologie constructiviste, tout ce qui existe est socialement créé, par les mots, les discours. Plus modérées, le constructionnisme conçoit la réalité à la fois subjective et objective, et donnent une importance à la capacité des sciences sociales à appréhender les situations empiriques.

En faisant place à la découverte, dans cette étude, nous essaierons de soutenir quelques propositions qui correspondent à notre position. D'abord, si Bourdieu insiste sur l'importance du capital culturel par rapport aux deux autres capitaux (économique et social) quant à leurs apports à la mobilité sociale, pour le cas de notre étude, nous suggérons l'idée que le capital économique joue un rôle déterminant dans la trajectoire des personnes. Selon Gollac et Laulhé (1987), le capital économique est plus facilement convertible en capital culturel à usage professionnel, alors que le capital culturel peut difficilement se convertir en capital économique.

Ceci est motivé par l'incertitude du rendement du savoir et des études (capital culturel) dans un contexte social où la corruption et la pauvreté sont omniprésentes. Le capital social peut certes jouer un rôle primordial dans la recherche d'emploi ou d'autres opportunités (Lallement & Bevort, 2006), mais son efficacité reste tout de même tributaire du capital économique.

Ensuite, plusieurs théories tendent à rendre compte de la stratification sociale dans une société donnée, à une période donnée. Allant d'une vision marxiste mettant en lutte la classe des capitalistes à la classe ouvrière, d'autres auteurs tentent de se détacher de cette vision conflictuelle, et développent des approches se distinguant par d'autres critères tels que la possession (Weber), l'autorité (Dahrendorf) ou encore l'excellence des élites (Pareto).

Dans cette étude, nous soutenons l'idée que la stratification sociale à Madagascar peut se faire en adoptant une approche subjective de la question, qui consiste à classifier les individus et/ou les familles selon son degré d'intégration dans la vie sociale. S'inspirant de la théorie nommée du « feu de camp » par Halbwachs qui consiste à définir un noyau central représentant la vie sociale la plus intense et la plus intégrée, chaque position sociale serait ainsi définie par rapport à sa distance avec ce noyau central. Nous supposons également que cette forme subjective de la stratification rejoint la forme objective basée sur le revenu.

Enfin, sans prétendre à l'exhaustivité et admettant également que beaucoup d'autres facteurs peuvent entrer en jeu, nous pensons que les familles et/ou les individus basent leur stratégie de mobilité sociale principalement sur trois points :

- Le parcours et la réussite scolaire, d'abord parce que la croyance en la méritocratie scolaire est jugée primordiale pour les Malgaches. Garant de la réussite sociale, la réussite scolaire (sanctionnée par les diplômes) est également indispensable pour pouvoir intégrer les hautes fonctions sociales (postes de cadre dans le privé ou dans l'administration publique) ;
- La migration qui consiste notamment à générer des revenus migratoires afin de diversifier les sources de revenus ;
- Le choix du conjoint, ensuite parce que la société malgache a conservé les pratiques culturelles en matière de stratégie de mobilité sociale, bien que l'on vit dans l'ère globale de la modernité. Un bon mariage est également une stratégie d'ascension sociale, ou de maintien du statut social jugé privilégié. En effet, le principe d'homogamie qui stipule que « n'importe qui ne se marie pas avec n'importe qui » anticipe des stratégies visant des objectifs de mobilité sociale.

À ces trois aspects, nous ajoutant un quatrième point qui s'apparente notamment aux choix individuels en rapport avec la nuptialité et la parenté. Une stratégie manifeste peut s'exprimer par le désir de reporter à un âge plus avancé l'entrée en mariage et/ou à la parenté, ceci étant fait afin de se décharger de tout poids pouvant retarder ou entraver toute stratégie

de mobilité (scolaire, épargne, etc.) et afin de s'assurer d'un niveau de vie jugé convenable pour les futurs descendants.

1.8. Les hypothèses

La formulation du problème de la recherche nous a permis d'établir les référents théoriques de la mobilité sociale qui suscitent notre curiosité, concernant notamment les causes sociales de la mobilité, de sa mesure, et des stratégies adoptées par les individus. Nous avons ensuite élaboré les questions de recherche afin de préciser les zones d'ombre qui restent inconnues, ou qui ne sont objectivement pas vérifiées dans la réalité. Dans sa complexité, la mobilité sociale aborde plusieurs aspects de la réalité (économique, politique, sociale).

Dans cette étude nous nous sommes intéressés particulièrement à l'aspect social, même si la cause première de la mobilité sociale reste d'ordre économique (la mobilité structurelle). Ainsi, nous nous sommes posés comme objectif, en cohérence avec notre position de thèse, de comprendre le mécanisme de la mobilité sociale en définissant un espace social, une stratification (une parmi plusieurs autres possibles) qui corresponde au mieux à la réalité.

Ensuite de voir si les causes théoriques de la mobilité sociale élaborées dans les pays occidentaux sont valables dans notre contexte, ou bien que d'autres déterminants expliquent les mouvements sociaux, et enfin dans une approche individualiste, de décrire les stratégies de mobilité adoptées par les individus et/ou les familles.

Nous allons poursuivre avec les hypothèses qui sont les réponses à priori à nos questions. Si la position de thèse nous a permis de présenter notre avis sur le sujet dans notre contexte, nous présenterons ici les relations hypothétiques entre les concepts et les phénomènes observés que l'on a jugés vrais. À l'inverse d'une approche quantitative, ces hypothèses serviront non pas de cadres qui vont être confirmés ou infirmés, mais de référents ou balises théoriques pour orienter les observations.

1.8.1. Hypothèse générale

Afin de comprendre la mobilité sociale dans notre contexte d'étude, il est primordial dans un premier temps de déterminer ses causes, ensuite de définir les méthodes adéquates pour la mesurer, et enfin d'énoncer les stratégies de mobilité adoptées par quelques individus ou familles qui nous renseigneront par la suite leurs représentations de la stratification sociale.

De ce qui précède, notre hypothèse générale, qui rend compte des relations jugées probables entre les faits, se formule de la manière suivante : *Dans la société malgache, les stratégies de mobilité qui sont animées par des figures de la réussite visent d'abord à accumuler puis à (re)convertir le capital culturel et/ou le capital social en capital économique.*

1.8.2. Hypothèses spécifiques

Cette hypothèse générale peut se décliner sous trois hypothèses opérationnelles, qui feront l'objet d'observation empirique :

- Un bon investissement parental sur le plan éducatif (fréquentation des meilleures écoles, support parental) et sur le développement intellectuel (sport, musique, théâtre, danse, tutorat, etc.) conditionne l'ascension et la reproduction des statuts privilégiés;
- Les figures de la réussite qui animent les représentations sur la stratification sociale incarnent la possession de capital économique ;
- Les stratégies de mobilité sociale, conscientes ou inconscientes, sont le plus souvent basées sur l'investissement scolaire, la migration, et les stratégies matrimoniales.

1.9. Le cadre opératoire

Après avoir spécifié les hypothèses, il est désormais nécessaire de définir le cadre opératoire qui servira de tremplin entre les concepts théoriques et l'observation empirique. Dans cette section, nous développerons les concepts utilisés dans cette étude, en les traduisant en variables et en indicateurs, pouvant être observés dans la réalité.

1.9.1. Hypothèse 1 : Le poids des trois capitaux

La première hypothèse qui concerne les déterminants de la mobilité sociale cherchera à vérifier les impacts de ce que Bourdieu nomme les trois capitaux, et plus particulièrement les poids de ces capitaux sur la mobilité des individus. L'objectif étant de démontrer que les individus qui ont pu bénéficier d'un bon investissement de leurs parents durant leurs enfances sur le plan scolaire et sur leur épanouissement sont ceux qui ont pu atteindre leurs objectifs de mobilité (ascension ou reproduction).

Selon Gayet (2004), les pratiques éducatives varient selon les catégories sociales des familles. En effet, en nous inspirant des résultats des études de Michaelowa (2000), nous avons supposé que l'acquisition scolaire est d'autant plus efficace que les facteurs tels que les livres, les activités culturelles, les repas réguliers, etc. qui sont tributaires des capacités économiques des parents sont également accessibles. De même, les meilleures écoles sont également celles qui sont les plus coûteuses.

Le lien entre le milieu social et familial d'une part et les performances scolaires d'autre part est très fort (Pourtois et Desmet, 1993). Il faut également souligner l'aptitude des parents au « métier de parents », à savoir sur le plan de l'éducation, leurs responsabilités par rapport à l'encadrement et le suivi des études de leurs enfants.

Des études récentes ont tenté de comparer la réussite universitaire des étudiants dont les parents n'ont pas fait d'études supérieures avec les autres étudiants (Kasatkina et al., 2020). Les résultats montrent que pour la Belgique et les pays de l'Amérique du Nord,

le parcours universitaire des parents n'a pas d'impact sur celui de leurs enfants, alors qu'en France, les étudiants dits de première génération (dont les parents n'ont pas fait d'études supérieures) réussissent moins que les autres.

Qu'en est-il des étudiants malgaches ? Nous nous sommes intéressés principalement sur les pratiques éducatives des familles et notamment du rôle de la mère en comparant les enfants qui ont bénéficié d'un encadrement et accompagnement scolaire et ceux qui n'en ont pas. Il est important de souligner que les inégalités sociales de cursus sont à la fois précoces et cumulatives (Duru-Bellat & Van Zanten, 2016).

En effet, les enfants d'origine modeste n'ayant pas bénéficié d'un « bon départ » au primaire aborderont le secondaire avec un handicap. Ainsi, le capital culturel qui est à la fois acquis grâce à des déterminants externes peut être mesuré par la performance des individus durant leurs scolarités, et également leurs niveaux d'études sanctionnés par les diplômes. Selon Corak (2012), les premières années de vie des enfants et le temps consacré par les parents pour leur éducation permet d'animer la mobilité sociale de ceux-ci, et souligne ainsi l'importance de la mobilisation familiale.

Enfin le réseau de connaissance qui constitue le capital social peut contribuer dans la recherche du premier emploi, des opportunités d'affaires, ou encore être des référents aux candidatures. Le réseau, plus ou moins large et de qualité plus ou moins bonne selon chacun constitue un capital non négligeable, offre des possibilités et peut être déterminant pour la trajectoire sociale. Il constitue un avantage certain et différencie les individus ayant les mêmes capitaux économique et culturel (Ponthieux, 2006).

Une attention particulière est cependant accordée à la détermination de la position sociale des femmes, qui est la « grande oubliée » des études sur la mobilité sociale. Nous tenterons sur ce point d'observer sur quelles bases cette position se définit. Par rapport au mari comme le suggère Kauffman, ou bien au rapport de force dans le couple comme le suggère Singly ? Les stéréotypes de genre sur les rôles familiaux pèsent-ils dans la trajectoire sociale des femmes dans les sociétés malgaches ?

Nous présentons dans le tableau ci-après un résumé synthétique des variables et des indicateurs relatifs aux concepts mobilisés dans cette hypothèse.

Tableau 1 Traduction du concept des trois capitaux selon Bourdieu en variables et indicateurs observables

Concepts	Variables	Indicateurs
Capital économique	Capacité financière d'investissement des parents sur l'enfant	• Investissement scolaire (écoles fréquentées) • Activités parascolaires et culturelles • Supports pédagogiques (livres) • Autres investissements intellectuels
Capital culturel	Niveau intellectuel	• Diplôme obtenu
Capital social	Réseau de connaissances de la famille qui a pris part dans la trajectoire sociale du concerné	• Premier emploi • Opportunités (insertion professionnelle, économique, etc.) • Parrainage (réfèrent, garant, encadrement, etc.)

1.9.2. Hypothèse 2 : Les figures sociales de la réussite comme modèles de mesure de la stratification subjective complétant le revenu comme mesure objective

La stratification sociale à Madagascar, et plus particulièrement dans le royaume Merina au XIX^e siècle qui fût reconnu à l'époque comme le royaume de Madagascar, a connu divers changements au cours de son histoire. D'une société d'ordre durant la période féodale au XIX^e siècle où les statuts étaient attribués par les seigneurs, la période coloniale devait correspondre à un nouvel ordre social plus égalitaire et dépendant de l'économie de marché. Cependant, malgré ces changements, l'ordre social fut maintenu sous une nouvelle forme.

Les statuts sociaux dans les Hautes Terres malgaches étaient intimement liés à l'exercice du pouvoir où le groupe princier occupait le haut de la hiérarchie, s'en suivent les hommes libres et en bas de la hiérarchie les esclaves. Si cette structure devait être abolie durant la colonisation, elle s'est par la suite cristallisée tant dans les imaginaires collectifs, que dans la structure sociale actuelle (Razafindralambo, 2008).

Les anciens nobles (*andriana*), appuyés par le pouvoir colonial, occupaient des positions sociales et exerçaient des activités leur procurant des revenus et prestiges similaires à leurs anciens statuts (Rajaonah, 2003). Au service du roi se substituaient les hautes fonctions de l'administration, confortées par une répartition de l'espace en fonction du groupe statutaire (ville Haute, ville Moyenne, ville Basse). Aujourd'hui encore, la résidence et/ou le métier permettent de distinguer les statuts des descendants des anciens nobles.

La mesure de la mobilité sociale repose pour l'essentiel sur la stratification sociale, qui se base traditionnellement sur le critère de la profession. Rappelons-nous que les tables de mobilité qui servent à mesurer la mobilité intergénérationnelle permettent de comparer la position sociale des pères et la position sociale des fils, sur la base de la profession et des catégories socioprofessionnelles (CSP). Comme il a été mentionné dans la partie discutant du Le problème de recherche, ces CSP comportent un certain nombre d'incohérences pour le cas de notre contexte d'étude.

L'utilisation des CSP dans la mesure de la mobilité sociale trouve sa légitimité dans ce qu'elles croisent plusieurs critères stratifiant la société, notamment que pour une profession ou une catégorie professionnelle donnée, celle-ci correspond à un niveau de qualification spécifique (diplôme et/ou expériences professionnelles), à un niveau de salaire, à un statut (professionnel), etc. Toutefois, le contexte des pays en voie de développement avec l'augmentation des emplois précaires et informels corrompt ce croisement entre profession et critères stratifiant.

Les catégories socioprofessionnelles ont déjà fait l'objet de critiques, notamment en ce qu'elles sont figées à une époque donnée, dans une société donnée (Amossé, 2012). Ainsi, son manque d'universalité et de stabilité ne permet pas une analyse longitudinale dans la mesure où les contextes socio-économiques peuvent considérablement être différents entre deux générations, et cela est d'autant plus vrai si l'on suppose une migration des générations descendantes. Amossé souligne notamment la volonté, derrière les critiques adressées aux CSP, de stratifier la population sur des bases plus « pures », moins globales et plus individuelles.

Afin de rendre compte de la réalité actualisée de la stratification sociale, et aussi pour une stratification correspondant aux représentations collectives de la hiérarchie sociale, nous proposons une lecture de la structure sociale basée sur les imaginaires sociaux de la réussite. La théorie du feu de camp de Halbwachs (1877-1945) présente la société comme un ensemble emboîté de cercles concentriques disposés autour d'un noyau central qui représente « la vie sociale la plus intense » que l'on se représente.

Chacun des cercles représente une classe sociale et chacune de ces classes se définit par la distance qui la sépare du « feu de camp » (noyau central). De ce fait, plus une classe est proche du centre, plus elle est élevée dans la hiérarchie sociale.

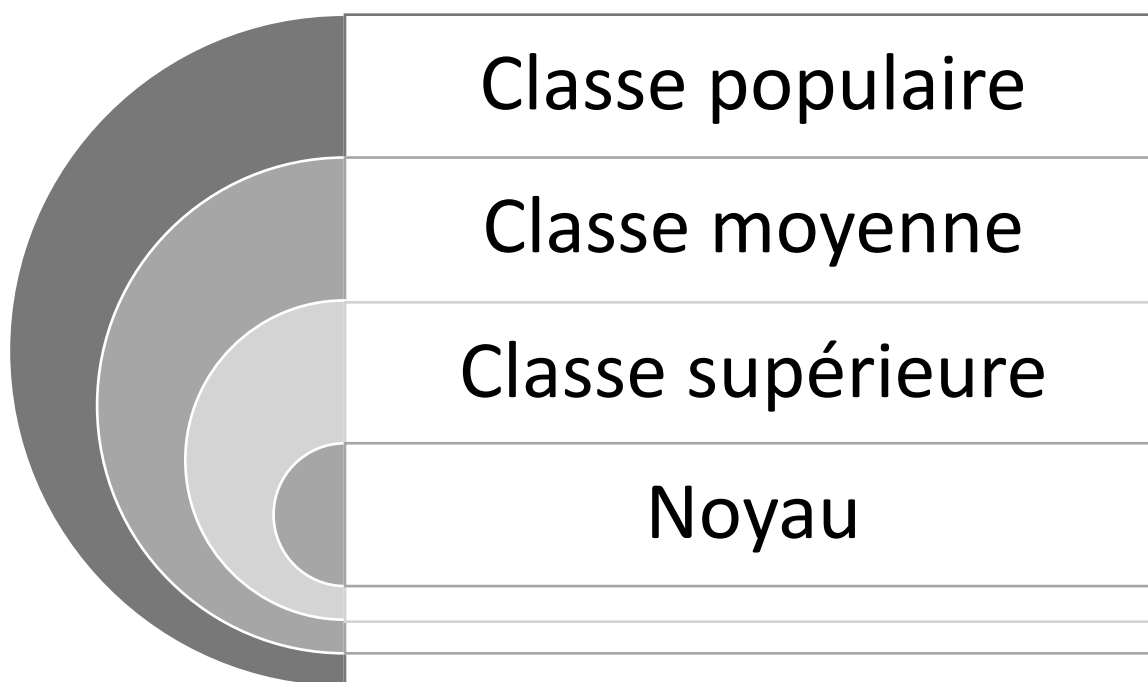


Figure 5. Représentation de la théorie du feu de camp de Halbwachs

Selon Banégas et Warnier (2001), de profonds changements se sont opérés dans les sociétés africaines vers la fin du XX^e siècle. Les crises sociopolitiques ont terni l'image des figures sociales de l'administration, qui jusque-là, occupait la place de la classe supérieure, de ceux qui connaissent le succès dans les représentations sociales. En effet, jusque dans les années 1980, les diplômés universitaires étaient d'office admis dans l'administration publique et, bénéficiant d'une « protection par le salaire » et d'une ascension professionnelle, ces intellectuels détenaient à la fois un niveau intellectuel élevé, un revenu élevé et le prestige procuré par leur fonction.

Aujourd'hui, de nouvelles figures émergent dans ces sociétés, avec la mondialisation et le rajeunissement de la population. Ces nouveaux référents sociaux sont désormais identifiés dans divers secteurs, tels que le sport, la musique, le commerce et même la religion.

L'incapacité des CSP à rendre compte de la réalité nous a amenés à adopter une approche subjective et une approche classique de la stratification sociale, notamment en

posant comme hypothèse l'existence dans nos représentations de ces référents sociaux qui illustrent dans la théorie du feu de camp, la vie sociale la plus intense.

Ainsi, dans cette deuxième hypothèse, la variable à observer sera la position de la catégorie des individus par rapport à leurs référents du noyau central. Dans un premier temps, ce noyau central fera l'objet d'une définition par rapport aux représentations sociales. On tentera à cet effet de rassembler les opinions subjectives sur les figures marquantes de la réussite dans la société malgache, et essaiera de dresser un bilan des fonctions et/ou des secteurs d'activité dans lesquels ces figures opèrent. Ensuite, dans une double approche, nous demanderons aux individus de définir leurs positions sociales par rapport à ces figures et comparerons de manière objective la fonction du référent à celui de l'individu qui s'y réfère.

1.9.3. Hypothèse 3 : L'éducation scolaire, la migration et le choix du conjoint comme stratégies de la mobilité sociale

Décrire les stratégies de mobilité sociale intéresse également les réflexions afin de déterminer les causes ou plus précisément les croyances aux facteurs de la mobilité par la population. En effet, certaines sociétés accordent plus ou moins d'importance aux déterminants sociaux par rapport aux déterminants individuels. Pour Naudet, les Indiens ont tendance à nier toute responsabilité individuelle dans leur réussite, contrairement aux Français. Les Américains quant à eux expliquent leur mobilité par rapport aux tendances du marché (Naudet, 2012).

Les stratégies ont donc une place importante dans le but de concilier les études sur la mobilité sociale aux sens communs des individus. Cependant, ces stratégies peuvent avoir diverses orientations, selon le milieu géographique et/ou social. À ce sujet, Vachée et al. (2020) se sont intéressés sur les pratiques de citoyenneté chez les jeunes ruraux afin de gagner leur reconnaissance. L'impact de l'éducation sur la mobilité sociale a souvent fait l'objet de réflexion. En France récemment, la réussite scolaire des filles a fait que 40% des femmes occupent une position supérieure à leurs mères (Dubéchet & Gelot, 2020).

La contribution de la réussite scolaire à la mobilité sociale est donc un fait avéré. Toutefois, les pratiques éducatives des familles peuvent varier selon les croyances en matière de rentabilité de l'éducation. Selon Duru-Bellat et Van Zanten (2016), la formation devrait fournir à l'économie la main-d'œuvre compétente dont elle a besoin. L'obtention d'un diplôme est nécessaire pour s'insérer et accéder aux places les plus enviées de la société, d'autant plus que le risque de chômage est moins élevé pour ceux qui ont connu une scolarité plus longue.

Il semble logique en effet qu'un jeune doté d'un niveau supérieur de formation à son ascendant (père et/ou mère) connaisse une mobilité ascendante. Toutefois, Boudon montre que ce sont les stratégies adoptées par les parents et selon leurs milieux sociaux qui définissent la position de leurs descendants et non le niveau de diplôme que ces derniers ont obtenu. Ces stratégies se basent-elles sur la croyance en la rentabilité des diplômes et à la méritocratie scolaire ? Ou plutôt en une combinaison entre scolarité et insertion professionnelle ?

Cherkaoui (2005) définit l'**autosélection** comme étant « *le résultat de décisions prises par l'élève ou sa famille qui sont fondées sur d'autres critères que le niveau de réussite scolaire, et qui conduit l'élève soit à sortir définitivement du système d'enseignement, soit à renoncer à une filière noble pour s'engager dans une autre moins désirable* ». Il démontre que, les enfants issus de milieux populaires s'engagent moins dans les filières « nobles » et quittent plus tôt le système scolaire que les enfants des familles aisées. Deux théories sont proposées pour expliquer ce phénomène.

La première qu'on a déjà évoquée est celle développée par Boudon, qui consiste en un calcul rationnel entre coûts et bénéfices escomptés de l'éducation. La décision de poursuivre ou pas les études relève d'un calcul des risques, coûts et bénéfices de l'éducation, et ceux actualisés par rapport aux changements (structurels, économiques, etc.) dans le temps.

La deuxième est celle de Bourdieu avec le concept d'habitus. D'après cette théorie, les enfants des milieux populaires anticipent inconsciemment un échec futur de leur scolarité

lié à un processus d'intériorisation des structures objectives qui deviennent un habitus de classe, puis d'une extériorisation de cet habitus par des décisions stratégiques par rapport au parcours scolaire.

Pour le cas de notre étude, nous nous intéresserons plus aux croyances qui ont motivé ces stratégies, qu'aux finalités de ces dernières (qui ont été abordées dans la première hypothèse). À cet effet, nous chercherons à relever les fondements des stratégies de mobilité adoptées par les individus et/ou les familles, que sont les croyances en des déterminants tels que la rentabilité des diplômes ou encore l'autosélection.

À part les stratégies scolaires, les parents, enfants, ou jeunes adultes peuvent adopter d'autres types de stratégies. Nous nous sommes intéressés dans la première hypothèse aux trois capitaux développés par Bourdieu. En effet, les stratégies scolaires s'intègrent généralement dans le renforcement du capital culturel qui comprend le savoir généralisé d'un individu, et qui va être mobilisé à des fins d'ascension ou de reproduction sociale. Si l'on considère le capital économique, on peut anticiper des stratégies visant à accumuler de la richesse matérielle.

La stratégie matrimoniale ou le choix du conjoint figure parmi ces stratégies possibles. Que ce soit à des fins d'ascension, de reproduction ou encore d'émancipation aux règles du groupe d'appartenance (Belhadj, 2003), le choix du conjoint constitue une étape importante qui relève à la fois de l'individuel (choix personnel), mais aussi de la société (parents et famille) et est déterminante de la trajectoire sociale.

Dans ses études sur les pratiques des paysans béarnais, Bourdieu (1972) montra que la famille joue un rôle important dans le choix du conjoint lorsque l'éventuelle union engage des intérêts et des capitaux familiaux. Nous tenterons sur ce point de relever les éventuelles stratégies matrimoniales, allant du choix de la situation matrimoniale (célibat, mise en couple, mariage), de l'âge au mariage, et du choix du conjoint (homogamie, hétérogamie).

Conclusion du chapitre 1

Dans ce chapitre nous avons pu spécifier la problématique de notre travail allant de la présentation des travaux de Sorokin jusqu'au cadre opératoire de nos hypothèses. Cette étude a été motivée par la quasi-absence d'analyse de la mobilité sociale dans les pays en développement, notamment l'absence de données et d'études relatant la situation de la mobilité sociale en Afrique et plus particulièrement à Madagascar. Les seules études disponibles ne suffisent pas à avoir un regard critique suffisant à rendre compte de la réalité, car les méthodes de mesure ont été basées sur des critères issus des études dans des contextes occidentaux, notamment le statut professionnel comme critère de stratification sociale.

Nous avons également présenté les différentes études pouvant être menées dans ce domaine et selon différentes disciplines, qui privilégient des indicateurs variés : le revenu pour l'économie, les politiques publiques en matière d'éducation pour la science politique, et le statut professionnel pour la sociologie. Nous avons formulé la question de recherche afin de déterminer comment la position sociale d'un individu ou d'une famille se détermine.

Rappelons enfin que l'objectif de notre étude est de comprendre le mécanisme de mobilité sociale dans le contexte d'Antananarivo, où nous avons formulé comme hypothèse générale : (...) *les stratégies de mobilité qui sont animées par des figures de la réussite visent d'abord à accumuler puis à (re)convertir le capital culturel et/ou le capital social en capital économique.*

Nous avons présenté nos hypothèses de recherche notamment sur les déterminants de la mobilité sociale, le critère de stratification sociale et les stratégies de mobilité sociale, pour finir avec le cadre opératoire de celles-ci. Dans le chapitre suivant, nous aborderons la revue de la littérature où nous présenterons l'état des connaissances sur notre sujet.

Chapitre 2. La revue de la littérature

Depuis son institutionnalisation par Sorokin au début du XXe siècle, la mobilité sociale est devenue un thème majeur de la sociologie contemporaine à la suite d'une contradiction observée dans les sociétés industrielles de l'époque, à savoir un idéal égalitaire prôné par les valeurs de la démocratie et issu de la Révolution en France et dans les autres pays d'Europe, et d'une réalité toujours marquée par les inégalités sociales.

Les études sur la question se sont répandues après la Deuxième Guerre mondiale, notamment aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Ces recherches conduisent à deux constats paradoxaux : spatial d'abord puisque les différences sont moindres en matière de mobilité intergénérationnelle entre des pays aussi différents comme la Grande-Bretagne, la Suisse, la France, l'Italie, etc. ; temporel qui démontre que la mobilité sociale est restée faible malgré des changements structurels, de la démocratisation de l'enseignement, de la consommation de masse, etc. Néanmoins, il est avéré que les flux de mobilité intergénérationnels sont plus importants dans les sociétés industrielles que dans les sociétés traditionnelles.

Ce dernier constat nous amène à nous questionner sur la mobilité sociale dans les sociétés autres que les sociétés industrielles. Dans les pays émergents comme dans les pays en développement, l'étude de la mobilité sociale trouve son importance dans cette tentative des sociétés démocratiques à s'opposer au déterminisme social, à revendiquer l'égalité des chances en souhaitant que les statuts sociaux soient le fruit des efforts et des capacités personnelles et non en fonction de l'origine sociale.

Pourtant, cet aspect méritocratique n'a pas toujours été un idéal pour certains auteurs qui, au XIXe siècle, se consacrent même à légitimer l'inégalité sociale et se positionnent pour une rigidité de ses structures.

Dans ce second chapitre, nous synthétiserons les littératures existantes sur le sujet, en essayant de présenter les divers résultats selon les pays ainsi que les méthodes employées

par les chercheurs. Nous aborderons ainsi la question de la différenciation sociale et de la stratification, pour ensuite présenter les différentes théories explicatives de la mobilité sociale. Nous discuterons également du rôle de l'école en tant qu'institution dévouée à éliminer l'effet de l'origine sociale dans le processus de mobilité, pour ensuite poursuivre avec la présentation de la situation de la mobilité sociale dans le monde ainsi que des manières différentes de la mesurer.

Nous y présenterons les aspects de la société malgache, et notamment de la société *Merina* jugés important dans une perspective historique compte tenu de leurs rôles dans la mesure de la mobilité sociale. Nous conclurons enfin ce chapitre avec les référents théoriques de nos hypothèses où celles-ci ont été pensées dans ce travail.

Nous allons présenter successivement les réflexions et théories sur la mobilité sociale et/ou les thèmes qui s'y rapportent comme la stratification sociale, puis dans une deuxième section le cadre de référence dans lequel notre étude va s'orienter.

2.1. État critique des connaissances sur la mobilité sociale

Dans cette section nous présenterons les éléments constitutifs, les aspects et dimensions de la mobilité sociale ou des théories qui s'y rapportent directement, ou indirectement. Comme nous l'avons vu dans l'analyse de Sorokin, le rôle des agences est pour lui la cause fondamentale de ces mouvements sociaux. Cependant, d'autres théories viennent compléter, voir, réexpliquer ces causes qui ne sont pas toujours dans cette même logique.

2.1.1. La différenciation sociale et ses théories

Avant la construction théorique de la mobilité sociale et de ses concepts sous-jacents par Sorokin, plusieurs auteurs se sont intéressés à la question de la différenciation sociale et des modalités de changement de statut.

Le concept d'**eugénisme** de F. Galton (1821-1911) essaya de démontrer à partir de données statistiques que le caractère de « génie » était héréditaire, et que des mesures dites de politique eugénique étaient nécessaires afin d'inciter la fécondité de nouveaux « génies ». Galton légitimait la rationalisation des unions entre les familles de « génies » afin de garantir l'hérédité de ce caractère, car selon lui, les « grands hommes » naissent dans des familles de « grands hommes ».

Cette conception a eu une grande influence, notamment lorsque le prix Nobel de Médecine, A. Carrel préconise la nécessité d'une politique eugénique qui a pour but de sélectionner les « hautes potentialités » et établir une aristocratie biologique héréditaire pour solutionner les problèmes sociaux de l'époque (Carrel, 2007).

Une autre théorie de la différenciation sociale concerne les stratégies mises en œuvre pour s'élever dans la hiérarchie sociale. Arsène Dumont (1849-1902), démographe français, a essayé de chercher les causes de la dénatalité de la population française. Pour cela, il récuse certaines idées jugées erronées telles que le vieillissement de la société française, les principes de la démocratie ou encore la situation de l'emploi. Il reconnaissait cependant une validité partielle, conditionnelle de certaines causes qui sont aujourd'hui étudiées en démographie : baisse de la mortalité, accroissement de la densité, progression du niveau de vie, atténuation de l'isolement géographique, l'évolution de la structure de l'emploi, etc. (Béjin, 1989).

Pour Dumont, la dénatalité en France est le fruit de la volonté des ménages, de la motivation de celles-ci à enfanter moins d'enfants. Cette ou ces motivation(s) sont dues au développement de la raison aux dépens des « ruses de l'inconscient ». Dans une société de plus en plus instruite et où la vie sociale est soumise à l'examen critique de la raison, Dumont évoque une propagation de cette habitude intellectuelle qui consiste à rationaliser les décisions des ménages. De ce fait, Dumont distingue quatre motivations, complémentaire qui expliqueraient la baisse volontaire, selon sa thèse, de la natalité en France.

La première et qui est la plus originale concerne ce qu'il nomme la **capillarité sociale**. Ce concept relie la baisse de la fécondité aux stratégies volontaires de mobilité

ascendante, où les individus se déchargent du poids de la reproduction : « *quand on vient de bas et que l'on vise haut, il faut pour arriver, courir vite et ne point s'embarrasser de bagages encombrants* » (Dumont, 1890).

Il précise que le désir de mobilité est un choix rationnel, qui se décide du point de vue individuel et conscient, contrairement au point de vue social et instinctif : « *Quand l'individu est très préoccupé de procurer à lui-même et aux siens une condition plus heureuse ou plus brillante, il limite volontairement le nombre de ses enfants. [...] séduit par le désir du progrès personnel soit en valeur, soit en jouissances, il veut monter de plus en plus haut, jusqu'à ce qu'il participe à la plus haute culture intellectuelle de son époque* » (idem).

La deuxième motivation évoquée par Dumont concerne l'idéal de vie que se projette la population agricole, qui est d'abord celle de l'oisiveté des bourgeois vivant de ses rentes, et ensuite celle de la sécurité du fonctionnaire qui bénéficie d'un emploi protégé des risques : « *c'est cet idéal de sécurité égoïste dans la médiocrité qui dirige la conduite des paysans aisés* » (idem).

La troisième motivation concerne ce qu'il nomme l'**idéalisme individuel** où les individus se dévouent à poursuivre leurs buts au détriment de leurs progénitures ou de la société globale. Dumont signale que ce désir d'ascension sociale qui pousse à la limitation des naissances concerne prioritairement les parents eux-mêmes dans leurs tentatives de mobilité, et secondairement les ambitions pour les enfants. De même, il souligne que les autres formes d'ambition comme les ambitions artistique, scientifique, politique, etc. ont les mêmes effets sur la fécondité, à savoir une stratégie de limitation ou de report.

Enfin la quatrième motivation concerne l'imitation de l'individu des pratiques de la classe sociale que celui-ci veut intégrer. En effet, la fécondité dans les classes supérieures est beaucoup moins élevée que dans les classes populaires. De ce fait, par imitation et pour des objectifs d'ascension, certains individus vont limiter leur fécondité et cela paradoxalement à la pratique de leur groupe d'appartenance.

G. Tarde (1843-1904) s'inspire également de cette théorie en signalant que : « *on a la natalité non de la classe sociale à laquelle on appartient, mais de la classe à laquelle on voudrait appartenir* » (Tarde, 1890). Mais c'est surtout par Merton et le concept de **socialisation anticipatrice** que l'on retrouve une analyse plus poussée de cette imitation.

Merton tenta de comprendre pourquoi certains individus dans certaines situations se réfèrent à un groupe social qui n'est pas leur groupe d'appartenance. En apprenant et en intériorisant à l'avance les valeurs, les normes, les modèles d'un groupe (groupe de référence) auquel ils veulent appartenir, la socialisation anticipatrice va aider ces individus à intégrer leurs groupes de références respectifs (Saint-Martin, 2013).

Dans la théorie des élites, Pareto (1848-1923) distingue deux groupes qui constituent toute société : les dirigeants qui forment l'élite, et les dirigés. Sa définition de l'élite se réfère aux membres supérieurs de la société dotés de qualités éminentes et qui leur procurent pouvoir et prestiges. Selon lui, les élites de par leurs qualités se retrouvent au sommet de la hiérarchie sociale. Cependant, ces qualités ne sont pas forcément innées, car les fils n'ont pas forcément les qualités de leurs pères. La circulation des élites se traduit ainsi par le remplacement de l'ancienne élite par la nouvelle, dotée elle aussi des nouvelles qualités éminentes dans la société. Ainsi le changement social s'apparente à une lutte entre l'élite dirigeante qui tente de maintenir son statut, et les nouvelles forces minoritaires qui veulent prendre cette position privilégiée dans la hiérarchie, notamment la conquête du pouvoir dans le cas de l'élite gouvernementale.

La représentation de la pauvreté permet également d'apprécier la différenciation sociale basée sur la distinction entre ceux qui sont pauvres et ceux qui ne le sont pas. Dans les Hautes Terres malgaches, si les aspects matériels de la pauvreté correspondent aux indicateurs usuels, les aspects immatériels s'apparentent notamment aux fonctions identitaires de la terre ainsi que du rapport de dépendance⁶ entre les individus (Gondard-

⁶ Le fait de recevoir des autres sans pouvoir s'inscrire dans une relation de complémentarité et de réciprocité vis-à-vis d'eux (Paugam, 2005)

Delcroix, 2007). Les individus qui dépendent des autres et qui n'ont rien à rétribuer en retour sont considérés comme pauvres.

De ce qui précède, nous avons pu voir qu'il existe plusieurs manières de différencier la population dans une société donnée. Certes la différenciation sociale est une notion qui peut aider à la réflexion sur la manière de subdiviser la population, mais elle ne se repose pas sur des bases objectives qui peuvent se prêter à la validation empirique.

Le concept de stratification sociale bien que se rapprochant à celui de différenciation sociale, consiste en la hiérarchisation de la population en groupes selon des critères définis (revenu, prestige, pouvoir, etc.). Nous présenterons brièvement dans la prochaine section la question de la stratification sociale dans l'analyse de la mobilité sociale.

2.1.2. La stratification sociale

Comme nous l'avons vu précédemment dans la section sur La mesure de la mobilité sociale dans son espace : la stratification sociale, la question de la stratification sociale relève d'un choix méthodologique important pour rendre compte de la réalité. La distinction entre strate et classe est au cœur d'un débat qui, plus ou moins, accorde une importance particulière à l'intégration des membres d'un groupe à celui-ci.

Par définition, la stratification sociale s'apparente à l'existence au sein d'une société de groupes hiérarchisés en se basant sur certains caractères. Les castes par exemple se basent sur des principes religieux, où les groupes restent fermés aux autres, ont leurs propres pratiques culturelles, alimentaires, ou encore professionnelles. C'est le cas de la société indienne traditionnelle qui se divise en quatre castes fondamentales et une caste d'« intouchables » (considérée hors caste).

Les ordres quant à eux se basent sur la dignité accordée aux fonctions sociales. Comme pour les castes, le statut est héréditaire et la mobilité, même possible, reste très réduite. La France de l'ancien régime distingue par exemple la Noblesse, le Clergé et le Tiers État.

La notion de classe fait l'objet de plusieurs définitions. Si pour Marx elle désigne toute forme de hiérarchie qui intègre donc la notion de caste et d'ordre, d'autres sociologues insistent sur le caractère inédit des identités propres à chaque classe qui ne se résume pas à une simple subdivision de la société en groupes arbitraires.

Pour Tocqueville c'est l'avènement de la démocratie moderne qui a remplacé les structures anciennes basées sur des règles juridiques différentes selon les groupes. Le travail et le statut social avantageux sont ainsi valorisés et en font les critères de stratification qui ravivent les luttes pour les places sociales.

Dahrendorf repose son analyse de la stratification sociale sur l'exercice de l'autorité, qui est associée à un rôle ou à une position sociale (Dahrendorf, 1973). Pareto distingue quant à lui l'élite du reste de la population tandis que Halbwachs, comme nous l'avons vu Hypothèse 2 : Les figures sociales de la réussite comme modèles de mesure de la stratification, reposent son analyse sur les forces sociales d'intégration, où la société se présente en cercles concentriques autour d'un noyau central représentant les classes les plus riches et instruites.

Plusieurs autres bases de la stratification sociale ont été développées par différents auteurs comme le genre de vie (Schmoller), la fortune (Bücher), la fonction dans la société globale (Schumpeter) ou encore dans une société en lutte, sur une distribution incohérente des fonctions aux talents (Bourdieu).

Les nomenclatures françaises de catégories socioprofessionnelles (CSP) sont aujourd'hui les plus utilisées dans l'analyse de la mobilité sociale. Cette nomenclature a connu plusieurs modifications depuis son institutionnalisation en 1954, dues notamment aux innovations et changements dans les différentes branches d'activités.

Cependant, les CSP présentent des limites notamment quand il s'agit d'appliquer la mesure de la mobilité sociale dans des contextes autres que la France. Nous avons proposé dans une approche subjective, la stratification sociale selon la théorie des feux de camp de Halbwachs, développée ci-dessus.

En somme, nous avons pu constater que la stratification sociale qui peut se reposer sur différentes bases est à relativiser par rapport au contexte social et historique de l'étude. Il est cependant important de souligner que les différentes théories peuvent être conjointement valables dans un contexte donné, mais que le choix de telle ou telle théorie ou mode de stratification repose sur les objectifs et hypothèses de l'étude, ainsi que de l'appréciation du chercheur.

2.1.3. Les théories explicatives de la mobilité sociale

La question de la mobilité sociale reste fragmentaire dans les œuvres de certains auteurs, qui donnent tout de même un aperçu des réflexions sur la structure sociale et les modalités de changement dans cette structure.

Marx analyse la mobilité sociale par l'instrumentalisation de celle-ci par la classe dominante afin de pérenniser sa domination. Selon lui, la mobilité sociale sert à recruter dans la classe dominante les individus les plus instruits et les plus performants des classes dominées afin d'asseoir sa domination : « *plus la classe dominante est capable d'intégrer les hommes éminents des classes dominées, plus durable et dangereuse sera sa domination* » (Marx, 1867).

Les analyses sur la mobilité individuelle rejoignent cette analyse de Marx. Elle qui se définit par la volonté d'un individu à quitter son groupe social d'appartenance qui ne lui procure pas une identité sociale positive, pour d'intégrer un groupe social plus valorisant. Cela se traduit notamment par une stratégie identitaire visant une cohérence intra et intersubjective (Jumageldinov, 2009).

S'inspirant des analyses de Marx sur les rapports de production capitaliste, Poulantzas (1936-1979) affirme cependant que la mobilité sociale y est marginale, que tant que les moyens de production sont en la possession de minorités, les rapports de classe restent inchangés. Seul le mouvement ouvrier peut entraîner une mobilité sociale ascendante.

Sombart (1863-1941) de son côté conteste cette idée et opte plutôt pour une spécialisation croissante du travail ainsi que l'individualisme croissant de la société. Ces deux phénomènes qui s'autoalimentent vont entraîner des chances d'ascension sociale pour donner suite à une innovation technologique ou organisationnelle.

Ces trois analyses de la société capitaliste nous procurent donc trois causes possibles de la mobilité sociale : le recrutement de la classe dominante, la lutte sociale, et la division croissante du travail.

Si les analyses d'inspiration marxiste s'intéressent principalement aux classes en lutte, nous avons évoqué dans la section ci-dessus dans une approche fonctionnaliste l'importance des agences ou **instances d'orientation** qui vont réguler le passage d'une position sociale à une autre. Se concentrant sur le rôle de ces agences, Sorokin insiste sur sa fonction prépondérante d'arbitre dans les sociétés modernes où les idées démocratiques qui entraînent l'égalité formelle des citoyens convergent avec les mutations industrielles qui innovent continuellement les structures professionnelles.

Pour Sorokin, la mobilité sociale est nécessaire au bon fonctionnement de la société, même s'il nie une tendance à la mobilité croissante liée au développement économique. En effet, seul le bon fonctionnement des agences d'orientation garantit une mobilité sociale harmonieuse, ce qui n'est pas toujours le cas dans la réalité.

La forte reproduction sociale observée sur long terme après la Seconde Guerre mondiale fait figure de réflexions sur les causes de ce maintien. Pour Bertaux, la règle n'est pas la mobilité sociale, mais l'hérédité sociale qui est l'unique facteur de la distribution sociale. Le système capitaliste crée les places sociales disponibles et accessibles, les individus quant à eux s'adaptent à cette structure. Cette dernière limite les choix possibles offerts à chacun, et constitue un système structurant les hommes et les métiers. Dans cette étude, l'unité d'analyse n'est pas l'individu, mais la position de celui-ci dans une structure particulière (Bertaux, 1977).

Sur le plan social, le concept d'habitus développé par Bourdieu montre que la reproduction sociale est le fruit de la reproduction des pratiques de classe, où les individus par intériorisation puis extériorisation, reprennent les mêmes pratiques que celles de leurs ascendants. Ce qui pour eux semble naturel n'est en fait que le résultat de l'habitus de classe (Bourdieu & Passeron, 1970).

Par la transmission des différents capitaux (économique, social, culturel), la reproduction sociale s'opère de génération à une autre. Bourdieu prend l'exemple des stratégies matrimoniales afin de maintenir un certain statut (Bourdieu, 1972). Selon lui, l'agent évalue ses chances de mobilité d'accès à telle ou telle position sociale. Par élimination progressive, il finira par restreindre son choix à une position similaire à son ascendant, pour donner un caractère inéluctable à son devenir social, ce qu'il nomme la **causalité du probable**.

Les travaux sur la mobilité sociale se sont intéressés au cours de l'histoire, à différents aspects sur la mesure et l'observation du phénomène, sur le plan politique, économique et social. Jusqu'aux années 1960, ces travaux se sont consacrés à la distinction entre la mobilité structurelle qui est le résultat de l'évolution de la structure de la population active, et de la mobilité nette, cette part de la mobilité non expliquée par les changements structurels.

Jusqu'à la fin des années 1970, les études étaient fortement influencées par la sociologie américaine qui souligne l'importance de l'accomplissement individuel (*achievement*) dans la mesure de mobilité sociale, aux dépens du statut hérité. Une nouvelle distinction fit son apparition depuis le début des années 1980, notamment la distinction entre mobilité observée ou brute, et fluidité sociale qui correspond aux chances relatives de chaque catégorie à intégrer une autre catégorie sociale.

Depuis le début du XXI^e siècle, les études sur la mobilité sociale se sont dispersées, à la fois dans les disciplines diverses des sciences sociales (sciences politiques, économie, sociologie), mais également par rapport aux différentes formes qu'elle peut prendre. Peugny s'est intéressé aux conséquences politiques du déclassement (Peugny, 2006), Naudet à

l'intégration des nouveaux riches dans la classe supérieure (Naudet, 2012), ou encore de la transmission familiale dans les familles d'immigrés en France (Santelli, 2009).

Par rapport à la mesure de la mobilité sociale, l'utilisation de la table de mobilité qui se repose sur les CSP reste l'outil privilégié des sociologues français. Cependant, une nouvelle pratique issue des sciences économiques tend à s'institutionnaliser au niveau des institutions de recherche, par l'observation de l'évolution du revenu par génération.

En somme, la mobilité sociale reste un sujet à plusieurs facettes qui intéresse les diverses disciplines des sciences sociales. Elle encadre plusieurs problématiques, à la fois politique, économique et sociale. Même si ces disciplines concourent à l'approfondissement de son analyse, la question de la mobilité sociale reste le sujet privilégié de la sociologie.

2.1.4. L'école et la mobilité sociale

Le système scolaire a depuis longtemps fait l'objet de réflexion sur son apport à la mobilité sociale. Réussite et échec scolaire sont inégalement partagés dans les catégories sociales, ce qui semble à première vue une des causes importantes au maintien des inégalités. Les analyses de Bourdieu et Passeron veulent démontrer qu'à travers la « domination symbolique », les inégalités sociales se retrouvent également dans le domaine scolaire.

L'échec scolaire qui s'observe le plus souvent chez les enfants de classe dominée tend à renforcer l'idée selon laquelle cet échec est dû à ses limites intellectuelles. Les jugements scolaires se substituent aux jugements sociaux, car parallèlement à cela, l'école tend à légitimer les pratiques et cultures de la classe dominante.

De son côté, Boudon s'intéresse plus aux stratégies adoptées par les familles des différentes catégories. Selon lui, elles arbitrent entre risques et gains attendus de l'éducation compte tenu des ressources économiques et culturelles. Dans les milieux populaires, les risques d'échec sont élevés tandis que les gains attendus sont faibles, et réciproquement dans les catégories aisées.

Il a notamment repris les analyses d'Anderson sur la dévaluation progressive des diplômes, de génération en génération. Selon celles-ci, les positions sociales qui requièrent des diplômes élevés croient moins vite que ces derniers. Le paradoxe qui s'en suit se traduit par des générations qui sont plus diplômées que leurs ascendants, mais qui ne connaissent pas de promotion sociale.

Cependant, Anderson montre que les diplômés élevés croient les chances de se défaire du déterminisme social, car une éducation plus longue permet d'affaiblir le rôle de l'héritage social. Il est donc toujours préférable de détenir des diplômes même si leurs valeurs diminuent au fil du temps.

Nous avons pu voir à la fois le rôle de l'école, des stratégies adoptées par les différentes catégories sociales, et la dévaluation de la valeur des diplômes au fil du temps. Cette brève synthèse nous renseigne à la fois l'importance de l'éducation scolaire dans l'analyse de la mobilité sociale, mais également des comportements que peuvent avoir les individus dans leurs catégories sociales respectives par rapport à l'éducation. Nous allons présenter ci-dessous l'état de la mobilité sociale dans le monde à travers les résultats de certaines études faites par les organismes internationaux de recherche.

2.1.5. La situation de la mobilité sociale dans le monde

Les études menées dans plusieurs pays, en majorité des pays du Nord, sur la question de la mobilité sociale après la Seconde Guerre mondiale ont fait ressortir des faits paradoxaux. L'émergence de la démocratie moderne et de la méritocratie n'ont pas amené, malgré les attentes et prévisions, une forte mobilité sociale, et cela malgré les évolutions technologiques, la croissance économique, et le développement éducatif. De même, malgré la diversité des cultures de ces pays (France, Grande-Bretagne, Japon, etc.), les différences restent faibles (OECD, 2010).

Présentons brièvement l'état de la mobilité sociale dans le monde. Selon les études de Major et Machin (2020), sur 23 pays développés en termes de mobilité des revenus, les quatre premiers pays ayant les meilleurs indicateurs de mobilité sociale étaient tous

scandinaves (Danemark, Norvège, Suède, Finlande), les États-Unis se situeraient à la 16^è place, tandis que la France à la 21^è place. Également, seuls quelques 82 pays ont mis en place des politiques qui permettraient aux citoyens d'atteindre leur plein potentiel.

Selon les études de Damon, la peur du déclassement figure parmi les préoccupations de la classe moyenne (Damon, 2019). Si cette catégorie tend à diminuer dans les pays développés, elle tend au contraire à croître dans les pays émergents.

En 2012, Krueger, président du conseil économique de Barack Obama, présente la « courbe de Gatsby le magnifique » qui présente la relation entre les inégalités sociales calculées à partir du coefficient de Gini, et l'élasticité intergénérationnelle des revenus, définis comme la fraction de revenu transmise d'une génération à une autre.

Cela se traduit par une corrélation positive entre le niveau d'inégalité et la force du lien entre revenu des parents et celui de leurs enfants. Lorsqu'il y a parfaite égalité des chances, cette élasticité est nulle, et réciproquement en cas d'inégalité. Les pays tels que le Danemark, la Norvège et la Finlande ont une élasticité faible avec une faible inégalité, tandis que le Peru, la Chine et le Brésil ont une élasticité élevée avec un indice d'inégalité élevé (Corak, 2012).

Toujours sur la base du revenu, une nouvelle pratique tend à s'instaurer auprès des organismes internationaux de recherche et d'étude, par rapport à la mesure de la mobilité sociale. Le revenu étant l'indicateur de base, la mobilité dite « économique » cherche à mesurer l'évolution de celui-ci dans le temps. L'OCDE en 2019 a montré dans son rapport que, pour une famille modeste, il faudrait près de cinq générations pour que les descendants puissent se hisser dans la catégorie de revenu moyen, trois à quatre générations dans les pays nordiques et près de neuf générations dans les pays émergents (OECD, 2019).

Selon les données de l'OCDE de 2018 concernant la mobilité de revenu⁷ intergénérationnelle, il faudrait seulement deux générations pour un individu né dans une famille à faible revenu au Danemark pour atteindre le niveau de revenu moyen de la société, tandis qu'il faudrait onze générations pour la Colombie. La moyenne pour les pays de l'OCDE se situe à 4,5 générations. Le graphique suivant présente la comparaison des pays membres de l'OCDE concernant la mobilité de revenu intergénérationnelle.

⁷ Indicateur pris en compte dans la mesure de la mobilité sociale par l'OCDE

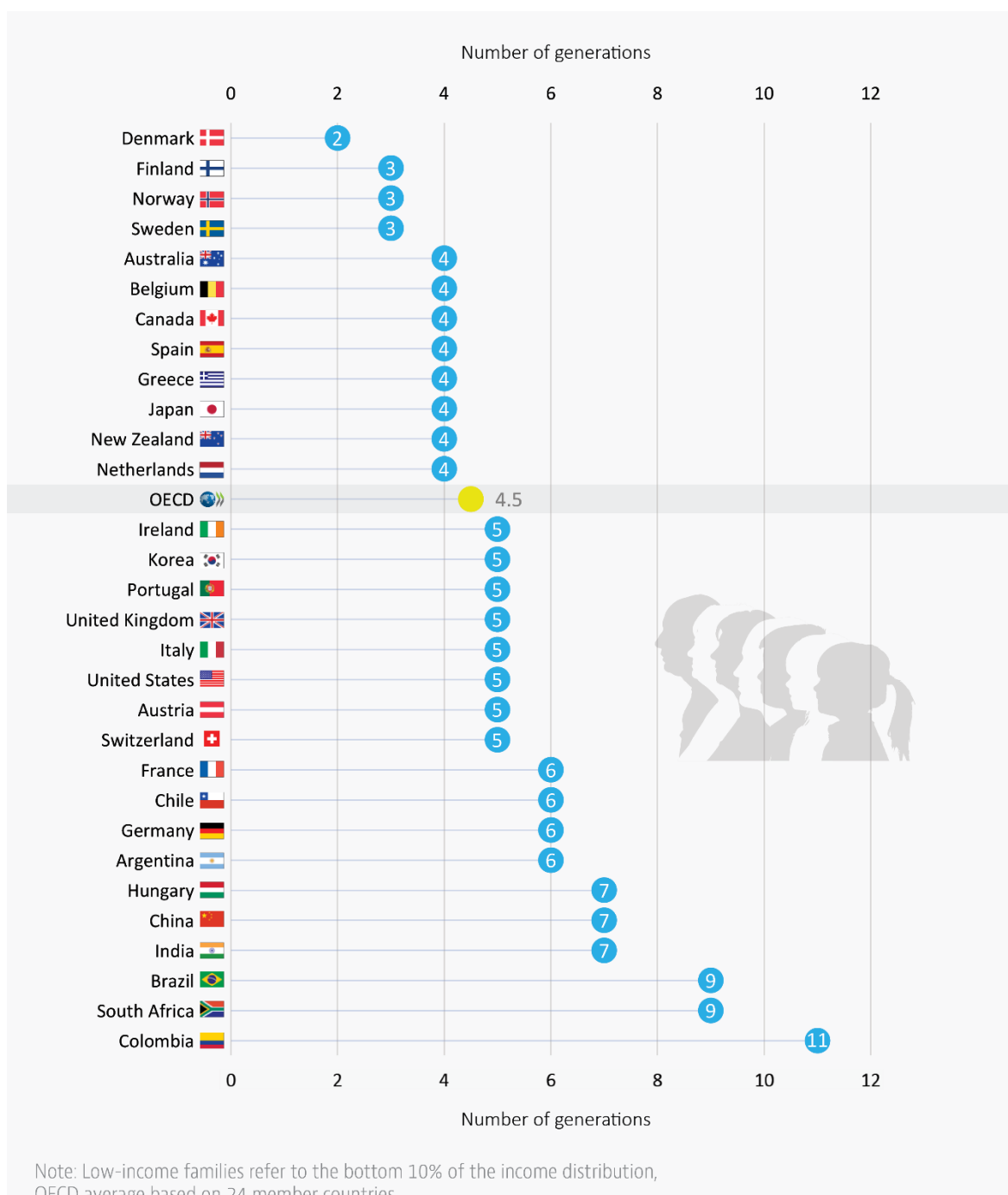


Figure 6 . Comparaison de la mobilité de revenu intergénérationnelle entre les pays de l'OCDE

Source : OCDE, 2018, L'ascenseur social en panne ? Comment promouvoir la mobilité sociale

Les pauvres connaissent plus de difficultés à grimper dans l'échelle sociale, tandis les riches maintiennent leur statut. Cette immobilité ou ce phénomène de verrouillage est expliqué selon cette étude par la transmission d'une génération à une autre, de privilèges et de handicaps. Ainsi, la classe aisée et instruite pourra enseigner à sa descendance les rouages de la réussite sociale, tandis que la catégorie défavorisée lèguera ses malheurs et ses charges.

Le rapport de la Banque Mondiale de 2018 rejoint ce même constat, avec la mesure de la mobilité économique qui montre une faible mobilité entre les générations, et une forte dépendance de celle-ci au milieu d'origine. Les populations des pays en développement connaissent plus de difficultés pour s'élever dans la hiérarchie sociale, freinées par la pauvreté. La mobilité sociale tend à s'accroître à mesure que les inégalités reculent.

Dans certains pays pauvres d'Afrique, seulement 12% des adultes nés dans les années 80 sont plus instruits que leurs parents. Dans les pays développés, les femmes ont plus accès à l'enseignement et connaissent un taux de mobilité absolue supérieur à celui des hommes. Les recommandations véhiculées par ces institutions reposent pour la plupart sur l'accès à une éducation de qualité pour tous, et une redistribution équitable de la richesse produite sur la politique fiscale et les investissements publics.

Le World Economic Forum (WEF) a également dressé un classement des pays du monde où la mobilité sociale est la meilleure. Une grande majorité des pays en haut du tableau (17 des 20 premiers) sont en Europe. Le Danemark est en tête avec d'autres pays de l'Europe du Nord (Norvège, Finland, Suède, etc.), les États-Unis sont à la 27^e place tandis que la Chine pointe à la 45^e place.

Sur la base d'un **indice mondial de mobilité sociale**⁸, le WEF a établi en 2020 un classement de près de 80 pays du monde sur les chances offertes pour une génération de

⁸ Un indice synthétique qui évalue l'état de la mobilité sociale dans le monde, en examinant des facteurs comme les soins de santé, l'éducation, la protection sociale, l'accès à la technologie, les salaires équitables et les possibilités de travail

réussir. Les pays d'Afrique subsaharienne enregistrent cinq des dix pays les plus pauvres de l'indice.

Cette présentation synthétique de l'état de la mobilité sociale dans le monde nous permet d'appréhender brièvement la situation mondiale en la matière, de la diversité de contexte ainsi que les écarts entre les pays riches et les pays en développement, qui viennent renforcer d'autres critères de différenciation comme le PIB ou l'IDH. Notre étude s'est posé comme objectif de comprendre le mécanisme de la mobilité sociale à Madagascar. Nous avons pour cela, relevé quelques théories jugées essentielles quant à la compréhension de ce phénomène pour le cas de notre pays (section 4).

2.2. Les différentes formes de la mobilité sociale

Par la diversité des causes qui peuvent expliquer la mobilité ou l'immobilité sociale, l'on peut classer ses déterminants en trois catégories : la mobilité structurelle, la mobilité intergénérationnelle et la mobilité intragénérationnelle.

La **mobilité structurelle** dans un premier temps, où se range l'analyse de Sorokin, se définit comme la part de la mobilité sociale expliquée par des changements de structure de la population active suite à une évolution, d'une époque à une autre. La révolution industrielle au XVIIIe siècle en est un exemple qui grâce aux gains de productivité causés par des technologies novatrices à l'époque avec l'invention de la machine à vapeur, fit suite à un déversement de la main-d'œuvre agricole vers les emplois industriels.

Vers la fin du XIXe siècle se poursuit une nouvelle phase de la révolution avec la production de masse, et à la deuxième partie du XXe siècle, l'apparition de l'ordinateur personnel et internet. Durant la période des trente glorieuses en Europe, la part des professions intermédiaires et des cadres a fortement augmenté. Ce changement structurel nécessitait une main-d'œuvre abondante, et comme les descendants des cadres n'étaient pas suffisants, les enfants d'ouvriers et d'employés ont pu bénéficier de promotions sociales.

Aujourd'hui, l'expansion des activités de service tend à tertiariser la structure de l'emploi. Schwab parle à ce sujet de quatrième révolution industrielle, qui se caractérise par la présence d'internet dans notre quotidien, de l'intelligence artificielle ou encore du *machine learning* (Schwab et coll., 2017). Dans *The future of jobs report* (World Economic Forum, 2020), la demande des emplois liés aux nouvelles technologies est en hausse, à savoir notamment les spécialistes en Big data, en Intelligence artificielle et *Machine Learning*, le marketing digital et stratégique, etc. Tandis que d'autres secteurs seront en baisse, comme les managers administratifs, les comptables, les techniciens d'assemblage, etc.

Cependant, ces changements restent tributaires de la situation socio-économique du pays. En effet, plusieurs barrières peuvent entraver cette évolution : les compétences de la main-d'œuvre du pays, l'incapacité à attirer les spécialistes, l'écart de compétences dans l'organisation, la compréhension insuffisante des opportunités, etc. (idem)

Certains secteurs d'activités se développent entre deux générations, tandis que d'autres régressent. Si la productivité dans le secteur agricole augmente et que le secteur secondaire et tertiaire nécessite une main-d'œuvre abondante, la mobilité serait ainsi imposée par le changement structurel et social de l'économie.

Les recherches récentes en France ont montré qu'en 2014-2015, 41% de la mobilité sociale est expliquée par le changement structurel de l'emploi, où la baisse des emplois ouvriers s'articule avec une hausse des emplois de services (Dubéchet & Gelot, 2020).

Dans cet aspect structurel, Cuin (1987) essaie de puiser dans une recherche de Durkheim, qui ne s'intéressait pas fondamentalement à la mobilité sociale, des interprétations théoriques sur la question. Le point de départ de cette réflexion réside dans le concept de **distribution sociale**, concept hérité de Sorokin, qui n'est autre que l'opérationnalisation de la structure économique.

L'analyse durkheimienne différencie la division du travail contrainte qui est la résultante d'une division ne respectant pas les capacités et les désirs des individus, «

contrainte » pour ce qui lie ces individus à des fonctions sociales pour lesquelles ils ne sont pas faits ; et la division du travail spontanée qui tient compte des aspirations de chacun, où selon Durkheim, « les inégalités sociales expriment exactement les inégalités naturelles ».

Durkheim a distingué deux formes de solidarité sociale : la solidarité mécanique et la solidarité organique. La première caractérise les sociétés traditionnelles où les individus ont des rôles et des valeurs similaires. La seconde, en revanche, se retrouve dans les sociétés modernes industrialisées où la division du travail crée une interdépendance entre les individus. Cette division du travail est liée à la distribution des tâches et des rôles sociaux. Chaque individu contribue à la société en occupant un rôle spécifique, et la distribution de ces rôles est essentielle pour le fonctionnement harmonieux de la société.

Parce que les gens partagent des valeurs, des normes et des croyances similaires, la conscience collective prévaut dans les sociétés traditionnelles. Cela favorise la coopération mécanique. Cependant, en raison de la diversité des rôles des individus dans les sociétés modernes, mais également de la montée de l'individualisme dans les sociétés modernes, la conscience collective est moins importante. La solidarité organique est plus basée sur la coopération.

Ainsi, une « solidarité organique » caractérisée par une différenciation et une interdépendance des individus entre eux ne peut s'établir que si la distribution sociale correspond aux capacités naturelles des individus. Cette harmonie fait suite notamment à l'absence de toute forme de favoritisme ou d'entrave à certains individus ou groupes sociaux : l'égalité des conditions extérieures de lutte, qui s'apparente à la définition de la démocratie comme état social selon Tocqueville.

L'état social selon Tocqueville désigne l'ensemble des caractéristiques, des normes et des pratiques qui régissent la vie des individus dans une société démocratique. Il englobe les habitudes, les valeurs, les coutumes, les relations sociales, les attentes et les comportements qui prévalent au sein de la société. L'état social façonne la manière dont les individus interagissent, se comportent et vivent au sein de la démocratie. L'égalité figure comme un des aspects de l'état social selon la conception de la démocratie par Tocqueville.

Dans des conditions égales, seules les capacités de chacun font que les meilleurs accèdent aux positions sociales qui leur sont adéquates. Cette analyse évoque notamment l'importance de l'aspect consensuel de la division du travail (de la distribution sociale) qui prime sur son aspect fonctionnel. La mobilité sociale est selon Durkheim, la conséquence de la distribution sociale. Les personnes qui peuvent déployer leurs talents et améliorer leurs qualités de vie grâce à leurs propres efforts sont les plus aptes à contribuer à la vie en société (Aldridge, 2003).

En bref, la mobilité structurelle est un indicateur clé de l'égalité des chances dans une société, de changement de structure dans l'économie, et de l'ouverture des places sociales à une population plus large. Une mobilité ascendante importante est généralement associée à des opportunités équitables et à une société où le mérite individuel est récompensé. En revanche, une mobilité descendante importante peut être le signe de barrières structurelles, d'inégalités économiques ou d'autres problèmes sociaux qui empêchent l'accès à des situations meilleures. La compréhension de la mobilité structurelle est nécessaire pour l'analyse des inégalités et pour l'élaboration de politiques publiques visant à promouvoir l'équité et la justice sociale.

Pour la **mobilité intergénérationnelle**, les explications de Bourdieu sur la mobilité sociale, ou plus concrètement sur la reproduction sociale, se concentrent notamment sur la dotation par l'individu en question, des **trois capitaux** que sont : le capital culturel, le capital économique et le capital social. Il rajoute notamment un quatrième capital, le capital symbolique qui n'est autre que le capital culturel et/ou le capital économique qui soient socialement reconnus au niveau de la société globale : un nom de famille, un quartier résidentiel, une fonction gouvernementale, etc. Le capital symbolique est lié à la reconnaissance sociale, à la réputation et au prestige d'un individu (Jourdain & Naulin, 2011).

La théorie des capitaux de Pierre Bourdieu est une approche sociologique qui vise à comprendre comment les individus accumulent et mobilisent différents types de ressources pour naviguer dans la société et atteindre des positions sociales privilégiées.

Issu du courant holiste, Bourdieu part du fait que les déterminants sociaux conditionnent les positions sociales des individus. Il souligne sur ce point le rôle de la famille (et de la communauté) d'origine dans la transmission de ces trois capitaux. Les parents par la socialisation familiale, leurs rôles dans l'éducation de leurs enfants, que ce soit dans la transmission de savoir que dans le soutien financier, jouent un rôle primordial dans la construction identitaire de leurs enfants.

Le capital culturel, qui est pour Bourdieu le plus important, correspond aux différentes connaissances à acquérir, des compétences à se doter, des habitudes à développer, à un ensemble de références culturelles qui sont socialement légitimées. Il y a par exemple, les manières de table, le langage correct ou la performance linguistique, le savoir-vivre, le savoir-être, la tenue vestimentaire, etc. Il y a également l'environnement culturel qui correspond à l'ensemble des milieux où l'on peut accumuler ce capital culturel : les musées, les bibliothèques, les théâtres, les lieux de débats intellectuels, etc.

Il rassemble les compétences, les connaissances, l'éducation, les valeurs culturelles et les références culturelles d'un individu. Il peut être divisé en deux catégories : le capital culturel objectivé (comme les livres ou les diplômes) et le capital culturel incorporé (les compétences et les connaissances internalisées). Il s'agit d'une notion commune en sociologie qui est utilisée pour rendre compte de pratiques culturelles, de consommation, de parcours scolaires ou sociaux (Glevarec, 2019).

Cette notion revêt à la fois une valeur explicative de la reproduction sociale et de la distribution sociale des pratiques culturelles, car chaque catégorie sociale a des pratiques plus ou moins distinctes, et une fonction critique dans la mesure où certaines de ces pratiques notamment celles des catégories supérieures figurent comme instrument de domination dans la société, car elles sont légitimées et reconnues justement comme étant des pratiques de la catégorie privilégiée.

Le capital culturel est composé de deux éléments, à savoir la possession de connaissances utiles et l'ethos (culture sociale). Pour le premier (les connaissances), deux sources le constituent: l'héritage de la famille et l'acquisition à l'école (ou le capital

scolaire). Dans *Les héritiers* (Bourdieu & Passeron, 1994), les milieux supérieurs disposent selon les auteurs d'un patrimoine culturel valorisé dans la société, ce qui les met dans une position sociale dominante leur procurant encore des avantages pour consolider leur position dans la société (Glevarec, 2019).

Ce capital culturel tire son importance d'abord, dans ses effets sur la performance de l'enfant à l'école. Cette dernière en effet valorise cette culture générale accumulée et intériorisée par l'enfant. Les leçons seront plus faciles à apprendre et les exercices plus faciles à faire pour ceux qui détiennent déjà un capital culturel élevé.

Ensuite sur le marché du travail où à diplômes équivalents, les candidats seront jugés par leurs compétences non techniques ou ce que l'on appelle les « soft skills » (culture générale, savoir-être, savoir-vivre, aisance relationnelle, etc.). Bourdieu introduit le concept d'« habitus » qui désigne une culture de classe transmise par l'exposition des enfants à cette culture, puis par l'intériorisation de celle-ci par assimilation, et enfin par extériorisation par la mise en pratique.

Le capital économique s'apparente notamment aux ressources monétaires dont dispose la famille. Selon la théorie de Pierre Bourdieu, il s'apparente à la dimension financière et matérielle des ressources dont disposent les individus ou les groupes sociaux. Ce capital qui, pour Bourdieu, n'est pas aussi important que le précédent joue cependant un rôle primordial pour ce dernier. En effet, les ressources monétaires sont utiles pour pouvoir assister l'individu dans son parcours scolaire, par exemple intégrer les grandes écoles, voyager, suivre des cours de musique, etc.

Le capital économique d'une personne comprend ses ressources financières et matérielles, telles que sa richesse, sa propriété, son revenu et ses biens matériels. C'est un facteur crucial pour déterminer le statut économique d'une personne dans la société. La mobilité sociale est fortement influencée par le capital économique. Les individus ou les groupes ayant un capital important ont généralement plus de possibilités pour investir dans leur éducation, créer des entreprises, acheter des biens de consommation et accéder à des opportunités économiques.

La répartition inégale du capital économique dans la société peut conduire à des inégalités économiques et à des disparités de richesse. D'autres types de capital, tels que le capital culturel et le capital social, interagissent fréquemment avec le capital économique. Pour le capital culturel, par exemple, il permet l'accès à une éducation de qualité ou faciliter la création de réseaux sociaux influents.

Comme le capital culturel, le capital économique a tendance à être hérité au sein des familles. Ceux qui naissent ainsi dans des familles riches ont un avantage initial par rapport à ceux qui naissent dans des familles moins riches. Par cette transmission intergénérationnelle, les inégalités économiques tendent à se maintenir dans la société.

Le capital social est « *l'ensemble des ressources actuelles et potentielles qui sont liées à la possession de réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'interreconnaissance* » (Bourdieu, 1980). Il correspond au réseau de relation plus ou moins important que la famille dispose. Il peut s'agir des réseaux d'influence, professionnel, associatif, etc. Ce capital joue un rôle déterminant au cours de la formation et du début de la vie active de l'individu comme la recherche de stage, du premier emploi, l'intégration à une association, ou encore les opportunités économiques.

Il se compose des relations sociales, des réseaux et des connexions d'un individu. Les individus qui ont un capital social solide ont accès à un soutien social, à des opportunités professionnelles et à des informations qui peuvent les aider au cours de leur trajectoire sociale. Le capital social est selon Bourdieu un moyen de rationaliser les autres capitaux cités précédemment, dans la mesure où les individus obtiennent des rendements inégaux de ces capitaux plus ou moins équivalents (économique et culturel) justement, car le capital social mobilisé est différent pour chacun (Bourdieu, 1980).

Les liens et les relations entre les individus ne suffisent pas à définir le capital social, mais nécessitent des **échanges** symboliques et/ou matériels qui permettent l'effectivité de celui-ci. Le volume de capital social dépend à cet effet, à la fois des liens et des échanges que possèdent et effectuent les individus (nombre de personnes et le flux de capitaux entre

eux), mais également de volume d'autres capitaux que chacun d'eux possède (économique, culturel, symbolique).

Dans cette idée, le capital social joue le rôle important dans la mobilité sociale, premièrement parce que l'effectivité des autres capitaux dépend du volume de capital social que détient un individu, et deuxièmement parce qu'un large capital social permet également de bénéficier de soutiens, d'aides, d'informations, de conseils, d'avantages qui peuvent jouer des rôles importants dans la trajectoire individuelle. Les personnes qui ont des réseaux sociaux étendus et des connexions influentes ont souvent un avantage en termes d'accès aux opportunités économiques, d'emploi, d'éducation et de soutien social.

Le capital social peut être personnel quand il s'apparente à un réseau de connexion établi sur la base de relations interpersonnelles : la famille, les amis proches, les anciens camarades de classe, le voisinage. Ce type de capital social dépend surtout des relations personnelles entre les individus. Tout comme les autres capitaux, le capital social peut être transmis d'une génération à une autre.

Il peut aussi prendre une forme institutionnalisée, comme l'appartenance à un groupe d'intérêt, une association, un syndicat, un club privé ou encore une institution sociale comme l'église. Par rapport à ce dernier point, le capital social établit un lien étroit avec le capital culturel dans la mesure où les individus qui sont membres de groupes sociaux ou de réseaux ayant des valeurs, des normes et des connaissances similaires peuvent partager un capital culturel commun.

Pour Bourdieu ces trois capitaux conditionnent la réussite d'un individu, selon les combinaisons possibles et la manière dont celui-ci les utilise. Cependant, la classe supérieure est la plus dotée de ces capitaux puisqu'ils s'accumulent au fil du temps, ce qui explique leur position actuelle et explique également la position que leurs enfants occuperont. L'école qui pourtant prône les valeurs méritocratiques et l'égalité des chances favoriserait machinalement ces valeurs et cette culture, qui sont insuffisantes chez la classe populaire. Ce qu'il nomme **violence symbolique** exercée par l'école conduit ainsi à la reproduction sociale.

La méritocratie est un concept politique et social qui repose sur l'idée que les gens doivent être récompensés en fonction de leurs mérites, de leurs compétences, de leurs efforts et de leurs talents. En d'autres termes, la méritocratie attribue au mérite individuel l'accès aux avantages sociaux, aux opportunités économiques, aux postes de pouvoir et de responsabilité, ainsi qu'aux récompenses et aux réussites, plutôt que des critères tels que la naissance, la classe sociale, la race ou d'autres facteurs non liés au mérite.

Selon Guilbaud dans son essai intitulé *L'illusion méritocratique*, la méritocratie serait la « bonne conscience des gagnants du système » (Guilbaud, 2018), car bien qu'en apparence la réussite soit attribuée aux efforts et aux qualités intrinsèques de l'individu, elle occulte les différences inégalitaires entre leurs origines qui sont autant déterminantes dans leurs destinées.

Une prudence est cependant de mise, car si ces capitaux interviennent dans la trajectoire sociale des individus, il est important de comprendre que leurs volumes au fil d'une trajectoire sociale peuvent varier à la hausse comme à la baisse. Cet aspect dynamique des capitaux peut s'expliquer par des stratégies différentes adoptées par chaque individu, ou par des causes externes qui favorisent leur accumulation (ex. croissance économique) ou au contraire, les font perdre de volume (ex. crises). Les individus ou les groupes d'individus qui parviennent à renforcer leurs capitaux au fil du temps ont donc de meilleures chances de mobilité ascendante comparées à ceux qui s'affaiblissent en volume de capitaux et qui se retrouvent désavantagés progressivement.

Le capital symbolique, enfin, désigne les ressources symboliques et la reconnaissance sociale qu'un individu ou un groupe peut accumuler au fil du temps. Bien que moins connu que les trois précédents, ce capital est essentiel pour la position d'une personne dans la société et pour son pouvoir d'influence. Souvent confondu avec le capital culturel, le capital symbolique s'en différencie cependant dans la mesure où il repose principalement sur une reconnaissance d'autrui de la valeur sociale de ce symbole. Une définition de Durand l'identifie comme étant « *le volume de reconnaissance, de légitimité et de consécration accumulé par un agent social au sein de son champ d'appartenance* » (Durand, 2014).

Pour Bourdieu, ce capital repose sur la croyance (Bourdieu, 2008) des membres d'un groupe qui accorde à certains qui, par leur position dans la société, leur titre, le travail qu'ils font pour entretenir ce capital, se voient octroyer un crédit symbolique positif, et qui leur permettent de renforcer leur position sociale au niveau de leur groupe d'appartenance. Les familles détenteurs d'un volume important de capital symbolique adoptent souvent des stratégies qui reposent « *sur une habile combinaison et une excellente maîtrise des différentes formes de capital* » (de Saint-Martin, 1993) leur permettant ainsi de consolider de génération à une autre leur position privilégiée.

Le capital symbolique, tout comme le capital social, ne se limite pas à un niveau individuel ou de groupe restreint, mais fonctionne comme un corps global où les alliances et les interreconnaisances peuvent consolider le sentiment d'appartenance à ce corps et maintiennent ainsi un statut privilégié dans la société (idem). Ce travail de maintien de statut privilégié passe par une gestion des autres formes de capitaux, notamment culturel, social et économique. Cela s'illustre notamment par des stratégies scolaires, le maintien des bonnes relations avec les autres membres du corps privilégié et l'accumulation de richesse économique.

Le capital symbolique est construit au fil du temps par des pratiques, des réalisations, des comportements, des performances, des œuvres et d'autres actions que la société valorise et reconnaît. L'art, la littérature, la science, la politique, la religion, la philanthropie et d'autres domaines de la vie sociale peuvent constituer des contextes importants pour la construction du capital symbolique, ce que de Saint-Martin appelle la « mise en scène aristocratique » (1993). Il se prête à des stratégies de conversion visant justement à le consolider et à faire valoir le prestige qu'il procure : accumulation de richesse, de responsabilités importantes au niveau de la société, etc.

Ces quatre capitaux présentés constituent la théorie des capitaux développée par Bourdieu. Chacun d'eux joue un rôle important dans la trajectoire sociale d'un individu, à différente période de celle-ci. Si le capital culturel par exemple est beaucoup plus déterminant dans la réussite scolaire, le capital social l'est beaucoup plus dans la recherche d'un premier emploi. En somme, les individus dotés d'un volume global élevé de ces

capitaux se retrouvent relativement avantagés dans leurs actions stratégiques de mobilité sociale. Rappelons-nous cependant que ces capitaux se trouvent dans une dynamique temporelle et que leurs volumes évoluent au fil du temps, se retrouvant ainsi impactés par des causes externes, et influencés par l'efficacité des stratégies de mobilité sociale.

Une autre forme de la mobilité sociale est la **mobilité intragénérationnelle**, qui se définit par la mobilité professionnelle au cours de la carrière d'un individu d'une génération donnée. L'accent est ici mis sur une génération, et à l'intérieur, la comparaison entre les différents statuts professionnels des individus au cours de leurs carrières.

Pour Boudon, adoptant une approche individualiste, les individus sont des acteurs qui adoptent des stratégies consistant à calculer les coûts et avantages de l'éducation, pour s'élever dans la hiérarchie sociale, ou comme facteur explicatif de la reproduction sociale. L'héritage culturel pour Boudon permet aux enfants issus des classes supérieures d'aborder au mieux leurs études, ce qui rejoint l'idée de Bourdieu sur le capital culturel. Cependant, Boudon met l'accent sur la demande d'éducation qui diffère selon l'origine sociale de l'individu, une demande liée à une stratégie de mobilité.

Les familles issues des classes supérieures opteront pour des études plus longues et plus valorisées socialement, et verront également les coûts de l'éducation de leurs descendants moins importants que ceux des familles des classes populaires. De même, les avantages sont plus ou moins incertains selon que l'on se situe dans la hiérarchie sociale.

Les études supérieures débouchant aux diplômes élevés amèneraient à des emplois qualifiés et des revenus élevés pour les classes aisées, contrairement aux classes populaires qui y verront plus un coût et un risque d'échec élevés, et préfèrent opter pour des formations professionnelles, moins longues et moins coûteuses, mais qui pourraient éventuellement promouvoir le statut de leurs descendants. Ainsi, selon Boudon, les stratégies familiales où les familles aisées raisonnent en termes d'avantages escomptés (élevés), et les familles de classe populaire en termes de coûts et de risques (élevés) tendent à maintenir la reproduction sociale.

L'éducation, ou plus précisément la rentabilité de celle-ci (les diplômes) figure également comme déterminant essentiel de la mobilité sociale. Anderson remarque que l'inflation des diplômes qui fait suite à la démocratisation de l'enseignement en France, et se traduit ainsi par une croissance continue du nombre de diplômés qui se présentent sur le marché du travail, conduit les entreprises à être plus exigeants par rapport aux qualifications requises aux différents postes. Un fils ayant obtenu un diplôme plus élevé que son ascendant se verra acquérir une position professionnelle proche, voire similaire à ce dernier, ce qui expliquerait en partie la reproduction sociale.

La fluidité sociale se traduit par les chances relatives des fils à accéder à une catégorie sociale par rapport à leur origine sociale. On dit d'une société qu'elle est fluide lorsque la position sociale qu'un individu atteint ne dépend pas de son milieu d'origine, c'est-à-dire une égalité des chances sociales de mobilité. Par exemple, les chances d'un enfant de cadre de devenir cadre à son tour sont égales aux chances d'un enfant d'ouvrier de devenir cadre. Les études de la Banque Mondiale ont montré que la mobilité économique relative est plus faible dans les pays en développement que dans les pays à revenu élevé (Banque Mondiale, 2018).

Il n'existe évidemment pas d'égalité complète de chances entre les individus, mais l'évolution de cette fluidité dans le temps fait l'objet d'étude des sociologues de la mobilité. Vallet nous montre à partir des enquêtes couvrant les cohortes nées en France au cours des trois premiers quarts du XXème siècle, que les changements dans le domaine de l'éducation, notamment la démocratisation et l'expansion, ont eu des effets positifs sur la fluidité sociale, bien que ceux-ci aient variés au fil du temps (Vallet, 2017).

Nous avons pu voir dans cette section que la mobilité sociale peut être appréhendée sous différentes formes : structurelle, intergénérationnelle ou intragénérationnelle. Chaque discipline scientifique cherchera à privilégier une approche par rapport à une autre. La sociologie s'intéresse particulièrement aux facteurs sociaux qui expliquent ces mouvements, pouvant s'intéresser à la mobilité intergénérationnelle ou intragénérationnelle. Dans ce travail, nous avons particulièrement choisi de nous concentrer sur la mobilité intergénérationnelle, comparant les statuts des parents et des enfants.

Les héritiers (Bourdieu et Passeron, 1994) figure comme ouvrage majeur en matière de mobilité sociale, où les auteurs expliquent comment le système éducatif contribue à perpétuer les inégalités sociales. Ils mettent notamment en lumière le lien entre héritages culturels qui se traduit par les compétences et les pratiques acquises au sein de leur milieu familial, et leur succès éducatif qui reste tributaire du volume de cet héritage culturel, dont le système éducatif légitime celui de milieux sociaux privilégiés. La construction de normes culturelles dans le système éducatif produit des performances scolaires différentes selon les origines sociales, car ces normes sont souvent issues de milieux favorisés de la société.

Parallèlement, ils montrent à quel point les étudiants issus de milieux défavorisés sont défavorisés à chaque étape de l'éducation, de l'école primaire à l'enseignement supérieur. Sur ce point, les auteurs montrent comment la « culture scolaire » est souvent différente de la « culture familiale » des élèves. Les élèves issus de milieux défavorisés ont du mal à s'adapter à la culture scolaire dominante, ce qui compromet leur réussite éducative.

Dans une dimension plus large, la théorie des trois capitaux développée par Bourdieu met en avant des déterminants conditionnant la trajectoire sociale d'un individu. Nous avons pu conceptualiser puis donner quelques théories relatives à la mobilité sociale. De ces différences de dotation en capitaux découlent différentes formes que peuvent prendre les trajectoires de chaque individu ou groupe d'individus. Ainsi, la mobilité sociale peut prendre des orientations variées. Nous présenterons brièvement dans la section suivante les déplacements que peuvent faire un individu ou un groupe d'individus dans l'espace social.

2.3. Les déplacements dans la mobilité sociale

Rappelons-nous que la première définition institutionnalisée de la mobilité sociale fût celle de Sorokin (1927) où il désigne par mobilité, le passage d'un individu (mobilité individuelle) ou d'un groupe d'individus (mobilité collective) d'un groupe social à un autre. Cette distinction entre mobilité individuelle et mobilité collective montre l'importance accordée aux objectifs et à **l'unité d'analyse** (sujet de l'étude) de la recherche entreprise.

Dans la première, la position sociale de l'individu fera l'objet de comparaison par rapport à son milieu d'origine, donc à ses ascendants (mobilité intergénérationnelle) ou encore, par rapport à sa précédente position (mobilité intragénérationnelle). On désignera ainsi par mobilité intergénérationnelle le changement de statut social des individus entre deux générations, et par mobilité intragénérationnelle ou mobilité biographique, ou mobilité professionnelle le changement au cours d'une carrière professionnelle (Dollo et coll., 2015). C'est le cas d'un enfant d'agriculteurs devenu ouvrier, ou d'un ouvrier au début de carrière devenu cadre supérieur en fin de carrière.

La mobilité collective se rapporte quant à elle à un groupe d'individus. Il s'agira donc d'observer le changement de statut social d'un groupe de personnes partageant un ou des caractéristiques communes. La mobilité collective analyse les mouvements sociaux d'ensemble au sein de groupes, de cohortes ou de générations. Par exemple, elle peut étudier la mobilité de la classe ouvrière au cours de plusieurs décennies.

Pour examiner comment les schémas de mobilité ont évolué au fil du temps, l'analyse de la mobilité collective nécessite souvent une perspective historique. Sorokin prend comme exemple les bolcheviks en ex-URSS après la Révolution de 1917. Après la prise du pouvoir, de nombreux bolcheviks ont accédé à des postes de leadership politique et administratif.

À part l'unité d'analyse, la **direction** de la mobilité figure également comme critère distinctif des différentes formes de mobilité sociale. Comme pour Sorokin qui distingue la mobilité par rapport à la position hiérarchique (verticale) et mobilité par rapport au groupe d'appartenance (horizontale). La mobilité sociale verticale désigne la modification du statut de l'individu ou du groupe d'individus dans la hiérarchie sociale ou le changement de statut social d'un individu ou d'un groupe qui se traduit par un déplacement vers le haut ou vers le bas de l'échelle sociale.

Lorsqu'une personne ou un groupe accède à un statut social supérieur à celui qu'ils occupaient auparavant, cela est appelé mobilité ascendante, également connue sous le nom de mobilité verticale positive. De même, lorsqu'un individu ou un groupe passe à un statut

social inférieur à celui qu'ils occupaient auparavant, on parlera de mobilité descendante, ou de mobilité verticale négative.

La mobilité horizontale désigne quant à elle un changement de profession ou d'activité sans que la position du sujet dans la hiérarchie sociale soit modifiée. Le classement ou la hiérarchie des professions peut cependant être très différent selon le contexte social où l'importance des représentations accordée à certaines professions peut varier selon les pays ou les régions, selon l'époque de l'histoire.

Pour illustrer la direction que peut prendre un sujet dans sa mobilité sociale, on pourrait le placer dans un repère orthonormé, où l'axe vertical correspond à la mobilité suivant la hiérarchie, et l'axe horizontal la mobilité suivant quant à elle le changement de profession. Le sujet, de son origine (le point 0 sur le repère) peut être mobile à la fois par rapport à la verticale que par rapport à l'horizontale. Il peut dans certains cas rester immobile.

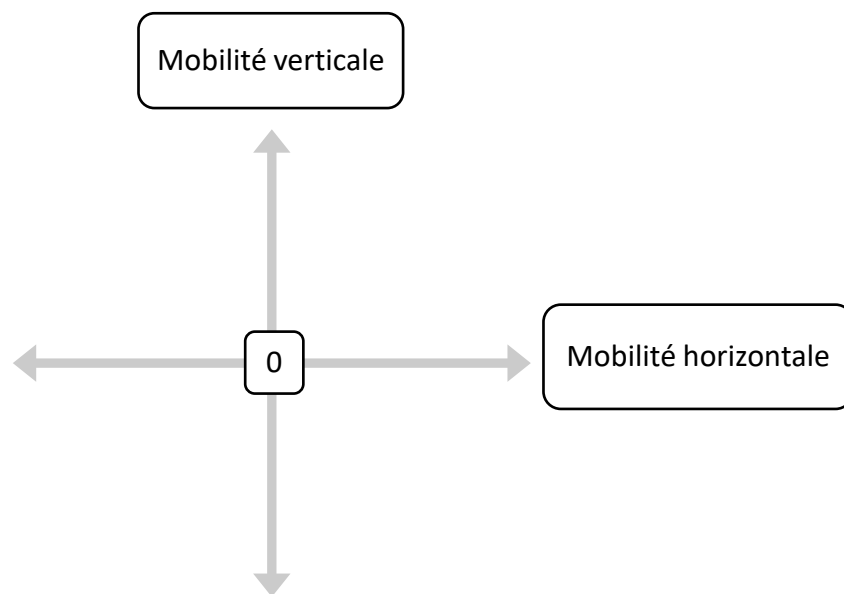


Figure 1.7 les directions de la mobilité sociale

Source : Nos propres synthèses

L'immobilité sociale ou communément appelée la **reproduction sociale**, qui est une autre déclinaison de l'étude de la mobilité sociale, désigne le phénomène selon lequel le sujet n'a pas changé de position dans la hiérarchie sociale (donc dans sa dimension verticale). C'est ce qui s'observe notamment dans les **sociétés à hiérarchie de classes** comme l'Inde.

On parlera également de **statut social assigné**, car d'un côté chaque individu hérite du statut de son groupe d'appartenance, mais également que chaque groupe social reste inaccessible aux autres groupes qui lui sont étrangers. La notion de **fluidité sociale** mesure à cet effet les chances relatives d'accéder à une catégorie sociale en fonction de l'origine sociale du concerné. La « rigidité sociale » se traduirait ainsi comme l'inaccessibilité de chaque groupe social par d'autres groupes étrangers.

Une étude sur la mobilité sociale en Inde nous indique notamment que la reproduction sociale touche les castes exclues, et que seules les classes supérieures peuvent espérer à une possible ascension sociale (Majumder, 2013). Même si la génération des descendants a un niveau d'éducation plus élevé que celui des parents, la mobilité sur le plan professionnel reste figée.

Les mouvements se distinguent le plus souvent sur le plan horizontal, où les changements d'emplois n'incluent pas de changements de conditions (le salaire notamment). Les efforts de l'État à octroyer des bourses et aides aux classes « exclues » ont toutefois aidé les communautés bénéficiaires à atteindre un niveau scolaire supérieur à la moyenne, une forme d'aide qui mérite toutefois d'être vulgarisée (idem).

La **mobilité sociale nulle** désigne par contre une inertie sociale totale où le sujet conserve à la fois la position sur la hiérarchie sociale et la profession de son ascendant (donc à la fois dans sa dimension verticale et horizontale). En d'autres termes, il n'y a pas de mouvement ascendant ni descendant dans la hiérarchie sociale, et les individus occupent la même position sociale que leurs parents ou que leur génération précédente. La mobilité sociale nulle signifie que la structure sociale demeure inchangée au fil du temps, avec les mêmes inégalités sociales et les mêmes positions sociales pour chaque groupe.

En réalité, la mobilité sociale nulle est peu courante. La majorité des sociétés connaissent une mobilité ascendante, descendante ou horizontale. Cependant, le niveau de mobilité varie d'une société à l'autre et dépend de facteurs tels que l'économie, l'éducation, les politiques publiques, les opportunités d'emploi et les dynamiques sociales.

Par la faiblesse de la mobilité sociale, cette hérédité sociale est liée à une transmission de différents patrimoines des parents à leurs enfants. Il peut s'agir :

- de patrimoine culturel et social où le processus de socialisation intériorise chez l'enfant des attitudes et comportements qui reflètent ceux de ses parents, mais également les fréquentations de ces derniers, constituant le cercle social où l'enfant se développe psychologiquement ;
- de patrimoine économique où l'enfant hérite des biens de ses parents (immeubles, actions, outils et équipements de travail, etc.) qui influencent les choix de l'enfant sur ses activités futures.

Toutes ces formes de mobilité sociale donnent lieu à divers types d'études et d'approches. Cependant, relever ses principaux déterminants peut s'avérer nécessaire pour faire le lien entre la mobilité sociale et d'autres phénomènes sociaux qui peuvent l'influencer.

2.4. La société Merina comme champ d'étude exploratoire

La position sociale d'un individu est intimement liée à son rôle dans la société. Nous avons précédemment vu que l'ancienne structure sociale de la société Merina durant la période précoloniale, s'est cristallisée dans les imaginaires sociaux et dans la réalité bien que l'avènement de la démocratie après la colonisation ait apporté de nouvelles structures formelles libertaires.

Proclamés libres par l'arrêté de 1896 par le pouvoir colonial, les habitants du pays anciennement structuré selon les catégories de *andriana*, *hova* et *andevo* devaient connaître une égalité des conditions, et même en 1960 à travers les valeurs prônées par la nouvelle République démocratique de l'après-colonisation.

Cependant, les catégories désignant les anciennes structures subsistent, du moins dans les représentations sociales, ainsi que les hiérarchies sociales qui en découlent. Le statut (imaginaire) d'*andevo* a pu se maintenir par la reproduction d'un aspect qui la caractérise, à savoir l'incapacité de posséder des ressources productives et notamment foncières (Razafindralambo, 2005).

Les terres appartiennent aux *andriana* et *hova* et à leurs descendants, tandis que les *andevo* doivent dépendre de leur travail servile envers ces derniers. Ce capitalisme de castes est considéré comme une des causes qui ont fait maintenir la structure sociale de castes dans nos représentations.

Les pratiques culturelles distinguent également les descendants des anciennes castes. Même si le *fihavanana*⁹ est souvent proclamé, la différenciation sociale s'observe par les rôles socio-économiques : les *fotsy* aux devoirs de protection, les *mainity* en main-d'œuvre servile (Ramamonjisoa, 1984). De même, ces catégories sociales sont marquées par des liaisons matrimoniales endogames, très règlementées et hermétiques pour les catégories supérieures (Razafindralambo, 2005).

Mais comment ces structures ont-elles pu se maintenir dans notre société ? D'abord, cette cristallisation peut être appréhendée par la notion d'identité sociale qui se compose du statut et du rôle. Le statut est la place qu'un individu occupe dans un système à un moment donné.

⁹ Concept malgache traduisant un mode de relation sociale fait de solidarité

Le rôle est par contre des modèles regroupant des attitudes, des valeurs et des comportements qui sont associés à un statut. On distingue généralement le rôle prescrit qui s'apparente à l'ensemble des conduites attendues de l'individu, et le rôle subjectif qui correspond à ses attentes vis-à-vis de lui-même (Linton, 1959).

L'égalité des conditions issue de la colonisation, et de l'indépendance n'a cependant pas modifié les rôles et les statuts des anciennes catégories sociales. Les identités sociales se préservent au sein des groupes, car les représentations intragroupes sur les valeurs, la relation au monde ainsi que les modèles de vie se sont maintenus et influencent les pensées de leurs membres (Berjot & Delelis, 2010). De même, les anciens groupes ont continué à exercer les mêmes rôles malgré les changements formels au niveau politique et institutionnel, et ces rôles sont liés à leur statut respectif.

Cette notion a été d'autant plus approfondie par Tajfel lorsqu'il a posé la question de l'identité sociale comme un enjeu de distinction (nous *versus* eux), dont le but est de maintenir et développer une identité sociale positive. Les privilégiés de l'ancien régime ont ainsi usé de stratégies afin de maintenir leur position. La théorie de l'identité sociale de Tajfel (1972) montre que les individus tentent de s'attribuer une valeur positive à travers leur groupe d'appartenance. Le principe se repose sur certaines bases :

- Les individus créent et tentent de maintenir une identité sociale positive ;
- Une identité sociale positive résulte d'une comparaison positive entre les membres d'un même groupe, et négative entre les membres d'autres groupes ;
- Lorsque la perception de cette identité est négative, les individus adoptent des stratégies, soit de mobilité individuelle qui consiste à changer de groupe social, soit de compétitivité avec les autres groupes qui mobilise tous ses membres, et soient par la créativité sociale qui consiste à rehausser certaines caractéristiques du groupe ou mettre en valeur des pratiques.

Nous pouvons supposer à partir de cette théorie que les statuts se sont maintenus, car les individus ont adopté des stratégies visant à positiver leur groupe et à maintenir une identité positive.

La lecture de la réalité dans la société des Hautes Terres peut également s'appréhender par rapport au lien entre les parents et les enfants. En milieu rural, cette forme de lien intergénérationnel se présente notamment par une distribution des rôles, où les jeunes adultes se chargent de la constitution de revenu par la migration, et leurs parents restés au village se chargent de veiller à ce que les activités agricoles continuent, et que le patrimoine familial reste intact (Rakotonarivo, 2010).

Dans l'agglomération d'Antananarivo, la solidarité intergénérationnelle s'apparente notamment par un flux financier partant des enfants vers les parents, et à plus forte raison pour les parents qui rencontrent des difficultés financières. Cependant, des études ont montré que 66% des ménages n'ont pas d'enfants qui vivent en dehors du ménage, et que 24% n'ont pas de parents vivant hors du ménage (Razafindratsima, 2007). Ces résultats nous renseignent d'abord sur le maintien d'un certain lien de dépendance intergénérationnelle, à la fois monétaire et fonctionnelle, mais également par le prolongement en milieu urbain de la cohabitation intergénérationnelle.

La mesure de la mobilité sociale devient ainsi plus complexe et se heurte donc à l'identification du statut du ménage : par rapport à qui ou par rapport à quoi devrait-on identifier la position sociale du ménage ? Les ménages s'inscrivent dans un continuum intergénérationnel de statut où les liens intergénérationnels constituent le pilier de la reproduction sociale. Les théories sociologiques sur le lien social nous offrent quelques explications sur ces mécanismes sociaux qui se maintiennent dans nos sociétés. Dumont distingue les sociétés holistes où les contraintes sociales se maintiennent, des sociétés individualistes marquées par la centralité des valeurs individuelles et de l'autonomie.

La distinction que fait Durkheim dans son analyse des liens sociaux rejoint celle de Dumont, où il différencie la solidarité mécanique basée sur la similitude, et la solidarité organique basée sur la complémentarité. Différentes études tendent à montrer que les

révolutions politiques en France, aux États-Unis et en Grande-Bretagne, ainsi que la Révolution industrielle a contribué grandement aux changements sociaux qui ont conduit à cette forme de société individualiste dans les pays occidentaux (Dollo et al., 2015).

Rappelons-nous que Sorokin a considéré la mobilité sociale comme phénomène inhérent à la société industrielle. Lenoir par ailleurs a montré qu'à cette époque, l'instauration des systèmes de sécurité sociale a tendu à substituer aux formes de solidarités familiales (Lenoir, 1991). Peut-on confirmer que l'inefficacité, voir la déficience du système de sécurité sociale à Madagascar a permis de maintenir la solidarité intergénérationnelle marquée par une forme de redevabilité, le *vali-babena* ?

Ces études ainsi que les théories qui s'y rattachent nous permettent de considérer la complexité de l'analyse de la mobilité sociale à Madagascar, d'autant que les contextes culturels varient considérablement d'une localité à une autre. Cet aperçu de l'histoire des structures sociales dans les Hautes Terres ainsi que la nature des liens intergénérationnels nous permet d'apprécier la complexité de la mesure de la mobilité sociale ainsi que de ses déterminants.

2.5. Référents théoriques de l'étude

Après avoir synthétisé l'état des connaissances ainsi que les théories sous-jacentes à la mobilité sociale, nous tenterons de présenter celles qui particulièrement vont constituer les référents théoriques qui vont servir à l'élaboration des outils de collecte d'informations. Nous exposerons également les différentes études et analyses menées dans divers pays, sous diverses disciplines qui concourront à la compréhension de la mobilité sociale à Madagascar. Pour cela, nous avons choisi de les présenter par rapport aux hypothèses retenues dans cette étude.

2.5.1. Hypothèse 1 : Les déterminants de la mobilité sociale

Historiquement, les modalités de mobilité sociale étaient régies par le souverain, qui définissait les statuts sociaux de chaque groupe social constituant la société Merina. Cette société a cependant la particularité d'être une population enracinée, tant sur le plan social que sur le plan territorial, qui s'apparente notamment par un fort maintien des identités et une conservation intergénérationnelle des statuts et des habitats (Raison, 1986).

Cette structure sociale peut notamment s'apparenter à celle de l'ancien régime avant les révolutions en Europe. Mais même si la colonisation et l'indépendance du pays avaient modifié, sur le plan formel, les modalités de changement de statut, ces structures se sont cristallisées dans la réalité où les anciens nobles préservaient un statut privilégié (Razafindralambo, 2008).

Comme nous l'avons vu ultérieurement, les déterminants de la mobilité sociale peuvent intéresser plusieurs disciplines des sciences sociales, et qui vont privilégier certains aspects par rapport à d'autres selon leurs intérêts respectifs. L'économie s'intéresse plus à la mobilité structurelle et économique, tandis que la sociologie aux déterminants sociaux et à l'école. Dans son analyse, Sorokin met l'accent sur le rôle des agences de distribution sociale. En effet, la position sociale des individus est déterminée à partir des fonctions de ces agences, à savoir l'évaluation, la sélection et la distribution¹⁰.

La distinction entre mobilité structurelle et mobilité nette a eu pour effet de complexifier les observations, puisque l'attention ne s'est plus focalisée sur les agences de distribution, mais sur la structure de l'emploi d'un côté, et les déterminants sociaux de l'autre. Tous les sociologues de la mobilité s'accordent à dire que la mobilité structurelle explique la grande part de la mobilité sociale. Cependant, la mobilité nette connaît un regain

¹⁰ Cf. La théorie de la mobilité sociale

d'intérêt dans un contexte où la mobilité sociale a diminué après les trente glorieuses, période de hausse de la production et de la consommation.

Sous l'angle de la sociologie qui s'intéresse principalement aux causes non structurelles de la mobilité sociale, Bourdieu a eu le mérite d'énumérer les trois catégories de déterminants qui regroupent tous les autres déterminants pouvant affecter la position sociale d'un individu. Il s'agit notamment des trois capitaux que sont le capital social, le capital culturel et le capital économique¹¹.

Le capital culturel correspond à l'ensemble des savoirs, savoir-faire et connaissances qui caractérisent les individus et les groupes. La culture générale, le savoir scientifique tout comme les pratiques culturelles en sont des exemples. Le capital économique quant à lui regroupe tout ce qui a trait à l'argent et à la possession matérielle.

Enfin, le capital social désigne les individus constituant le réseau relationnel de chaque personne ou famille. Ce réseau plus ou moins de qualité peut concourir par son influence, ses connaissances, sa fonction, à aider dans différentes circonstances, personnelles (formation, bourse d'études, encadrement, mentoring, etc.) ou professionnelles (stage, emploi, opportunités économiques, etc.).

La théorie du capital humain de G. Becker (1991) rejoint cette théorie de Bourdieu, où il explique ce mécanisme de transmission. Selon Becker, la situation économique d'un individu est le résultat, premièrement de l'héritage biologique et culturel des parents, qui correspond au capital culturel de Bourdieu, mais également des investissements en argent qui sont faits sur lui, qui correspondent au capital économique.

Selon cette théorie, les enfants issus de familles riches réussissent mieux puisque les parents transmettent à la fois un héritage économique, mais également ils investissent sur

¹¹ Cf. Les différentes formes de la mobilité sociale

leurs enfants en matière de santé, d'éducation, et de conditions de logement qui sont favorables au développement de l'enfant.

Les familles pauvres, quant à eux, ne disposent ni d'héritage économique ni de capacité d'investissement dans le capital humain de ses enfants. La pauvreté se transmet ainsi de génération à une autre, et cela à travers l'héritage biologique et intellectuel que les parents transmettent à leurs enfants.

Becker souligne toutefois que même en prenant des mesures (politiques) qui cherche à accroître le capital économique de ces familles, l'efficacité de celles-ci ne peut être garantie dans la mesure où l'usage d'un transfert monétaire n'est pas forcément bénéfique au développement des enfants, car les comportements ne sont pas forcément les mêmes que ceux des familles aisées. De même, plusieurs dimensions entrent en jeu pour les familles riches par rapport à l'héritage (culturel, santé, logement) qui ne se limite pas uniquement au transfert économique.

La « théorie des ressources non économique » de Mayer vient compléter cette théorie de Becker. Selon celle-ci, la pauvreté des parents et le destin des enfants sont le fruit de caractéristiques qui ne sont pas d'ordre économique. La nature de ces caractéristiques peut être variée, allant de déterminants individuels comme la consommation d'alcool ou des capacités intellectuelles limitées, à des événements historiques dans la vie des parents comme avoir un enfant à un âge précoce (Bruniaux & Galtier, 2005).

Mayer parle également d'une autre théorie, la « théorie du bon parent », où les causes de l'échec scolaire et d'un développement éducatif déficient de l'enfant sont dues à la condition économique difficile des parents pauvres, qui se reflète notamment par l'incertitude du revenu. Les conséquences s'illustrent d'abord, au niveau des parents, par un stress ambiant qui va dégrader les relations de couple, et les relations parents-enfants.

Ensuite, au niveau des enfants, cet environnement familial va altérer le développement social, relationnel, scolaire et éducatif, au point où les résultats négatifs vont se produire tant au niveau scolaire que sur le plan (de la mobilité) social. Mayer ajoute

l'influence des valeurs et des normes du groupe social d'origine, à savoir celles des parents, mais également celles de la communauté qui se partagent et se transmettent par le processus de socialisation.

L'environnement socio-économique, enfin, joue un rôle dans les réactions et attitudes des catégories sociales. La situation du marché de travail tout comme la qualité du voisinage est considérée comme un facteur influençant le maintien des enfants dans la même situation que leurs parents.

Bien qu'on les distingue entre eux, ces trois capitaux peuvent cependant avoir des impacts réciproques. Par exemple, fréquenter les meilleures écoles qui vont promouvoir le capital culturel nécessite des moyens financiers importants. Réciproquement, le niveau scolaire détermine le revenu de travail (Gurgand, 2005). L'école, ou l'éducation au sens large du terme constitue un enjeu important dans l'analyse de la mobilité sociale, et représente aussi un levier d'action pouvant être mobilisé pour promouvoir l'égalité des chances.

Nous avons décidé d'observer les apports de ces trois capitaux au cours du cycle de vie familiale d'un individu avec ses parents, c'est-à-dire avant son entrée dans la vie adulte marquée éventuellement par une indépendance et autonomie vis-à-vis de ses parents. En effet, en s'intéressant à la mobilité intergénérationnelle, le cycle de vie au sein du groupe familial d'origine permet de relever les phénomènes, les pratiques, les choix qui ont sculpté l'individu en tant que personne, mais également les orientations à la fois scolaire et professionnelle.

Dans un premier temps, le capital économique par les capacités des parents à investir sur les enfants distingue les catégories sociales entre elles. En effet, des études menées en Amérique du Nord ont montré que le revenu parental est corrélé positivement avec toutes les dimensions du développement de l'enfant : santé, développement cognitif, performance scolaire, etc. De plus, les enfants de familles riches sont plus riches devenus adultes que les enfants de familles pauvres (Mayer et coll., 2002).

Selon Gurgand (2005), l'éducation est devenue le principal vecteur de la reproduction sociale du fait des limites financières qui peuvent faire l'objet de variation selon les catégories sociales. Les classes aisées ayant une marge plus élevée de financement des activités scolaires, permettent à leurs descendants de pouvoir fréquenter les meilleures écoles et leur fournir les meilleurs cours (Bruniaux & Galtier, 2005). Le chômage des parents impacte aussi sur le devenir scolaire des enfants, puisqu'un enfant dont le père a connu le chômage a plus de risque de ne pas obtenir le baccalauréat que les autres (Duée, 2005).

Également, les enfants issus de la catégorie privilégiée bénéficient de meilleurs investissements dans leur développement cognitif et intellectuel, notamment à travers les activités parascolaires comme la danse, la musique ou le sport, ou encore les activités intellectuelles et ludiques comme les clubs d'art ou de théâtre.

Deuxièmement, dans son sens large, le capital culturel comprend toute la culture capitalisée chez l'individu et dont ce dernier va mobiliser à des fins de mobilité sociale. Bourdieu distingue trois états du capital culturel (Jourdain & Naulin, 2011) :

- « à l'état incorporé » qui prend la forme de dispositions, de savoirs et savoir-faire découlant d'un habitus et constitutifs de ce dernier. Dans cette forme, il s'agit de déterminer les actions mises en œuvre par les familles afin de transmettre ces formes de savoirs, à travers la socialisation familiale ;
- « à l'état objectivé », sous la forme de biens culturels (tableaux, livres, dictionnaires, machines...). Sur ce point, l'investissement économique dans les outils et matériels nécessaires au renforcement du capital culturel, soumis à la contrainte du capital économique, permet d'accroître cet état objectivé de capital culturel ;
- et « à l'état institutionnalisé », sous la forme de titres scolaires qui se matérialisent par les diplômes, les certificats de formations, ou encore les ordres de mérite.

Concernant l'état incorporé, la compétence culturelle est transmise très tôt chez les enfants, par l'immersion de ces derniers dans un environnement social cultivé. Le capital social s'autoalimente, s'accumule au fil du temps, et permet aux enfants initiés dès le plus jeune âge d'incorporer et d'intérioriser ces pratiques. De même, ce même environnement va leur permettre de déployer, d'extérioriser ces pratiques incorporées, ce qui définit le concept d'*habitus*.

L'investissement parental dans l'éducation de l'enfant et dans le métier de parent (Poncelet et al., 2019; Tazouti, 2014), de leur rôle dans le développement de la petite enfance jusqu'à l'âge adulte, et surtout de la socialisation parentale qui se traduit par le transfert des pratiques culturelles d'une génération à une autre sont des aspects qui déterminent les positions sociales futures.

Les compétences des parents influencent sur la performance scolaire des enfants. Le capital économique et le capital culturel sont fortement liés aux trajectoires scolaires. Si le capital culturel peut être mesuré par les diplômes, c'est bien les compétences (lecture, calcul, etc.) qui ont le plus d'effet sur les enfants (Murat, 2009). Des différences importantes existent aussi selon les diplômes des parents, le revenu du ménage et ses pratiques culturelles.

Une approche objective concernant l'état institutionnalisé nous amène à mesurer les performances scolaires (appréciation des notes) sanctionnées par les diplômes afin de rendre compte de ce capital. Toutefois dans la pratique et pour rendre opérationnel ces diplômes, l'utilisation efficiente de ces savoirs intériorisés nous amène à nous interroger sur la capacité des individus à mobiliser efficacement ceux-ci, ce qui nous conduit à différencier savoirs théoriques et savoirs procéduraux (Malglaive, 2005), ou plus communément, savoir et savoir-faire.

Notre étude cherche à montrer une éventuelle distinction entre les individus issus de milieux différents, par rapport au renforcement de ce capital culturel par l'éducation au niveau scolaire avec le rôle parental dans l'appui à la scolarité. Les conséquences seront appréciées par la position sociale de l'individu en question par rapport à l'origine sociale.

À la suite des recherches se reposant sur plusieurs résultats d'études, Tazouti (2014) retient dix dimensions qui se réfèrent à l'implication parentale dans la scolarité de leurs enfants. Ces dimensions sont notamment distinguées entre les différents cercles sociaux : à domicile, à l'école et en communauté. L'implication parentale à domicile comprend :

- L'aide et l'encadrement du travail scolaire de l'enfant à domicile ;
- Le soutien parental à l'enfant concernant le travail scolaire ;
- La communication parents-enfants à propos de l'école ;
- Les aspirations et les attentes des parents envers la scolarité de l'enfant ;
- Le temps que les parents consacrent par jour au suivi du travail scolaire de l'enfant.

Quant à l'implication parentale à l'école, il s'agit de :

- La communication parents-enseignants concernant le travail scolaire de l'enfant ;
- La participation des parents à des réunions organisées par l'école ;
- La participation des parents à la vie de l'école ;

Et en troisième lieu, l'implication parentale dans la communauté comprend :

- La participation des parents dans des organes officiels (comités scolaires, associations de parents...) ;
- Les échanges avec les autres parents.

Ces indicateurs nous permettent de mesurer le niveau d'implication des parents dans la scolarité des enfants. Une question subsiste toutefois sur le rôle des mères quant à la réussite scolaire des enfants. Si le partage des tâches domestiques constitue le « nœud des

inégalités hommes-femmes »¹², il semble intéressant cependant de connaître si des différences existent entre la réussite scolaire des enfants et l'implication différentielle du père et de la mère dans leur éducation.

Enfin, le capital social s'intéressera plus à l'apport des connaissances familiales, du réseau social de la famille quant à la position sociale de chacun. En effet, la largesse et la qualité du réseau constituent un atout majeur pour franchir les étapes du développement vers l'âge adulte, en passant par les cursus scolaires et académiques, à la recherche de stage et de travail. « *Un agent dispose d'un capital social d'autant plus important que l'étendue de son réseau relationnel est plus grande et que les personnes avec lesquelles il est en relation sont elles-mêmes plus fortement dotées en capitaux économiques et culturels* » (Jourdain & Naulin, 2011).

Il existe plusieurs conceptions du capital social. Plusieurs recherches l'assimilent souvent aux différentes relations au niveau d'une société, ces relations qui viennent favoriser la confiance et l'harmonie dans le but d'un bien-être collectif (OCDE, 2003). La conception de Bourdieu s'en rapproche néanmoins, mais se situe au niveau de la famille et/ou de l'individu.

Woolcock d'ailleurs, distingue trois types de capital. Le premier se réfère aux relations aux liens d'attachement entre familles, le second à des liens d'acointance entre amis, collègues et associés, et le troisième les liens de contact entre les différentes couches sociales que chaque individu accède. Woolcock associe dans ce dernier type de lien la capacité qu'ont les individus à mobiliser ressources et informations qui sont en dehors de leurs groupes sociaux (idem).

La famille est considérée comme le premier socle du capital social, regroupant des individus liés par un attachement mutuel, et qui est source d'avantages pour ses membres. Cette conception nous renvoie à celle de la transmission du capital culturel, puisque les

¹² Kremer P. (2001), *Travail et emploi des femmes*, La Découverte, coll. « Repères »

parents font également figure de ressources pour les enfants, en étant source d'apprentissage, d'aide qui vont stimuler la réussite scolaire.

Les établissements scolaires ainsi que les organismes de formations constituent des lieux de rencontre pouvant élargir le capital social, et cela à tout âge de la vie. Les écoles, les universités, les centres de formation pour adultes, les organisations professionnelles, etc. Ces organisations facilitent le renforcement des liens de ses membres, dans la mesure où leurs approches favorisent la mise en commun des compétences et des savoirs, la relation synergique et l'ouverture à l'interculturalité.

Certains le conçoivent dans une logique instrumentalisée dans le but d'obtenir des résultats (Coleman, 1988), d'autres insistent sur le caractère désintéressé qui vise plutôt des actions collectives pour réaliser des objectifs non monétaires (Hirschman, 1984). Ce qui est important à retenir à partir de ces diverses conceptions, c'est l'investissement dans ce capital pour aboutir à la création d'un réseau social (individuel ou familial) qui va permettre de faciliter l'atteinte des objectifs.

Une définition retenue du capital social renvoie à la notion de réseau partageant les mêmes valeurs, et qui œuvre dans l'intérêt du groupe (OCDE, 2003). Il constitue une ressource dans laquelle chacun investit dans le but d'atteindre des objectifs, de tirer avantage de cette association, de faciliter l'accès à certains privilèges qui ne peuvent être obtenus à partir de ses ressources individuelles. Il dépend des actions menées par les individus qui la constituent, où la confiance, la réciprocité, les liens d'attachement et d'accointance font office de ciment renforçant la cohésion du groupe.

Le capital renvoie donc à tout lien social susceptible d'apporter des avantages dans la trajectoire sociale d'un individu, un réseau dynamique qui évolue au court du temps, des rencontres et des actions entrepris par chacun. Nous nous sommes intéressés particulièrement au capital social en tant que ressources pour la mobilité sociale, c'est-à-dire, son apport dans la définition de la position sociale d'un individu.

Runyan démontre l'importance qu'apportent les liens entre mères et enfants, sur son développement affectif et relationnel. Il ajoute d'ailleurs que le capital social des parents profite à leurs enfants (Runyan et coll., 1998).

Le capital social aide à la recherche d'emploi, dépendant de la diversité des personnes avec qui chaque individu peut compter (OCDE, 2003). Selon une étude, il existe deux types de capital social : le *preexisting social capital* qui correspond au réseau déjà constitué avant la recherche d'emploi, et le *self-created social capital* qui désigne le capital social que l'on constitue afin d'obtenir tel ou tel emploi (George & Chaze, 2009).

Les résultats sur les femmes migrants provenant de l'Asie du Sud vers Toronto aux États-Unis montrent que le capital social préexistant offre une facilité quant à la recherche d'emploi, à l'acquisition d'informations relatives au marché du travail ainsi qu'à l'orientation professionnelle. Le capital social autoconstitué sert plutôt à trouver un travail qui correspond plus au domaine d'expertise de chacun.

D'autres études montrent que la dotation en capital social de qualité procure des informations relatives au domaine professionnel et permet une influence qui soit bénéfique à l'individu. De même, le capital social définit dans une certaine mesure le salaire et le prestige (Mouw, 2003). Aussi, l'importance du capital social dans la recherche d'emploi croît avec l'âge de l'individu : les personnes âgées en difficulté sur le plan professionnel ont plus besoin de mobiliser leur capital social pour accéder à un emploi (Gayen et coll., 2019).

Enfin, nous observerons la position sociale de la femme dans la société malgache à travers le rapport de force dans le couple (Singly, 1977), du statut de son mari (Kaufmann, 2017), ou d'un point de vue individualiste, par rapport à une position sociale issue des trois capitaux.

Ce tour d'horizon autour des trois capitaux que sont le capital économique, culturel et social nous a permis de justifier l'importance à accorder à ces déterminants qui vont, par la suite influencer la position sociale selon la combinaison de ceux-ci, ou selon que l'on mobilise tel ou tel capital par rapport au contexte et à l'objectif parcouru. Nous aborderons

dans une deuxième sous-section les théories mobilisées par rapport à la question de la stratification sociale.

2.5.2. Hypothèse 2 : La stratification sociale : entre revenu et imaginaire de la réussite

La question de la stratification sociale représente un aspect essentiel à la mobilité sociale. Nous avons ultérieurement parlé des différentes manières pouvant permettre la différenciation et la stratification sociale. Dans la pratique, la définition de cette stratification repose souvent sur des conventions implicites entre les disciplines et/ou institutions de recherches.

Le statut professionnel fait office de strate privilégiée qui recouvre à la fois salaire et prestige. Cependant, dans le contexte de notre étude, l'emploi peut ne pas suffire, voir ne pas correspondre, au sens commun de la stratification sociale entre les individus d'une population.

L'utilisation des CSP a été motivée par sa capacité à regrouper les attributs distinctifs des catégories sociales entre elles, comprenant notamment le prestige et surtout le revenu. Les CSP, quoique très applicables sur le plan pratique, présentent quelques défauts par rapport à sa validité dans notre contexte, comme déjà mentionner ci-dessus. Nous avons retenu deux types de stratification sociale, afin de permettre une meilleure appréciation du réel, et afin rendre compte de la réalité malgache tant au niveau objectif que subjectif.

D'abord, sur le plan objectif, la tendance mondiale surtout dans les études économiques tend à considérer le revenu comme variable stratifiant la population. Ceux ayant un revenu élevé sont classés parmi la catégorie supérieure, un revenu modeste est synonyme quant à lui à l'appartenance à une classe moyenne, et un faible revenu à la classe populaire.

Cependant, distinguer les limites entre ces revenus reste arbitraire, et s'en tenir uniquement aux indicateurs des institutions internationales ne saurait véritablement traduire la réalité de la stratification sociale.

Ainsi, pour pallier cette insuffisance, la mesure subjective consiste à s'appuyer sur les idées et représentations sociales qui définissent les imaginaires sociaux de la réussite, et réciproquement de l'échec social. Pour cela, nous nous sommes appuyés sur la théorie des feux de camp de Halbwachs déjà développé 1.9.2 ci-dessus.

Selon Rajaonah, les anciens nobles de la période de la royauté à Madagascar ont su maintenir leur statut social en accaparant les rôles privilégiés dans la nouvelle structure sociale instaurée par la France durant la colonisation. Ce maintien a permis aux descendants de ces familles de se maintenir dans l'élite gouvernementale malgache durant des décennies (Rajaonah, 2003).

Cette catégorie sociale a ainsi depuis longtemps fait l'objet de convoitise. Toutefois, selon Banégas et Warnier (2001), de nouvelles figures se sont émergées dans les imaginaires de la réussite sociale en Afrique. L'image du pouvoir et de la politique s'est progressivement détériorée suite à des événements de crise, de violence, de corruption, à l'incapacité des gouvernements à sortir leurs pays de la pauvreté, à la mondialisation culturelle et économique.

Ces anciennes figures du pouvoir qui incarnaient la compétence et la méritocratie voyaient leurs côtes se dégrader aux yeux du public, où d'autres figures émergent et prennent le dessus dans nos représentations sociales de la stratification : sportifs, musiciens, leaders religieux (idem). Beaucoup sont convaincus qu'il y a d'autres voies qui mènent vers le succès que ce qui a été longtemps admis dans nos pensées, en l'occurrence le pouvoir politique ou l'administration publique.

Les commerçants *móodu móodu* du Sénégal montrent par exemple que ce sont des capacités à la débrouille, de l'esprit d'initiative qui incarne de nouvelles voies vers la réussite sociale, faisant évoluer les régimes de subjectivité (idem). Les voies classiques, à savoir les

diplômes et le capital social, sont ainsi mises en concurrence avec de nouveaux itinéraires sociaux. Les représentations sociales de la réussite varient d'une société à une autre, et au sein même d'une société, une multitude de conceptions, de degrés de réussite tend à complexifier sa définition et ses limites.

Ces auteurs parlent de cultures matérielles du succès fondées sur la mise en valeurs d'objets emblématiques, de pratiques culturelles ostentatoires qui s'illustrent par les vêtements, la consommation, le style de vie. Cependant, cette conception peut mettre hors-jeu certains individus qui, selon d'autres critères, connaissent du succès, mais ne participent pas à cette forme de culture axée sur la matérialité. Il peut toutefois servir d'outils d'identification des représentations sociales dominantes en matière de succès, de la mesure subjective de celle-ci ainsi que des indicateurs qui peuvent servir à compléter d'autres mesures objectives.

Selon Bourdon et al., les normes véhiculées par ces figures sociales de la réussite permettent une évaluation des positions et des attributs, des différentes configurations de ces normes sur différents aspects : savoir, prestige, articulation entre diplôme et emploi, etc. Ces figures sont également variées, allant du chanteur de rock au sportif professionnel en passant par l'entrepreneur-inventeur (Bourdon et al., 2016). Toute cette diversité nous amène à penser que la mesure de la mobilité sociale ne peut uniquement reposer sur des critères objectifs tels que le statut professionnel.

Sur le plan culturel dans *La distinction* (2007), Bourdieu fait une étude approfondie des mécanismes de la distinction sociale et montre comment la société établit des hiérarchies culturelles. Il en ressort ainsi quelques points clés, notamment la notion de « champ culturel » qui évoque les domaines auxquels les individus se mettent en compétition pour avoir le pouvoir symbolique (ex. l'art, la musique, la littérature, etc.). C'est en accumulant et en mettant en valeur du capital culturel que chacun gagne du prestige et de la reconnaissance.

Bourdieu explore la manière dont les individus jugent les goûts et les pratiques culturelles des autres. Il montre comment ces jugements sont influencés par la culture et la classe sociale. Les gens ont tendance à valoriser les goûts et les pratiques culturelles qui

correspondent à leur capital culturel et à déprécier ceux qui ne le sont pas. De même, les individus issus de milieux sociaux favorisés ont tendance à accumuler davantage de capital culturel et à obtenir une plus grande reconnaissance sociale que ceux issus de milieux défavorisés.

Bourdieu estime que la « lutte symbolique » est un élément central de la société. Les individus et les groupes sociaux se disputent le pouvoir symbolique, qui se traduit par une reconnaissance, un prestige et une autorité dans le domaine culturel. Les analyses précédentes complètent cette analyse de Bourdieu sur la distinction, car la lutte symbolique s'inscrit dans une dynamique qui évolue au fil des années, où d'autres formes de culture, de pratique, de goût peuvent changer de position dans la hiérarchie des valeurs et des normes.

Concilier stratification objective et stratification subjective figure parmi les ambitions de ce travail. L'incapacité des CSP à rendre compte de la réalité sociale nous a amenés à adopter une approche qui s'intéresse davantage aux indicateurs universels de la mesure de la réussite, ou du moins, d'un de ses déterminants essentiels à savoir le revenu.

Pour pallier cependant son déficit, nous nous sommes intéressés à définir, à partir de la théorie du feu de camp de Halbwachs, les figures sociales de la réussite qui définissent par leurs normes et leurs pratiques culturelles, le cercle concentrique du feu de camp, reflétant la vie sociale la plus intense dans nos imaginaires sociaux.

Qui sont-ils ? Correspondent-ils à la stratification basée sur le revenu ? À partir des études de Banégas et Warnier (2001), de Bourdon et al. (2016) complétées par les études de Bourdieu sur *La distinction* (2007), nous tenterons de voir quels sont les éléments qui permettent justement aux individus de faire une distinction sociale dans la société, éclairant, voir, complétant les études basées sur des critères objectifs tels que le revenu.

Nous verrons dans une troisième sous-section la question des stratégies de mobilité sociale adoptées par les familles et/ou les individus afin de s'élever dans la hiérarchie sociale, ou de se maintenir à une position privilégiée.

2.5.3. Hypothèse 3 : Stratégies de mobilité sociale

Dans toute société démocratique, l'égalité des chances est un principe qui permettrait de s'affranchir du déterminisme social. Cet idéal vise à récompenser ceux qui s'investissent d'efforts à l'atteinte de leurs objectifs : la méritocratie. Les inégalités sociales qui en découleraient seraient ainsi le fait du libre arbitre de chaque individu. Le statut d'origine, notamment celui des parents, n'impacterait pas, ou du moins peu, à la position sociale ainsi atteinte. Dans cette société, chacun dispose d'une chance égale pour atteindre leurs objectifs de vie. Cependant, dans les faits cette égalité reste un idéal utopique.

Bourdieu à travers le concept de la « violence symbolique » montre que, l'école qui devrait initialement promouvoir cette égalité, tend à légitimer les pratiques culturelles de la classe dominante. La réussite scolaire reste, en ce sens, tributaire de l'origine sociale. Si les mesures politiques visent à réduire ces inégalités, nos réflexions s'intéressent tout d'abord à ce que la population en pense afin de donner un sens aux stratégies mises en œuvre par chacun pour atteindre leurs objectifs.

Se rapproche-t-on de cet idéal ou bien l'origine sociale reste le déterminant significatif de l'avenir des enfants ? Notre conception de la justice sociale se rapproche-t-elle de la méritocratie ? Ou bien sommes-nous convaincus d'un déterminisme social difficilement modifiable par nos facultés et décisions ?

Une étude récente en France a montré que les Français ont un avis partagé sur la question, et cela selon la catégorie sociale d'origine. La classe moyenne croit plus par rapport aux autres à la méritocratie scolaire et à la fonction émancipatrice de l'école vis-à-vis de son origine sociale, prenant ainsi à contrepied les idées de Bourdieu.

Également, ceux qui détiennent des diplômes « intermédiaires » croient plus en l'efficacité de l'école sur l'égalité des chances que les autres. Cette étude montre également que, les croyances en l'égalité des chances affectent les attentes sociales en matière de reconnaissance des mérites : moins l'on croit à l'égalité, moins on croit en l'efficacité des efforts, et réciproquement (Forsé & Parodi, 2016).

Cette étude rejoint les idées de Boudon sur les stratégies scolaires, où il parle notamment de l'arbitrage entre risque d'échec et chance de réussite. Les classes populaires ont relativement plus de risque d'échec que les classes aisées, d'où le choix d'un parcours scolaire moins ambitieux comme les parcours professionnels, et qui ne nécessite pas autant de temps qu'une formation générale et universitaire. Ce qui n'est pas le cas des classes aisées convaincu des bénéfices des longues études et du choix du parcours académique.

L'analyse du choix des établissements scolaires par les parents est à comprendre à partir de la mobilisation des ressources disponibles, dont les ressources culturelles et économiques sont les plus importantes (Zanten, 2009). Deux autres ressources complémentaires viennent s'y additionner, bien que difficilement objectivables, mais agissent mutuellement avec les deux ressources citées plus haut : le capital temps, et le capital moral des parents, surtout de la mère (idem).

Le choix des parents peut également faire suite à une forme de médiation collective avec leurs enfants. Ces derniers étant influencés par leurs milieux sociaux, à savoir les parents eux-mêmes, la famille et la communauté, et d'un autre côté les offres éducatives par les établissements scolaires disponibles et de la régulation politique locale par les orientations politiques en matière d'éducation (idem). La négociation familiale débouche ainsi sur un choix à la fois stratégique, mais aussi tenant compte des aspirations des individus concernés par rapport à la construction de leurs identités.

Les stratégies de mobilité individuelle sont motivées par la volonté des acteurs à acquérir un statut social plus valorisant, aux dépens d'un statut social initial qui ne leur fournit pas une identité sociale positive, et dont la structure sociale renvoie à une position de dominée dans la hiérarchie (Baugnet, 2001).

La croyance ou non en la méritocratie peut également motiver d'autres formes de stratégies : matrimonial, migration, emploi, etc. Les stratégies de mobilité sociale sont au milieu d'une rationalité instrumentale des parents qui cherchent pour leurs enfants, de meilleures conditions socio-économiques, et donc une ascension sociale, et de la rationalité

cognitive des individus eux-mêmes (enfants, jeunes adultes) qui prennent connaissance de l'environnement dans lequel ils vivent afin d'agir en conséquence.

Les transferts financiers issus de la migration peuvent également être des stratégies de mobilité sociale. La stratégie migratoire peut se décomposer en un enchaînement de stratégies complémentaires et séquentielles, allant du parcours éducatif, de l'insertion professionnelle, de la stratégie matrimoniale et résidentielle (Oso Casas, 2002). Les facteurs agissant sur les ressources économiques et sociales des familles figurent parmi les stratégies adaptatives favorisant la résilience familiale (Castro & LeBlanc, 2019).

Une forme de redevabilité envers sa famille étant resté au pays, et un moyen d'acquérir un statut d'indépendant constituent des motifs importants pour les migrants maliens, diplômés et résidents en France de devoir s'acquitter de ses dettes intergénérationnelles, mais également de maintenir ou d'améliorer un certain statut social de la famille (Mahut, 2013).

D'autres transferts monétaires prennent la forme de solidarité intergénérationnelle, le cas de Sandrandahy, une zone rurale des hautes terres malgaches, où la jeune génération se charge de constituer les ressources monétaires à travers la migration vers les villes, et les parents âgés du maintien et de l'entretien du patrimoine familial (Rakotonarivo, 2010).

L'analyse de Bourdieu se différencie de celle de Boudon dans sa conception de la notion de stratégie. Pour Bourdieu, la stratégie de mobilité est une activité inconsciente issue d'un habitus de classe, contrairement à l'individualisme méthodologique de Boudon où la stratégie est une activité consciente animée par des objectifs précis. Bourdieu identifie notamment la stratégie matrimoniale qui était prépondérante dans les sociétés précapitalistes, afin de préserver le patrimoine familial (Jourdain & Naulin, 2011).

À travers le mariage, les familles font figure d'instances d'orientation, d'agents matrimoniaux de reproduction sociale pour maintenir le statut privilégié de celles-ci. La reproduction de l'ordre social s'est de plus en plus reposée sur l'institution scolaire dans nos sociétés actuelles. Cependant, les stratégies scolaires, bien que plus prépondérantes

aujourd'hui, n'effacent pas complètement les stratégies matrimoniales de reproduction mise en œuvre par les familles des classes aisées (idem).

Dans la conception, active de la stratégie matrimoniale, le choix du conjoint, bien qu'en apparence relevée d'un sentiment amoureux, dissimule des stratégies qui mettent en jeu des intérêts personnels et collectifs. Les familles ont depuis longtemps joué un rôle déterminant dans le mariage de leurs descendants. Si ces pratiques ont fait place aux stratégies scolaires aujourd'hui, le choix du conjoint reste toujours au cœur d'un arbitrage à la fois au niveau de la famille et au niveau individuel, qui peut parfois s'opposer (Belhadj, 2003).

Le concept d'homogamie qui se traduit par le choix du conjoint appartenant au même groupe social a été vérifié par des études menées par A. Girard en 1964, confirmé par les études de Bozon et Héran en 1989 : *« L'on constate que (taux supérieurs d'au moins 50 % à la moyenne) les artisans associent leurs enfants avec des enfants d'artisans, les commerçants avec des commerçants, les ingénieurs avec des ingénieurs, les instituteurs avec des instituteurs, les ouvriers qualifiés de type industriel avec des ouvriers qualifiés de type industriel, les ouvriers qualifiés de type artisanal avec des ouvriers qualifiés de type artisanal, les ouvriers non qualifiés de type industriel avec des ouvriers non qualifiés de type industriel, etc. L'homogamie est particulièrement forte aux deux extrémités de l'échelle sociale »* (Kaufmann, 2017).

Si autrefois le processus d'homogamie a été contrôlé par les familles à travers une transmission intergénérationnelle de capitaux, elle est mise en œuvre aujourd'hui au sein même du couple par la proximité sociale qui se traduit par le croisement du statut acquis, comprenant les capitaux économiques et culturels accumulés par chaque individu, incluant ainsi l'héritage et le fruit de leurs propres efforts (idem).

Une mise en garde est cependant à faire, puisqu'une part importante des unions est également hétérogame. François de Singly donne l'exemple de la dot scolaire chez la classe ouvrière, liée à des stratégies de mobilité. Plus une fille dispose d'un capital scolaire

supérieur à son groupe d'origine, plus elle a de chances que son mari s'éloigne par sa position sociale, de son père (idem).

À partir de ces théories, nous essaierons ainsi de déterminer, par rapport aux catégories sociales et par rapport aux croyances, quelles stratégies, conscientes ou non, sont les plus adoptées, de déterminer à quel niveau le choix du conjoint se décide, et de déterminer si la règle de l'homogamie reste valide dans le contexte malgache.

Conclusion du chapitre 2

Dans ce chapitre nous avons principalement vu les différentes théories relatives à la mobilité sociale et ses concepts sous-jacents, notamment la question de la stratification sociale où nous avons passé en revue diverses notions comme les castes, les classes ou encore les ordres, et les CSP comme mesure de la mobilité sociale.

Nous avons poursuivi avec les différentes théories relatives aux causes de la mobilité sociale, et plus particulièrement, de la reproduction sociale, partant des analyses marxistes, en passant par Sombart pour finir avec Bourdieu. Nous y avons également présenté l'état de la mobilité sociale dans le monde selon différentes études, qui présente une grande diversité selon les pays.

Nous y présentons ensuite la société *Merina* comme champ d'études de notre recherche et de ses perspectives historiques relatives à la hiérarchie sociale et aux règles de mobilité. Nous terminons le chapitre avec les référents théoriques de nos hypothèses, présentant des analyses et des études faites sur la question, notamment en rapport avec les déterminants de la mobilité sociale selon les différentes disciplines et les approches choisies, et principalement des trois capitaux développés par Bourdieu.

Nous y présentons d'autres théories complémentaires comme celui de capital humain de Becker, ou des ressources non économiques et la théorie du « bon parent » de

Mayer. Nous poursuivons avec la stratification sociale avec notamment les études de Bourdieu, avec les hiérarchies culturelles, mais également d'autres études concernant notamment le changement de figures sociales de la réussite, ou encore de la lutte symbolique des pratiques culturelles.

Dans le chapitre suivant, nous aborderons les considérations d'ordres méthodologiques pour développer notre démarche de collecte de données et les instruments dont nous avons eu recours pour cela. Nous y aborderons également la stratégie d'analyse pour finir avec le déroulement de la collecte des données.

Chapitre 3. Considérations d'ordre méthodologiques

Les chapitres précédents nous ont permis de définir le concept de mobilité sociale, de relever ses théories à partir desquels on a déterminé les questions sous-jacentes à son application dans notre recherche. Par son essence, le thème touche plusieurs domaines de la réalité sociale, qui concourent conjointement à la détermination du statut social de chaque individu.

L'on retient généralement, des théories établies, le poids de l'origine sociale qui vont conditionner, déterminer, voir prédire la trajectoire probable de chacun : les catégories supérieures auront moins de difficultés à maintenir leur statut ou éventuellement, pousser leurs descendants vers une ascension sociale fait qui est moins évident pour les catégories moyennes et populaires.

Notre problématique s'oriente autour de la réflexion sur les déterminants mêmes de la mobilité sociale, de sa mesure, de sa compréhension dans un contexte sociohistorique différent de celui des pays industrialisés. Les révolutions politiques et économiques qu'ont connues les pays de l'Europe de l'Ouest ont favorisé la naissance d'institutions qui ont pu soutenir sur le long terme une croissance et favoriser les innovations que le monde connaît aujourd'hui.

La structure de l'emploi dans ces pays a évolué faisant naître de nouvelles compétences, de nouveaux domaines d'études, avec les innovations technologiques et l'avance de la science. La mobilité structurelle qui fit suite montre que la grande fluidité sociale correspondait à des périodes de croissance (Peugny, 2007).

Le contexte malgache est cependant bien loin de ce type de mobilité structurelle. Nous avons donc posé comme objectif de cette recherche de comprendre le mécanisme de la mobilité sociale à Madagascar, dans une perspective sociologique qui va s'intéresser plus particulièrement à l'aspect non structurel des mouvements sociaux.

Le contexte malgache est cependant pluriel, où chaque région, chaque communauté, chaque espace peut avoir des règles, implicites et/ou explicites, de mobilité sociale. Pour cette recherche nous avons décidé d'étudier le phénomène auprès d'individus vivant et/ou travaillant dans la capitale malgache, afin d'établir des liens entre la position sociale de ces derniers et les différentes caractéristiques que l'on a pu observer chez eux.

Dans ce troisième chapitre, nous présenterons la méthodologie de cette étude, en justifiant notre choix d'adopter une approche subjective de la mobilité sociale, et ensuite du choix de l'individu en tant qu'unité d'analyse. Nous poursuivrons avec les paradigmes de la recherche en observant à partir du paradigme structuraliste de Bourdieu et de l'individualisme de Boudon, la réalité vécue par les participants à l'enquête.

Nous parlerons également du choix de la stratégie d'analyse qualitative qui est la recherche descriptive interprétative. Après la posture épistémologique, de la démarche intellectuelle, nous aborderons les outils et instruments de collecte et de mesure empirique. Nous y développerons donc nos choix épistémologiques pour finir avec la présentation du déroulement de la collecte de données, allant de la pré-enquête, de l'enquête narrative en passant par l'élaboration du guide d'entretien et présentons enfin l'accès aux personnes-ressources.

Ce chapitre sera donc consacré à la démarche méthodologique choisie et entreprise dans ce travail de thèse, à son élaboration et à sa justification par rapport à l'objectif établi, afin de collecter les informations qui pourront servir à comprendre le mécanisme de la mobilité sociale, notamment ses déterminants les plus significatifs et l'espace social où s'opèrent ces mouvements. Pour ce faire, un certain nombre de questions se posent pour nous éclaircir sur cette démarche.

3.1. De la mobilité subjective aux trois formes de mobilité sociale

Les études sur la mobilité sociale se basent généralement sur des mesures intergénérationnelles des mouvements sociaux qui consistent à comparer le statut professionnel d'un individu à celui de son ascendant. Il n'est cependant pas absolu que le

statut professionnel suffise à définir le statut social de chacun, qui englobe d'autres aspects et caractéristiques et qui diffère selon la culture, les représentations sociales ou encore, le niveau de développement.

Dans un souci d'objectivité, certes, le statut professionnel semble être un parfait indicateur pour en rendre compte dans la mesure où celui-ci suppose également la détermination d'autres indicateurs tels que le revenu ou le niveau scolaire.

Cependant, comme l'a souligné Sorokin dans son étude, la catégorie professionnelle peut ne pas suffire à rendre compte de la position sociale d'un individu. Il distingue pour cela la notion de « classe sociale », plus large qui suppose une même position hiérarchique dans les dimensions économique, sociale et politique, et la notion de « strate sociale », plus théorique qui suppose une seule dimension.

Les catégories socioprofessionnelles par leur capacité à converger d'autres indicateurs permettent une mesure fiable de la mobilité sociale. Ce n'est pas toujours le cas lorsqu'il s'agit de mesurer la mobilité sociale dans des contextes autres qu'occidentaux, des contextes pluriels, africains, différents de ceux des pays développés, et où la dimension sociale est dominante.

Afin de définir l'indicateur de mesure, nous avons opté pour une approche subjective de la mobilité sociale afin d'appréhender les mouvements sociaux perçus par les personnes-ressources : mesure-t-on la mobilité sociale par le statut professionnel, le revenu, la possession ou d'autres indicateurs ?

Ces personnes définiront leurs propres expériences de mobilité (ascendante, descendante, nulle) à partir d'indicateurs qu'elles jugeront pertinents.

À cet effet, les trajectoires sociales qui définiront les origines sociales de chaque individu, de leurs parcours scolaires, des professions des parents, des pratiques parentales et éducatives, ainsi que les différentes stratégies qui sont adoptées à des fins de mobilité, seront relevées, et constitueront l'objet de l'observation afin d'établir des liens entre la position sociale d'un individu donné, avec ces différents déterminants.

3.2. L'individu comme unité d'étude

Sorokin dans sa définition de la mobilité sociale distinguait la mobilité individuelle de la mobilité collective. Les études sur le thème s'intéressent moins à cette question de mobilité collective qui concerne surtout l'étude de groupe d'individus ayant vécu un évènement commun. La mobilité individuelle reste un aspect privilégié des études menées sur la question, où il est mesuré soit la différence de position sociale entre un parent et un descendant, soit durant le parcours professionnel d'un même individu.

À la lecture des différentes études, le statut du père est prioritairement considéré pour définir l'origine sociale. De même, le statut du ménage est défini par ce même paramètre. Cependant, en analysant la trajectoire sociale des individus, d'autres déterminants relatifs au statut de la mère, des sources de revenus ou encore de l'environnement social vécu durant la petite enfance peuvent éventuellement faire l'objet d'analyse et d'interprétation afin d'établir des liens de causalité au statut atteint par chaque personne.

Les données recueillies dans cette étude nous permettront d'avoir un panorama des différentes causes, des déterminants, et éventuellement des événements singuliers qui ont pu expliquer telle ou telle position sociale. Également, nous aurons des interprétations subjectives sur la notion de mobilité sociale, ce qui est perçu effectivement par les individus ressources ayant vécu les expériences de mobilité.

3.2.1. Le corpus de l'étude

Le corpus de l'étude se définit comme étant le support sur lequel la recherche puisera ses sources d'informations, l'objet sur lequel porteront l'investigation et l'analyse de l'étude entreprise. Selon N'Da (2015), c'est la matière qui sera travaillée afin d'y extirper des informations qui seront analysées, organisées, structurées. Bien que le corpus puisse être constitué de textes littéraires, il peut également désigner d'autres formes de sources d'informations comme des enregistrements vidéo ou sonore.

En sociologie, il est généralement constitué, recueilli, assemblé expressément pour répondre à l'objectif de l'étude. Les données de terrain qui sont collectées constituent un exemple de corpus souvent utilisé pour la recherche en sciences sociales. Dans notre cas, l'étude sur la mobilité sociale cherche à la comprendre dans le contexte malgache, à partir des trajectoires sociales façonnées par des choix et des stratégies individuelles, s'inscrivant dans un environnement à la fois social et géographique.

Chaque individu qui expérimente une forme de mobilité sociale pourra relater sa trajectoire sociale. Nous tenterons à cet effet d'identifier le contexte, les faits, les choix contenus dans leurs descriptions, qui semblent déterminants dans l'explication d'une position sociale donnée. Le corpus de l'étude sera donc constitué des réponses aux questions posées avec l'aide d'un guide d'entretien, ces réponses qui seront condensées, puis analysées et interprétées.

3.2.2. Le milieu ou le champ de l'étude

La réflexion sur la mobilité sociale est généralement inscrite dans un contexte géographique et social. Les études sont menées au niveau d'un pays pour la plupart. Nous avons opté pour une approche différente dans cette étude en nous penchant tout d'abord sur un contexte plus restreint, au niveau d'une ville, d'une agglomération, celle d'Antananarivo.

Ce choix est motivé par une volonté de vérifier la cohérence (*ou* l'incohérence) des théories et des analyses déjà établies, dans un contexte différent des pays occidentaux. Également, en prenant compte de la mosaïque culturelle de Madagascar, il n'est pas concevable à priori de parler de mobilité sociale, d'une manière unique dans toutes les régions. Cette étude fait ainsi figure de recherche exploratoire qui précède à des analyses futures, plus larges sur la question, en proposant une approche méthodologique prenant en compte les particularités sociales.

L'histoire des structures sociales de la capitale nous renseigne sur les représentations qui se sont maintenues dans nos imaginaires sociaux, depuis la période précoloniale jusqu'à nos jours. Il est cependant important de définir le milieu géographique

où cette étude va se faire afin de préciser les caractéristiques qui intéressent la question de la mobilité sociale.

Sur le plan géographique, les anciennes structures sociales héritées de la période de la royauté à l'*Imerina*¹³, ont structuré la ville en des zones où deux se distinguent particulièrement : la ville haute où les anciens groupes statutaires privilégiés résident, et la ville basse peuplée par la couche inférieure de la société (Fournet-Guérin, 2001). Cette distinction nous renseigne sur le lien qui existe entre statut social et lieu de résidence. De nos jours, malgré la complexité apportée par la migration et l'accroissement démographique, ce lien reste pertinent. Nous avons donc considéré dans notre méthode de collecte des données cet aspect géographique afin de vérifier la force de ce rapport.

En nous référant aux données officielles, Antananarivo Renivohitra, capitale de Madagascar, compte aujourd'hui près de 1,274 millions d'habitants (INSTAT, 2020). Elle exerce cependant une place centrale comptant près de 35% de la population de la région Analamanga¹⁴, se traduisant par une forme de concentration de population, de polarisation d'activité et de flux pendulaire au sein de l'aire urbaine¹⁵, constituée principalement avec elle par les districts d'Antananarivo Atsimondrano et d'Antananarivo Avaradrano. Ces deux derniers districts qui comptent respectivement 648 780 et 449 578 habitants sont composés exclusivement de communes rurales selon la classification officielle des communes à Madagascar¹⁶.

Les structures des ménages dans la région Analamanga sont majoritairement de type nucléaire (65,2%), c'est-à-dire composé de parent(s) avec ou sans enfant(s). Les types élargi (22,1%), isolé (8,1%) et composite (4,6%) sont relativement moins nombreux.

¹³ Dénomination d'Antananarivo durant la période précoloniale, Madagascar était à l'époque constitué de plusieurs royaumes.

¹⁴ Unité territoriale administrative où les trois districts de l'étude se situent.

¹⁵ Ensemble de communes, d'un seul tenant et sans enclaves, constitué par un pôle urbain (ici la CUA), et par des communes (ou couronne périurbaine) dont au moins 40% de la population résidente ayant un emploi travaille dans le pôle ou dans la couronne périurbain (Clerc & Piriou, 2011).

¹⁶ Décret 2015-592 du 1^{er} Avril 2015 portant classement des communes en communes urbaines et communes rurales.

Concernant l'insertion professionnelle en milieu urbain, deux tiers des ménages (65,9%) exercent dans les activités privées informelles agricoles et non agricoles (INSTAT, 2013). Le secteur privé formel représente 13,5%, le secteur public 8,9%, et les chômeurs inactifs 11,7%.

Ce tour d'horizon des données démographiques et économiques nous permet de nous situer par rapport à notre sujet, concernant la structure spatiale du peuplement de la capitale hérité de l'histoire, de la structure actuelle de l'emploi et des ménages.

Il importe cependant de vérifier les faits réels concernant la mobilité sociale : les héritiers des anciens nobles occupent-ils toujours la ville haute ? La ville basse est-elle toujours constituée des descendants des classes populaires ? Comment s'est opérée la mobilité sociale dans ces deux catégories de ville ? D'où viennent les habitants des zones périurbaines ? Autant de questions qui nous intéressent au vu de comprendre la mobilité sociale à Antananarivo.

3.2.3. Échantillonnage

Dans une recherche qualitative, comme c'est le cas pour cette étude, l'échantillonnage ne vise pas la représentativité, mais sera constitué de personnes disposant d'informations susceptibles de fournir des données qui intéressent nos questionnements. Il est important dans ce cas que ces personnes-ressources soient capables de décrire ce qui intéresse notre étude. Citant Glaser, N'Da (2015) parle d'échantillonnage théorique pour désigner ce mode d'échantillonnage ayant pour but de cumuler tous les cas possibles d'un phénomène ou toutes les propriétés d'un groupe.

Concernant la taille de l'échantillon, deux possibilités s'offrent à notre étude. D'abord, le principe de saturation où l'on n'observe plus aucune information supplémentaire à un nouvel entretien. Dans ce cas, on atteint le point de saturation et il n'est plus nécessaire de poursuivre la collecte.

La seconde possibilité concerne le « cas négatif » où il sera plutôt recherché à chaque fois des personnes pouvant donner des informations différentes que celles fournies par les personnes précédentes. Dans les deux cas, le but est d'avoir une diversité des réponses possibles en veillant à la richesse des informations recueillies auprès de ces personnes. Le nombre d'individu ressources dépend du type d'étude et de la saturation de données. Dans une recherche qualitative, il est généralement lié à l'échantillonnage théorique. Nous avons posé initialement comme objectif de faire les entretiens de 20 personnes réparties dans le milieu de l'étude.

Notons ainsi que le choix de ces personnes-ressources prend en compte la dispersion géographique relative à notre milieu ou champ d'études. Nous tenterons ainsi de recueillir autant d'informations diverses qui pourront enrichir nos données sur la question. Ainsi, les personnes-ressources seront équitablement choisies par rapport aux trois districts composant l'aire urbaine d'Antananarivo.

Signalons toutefois qu'Antananarivo Renivohitra aura une place particulière du fait de son histoire et de la stratification géographique opérée durant la période de la royauté. Ainsi, les collectes en son sein seront équitablement réparties entre la ville haute et la ville basse où une comparaison serait intéressante au vu de la mobilité sociale.

3.3. Les paradigmes de la recherche

La notion de paradigme a été utilisée par Khun T. (1922-1996) pour désigner un modèle explicatif dominant dans une science, à un ensemble logique d'appréhension de la réalité, se traduisant par une position vis-à-vis de l'interprétation des faits, des données, des phénomènes sociaux. Dans une recherche en sciences sociales, la question du paradigme est importante au même titre que le cadre conceptuel et le cadre opératoire.

Comme le souligne N'Da, la présence du paradigme « sert à déterminer la nature de l'observation à réaliser, le type d'information à recueillir et le type de traitement des données à faire. La présence du paradigme se justifie par le besoin de donner sens aux résultats obtenus. » (N'Da, 2015).

L'on peut distinguer deux types de paradigmes en sciences sociales : les paradigmes de type déterministe où un fait, un comportement ou un phénomène est expliqué par un (ou plusieurs) déterminant causal ; les paradigmes de type interactionniste où un fait, un comportement ou un phénomène est le produit d'une action ou d'une interaction motivée par une intention. La distinction se trouve donc dans le rôle actif ou non des acteurs sociaux.

En mobilité sociale, ces deux paradigmes trouvent des applications concrètes où les chercheurs se positionnent entre déterminants sociaux et actionnalisme pour l'expliquer. Bourdieu avec les trois capitaux illustre bien le fait que la mobilité sociale peut être le fruit de dotation différenciée en trois capitaux (social, économique, culturel), tandis que pour Boudon, l'accent est mis sur la capacité des acteurs à adopter des stratégies par rapport à leurs situations.

Notons toutefois que les paradigmes de recherche ne s'excluent pas forcément, mais traduisent seulement des manières de voir les choses, d'interpréter les phénomènes, certes implicites, mais inscrits le chercheur dans une certaine posture par rapport au sujet à l'étude. Contrairement aux sciences exactes, en sciences sociales, l'argument et l'interprétation traduisent des manières d'observer qui ne sont que des analyses. Comme le souligne Passeron J-C., *« dans une science sociale, le modèle est un instrument d'analyse, non de synthèse... la preuve sociologique dépend d'une argumentation qui n'est jamais formalisable dans toute sa portée... »* (Dollo et al., 2017).

Nous avons retenu deux paradigmes qui, nous pensons, concourent à appréhender au mieux notre sujet d'étude.

Dans une perspective déterministe, le **paradigme structuraliste** consiste à observer la cohérence entre les différents aspects d'un phénomène. Une démarche est structuraliste lorsque l'on observe les structures cachées, les règles qui associent les phénomènes sociaux entre eux.

On cherche à savoir dans quel type d'agencement tel phénomène est considéré, et avec quels autres phénomènes il doit être pris en compte. Bourdieu évoque la notion de « champ » qui traduit cet environnement structurel dans lequel évolue un phénomène, et dont

des agents y sont inégalement positionnés. Ces derniers sont en lutte pour occuper la meilleure position dans ce champ, et bénéficier des privilèges qui en découlent.

Les enjeux tels que le pouvoir, le revenu ou le prestige deviennent des intérêts pour les classes en lutte pour asseoir leur supériorité par rapport aux autres. L'analyse de la mobilité sociale nous offre une parfaite illustration de ce concept, où le champ correspond à cet espace social régi par des règles de mobilité, et où chaque groupe social tente de s'imposer aux autres. Ces règles de mobilité sont cependant spécifiques à chaque champ, ce qui nous amène à définir celles sur lesquelles les groupes sociaux vont se référer pour agir et édifier leurs stratégies dans notre contexte d'étude.

Dans l'analyse de Bourdieu, la position sociale qui structure le champ de la mobilité sociale est définie par la dotation différentielle des capitaux (social, économique, culturel et symbolique). Quelles sont alors les règles de jeu social qui vont amener chacun à se positionner dans telle ou telle catégorie ? Pour Bourdieu, le mécanisme est déterministe puisque c'est à partir de l'origine sociale elle-même où chaque groupe est doté d'un certain volume de chaque capital et va se positionner à la même position sociale en reproduisant le même volume de capital culturel, économique et social.

Bourdieu rajoute le concept d'habitus qui vient compléter cette réflexion, se définissant notamment par des dispositions durables acquises par l'individu au cours du processus de socialisation. L'habitus qui est le produit des conditions d'existences initiales de chaque individu, va structurer ses représentations et sa relation au monde, et va générer des pratiques qui vont être similaires à celles de ses ascendants.

Dans cette perspective structuraliste, cette étude vise tout d'abord à définir le champ dans lequel la mobilité sociale va s'opérer, à déterminer donc le mode de stratification sociale qui corresponde à la réalité de notre contexte. Nous avons vu précédemment un mode de stratification historique du Royaume Merina qui était très lié à l'exercice du pouvoir et à la relation plus ou moins proche avec le souverain.

Cette stratification sociale a ensuite donné lieu à une spatialisation des catégories sociales dans le Royaume où la ville haute abritait les catégories supérieures et la ville basse les catégories inférieures. La question qui se pose aujourd'hui est de savoir comment la population d'Antananarivo est socialement structurée ? A-t-elle hérité du même mode de différenciation qu'à l'époque de la royauté à savoir l'exercice du pouvoir, ou bien suit-elle une vision plus libérale pour correspondre à une stratification professionnelle comme les CSP ?

Le deuxième objectif de ce paradigme vise à identifier les associations entre les phénomènes sociaux qui vont nourrir et maintenir ce champ. Bourdieu a identifié les trois capitaux comme déterminants de la mobilité sociale. Cependant, il nous a semblé pertinent de nous intéresser aux déterminants culturels qui pourraient implicitement jouer un rôle dans ce mécanisme. Également, la notion d'habitus telle que définie par Bourdieu sera analysée par rapport aux pratiques et aux représentations des individus ressources afin de chercher une cohérence ou une régularité entre les phénomènes observés et cet habitus.

Le deuxième paradigme relève de l'individualisme méthodologique, qui va, à la suite des analyses de Boudon, s'intéresser aux stratégies mises en œuvre par les individus à des fins de mobilités. Ce paradigme met au centre de son analyse l'individu où les conséquences des actions individuelles vont aboutir à un phénomène social. À la suite de la perspective déterministe, l'objet ici est d'observer les stratégies qui cherchent à optimiser la productivité des ressources à disposition à des fins de mobilité.

Boudon a mis l'accent sur les stratégies scolaires, cependant, d'autres formes de stratégie peuvent exister, surtout dans l'hypothèse où la société n'est pas libérale au sens individualiste, mais qu'une structure à dominante historique, politique et culturelle s'impose à elle. Ce deuxième paradigme fait surtout figure d'alternative au premier, puisque celui-ci est essentiellement déterministe, il n'explique pas les cas qui sont « hors du commun » où des mouvements ascendants ou descendants peuvent s'observer. Ainsi, à la lecture de Boudon, nous nous intéresserons aux initiatives et aux stratégies individuelles éventuelles des personnes qui ont connu de réels mouvements sociaux.

3.4. Le choix de la stratégie d'analyse : la recherche descriptive interprétative

Il est nécessaire d'adopter une stratégie d'analyse de recherche afin de répondre au mieux aux exigences scientifiques requises pour répondre à nos interrogations sur la mobilité sociale. Ayant adopté une approche exploratoire, il est question essentiellement ici de comprendre comment s'opèrent les mouvements sociaux dans notre société. Notre réflexion s'est d'abord centrée sur les théories explicatives de la mobilité sociale et leurs validités dans notre contexte.

Sachant que les réflexions, les théories et les études menées jusqu'alors sont principalement issues des sociétés occidentales, nous tenterons dans cette étude de commencer par nous interroger si ces théories restent valides dans notre contexte. Le contexte malgache, et plus précisément celui de la capitale est très différent comparé à celui des sociétés développées, tant sur le plan historique, économique et surtout social. La mobilité structurelle reste cependant un facteur essentiel aux mouvements sociaux, puisque les contraintes des changements structurels dans les activités de la population active, d'une époque à une autre, restent déterminantes quant aux positions sociales des individus.

Nous nous intéressons toutefois à cette forme de mobilité non expliquée par ces changements structurels. Ce choix d'analyser la mobilité dans son aspect non structurel revient à identifier les phénomènes ou les structures sociales sous-jacents qui limitent et encadrent les actions individuelles. Le paradigme structuraliste tente justement à cet effet de faire ressortir ces structures qui peuvent prendre plusieurs formes, comme des représentations, des répartitions géographiques des catégories sociales, ou encore de culture, et leur agencement entre elles qui produisent la situation sociale actuelle. L'objectif n'est pas ainsi de mesurer la mobilité sociale, mais de comprendre sous quelles conditions et contraintes, elle s'opère et aboutie à quel résultat.

Nous avons retenu à cet effet, une stratégie qui nous permettra de vérifier nos hypothèses, notamment par rapport à la stratification sociale et aux déterminants de la mobilité sociale. Nous avons notamment considéré deux possibilités à la détermination du statut social : dans un premier temps une vision déterministe qui s'allie à la thèse de

Bourdieu, et où la reproduction sociale serait la règle, il s'agira dans ce cas de déterminer les structures qui conditionnent cette reproduction ; et dans un second temps une vision alternative non déterministe, qui se rapproche de celle de Boudon et qui tentera de faire le lien entre des stratégies individuelles et des statuts atteints.

La recherche qualitative descriptive interprétative (Corbière & Larivière, 2020) convient à la nature et à l'objectif de notre étude. En effet, nous avons déjà initialement posé comme limitation géographique l'aire urbaine de la capitale de Madagascar, composé des trois districts que sont Antananarivo Renivohitra, Antananarivo Avaradrano, et Antananarivo Atsimondrano. Cette différenciation géographique est surtout motivée par une volonté de comparer d'éventuelles trajectoires de personnes vivant dans des espaces géographiques différents.

Ensuite, comme cette étude ne cherche pas à vérifier des théories sur un phénomène, mais à le comprendre à partir des observations empiriques et du point de vue des participants de notre étude, notamment à travers les trajectoires de certaines personnes-ressources, de leurs histoires et celles de leurs ascendants, la recherche descriptive interprétative nous permet de faire la description des situations réelles de mobilité sociale, à les comparer, à faire le lien entre les différentes variables et de ressortir les structures qui agissent sur les actions, les représentations et le phénomène en question.

Enfin, la recherche descriptive interprétative n'a pas pour vocation de généraliser les faits observés mais constitue une stratégie d'exploration et d'appréhension d'un phénomène donné, ce qui correspond à ce que cette étude vise comme objectif. Cette forme de recherche vise à décrire un phénomène, ses propriétés, ses composantes et leurs variations, à expliquer sa signification, en adoptant une démarche inductive mettant en valeur la subjectivité humaine (Thorne, 2016). Citant toujours Thorne, Corbière et Larivière (2020) mentionnent que « *la description interprétative répond au besoin de comprendre la signification des phénomènes [...] s'intéresse aux phénomènes humains dont l'état actuel des connaissances ne permet pas une compréhension en contexte et en profondeur* ».

3.5. Les instruments d'observation et de collecte : l'enquête par entretien

Dans cette section nous chercherons à définir les instruments d'observation qui seront utilisés dans la collecte des données. Ces instruments trouvent leurs applications dans la pratique, puisque c'est à partir de ceux-ci que les informations pourront être acquises. Il est cependant important de choisir convenablement ceux qui conviennent aux objectifs de la recherche, qui recueillent des données répondant aux questionnements de l'étude et aussi, correspondent aux exigences scientifiques de recherche en sciences sociales.

Les instruments d'observation et de collecte sont nombreux, permettant de recueillir des données de différentes natures : qualitatives ou quantitatives, objectives ou subjectives, chiffrées ou sous forme de texte, etc.

Il convient ainsi de définir et de justifier les choix entrepris dans cette étude, afin que ces instruments puissent être utilisés à nouveau dans d'autres études semblables, ou dans un espace plus large que notre zone géographique.

Par le choix d'instruments, nous chercherons à déterminer comment nous procéderons pour avoir les données qui répondent à nos questions, valident ou infirment nos hypothèses, et qui nous permettront de faire des analyses pour produire les résultats recherchés.

Rappelons-nous que notre objectif cherche à comprendre la mobilité sociale dans le contexte d'Antananarivo. Il ne s'agit donc pas d'une étude qui vise à mesurer les mouvements sociaux, mais à les comprendre dans une approche empirique, à en donner sens, à faire des liens avec d'autres faits ou structures sociales.

Pour décrire brièvement cette étude, il s'agit d'appréhender le mécanisme de la mobilité sociale par le recueil des trajectoires sociales des personnes, ayant vécu et/ou vivant dans différents espaces géographiques de l'aire urbaine d'Antananarivo. Pour le district d'Antananarivo Renivohitra, nous avons retenu une distinction basée sur une subdivision de la ville entre ville haute, ville moyenne et ville basse, héritée de la période de la royauté.

Au-delà des causes théoriques des mouvements sociaux, ce choix est motivé par la recherche de liens éventuels entre mobilité sociale et lieu de résidence : les modalités de trajectoire qui ont mené aux positions sociales sont-elles différentes selon que l'on vit dans la capitale ou en périphérie ? Dans la capitale, les individus connaissent-ils les mêmes conditions de mobilité sociale compte tenu de leur zone d'habitation ?

Autant de questions nous amènent à choisir de faire le recueil de nos informations dans une variété large possible de notre milieu d'étude. Comme celui-ci tente de faire le lien entre positions sociales et déterminants causaux, nous chercherons à identifier ces causes qui s'inspirent à la fois de nos hypothèses, tout en laissant une large part de liberté aux autres causes qui s'inscrivent dans l'optique de notre recherche : une recherche exploratoire.

Il s'agira tout d'abord de recueil d'informations par enquête sociologique, qui procède par un questionnement systématique d'individus ressources. L'enquête ici sera de type qualitatif qui cherche à relater la trajectoire sociale des individus, et d'identifier les moments et/ou les événements qui ont influencé leurs trajectoires respectives. Il peut s'agir d'évènement subi dans un sens déterministe, comme il peut résulter d'un choix délibéré par ces individus qui relève d'une stratégie. Dans les deux cas, l'objectif étant de comprendre dans quel paradigme s'inscrit le mécanisme de mobilité sociale dans notre société.

À cet effet, et de manière plus précise au type d'enquête qualitative adoptée, **l'enquête narrative** telle qu'elle a été présentée par Breton (2022) constituera notre base méthodologique de recueil, de traitement et d'analyse de données. En modulant narration autobiographique et récit microphénoménologique, cet outil permettra à la fois de présenter les grandes étapes d'une trajectoire sociale, tout en s'attardant aux détails intéressants ayant pu déterminer la destinée de chaque individu. La figure ci-contre issue de l'ouvrage de Breton (idem), présente les grandes étapes d'une enquête narrative en sciences sociales.

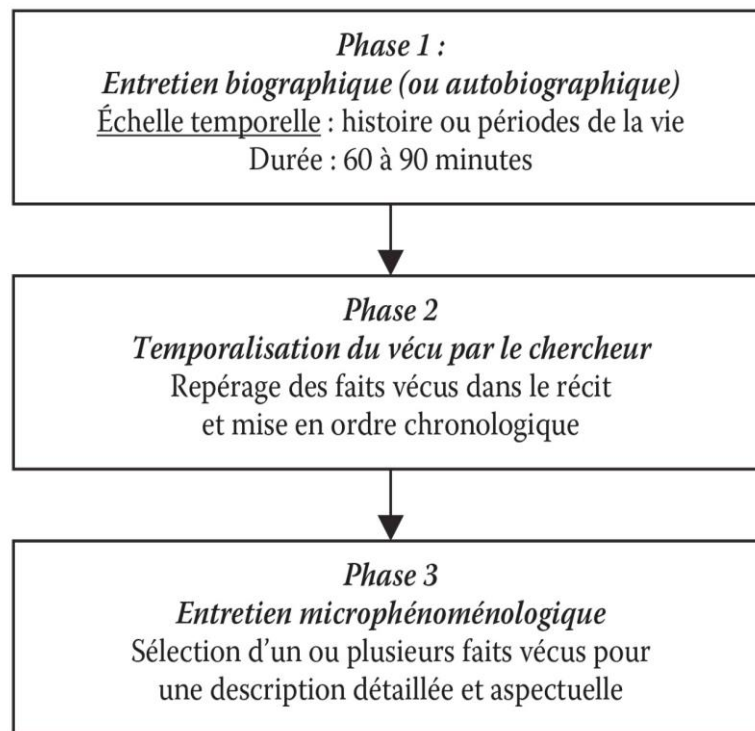


Figure 8 Protocole de base de l'enquête narrative

Source : Breton H., *L'enquête narrative en sciences sociales*, Armand Colin 2022

Ensuite, dans une perspective plus subjective, nous nous intéresserons aux représentations de ces individus sur la notion de stratification sociale, ainsi que des règles implicites qui gouvernent la mobilité sociale. Dans le premier cas, on cherchera à répondre à la question suivante : sur quelle base se fonde la stratification sociale ? On a vu que les CSP font généralement office d'étalon de mesure de la position sociale dans beaucoup de pays, et cela issu des études de Sorokin. Est-ce le cas dans notre contexte ?

Après, les représentations sur les règles implicites permettent de nous éclairer sur les attitudes et comportements de ces individus, notamment dans les stratégies éventuelles qu'ils adoptent à des fins de mobilité.

Dans un modèle de société libérale et méritocratique par exemple, qui repose sur le mérite, la position sociale est le résultat des efforts entrepris par chacun pour atteindre un but choisi. Dans ce cas, les stratégies de mobilité reposent plus sur le mérite et l'effort de chaque individu que sur des déterminants externes.

L'enquête qualitative que nous mènerons invitera nos sujets à s'exprimer sur leurs trajectoires sociales, sur leurs vécus et leurs représentations. Elle s'appuiera ainsi sur des entretiens où les participants partageront leurs parcours scolaires, leurs relations avec leurs parents, les activités parascolaires et éducatives qu'ils ont faites, ou aussi des associations auxquelles ils sont adhérent.

L'objectif étant de donner sens à ce qui a mené à telle ou telle position sociale, en recueillant le plus d'informations relatives qui peuvent s'avérer cruciales dans la trajectoire sociale de chaque individu.

Dans ce que va être l'entretien ou l'interview, l'échange sera surtout concentré sur la problématique de la mobilité sociale, de ses causes, de ce qui semble déterminant pour chaque individu dans la définition de sa position sociale.

Le recueil de ces informations fera appel à des techniques d'entretien, en rapport notamment à la posture bienveillante du chercheur, de la manière d'administrer et de poser les questions, et le maintien des échanges dans le cadre de la problématique de recherche. Le contenu de l'entretien fera ensuite l'objet d'une analyse de contenu, notamment une analyse par questionnement analytique afin de les confronter aux hypothèses de notre recherche.

Par rapport à la démarche, l'entretien sera autobiographique dans la mesure où il n'est ni entièrement libre, ni entièrement dirigé, mais sera accompagné d'un guide qui servira de balise afin de centrer les questions posées aux participants sur le sujet de l'étude. Le guide d'entretien comprendra des questions relativement ouvertes, qui seront abordées avec souplesse par les participants.

Sur ce dernier point, par rapport au degré de liberté des réponses, l'entretien sera classé dans la catégorie des entretiens à questions ouvertes. De même, un procédé de guidance sera fait par le chercheur au cours de l'entretien afin de basculer, pour chaque thème abordé, entre régime autobiographique et microphénoménologique.

Dans ce cas de figure qui s'allie avec le type d'enquête narrative, les interviewés ont une marge de liberté de réponses par rapport aux questions centrées issues du cadre théorique établi dans les deux premiers chapitres de ce travail, afin que par la suite nous puissions confronter ces réponses aux hypothèses de recherche et d'observer les cohérences et les dissemblances avec les théories établies sur la mobilité sociale.

Selon le nombre de participants, il existe deux types d'entretien : l'entretien individuel et l'entretien de groupe. On a vu dans la définition de la mobilité sociale que celle-ci peut être soit une mobilité individuelle dans le cas d'un mouvement observé chez un individu, soit une mobilité de groupe d'individus dans un autre cas où les membres de ce groupe connaissent tous la même trajectoire sociale. Dans notre cas, il s'agira d'observer la position sociale d'individus.

Cependant, il peut s'avérer que dans un groupe social restreint tel que la famille, chaque membre s'identifie à une seule position sociale. Deux possibilités s'offrent ainsi à notre étude : la première consiste à considérer le ménage comme une unité d'analyse, et ainsi effectuer des entretiens en présence des membres de ce ménage, comme le père et la mère de famille par exemple.

La deuxième possibilité consiste à considérer cet aspect de la mobilité sociale lié à la situation matrimoniale et aux stratégies matrimoniales, et va considérer chaque individu comme le résultat de ses stratégies et déterminants sociaux respectifs.

Si la première peut nous dévoiler la dynamique qui s'installe dans le couple dans les stratégies de mobilité du ménage, des choix et des épreuves de la famille ainsi que les déterminants externes qui ont pu impacter sur leur trajectoire conjointe, elle ne renseigne pas, ou à défaut renseigne peu, sur la trajectoire individuelle du fait qu'il s'agit avant tout d'une parole collective qui concentre les réponses sur le ménage et non de ses membres, et que la présence d'une autre personne durant l'entrevue peut influencer ces réponses.

Concernant la question de la véracité des récits, Gaudet et Robert (2018) nous rappellent que dans une approche narrative, la vraisemblance est de mise aux dépens de ce

que pourrait être la vérité. En effet, les récits ne sont ni vrais ni faux, mais sont des versions de la réalité, et plusieurs récits différents en contenu peuvent relater un même événement.

Notre choix s'est ainsi porté sur un entretien de type individuel, afin de relever des informations issues de réponses libres et sans contraintes, et pouvant aborder des sujets plus personnels et délicats, liés à l'enfance et aux rapports avec les parents, à l'éducation au sens large, à l'emploi, et aux stratégies matrimoniales. Ces derniers thèmes sont issus de notre cadre théorique, mais comme notre entretien est à questions ouvertes et non centrées, les participants peuvent aborder dans leurs réponses, d'autres thèmes qu'ils jugent pertinents au regard de leurs parcours respectifs.

3.6. Le déroulement de la collecte de données

Le choix des personnes-ressources s'est initialement reposé sur le critère de la résidence, afin d'observer s'il existe des différences de mobilité entre les individus vivant dans les quartiers hauts, les quartiers basses, et ceux qui vivent en périphérie de la ville, mais aussi afin que ces personnes soient équitablement réparties dans notre milieu d'étude.

Pour les premières personnes interviewées dans chaque district et quartier, à savoir à Antananarivo Renivohitra dans la ville haute et ville basse, constituant le noyau de la ville, et les zones périphériques à Antananarivo Avaradrano et Antananarivo Atsimondrano, nous avons opté pour un choix raisonné et par convenance afin de faciliter la mise en confiance des participants à notre enquête. Ces premières personnes vont par la suite nous suggérer d'autres qui seraient ouverts pour y participer.

La collecte des données s'est déroulée en deux phases : l'entretien de pré-enquête et l'entretien autobiographique. Ces phases se sont déroulées entre le mois d'août et mois de décembre 2021. Chacun de nos participants a choisi le lieu qui lui convenait : certains nous ont reçus chez eux, d'autres ont accepté d'être interviewés dans notre véhicule, et certains par manque de temps, ont dû être interviewés à leurs lieux de travail.

Dans notre processus de recrutement par convenance puis par choix raisonné, nous avons dans un premier temps approché des personnes qui nous étaient socialement proches (famille, amis, collègues, etc.), puis, nous leur avons demandé de proposer à leurs connaissances qui seraient éventuellement intéressées, à participer à notre enquête.

Par souci de confidentialité et pour garantir une authenticité des discours, nous avons décidé de ne pas choisir comme personnes-ressources les individus qui étaient dans notre cercle social restreint (famille proche, amis proches, etc.)

Les entretiens se sont faits en malgache, puis afin de constituer le corpus de l'étude, nous avons procédé à un premier niveau d'analyse qu'est l'analyse en mode écriture. Celle-ci vise à la fois à traduire et à synthétiser les éléments essentiels des discours.

3.6.1. L'entretien de pré-enquête

Cette première phase sert généralement de test pour les outils de collecte ainsi que pour les instruments utilisés. Pour l'enquêteur, il s'agit de mettre à l'épreuve son guide d'entretien en choisissant les bonnes questions à poser, de la manière de les poser et d'éclaircir les termes ambigus. Il permet également de se familiariser avec le terrain ainsi que de s'entraîner à l'écoute et au questionnement.

Dans notre recherche, l'entretien de pré-enquête nous a permis de nous fixer sur le choix de la méthodologie de collecte de données. Deux types d'entretien figuraient parmi nos choix possibles : l'entretien semi-directif et l'entretien autobiographique. L'entretien semi-directif a l'avantage de centrer le thème de l'entretien sur les questions relatives à notre sujet, sans pour autant orienter de manière rigide les réponses des participants. Il favorise l'exploration des pensées et représentations des personnes par une attitude plus souple que dans un entretien directif.

L'entretien autobiographique laisse une grande latitude aux participants, dans la mesure où l'enquêteur leur présente successivement les thèmes à aborder et leur laisse une large liberté par rapport aux réponses. Ce type d'entretien nous permet de comprendre les

trajectoires et les parcours de vie, les éléments biographiques et les choix individuels qui ont conduit à une situation donnée, ici définie par le statut social atteint (Sauvayre, 2013).

À la différence de l'entretien semi-directif, l'entretien autobiographique se concentre sur la trajectoire de vie du participant, en portant une attention sur l'évolution chronologique de celle-ci. L'entretien autobiographique diffère également du récit de vie sur la manière de poser des questions. Dans le récit de vie, l'intervention de l'enquêteur se limite à des incitations et des relances, tandis que dans l'entretien autobiographique, l'enquêteur pose des questions pour en retirer des informations plus précises sur un sujet. L'enquêteur ne pose pas de contraintes à l'enquêté, mais suit la direction narrative de ce dernier (Sauvayre, 2013).

Les entretiens de pré-enquête nous ont montré qu'il est cependant difficile d'aborder le thème de la mobilité sociale à partir de sous-questions à des thèmes rattachés au sujet comme le suggère l'entretien semi-directif, car les participants, bien qu'ayant accepté de participer à l'entretien, démontraient souvent des mécanismes de défense (Grawitz, 2001).

C'est le cas de nos premiers contacts avec Avotra (1) et Aline (3) qui hésitaient souvent dans leur formulation des réponses. En effet, les participants hésitent à donner leurs avis, à se dévoiler et à décrire leur vécu sans comprendre précisément le lien entre ces réponses et le sujet à l'étude. Des perturbations de langages comme les « *Euh...* », ou bien des reformulations des questions comme « *Si je comprends bien...* », débutaient leurs phrases.

Nous avons par la suite adopté une approche plus souple, l'enquête narrative, qui consiste pour l'enquêteur à commencer par le procédé de contractualisation, notamment par une présentation sommaire de la mobilité sociale, des objectifs de la recherche, des informations (données) qui sont nécessaires. Ensuite de la démarche de l'entretien qui débute par une présentation personnelle du participant et se poursuit par un récit biographique encadré par les questions de l'enquêteur.

Ces questions constituent de manière générale le procédé de guidance durant l'entretien afin de moduler l'attention sur les événements de la trajectoire sociale, en allant de la narration autobiographique au récit microphénoménologique. Enfin, nous avons varié nos entretiens selon les individus ressources, en ne recourant pas pour certains de matériels physiques, en adoptant un régime narratif plus convivial, ou en répartissant l'entretien en plusieurs entretiens abordant différents thèmes.

3.6.2. L'enquête narrative : récit autobiographique et récit microphénoménologique

Notre choix s'est ainsi porté sur l'entretien autobiographique pour recueillir nos informations. Les participants se sont montrés plus coopératifs et plus ouverts quant à leurs vécus que dans le cas de l'entretien semi-directif. Ce type d'entretien qui est utilisé pour saisir la trajectoire sociale, nous a permis d'identifier les choix individuels déterminants ainsi que conjugué avec le récit microphénoménologique, les éléments biographiques singuliers tels que les événements familiaux ou encore des circonstances exceptionnelles (accidents, échec scolaire, etc.) qui ont pu influencer la trajectoire de ces personnes.

L'entretien autobiographique est plus riche que l'entretien semi-directif en offrant une large latitude au participant, ce qui lui permet de faire des digressions plus fréquentes qui peuvent fournir des informations nouvelles pour la recherche (Sauvayre, 2013).

Aussi, ce type d'entretien permet d'instaurer un climat de confiance et d'apaisement. L'enquêteur présente au début les thèmes qui l'intéressent, et l'agencement de ces thèmes est généralement opéré par le participant lui-même, en leur faisant correspondre avec son récit biographique. L'intervention de l'enquêteur se résume à des questions de précision (ex : des échelles de mesure), de relance ou sur des thèmes non abordés par le participant.

3.6.3. Le guide d'entretien

Dans la collecte des informations, le guide d'entretien figure comme outil indispensable afin de traduire les questions de recherches et les hypothèses en questions d'enquête, compréhensibles par tous, peu importe leurs origines sociales. Pour la construction de ce guide, nous avons commencé par lister les thèmes et les hypothèses à partir de la question de recherche. À partir de ces thèmes sont élaborées des questions d'enquêtes qui serviront lors de l'entretien, à des fins de précision, de relance ou qui seront posées dans le cas où elles n'ont pas été abordées par le participant.

Sauvayre (2013) présente deux avantages majeurs quant à l'utilisation d'un guide d'entretien. La rigueur scientifique figure comme premier avantage puisque les hypothèses traduites en questions d'enquête ainsi que les thèmes abordés dans l'étude sont présents dans ce guide. La démarche de l'enquête va ainsi permettre de s'assurer que les questions relatives à nos préoccupations seront toutes abordées, et que des analyses ultérieures, notamment comparatives, peuvent se faire.

Le second avantage concerne la sérénité de l'enquêteur et de l'enquêté. Pour le premier, il servira de rappel, en cas d'oubli ou de gêne ou d'interruption afin de se souvenir des questions à poser et de l'agencement à suivre. Pour le second, il définira le cadre de la communication, différente d'une simple conversation, balisée par des questions centrées sur notre sujet, bien qu'une large latitude est accordée à l'enquêté.

Puisque le guide reste un outil de support et non de collecte d'informations, nous avons veillé à ne pas nous en servir de manière trop rigide. L'entretien autobiographique suggère que l'enquêteur maintienne le contact avec l'enquêté et suit le récit biographique avec attention. Nous avons pour cela instauré un climat de confiance et d'apaisement en choisissant un milieu adapté à chaque participant pour qu'ils puissent se sentir à l'aise et être ouverts au partage, le guide servira surtout de balise au sujet, de références aux relances et aux questions n'ayant pas été répondues.

Le guide d'entretien est composé de six thèmes, qui seront constitués de trois à treize questions. Le premier thème aborde la situation sociale du participant, en cherchant à connaître ses caractéristiques sociales notamment sa situation professionnelle et matrimoniale, et sa résidence. Ces données servent à décrire l'individu sur la base de certains aspects qui aideront à définir la position sociale qu'il a atteinte.

Le second thème est consacré à l'enfance et au parcours scolaire, nous cherchons à faire ressortir les éléments essentiels à la construction de l'identité de l'individu, notamment à travers l'impact des agents socialisateurs par lesquels il a été socialisé, d'abord sur l'aspect de la socialisation primaire, ses relations avec ses parents, le rôle de ces derniers dans son éducation et dans sa construction identitaire.

Ensuite, concernant la socialisation secondaire, nous aborderons son parcours scolaire où les éléments tels que l'établissement fréquenté et la qualité de l'enseignement seront abordés. Nous parlons également de groupes sociaux élargis tels que les clubs et les associations dont l'individu a été membre.

Lahire et Bertrand (2019) nous rappellent que les pratiques familiales d'origine jouent un rôle déterminant dans la construction de l'individu en devenir : l'habitat, la disponibilité parentale, la gestion de l'argent, la familiarité avec le système scolaire, les attitudes et les comportements, la maîtrise du langage, les loisirs et le sport, et enfin l'apparence sont autant de domaines qu'ils ont observés pour rendre compte de la disparité des expériences de l'enfance de différentes classes de la société.

Dans le troisième thème est abordé le parcours de formation de l'individu après sa scolarité. Qu'il s'agisse d'un parcours universitaire ou professionnel, l'objectif est de pouvoir donner sens à la situation sociale de l'individu en rapport éventuel avec son parcours de formation. Il est attendu cependant que certains, voire plusieurs des enquêtés n'aient suivi aucune formation. Dans ce cas, nous concentrons plus nos questions sur l'apprentissage d'un métier ou d'un emploi abordé dans le quatrième thème.

Dans celui-ci, nous essayons de faire décrire par l'enquêté son parcours professionnel, les obstacles, ainsi que les opportunités, les personnes qui ont pu l'aider dans ce parcours et les choix qui se sont imposés à lui pour finalement arriver à sa situation au moment de l'entretien. Ce thème trouve son importance dans la tentative d'identifier les moments importants, critiques, décisifs dans la détermination de la destinée de l'enquêté.

Le cinquième thème est consacré à la vie de famille de l'enquêté. Si celui-ci est marié, la question concernant le choix du conjoint ainsi que l'organisation au sein du ménage. Si le couple a des enfants, on s'intéresse à déterminer le modèle éducatif qu'ils optent pour eux, et éventuellement de les comparer avec celui qu'ils ont vécu avec leurs parents. Les projets et stratégies parentales également sont abordés afin de voir comment les parents interviennent dans la trajectoire sociale de leurs enfants.

Le dernier thème est uniquement consacré à des questions de représentations sociales, d'opinions, de réflexions sur notre thème afin de donner sens à tout ce qui a été dit précédemment, d'approfondir d'autres sujets jugés par l'enquêté comme importants, de recueillir des idées concernant la stratification sociale et des déterminants de la mobilité sociale. Ces éléments nous permettent de vérifier la cohérence du récit avec les opinions, d'éclaircir les zones d'ombre dans le discours et de faire le lien entre les éléments et les thèmes abordés durant celui-ci.

3.6.4. L'accès aux personnes-ressources

Contrairement à une recherche quantitative, une recherche qualitative menée par entretien s'intéresse à un nombre restreint d'individus. Les enquêtés sont choisies à partir de critères préétablis, et avec qui la confiance et l'aisance peuvent s'installer afin de garantir de meilleurs échanges, et d'éviter la dissimulation de certaines informations qui peuvent gêner nos interlocuteurs. Comme cette approche ne vise pas la représentativité comme dans le cas d'une enquête par sondage, il est important que les enquêtés rassemblent les caractères aussi diversifiés que possible pouvant être observés dans le milieu de l'étude.

À ce sujet, N'Da (2015) suggère de procéder au cas négatif qui consiste à rechercher à chaque nouvel entretien, les individus qui pourraient donner des informations différentes que celles déjà récoltées. Sauvayre (2013) rejoint également cette idée en proposant de diversifier les cas pour disposer d'une grande variété de données enrichissant le corpus d'étude. L'auteur suggère notamment de considérer des variables générales (âge, sexe, profession, etc.) ou spécifiques à l'étude. Dans notre cas, il s'agit principalement du lieu de résidence.

Nous avons, autant que possible, varié les personnes-ressources en combinant l'échantillonnage théorique avec une variation du mode de recrutement. Le plan de recrutement était similaire à un échantillonnage boule de neige, dans le sens où nous devions faire appel à des intermédiaires pour nous présenter à leurs proches, afin d'instaurer la confiance entre les parties. Nous évitons de considérer les personnes de nos réseaux sociaux proches pour éviter les biais cognitifs et autres mécanismes de défense. Dans la section suivante, nous développerons le plan d'analyse des données recueillies.

3.7. Le plan d'analyse des données : de l'analyse séquentielle et thématique à l'analyse par questionnement analytique

L'approche qualitative présente plusieurs choix d'analyse, comme l'analyse catégorielle ou encore l'analyse des expressions et des énonciations. Notre objectif de recherche ainsi que la nature des informations qui se rapportent aux passés des individus ressources nous amènent à adopter une analyse qui cherche à identifier les réponses à nos interrogations, dans les récits autobiographiques.

Notre objectif de recherche, rappelons-le, est de comprendre la mobilité sociale, à l'observer dans notre contexte pour en apporter des précisions, à insister sur certains aspects de la réalité, ou à identifier de nouveaux éléments susceptibles d'enrichir les connaissances sur le sujet.

Nous situons notre niveau de recherche comme étant **exploratoire** (Grawitz, 2001) en ayant comme ambition de montrer que l'espace social dans lequel s'opère les trajectoires

de mobilité à Madagascar est différente d'un espace marqué par des frontières à caractère professionnel, comme traditionnellement admis dans les différentes études sur la question. Nous rejoignons les suggestions déjà mentionnées dans certaines études, mais également de Sorokin, sur les différentes possibilités de mesure de la mobilité sociale pouvant se baser sur des catégories autres que professionnelles.

Nous nous sommes inspirés de quelques ouvrages principaux pour appuyer notre démarche d'analyse de données, des ouvrages qui ont leurs spécificités, mais également et surtout, des ressemblances dans leurs démarches. D'abord, l'ouvrage de Breton (2022) sur lequel les activités de séquençages et de variation d'échelles ont été faites ; l'ouvrage de Lejeune (2019) sur les trois types de codage (ouvert, axial, sélectif) ; l'ouvrage de Gaudet et Robert (2018) complémentaires à celui de Lejeune, s'appuyant sur les trois phases de l'analyse (verticale, horizontale, théorisant) ; et enfin l'analyse par questionnaire analytique présentée par Paillé et Mucchielli (2021).

Présentons successivement les étapes de l'analyse à partir des différentes démarches proposées dans les différents ouvrages sur la question. Dans un premier temps, afin d'avoir plus de clarté et de précision dans notre travail, nous procéderons aux deux premiers niveaux d'analyse déjà suggérés par Bardin (2013) : une analyse verticale ou un défrichage qui va, pour chaque thème, analyser individuellement les résultats d'entretien, puis un niveau plus général, l'analyse transversale. Pour cette dernière, nous adopterons ce que Paillé et Mucchielli (2021) appellent « analyse par questionnaire analytique ».

Dans le premier niveau d'analyse, qui s'apparente à **une analyse séquentielle et thématique** (Bardin, 2013), et assez similaire à l'analyse présentée dans l'ouvrage de Breton H., *L'enquête narrative en sciences sociales* (2022), nous procéderons à la fragmentation, au séquençage, et à la thématisation de nos récits. Chaque thème présent dans le guide d'entretien (et pour chaque individu) fait successivement l'objet d'analyse de l'agencement des séquences abordées par chaque participant afin d'identifier les divers événements qui répondent aux questions abordées.

Nous présentons également ce qui relève de la variation d'échelle par approfondissement, notamment suite au basculement vers le régime de récit microphénoménologique. Comme le présente la figure ci-contre, présentée dans l'ouvrage de Breton (2022), la variation d'échelle fait suite à un procédé de guidance du chercheur, dans le cas où des événements singuliers dans une échelle temporelle restreinte peuvent intéresser l'étude en question.

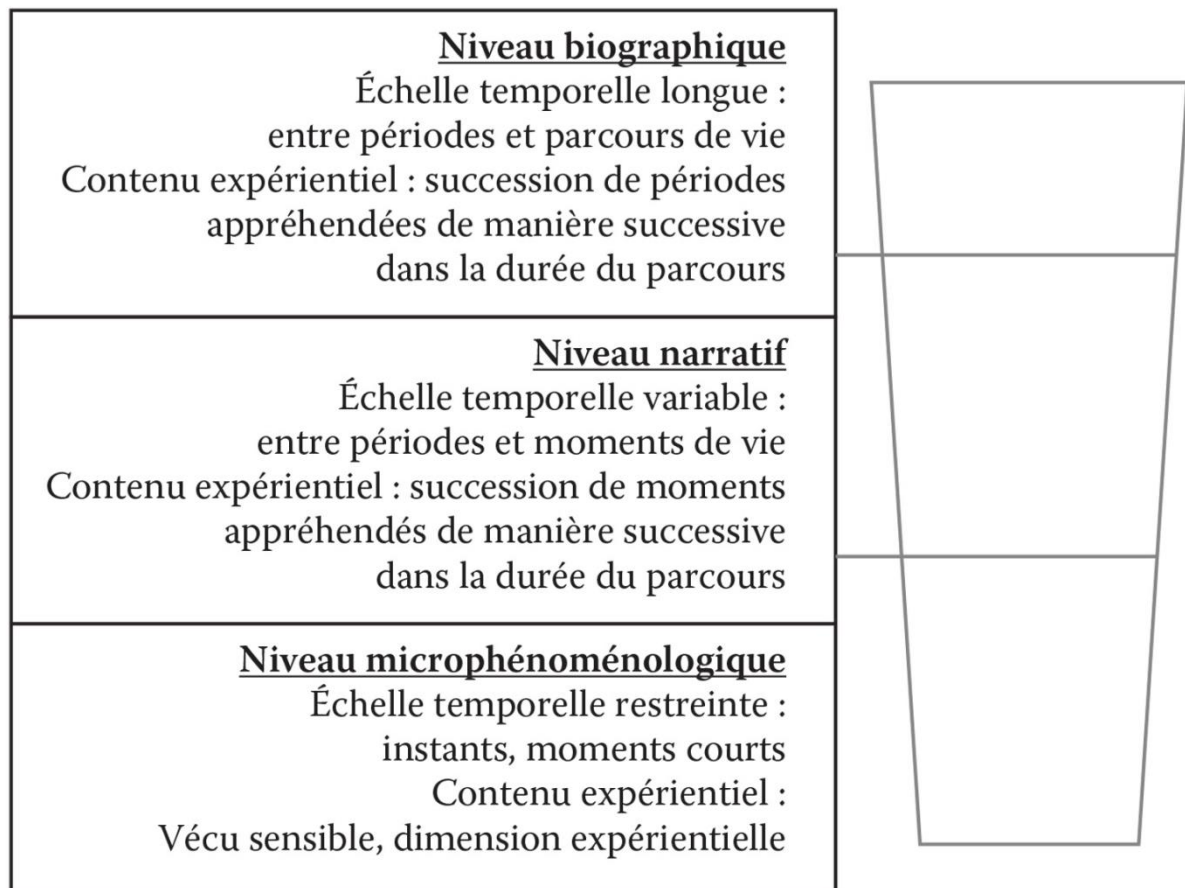


Figure 9 Les variations d'échelles : du longitudinal à la profondeur du vécu

Source : Breton H., L'enquête narrative en sciences sociales, Armand Colin 2022

Le second niveau qui est une analyse transversale consistera à répondre de manière synthétique à nos questions de recherche. Paillé et Mucchielli (2021) ont défini **l'analyse par questionnement analytique** comme, cette méthode qui consiste à chercher dans le corpus, les éléments de réponse aux questions de recherche opérationnalisées. Cette méthode qui vise l'essentiel à savoir, consiste à élaborer un **canevas investigatif**, constitué notamment de questions élaborées au fil des précisions recherchées dans l'étude, et d'essayer de retrouver les réponses à ces questions en soumettant le corpus à ce canevas.

Trois étapes sont à effectuer pour mettre au point une stratégie de questionnement analytique, et qui est synthétisée par la figure 6 ci-après (idem) :

- Formuler les questions opérationnalisant les objectifs de la recherche : nous avons dans notre méthodologie de collecte de données, adopté un questionnaire à thèmes, qui rassemble plusieurs questions en rapport avec les objectifs de notre étude ;
- Établir le canevas investigatif : cette étape vise à faire émerger de nouvelles questions issues de la soumission du corpus aux questions de recherches. Ces nouvelles questions, plus précises, constitueront le canevas investigatif ;
- Répondre aux questions du canevas investigatif : les questions du canevas sont maintenant plus précises. Il s'agit dans cette étape de générer des réponses directes à ces questions, sous forme d'énoncés.

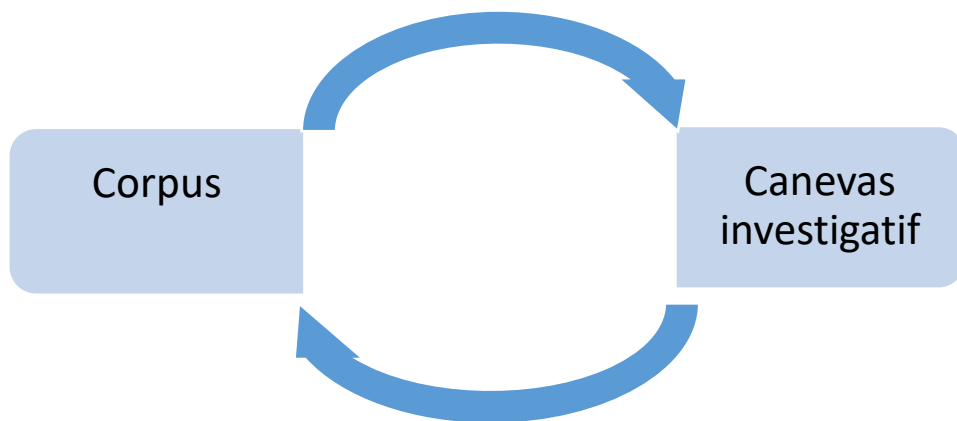


Figure 10 Le lien entre le corpus et le canevas investigatif

Dans une approche plus pratique de l'analyse, Lejeune (2019) identifie trois phases qui rejoignent celles présentées précédemment. Dans son *Manuel d'analyse qualitative*, il préconise une approche itérative qui consiste en un va et viens entre l'analyse et le terrain. Les trois phases qui se chevauchent (et non linéaire) sont interdépendantes et s'alimentent au fur et à mesure de l'avancement de la recherche. La première phase consiste par faire une microanalyse des premiers entretiens afin de s'immerger, pour le chercheur dans la matière et s'éloigner de ses présupposés pour pouvoir adopter un regard objectif vis-à-vis de son corpus d'étude.

Il identifie également à cet effet les éléments clés énoncés par les participants et débute ainsi son **codage ouvert**. Celui-ci commence par un étiquetage afin d'obtenir des propriétés relatives à l'expérience de chaque participant. Ces propriétés quant à elles caractérisent des catégories, qui font l'objet de découverte dans l'analyse. Ce schéma d'analyse est résumé comme suit.



Figure 11 Du matériau à la catégorie
Source : Lejeune (2019)

La seconde phase se nomme **codage axial** qui part du codage ouvert et des étiquettes ainsi obtenues pour les organiser, les articuler et les intégrer. Il consiste notamment à articuler les propriétés entre eux pour observer des covariations, des relations positives ou négatives et de dégager des détails concernant ces propriétés. Cette seconde phase est complémentaire au questionnement analytique présenté précédemment, en agrégeant et en synthétisant les différents codes qui amènent à des catégories similaires entre les différents participants.

La troisième phase qui est le **codage sélectif** consiste à identifier les propriétés centrales des propriétés périphériques issues du codage axial, et d'intégrer les propriétés dans un ensemble cohérent. Pour ce faire, l'usage de la schématisation et la rédaction des comptes rendus éclaircissent les différentes relations entre les propriétés pour former un ensemble cohérent et compréhensible de l'étude.

L'ouvrage de Gaudet et Robert (2018) s'apparente à une synthèse des phases présentées par Lejeune et Breton. Tout comme les phases d'analyse précédentes, trois phases (ou strates comme mentionnées dans l'ouvrage) sont faites au cours de l'analyse : l'analyse verticale, horizontale et théorisant.

L'analyse verticale consiste à analyser individuellement chaque source en décrivant le contexte de sa production (condensation contextualisant) et en donnant sens aux énoncés de chaque participant (condensation sémantique). Pour ce dernier, il importe d'identifier l'intrigue dans le récit autobiographique, puis d'établir une chronologie du récit qui rejoint à cet effet l'approche de Breton, et enfin de faire le codage thématique du récit qui rejoint sur ce point l'approche de Lejeune.

L'analyse horizontale est assez similaire au codage axial présenté précédemment. Elle consiste à condenser les informations obtenues lors de l'analyse verticale en comparant systématiquement les sources d'information, afin de faire ressortir les points communs entre les sources, ce qui les différencie, d'établir les liens entre les différents codes. Ce faisant, des liens hypothétiques se construisent au fur et à mesure, et des va-et-vient entre le corpus et ces liens sont nécessaires afin de vérifier si ceux-ci correspondent aux énoncés des participants.

C'est dans cette phase que le canevas investigatif intègre notre plan d'analyse, car il fait le lien entre nos questions de recherche et les résultats obtenus jusqu'ici. En posant ces questions de recherche au corpus, nous avons des éléments de réponse grâce aux condensations des informations recueillies et à leur articulation.

L'analyse théorisante constitue la dernière phase qui consiste notamment à élaborer des classifications par typologie, en mettant en lien des hypothèses à des théories, en élaborant un idéal-type (ou des types idéaux) et en les comparant aux résultats obtenus. Cette phase complète le codage sélectif de Lejeune présenté précédemment.

Nous résumons ainsi par la figure suivante notre plan d'analyse de données, inspiré des trois approches présentées précédemment, et qui comportent trois phases. Notons cependant que ces phases s'opèrent de façon itérative et non séquentielle, mais dans un souci de clarté, nous avons décidé de les présenter successivement.

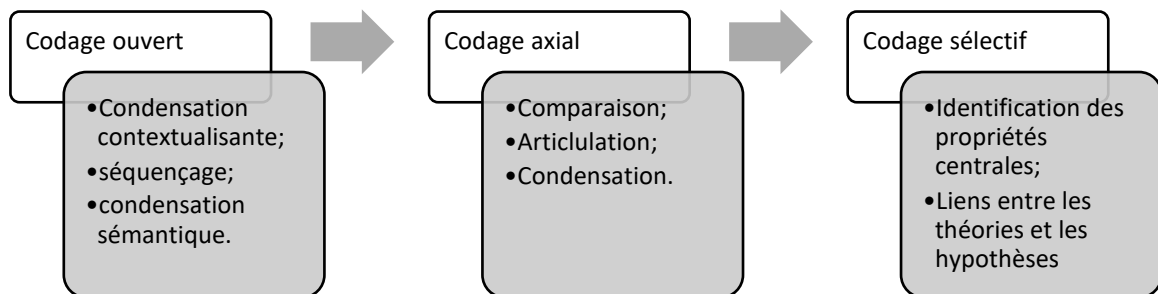


Figure 12 Plan d'analyse de données

Afin d'opérationnaliser notre analyse, nous avons eu recours au logiciel NVivo¹⁷ pour la plupart de notre démarche, qui facilite notamment le codage et l'organisation des données. Après la transcription des entretiens, nous les avons importés dans le logiciel. L'usage de ce logiciel requiert cependant une étape intermédiaire afin d'identifier les fonctions correspondantes aux différentes phases de notre analyse.

À cet effet, nous avons eu recours à l'approche « *The five level QDA Method* » (Woolf & Silver, 2017) ou des cinq niveaux de l'analyse de données qualitative assistée par ordinateur, dans notre cas NVivo. Les deux premiers niveaux s'apparentent à des étapes déjà effectuées dans notre travail. Le premier niveau consiste à définir les objectifs de l'étude, le second de définir un plan d'analyse de données. Le troisième niveau est plus pratique au

¹⁷ NVivo version 12 Pro

logiciel, car il s'agira de traduire le plan d'analyse en outils logiciels, c'est-à-dire d'identifier les différentes fonctions de NVivo qui correspondent au plan d'analyse.

Pour ce faire, deux cas peuvent se présenter, ce qui nous amène aux deux derniers niveaux. Le quatrième niveau consiste à utiliser des fonctions basiques du logiciel dans le cas où la traduction du plan d'analyse trouve des fonctions du logiciel adaptées aux objectifs, et le cinquième niveau à des combinaisons de ces fonctions basiques pour avoir des opérations spécifiques correspondant à certains des objectifs. Ces cinq niveaux sont résumés par la figure suivante.

Deux niveaux de stratégie →		→ Traduits en →	→ Deux niveaux de tactiques	
Niveau 1 : Objectifs	Niveau 2 : Plan d'analyse	Niveau 3 : Traduction	Niveau 4 : Outils basiques	Niveau 5 : Outils spécifiques
L'objectif et le contexte d'un projet, généralement exprimés sous forme de questions de recherche et de méthodologie.	Le cadre conceptuel et les tâches analytiques qui en découlent.	Traduction des tâches analytiques en outils logiciels et la traduction des résultats en retour	Choix simple des opérations individuelles du logiciel.	Utilisation sophistiquée du logiciel en combinant des opérations ou en les exécutant de manière personnalisée
				

Figure 13 Les cinq niveaux du "Five-level QDA Method"

Source : (Woolf & Silver, 2017)

Nous présentons ainsi les différentes fonctions utilisées dans NVivo pour chaque étape de l'analyse :

- Le codage ouvert : après avoir importé les transcriptions des entretiens sur le logiciel, nous avons procédé au codage ouvert. Pour cela, nous avons créé des **Cas** pour chaque transcription afin de les correspondre à des unités d'observation. L'individu étant dans notre travail l'unité d'analyse. Ensuite, nous avons procédé au codage ouvert (inductif) proprement dit, qui créera des **Nœuds**, correspondant aux étiquettes du corpus. Les **Bandes d'encodage** correspondent pour chaque **Cas** au chevauchement et séquençage des **Nœuds** ou des sujets, thèmes, évènements abordés par chacun, qui constitue donc **l'analyse séquentielle et thématique**. Par souci de place dans ce travail, nous ne présenterons par les séquences de chaque participant, mais uniquement les résultats qui les synthétisent à partir des graphiques issus des **Nœuds** (cf. étape suivante);
- Le codage axial : après avoir obtenu les **Nœuds** dits « enfants » à partir de l'encodage de toutes les transcriptions, le codage axial consiste à créer des **Nœuds** dits « parents ». Cela consiste en une opération de rassemblement, de concordance d'idées, d'articulation, de comparaison des différents **Nœuds** « enfants ». Comme nous avons adopté un guide d'entretien à thèmes, et que l'entretien est de type autobiographique qui retrace le vécu de chaque participant, les **Nœuds** « parents » ont été choisis sur la base des thèmes du guide d'entretien ;
- Le codage sélectif : dans cette dernière étape afin d'identifier les propriétés centrales des propriétés secondaires, nous avons d'abord mobilisé notre canevas investigatif et avons recherché les réponses à nos questions dans le corpus déjà annoté et ayant généré les différents **Nœuds**. Les fonctions **Graphiques** et **Relations** ont été mobilisées afin d'identifier ces propriétés centrales, les mettre en relation et les représenter graphiquement.

Nous présentons dans le tableau suivant tiré du même ouvrage, la fiche outil du plan d'analyse (*Analytic Planning Worksheet*) sur NVivo, présentant les différents niveaux de l'analyse appliqués à notre étude.

Tableau 2 Plan d'analyse sur NVivo (Analytic Planning Worksheet)

 Analytic Planning Worksheet	PROJET: Analyse de la mobilité sociale Phase de l'analyse: Codage des entretiens	
Level 1: Objectifs et méthodologie	OBJECTIFS : étude exploratoire visant à déterminer la stratification sociale d'un point de vue subjectif, et aussi les déterminants de la mobilité sociale.	GUIDE METHODOLOGIQUE : entretiens autobiographiques auprès de 20 individus vivant dans l'aire urbaine d'Antananarivo, âgés de plus de 30 ans. Utilisant l'analyse de récit afin d'identifier les éléments biographiques déterminants et les représentations sur la stratification sociale.
Level 2: Plan analytique global	CADRE CONCEPTUEL	
	TÂCHES ANTERIEURS ACHEVEES: Spécification de la problématique, revue de la littérature, méthodologie, collecte des données, transcription TÂCHES ACTUELLES: codages des entretiens (ouvert et axial) TÂCHES ANTICIPEES : interprétation des résultats (codage sélectif)	
Niveau 2: Tâches analytiques	Niveau 3: TRADUCTION	Niveau 4: OUTILS BASIQUES ou... Niveau 5: OUTILS SPECIFIQUES
Codage ouvert et codage axial	<u>UNITES :</u> - Individu (unité d'analyse) ; - Evènements biographiques (unité de signification) ; - Sens, opinions, représentations (unité de signification) <u>BUTS :</u> Déterminer des similitudes et des différences par rapport aux causes de la mobilité sociale. <u>COMPOSANTS POSSIBLES :</u> - Individu : fichiers, cas - Evènements biographiques : nœuds, mémos, annotations, ensembles, requêtes, graphique - Représentations : nœuds, relations <u>COMPOSANTS CHOISIS</u> - Individus : fichiers, cas - Evènements biographiques : nœuds, graphique - Représentations : nœuds, relations, <u>EXPLICATIONS</u>	- Importation des fichiers sur le logiciel - Création de cas à partir des fichiers de transcription - Création de classification de cas (valeurs et attributs) - Codage ouvert de chaque entretien : création des nœuds - Codage axial : création des nœuds parents et agrégation des nœuds enfants - Création des graphiques
REFLEXIONS : Cette tâche sert à préparer les données afin qu'elles puissent être exploitées dans la phase suivante, qui consistera à lier les codes obtenus à des théories (si elles existent) relatives à ma mobilité sociale.		

Source de la fiche outil : Woolf & Silver, 2017

Comme mentionné précédemment, le codage ouvert s'est opéré sur NVivo, et ne présente pas de graphiques pouvant être exportés. Nous présentons dans l'image suivante un exemple de codage ouvert sur le logiciel NVivo à titre illustratif. Nous étalerons dans la section suivante un résumé synthétique du premier niveau d'analyse. Nous procéderons par la suite au codage horizontal ou axial qui aura pour objectif d'articuler les résultats du codage ouvert, de rassembler les codes qui peuvent être groupés. Le codage sélectif sera présenté avant le chapitre consacré à la discussion et analyse critique des résultats.

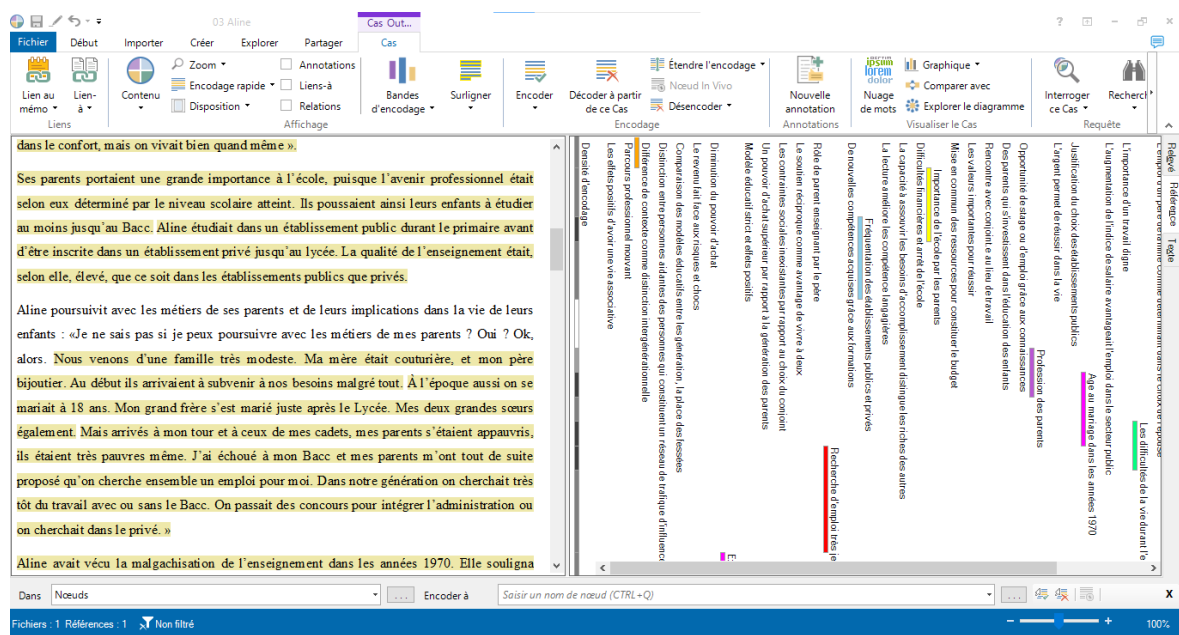


Figure 14 Illustration du codage ouvert sur le logiciel NVivo

Conclusion du chapitre 3

Ce troisième chapitre aborde les questions d'ordres méthodologiques, en insistant sur une approche subjective en tant qu'approche adaptée dans le contexte d'une étude exploratoire de la mobilité sociale à Madagascar. Nous avons par la suite argumenté le fait de choisir l'individu en tant qu'unité d'analyse, ainsi que le champ de notre étude et l'échantillonnage choisi (théorique) correspondant à la méthode qualitative.

Nous avons poursuivi avec les paradigmes de notre recherche qui se situe à la croisée du déterminisme social (paradigme structuraliste) et de l'actionalisme (individualisme méthodologique). Nous abordons également la stratégie d'analyse qui est la recherche descriptive interprétative qui cherche à décrire un phénomène, ses propriétés, ses composantes et ses variations. Nous y parlons des instruments d'observation et de collecte, notamment les enquêtes autobiographiques, et terminons avec la description de la collecte des données.

Ces trois premiers chapitres nous ont permis de faire un tour d'horizon de notre projet de recherche et de spécifier notre problématique, à préciser les concepts et à présenter nos questions et hypothèses de recherche. À partir de ces éléments qui précisent l'angle de notre approche cherchant avant tout à comprendre la mobilité sociale à Madagascar dans une perspective exploratoire, nous pouvons maintenant entamer la collecte et l'analyse proprement dite des données.

Ils se sont concentrés sur la présentation de notre sujet d'étude, ainsi que de la spécification des différents éléments de la recherche. Nous avons développé le concept de mobilité sociale et défini en quoi celui-ci suscite une réflexion plus approfondie par rapport au contexte malgache, en engageant nos réflexions sur le contexte d'Antananarivo.

Les objectifs de la recherche, la revue de la littérature nous ont amenés à définir une approche méthodologique par rapport à la collecte et au traitement des informations recueillies. Les entretiens autobiographiques nous ont permis à cet effet de retracer les trajectoires des individus ressources, dans l'objectif d'identifier des événements, des microdécisions, des opportunités ou d'autres phénomènes qui auraient déterminé les destinations sociales, ou infléchi les trajectoires individuelles.

Dans le chapitre suivant, nous présenterons les résultats de nos collectes proprement dits comprenant les trois phases d'une analyse qualitative, assistée par ordinateur (chapitre 4).

Chapitre 4. Présentation des résultats de collecte de données

Le récit biographique est un outil puissant permettant d'appréhender les traces de l'existence d'un individu. Breton H. nous enseigne une méthode qui l'allie avec un autre type de récit, le récit microphénoménologique, où la combinaison de ces deux régimes narratifs donne naissance à l'**enquête narrative** (Breton H., 2022).

Ce type d'enquête a la particularité de pouvoir, à la fois retracer des événements au court de l'existence de l'individu et de les temporaliser par le régime de la narration biographique, mais aussi de moduler l'attention sur des expériences spécifiques et importantes dans l'étude en question afin de s'intéresser plus aux détails, par le recours au régime du récit microphénoménologique.

L'empan temporel de ces deux régimes constitue la différence majeure dans la narration, où le récit autobiographique relate des tranches d'événements de plusieurs années, voire d'une période de vie comme l'adolescence, alors que le récit microphénoménologique peut s'intéresser à des faits singuliers, précis qui n'ont duré que quelques minutes. S'intéressant aux événements ayant impacté la trajectoire sociale des individus, notre étude sur la mobilité sociale et ses objectifs correspondent à ce type d'enquête.

Au vu des différentes théories sur la mobilité sociale, nos interrogations se portent sur leur validité dans des contextes différents de ceux dans lesquels elles ont émergées. De la théorie des trois capitaux de Bourdieu, aux choix stratégiques développés par Boudon, deux paradigmes donnent des explications quant à la détermination de la position sociale de chacun.

Notre ambition dans cette étude et dans notre contexte vise moins à remettre en question la véracité de ces théories, que de rechercher dans quelles circonstances elles sont valides, ou quels autres phénomènes pourraient éventuellement les compléter, afin de mieux

comprendre comment s'opère ce phénomène de façon dynamique dans une trajectoire sociale.

Après avoir présenté les théories sous-jacentes de la mobilité sociale, les concepts et la méthodologie de collecte de données, nous abordons dans au fil des chapitres suivants l'analyse des récits autobiographiques recueillis auprès de personnes-ressources, définis sur la base de leur domicile (vivant dans l'agglomération d'Antananarivo) et de leur âge (âgées de 35 ans et plus).

Afin de garantir une plus grande diversité des informations recueillies, nous avons adopté une triangulation des sujets, où l'échantillon des personnes est hétérogène sur les critères prédéfinis tels que l'âge et le domicile, mais également d'autres critères comme le sexe, la profession, le niveau scolaire et la situation matrimoniale.

Nous avons également recouru aux cas négatifs (Morse, 1991), qui consiste notamment à choisir des personnes qui sont susceptibles de donner des récits et des points de vue différents que celles qui ont participé précédemment à l'entretien. On a également recouru à différents médiateurs intermédiaires, que ce soit des anciens participants aux entretiens, des connaissances de ceux-ci ou de nos propres connaissances, afin de diversifier la prise de contact dans notre processus de recrutement de participants.

L'enquête narrative constitue notre méthodologie de collecte, où elle est centrée sur l'évolution chronologique de la trajectoire de vie des participants, tout en modulant notre attention sur des événements singuliers et déterminants pouvant intéresser notre sujet d'étude. Nous avons ainsi effectué vingt entretiens autobiographiques, auprès d'individus résidant dans l'agglomération d'Antananarivo et réparties dans les trois districts de celle-ci, que sont Antananarivo Renivohitra, Avaradrano, et Atsimondrano.

Dans ce quatrième chapitre, nous aborderons plus concrètement l'analyse des données, en passant par le plan d'analyse constitué de trois étapes : l'analyse thématique, l'analyse horizontale et l'analyse théorisante. Ces trois étapes caractéristiques d'une analyse qualitative des données d'entretien ont été opérées dans le logiciel NVivo®.

Les informations étant recueillies, nous procédons dans ce qui suit au traitement et à l'analyse de celles-ci. La transcription des entretiens autobiographiques à partir des enregistrements vocaux de ces entretiens constitue notre **corpus**, le support ou la matière qui fera l'objet de notre analyse. Nous présenterons dans une première section le plan d'analyse des données, puis dans une seconde section les résultats de ces analyses.

4.1. L'analyse séquentielle et thématique

Comme présenté dans le [Chapitre 3](#) ci-dessus, notre guide d'entretien comprend six thèmes, présenté successivement. Le premier thème a pour but de décrire la situation sociale du participant, son occupation et sa situation matrimoniale. Les échanges dans celui-ci servent également à mettre notre interlocuteur en confiance pour la suite de l'entretien. Les thèmes 2 à 5 suivent une chronologie du vécu biographique de nos participants, comme le montre la figure suivante :

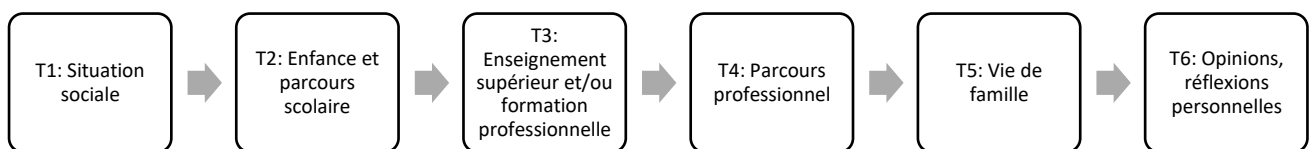


Figure 15 Agencement des thèmes du guide d'entretien

Il est courant que certains évènements adviennent plus tôt (ou plus tard) dans la trajectoire sociale de chacun, par rapport à d'autres évènements présentés séquentiellement dans notre guide. Nous avons choisi l'ordre de présentation de ces thèmes à titre indicatif. Le dernier thème aborde enfin, les opinions de chacun de nos participants par rapport à leur mobilité sociale, à l'environnement dans lequel celle-ci s'effectue, de ses causes selon leur point de vue.

Nous avons opté pour un guide d'entretien à thèmes, qui vont être présenté aux participants de manière successive, afin d'un côté, de faciliter leur compréhension de notre

thème de recherche et de son objectif par les participants, et d'un autre côté d'intégrer à des thèmes les éléments des récits. Loin d'opter pour un codage déductif, nous avons choisi ce type de guide d'entretien à des fins pratiques, et laissons néanmoins une large liberté d'expression aux participants quant aux différents sujets qu'ils veulent aborder.

Cette présentation influence l'agencement du récit, et dans l'analyse séquentielle et thématique, nous cherchons à présenter les séquences représentant les différents sujets auxquels le participant se réfère pour répondre à nos interrogations sur chaque thème. Nous nous intéressons à ces sujets comme ayant des effets de sens, révélateurs des réponses à nos questions.

Dans ce premier niveau d'analyse, comme le suggère Breton (2022), nous avons procédé à trois phases : dans un premier temps une mise à jour de structure temporelle, illustré par la présentation successive des séquences abordées par nos participants dans chaque thème ; puis d'une seconde phase qui s'apparente à une analyse des régimes cinétiques des récits, afin de rendre compte des manières dont les participants ont composé leurs réponses, et d'apprécier le niveau de détails fournis de manière différentielle, et d'identifier les sujets où nos participants se sont centrés dans leur narration ; et une troisième phase qui se rattache au deuxième niveau d'analyse, à savoir le codage axial (section suivante) va examiner les configurations narratives, afin de faire les liaisons entre les sujets, les sous-thèmes constituant les interprétations par le narrateur afin de donner un récit cohérent, les processus inférentiels.

Nous avons pour cela opéré ce premier niveau dans le logiciel NVivo®. Le codage ouvert des entretiens pris individuellement ainsi que les bandes d'encodage ne sont pas exportables dans cet éditeur de texte. Pour une meilleure lisibilité des codes produits, nous avons présenté successivement à la fin du manuscrit¹⁸ la transcription des entretiens qui constitue le corpus de notre travail, et le codebook comprenant les différents nœuds générés

¹⁸Annexe 2 : Corpus de l'étude : La transcription des entretiens, p. V / Annexe 3 : Codebook généré sur NVivo lors du codage ouvert, p.XCV

sur NVivo. Quelques résultats sont intégrés dans les graphiques obtenus lors du second niveau que nous présentons dans la section suivante.

4.2. L'analyse horizontale ou codage axial

Dans cette section nous présenterons les résultats obtenus suite à l'agrégation et à l'articulation des codes sur NVivo, afin d'avoir des représentations synthétiques de principaux thèmes et sujets auxquels nos participants ont évoqué au cours des interviews. Les premières lignes en majuscule représentent les thèmes de nos entretiens ou les codes parents, relatifs à des aspects biographiques pouvant intéressés notre étude ils représentent les résultats sur codage ouvert.

Les lignes en dessous de ces codes parents représentent à leur tour les résultats du second niveau d'analyse qu'est le codage axial. Nous agréons dans ces catégories les éléments de récits qui parlent d'évènements biographiques similaires. Nous présentons dans le schéma suivant l'arborescence des codes parents issue du codage axial.

ENFANCE ET PARCOURS SCOLAIRE	20	137
Rôle de parent	18	40
Scolarité	15	33
Influence sociale sur les choix	11	15
Conditionnement socio-économique	9	12
Caractère spécifique et compétences	9	17
Profession des parents	6	6
Inflexion de la trajectoire sociale par un évènement	6	11
Appréciation positive de sa situation par rapport à celle	2	2
Les difficultés de la vie durant l'enfance	1	1
VIE DE FAMILLE	20	74
Rôles de parents-adultes et perspectives	13	25
Raisons du choix du conjoint	11	13
Les bénéfices du mariage	8	13
Faits conditionnant le mariage	6	12
La vie de célibataire	3	5
Les désavantages du mariage	2	4
Avoir réalisé son rêve d'avoir une maison	1	1
Précarité de sa situation et dépendance envers sa famille	1	1
OPINIONS	20	140
Stratification sociale	20	47
Appuis à la mobilité	17	44
Stratégie de mobilité	13	18
Moralité de la réussite	8	13
Obstacles dans le parcours	6	9
Réalité malgache vue par les participants	4	9

EMPLOI ET RESSOURCES FINANCIERES		18	58
+ Découverte d'opportunité de travail, d'affaire ou autre		14	23
+ Expérience négative de travail et de contre mobilité		7	10
+ Motifs du choix de carrière professionnelle ou métier		6	7
+ Facteurs de réussite professionnelle		4	7
+ Héritage de capital		4	4
+ Changement et cumul d'activité(s)		3	3
+ Un métier hérité de génération en génération		2	3
+ Perte d'emploi		1	1
FORMATION		12	23
+ Influence sociale		6	7
+ Opportunités		4	4
+ Perturbations et limites	👤	4	5
+ Investissement en compétences		4	6
+ Objectif précisé		1	1

Figure 16 Arborescence des nœuds suite au codage axial

Source : nos propres études

4.2.1. Thème 1 : Situation sociale

Bien que présent dans cette section, ce premier thème relève plus d'une présentation descriptive des résultats. C'est une description globale, qui est analogue au composant « **Valeurs et attributs** » (**Classification des cas**) sur NVivo®, de chaque participant à l'enquête par rapport à leurs professions, leurs situations matrimoniales et leurs domiciles. Les noms ont été modifiés afin de garantir l'anonymat de ces participants. Nous les présenterons dans le tableau suivant.

Tableau 3 Synthèse de la situation des participants

N°	Participant	Âge	Sexe	Profession/Métier	Situation matrimoniale	Statut d'occupation du logement
01	Avorta	35	H	Chômeur, à la recherche d'emploi	En couple, non marié, sans enfant	Locataire
02	Riri	35	H	Commercial dans une société de miel	En couple, non marié, sans enfant	Copropriétaire, vis avec ses parents
03	Aline	62	F	Retraitée, ex-comptable dans le service topographique du Ministère des Travaux publics	Mariée, un enfant	Propriétaire

N°	Participant	Âge	Sexe	Profession/Métier	Situation matrimoniale	Statut d'occupation du logement
04	Rova	59	H	Consultant en management	Marié, 4 enfants	Propriétaire
05	Tina	42	F	Travailleur indépendant, dans le domaine du commerce	Divorcée, 3 enfants	Propriétaire
06	Solo	35	H	Garagiste	Divorcé, 2 enfants	Propriétaire
07	Carole	42	F	Femme de ménage	Mariée, 3 enfants	Propriétaire
08	Belle	52	F	Chômeur, à la recherche d'emploi (ex-agent de saisie)	Non mariée, sans enfant	Copropriétaire

N°	Participant	Âge	Sexe	Profession/Métier	Situation matrimoniale	Statut d'occupation du logement
09	Louise	60	F	Mère au foyer, ex-couturière	Mariée, un enfant	Propriétaire
10	Manoa	38	H	Ferronnier	Marié, 3 enfants	Propriétaire
11	Michael	35	H	Consultant juriste	Marié, 1 enfant	Propriétaire
12	Dimby	38	H	Fonctionnaire	Marié, 1 enfant	Locataire
13	Liva	48	F	Directrice d'hôtel	Mariée, 1 enfant	Locataire
14	Vola	48	F	Enseignante	Mariée, 2 enfants	Propriétaire
15	Josie	51	F	Femme au foyer	Mariée, 3 enfants	Propriétaire

N°	Participant	Âge	Sexe	Profession/Métier	Situation matrimoniale	Statut d'occupation du logement
16	Martin	52	H	Épicier	Marié, 4 enfants	Propriétaire
17	Manda	47	H	Chauffeur-guide	Marié, 2 enfants	Copropriétaire, vit chez ses parents
18	Nary	35	H	Menuisier	En couple, non marié, sans enfant	Copropriétaire, vit avec ses parents
19	Sarah	37	F	Formatrice en langue étrangère (anglais)	Mariée, 1 enfant	Locataire
20	Béatrice	53	F	Travailleur indépendant	Mariée, 3 enfants	Locataire

4.2.2. Thème 2 : Enfance et parcours scolaire

Afin de garantir une certaine souplesse dans les réponses des participants, dans le cas de ce type d'entretien, nous avons commencé, dans chaque thème, par une question introductive, pour ensuite moduler notre guidance au cours de la diégèse, selon les informations fournies par nos interlocuteurs, et le niveau de détails sur certains faits et évènements qui nous ont semblé importants.

Après un travail de défrichage des entretiens, par fragmentation et séquençage du récit narratif, représenté par les bandes d'encodage sur NVivo®, nous présentons dans le diagramme ci-dessous les différents sujets abordés par nos participants.

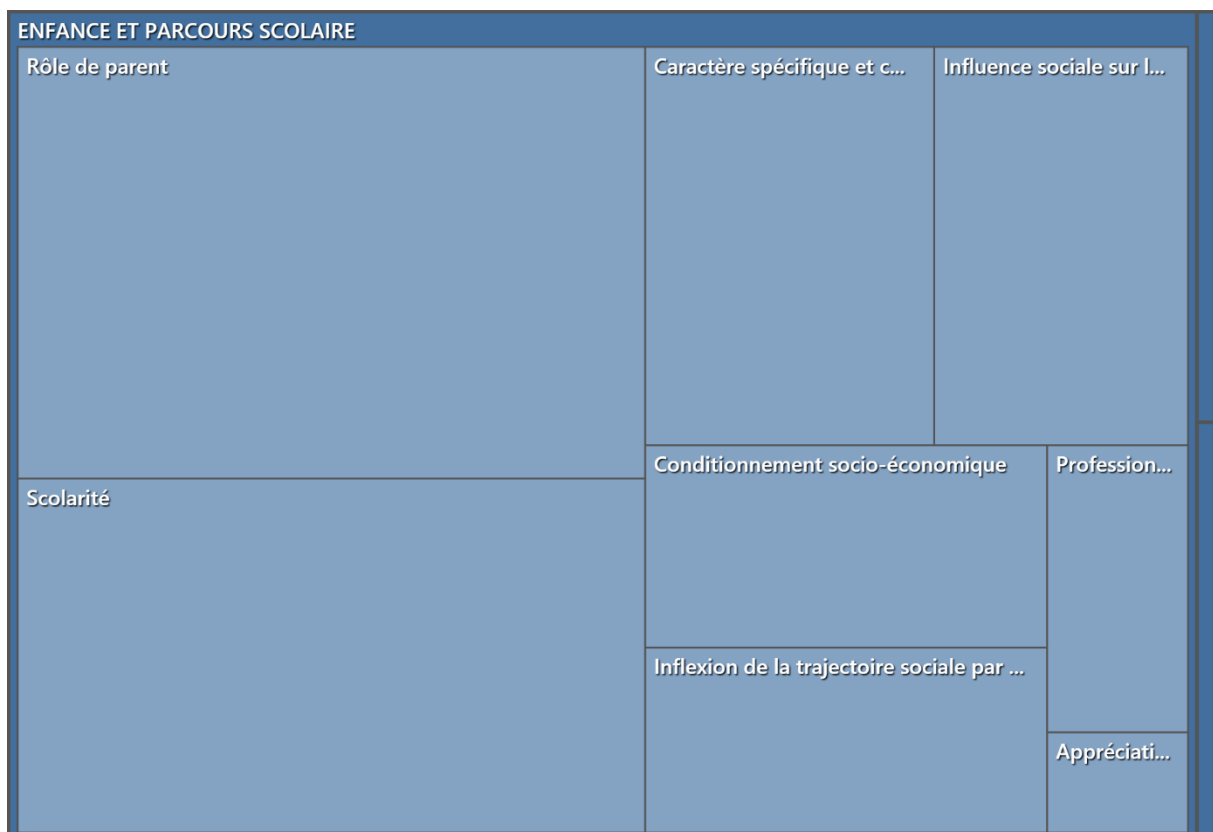


Figure 17 Diagramme hiérarchique de cas encodés au thème de l'enfance et parcours scolaire

Source : nos propres études

Nous pouvons voir dans ce graphique les différents sous-thèmes présents dans les récits de nos participants concernant leur enfance et leur parcours scolaire. Ce second thème est introduit par la question sur l'évènement ou le fait inaugural de l'entretien (*Pouvez-vous me parler de votre enfance ?*). Nous avons adapté nos interventions au fil des discussions avec nos participants, et selon les réponses qu'ils nous donnaient.

Les surfaces des rectangles représentent la part relative de chaque sous-thème dans l'ensemble des récits, et nous pouvons remarquer que ceux concernant les parents et la scolarité y occupent une place relativement importante par rapport aux autres. Le **Nœud** « Rôle de parent » concerne notamment le modèle éducatif des parents de nos participants durant leurs enfances, le rôle qu'ils tiennent dans l'éducation de ces derniers. Ce **Nœud** rassemble d'autres sous-thèmes (d'autres **Nœuds**), dont principalement le modèle éducatif des parents, et leur rôle enseignant dans les études de leurs enfants.

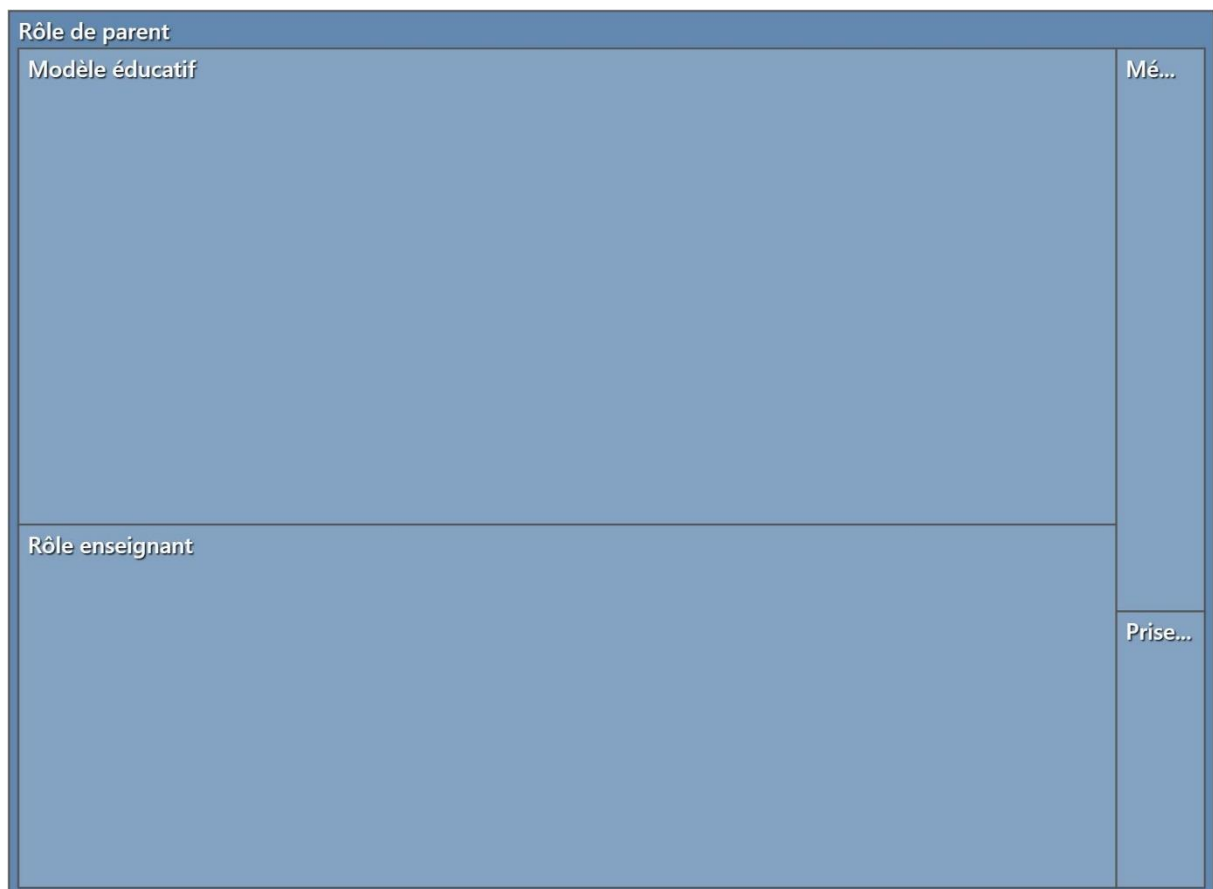


Figure 18 Diagramme hiérarchique des cas encodés à "Rôle de parent"

Source : nos propres études

Certains s'étaient lancés dans un régime cinétique qui décrit des faits sommaires et successifs de leurs enfances, correspondant dans ce cas à une échelle de niveau biographique, allant quelquefois jusqu'au parcours académique (*entretien n°4*). D'autres étaient plus précis et avaient tendance à parler de faits détaillés ayant marqué leurs enfances, et étaient plus en attente de nos interrogations pour poursuivre leurs récits.

Dans ce dernier cas, après notre question introductive, nos interlocuteurs nous demandaient des précisions sur nos attentes. Nous leur avons suggéré certains sujets déjà compris dans notre guide d'entretien, en suggérant des mots, ou des groupes nominaux supposant des sens (et non les questions) tels que : parents, vie de famille, scolarité, éducation, relation, etc.

Dans notre procédé de guidance, nous avons fait en sorte de limiter au maximum nos interventions afin de donner à nos interlocuteurs la liberté de composer leurs récits et d'éviter que nos questions influencent leurs réponses. Nous pouvons remarquer dans le tableau ci-dessus que des sous-thèmes tels que « relation avec l'école », « relations avec les parents », « caractère et attitude étant petit », y sont abordés pour se référer à l'enfance.

Nous avons ainsi constaté que le point d'amorce tourne souvent autour des parents et du participant étant enfant. Le procédé de guidance fait ressortir les informations relatives à la profession des parents et à leur rôle dans l'éducation de leurs enfants. L'agencement chronologique des différents sous-thèmes dans le récit de nos participants varie selon leur parcours respectif, et selon leur sensibilité à un sujet particulier.

Les récits de nos interlocuteurs varient entre niveau biographique et niveau narratif, entrecoupés par un niveau microphénoménologique suite à nos questions de relance. Le graphique précédent synthétise les sous-thèmes rattachés à des catégories de sujets qu'ils ont abordés. Nos interventions font souvent alterner les régimes cinétiques entre biographique, narratif et microphénoménologique. Pour le premier entretien, Avotra a parlé de manière plus précise sur son parcours scolaire dans des établissements publics, mais également du changement positif de sa perception par rapport à l'école.

À un niveau narratif, Riri (entretien 2) nous parla principalement de ses parents, de leurs professions ainsi que de leur implication dans sa scolarité. À un niveau microphénoménologique, Aline (entretien 3) parla également de l'implication de ses parents et de leur modèle éducatif.

Tina (entretien 5) nous a également donné un récit de niveau narratif qui résume son enfance, sa relation avec ses parents, et ses enfants, son parcours scolaire et professionnel, et son rôle en tant que mère. Elle nous donna plus de précisions sur les aspects positifs de l'enseignement dans les écoles confessionnelles. Le récit de Carole (entretien 7) était aussi à un niveau narratif, sur les mêmes thèmes. Elle nous partagea cependant des faits marquants, comme ses parents qui devaient chercher du travail supplémentaire avant les rentrées scolaires, ou encore le fait de s'appuyer sur ses parents pour le choix de son avenir professionnel.

Belle (entretien 8) avait également un récit narratif. Elle s'attarda cependant un peu plus sur l'implication de sa mère dans sa scolarité et dans son éducation, qui l'a notamment beaucoup influencé. Pour Louise (entretien 9), c'était sur l'implication de ses parents surtout en rapport avec son caractère réservé. Liva (entretien 13) parla de l'aide de ses parents pour faire ses devoirs, et de sa tante qui était enseignante et l'aidait à réviser. Vola (entretien 14) parlait également du modèle éducatif rigoureux de ses parents, car ils voulaient qu'elle poursuive ses études à l'Université d'Antananarivo, sans incident.

Manoa (entretien 10) nous parla de son parcours scolaire, tout comme Dimby (entretien 12) qui ajoutait l'implication de son père dans son enseignement, et son caractère calme. Dimby nous parla également de sa passion pour les jeux vidéos, et des conseils de ses parents pour l'inciter à faire carrière dans l'administration publique.

Rova (entretien 4) s'était lancé dans un récit biographique qui résumait tout son parcours scolaire et académique, jusqu'à son parcours professionnel. Un empan temporel de plus de 50 ans a été résumé par son premier récit. Nous sommes intervenus sur certains aspects comme son choix d'orientation, la vie avec ses parents étant petits, et l'implication de sa mère dans ses études afin d'accéder à un niveau narratif et avoir plus de précision.

Nary (entretien 18) adoptait pareillement à un régime de niveau narratif, où il parlait successivement de son parcours scolaire et de ses bonnes notes, ainsi que du rôle qu'a joué sa mère dans son apprentissage. Le fait qu'il ait aidé son père dans son travail (menuisier) l'a permis d'acquérir des compétences dans le métier.

Sarah (entretien 19) quant à elle, évoquait son caractère timide et réservé, du rôle de sa mère qui était enseignante, dans son parcours scolaire, et des difficultés qu'ils ont rencontrées suite au décès de son père.

Béatrice (entretien 20) s'exprimait sur l'implication des parents dans ses études et du rôle du modèle éducatif dans les écoles confessionnelles qui lui ont transmis certaines valeurs importantes. Elle poursuivait avec sa volonté d'être autonome dans ses révisions au collège.

Pour Solo (entretien 6), c'était plus sur son parcours scolaire qu'il nous partagea dans un récit narratif. Suite à notre relance, nous sommes parvenus à un niveau microphénoménologique sur un échange de Solo et de ses parents concernant son désir de devenir mécanicien, une période importante qui a influencé sa trajectoire.

Josie (entretien 15) avait un régime cinétique sommaire, et délivrait un récit de niveau biographique qui résumait en quelques phrases son parcours scolaire, sa relation avec ses parents, et sa vie associative. Martin (entretien 16) adoptait également un régime biographique, où il parla de son autonomie dans son parcours scolaire et de son échec au Bacc. Il en est de même pour Manda (entretien 17) qui nous parla de l'implication de ses parents dans ses études.

Michael (entretien 11) à un niveau microphénoménologique, nous donnait des précisions par rapport à son parcours scolaire, à sa relation avec ses parents, et surtout sur leur implication dans ses études, leur influence et les effets bénéfiques que cela a apportés.

On citera également certains **Nœuds** présents dans ce second thème qui mérite d'être énuméré même s'ils n'occupent pas autant de place que les deux premiers mentionnés

précédemment, comme les événements qui ont influencé la trajectoire sociale, les caractères propres à chaque individu ou encore l'influence sociale sur certains choix et certaines représentations.

4.2.3. Thème 3 : Enseignement supérieur et/ou formation professionnelle

Dans ce troisième thème sera abordé le parcours de formation proprement dit de chaque individu. Bien que le parcours scolaire primaire et secondaire ait été abordé dans le thème précédent, ici sera spécifiquement énoncé le parcours postsecondaire pour ceux qui ont poursuivi leurs études. Pour d'autres, les formations professionnelles certifiantes, ou informelles comme des expériences de métier auprès d'un proche, ont été évoquées comme correspondant à une phase biographique de l'apprentissage d'un travail.

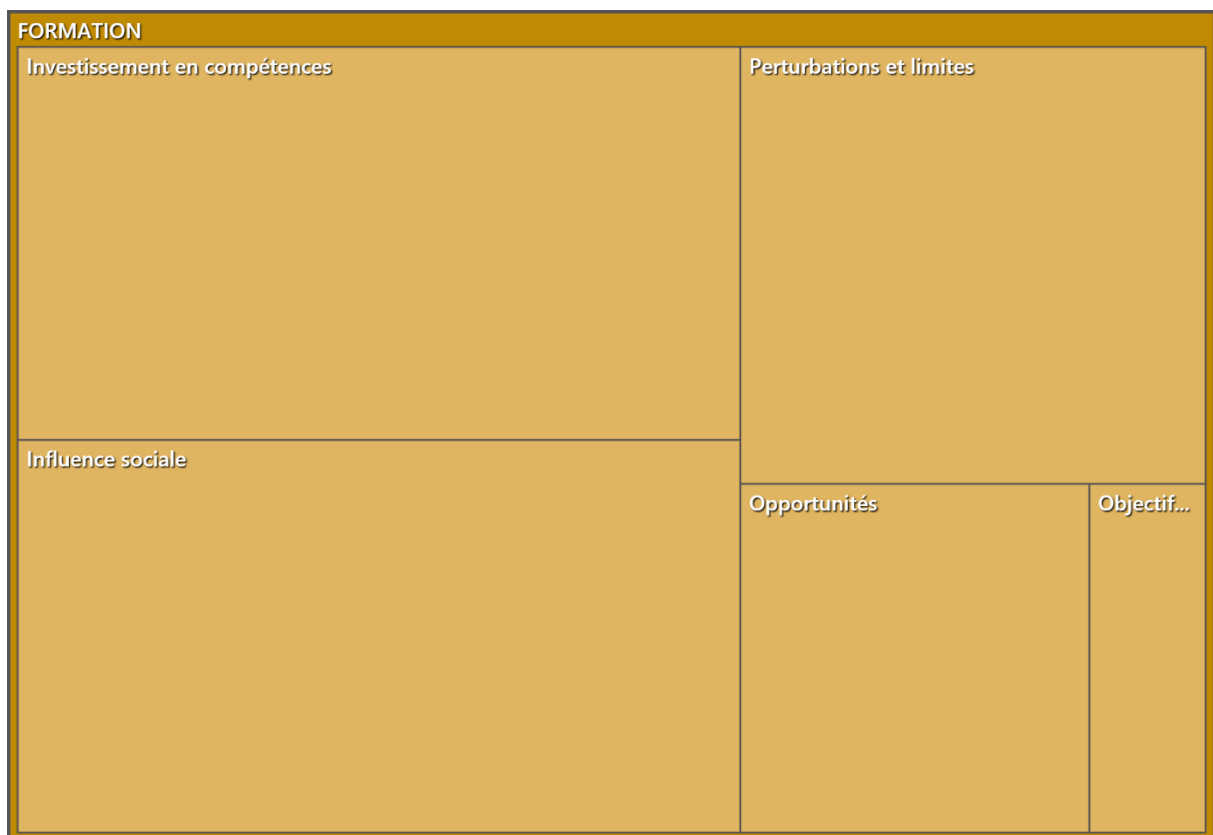


Figure 19 Diagramme hiérarchique de cas encodés à l'enseignement et formation professionnelle

Source : nos propres études

Nous pouvons voir à partir du graphique présenté ci-dessus que les thèmes sont assez équilibrés. Dans un premier temps, les énoncés concernant l'investissement en compétences, que ce soit les investissements des parents ou des individus eux-mêmes, sont les plus évoqués. Il peut s'agir de l'investissement des parents pour que leur enfant continue ses études à l'étranger, comme les cas de Rova (entretien 4) et de Riri (entretien 2) ; ou encore des parcours diplômant ou certifiant des individus.

Pour Riri, la décision de poursuivre les études à l'étranger était prise avec ses parents afin d'augmenter ses options futures en matière d'emploi, surtout en perspective d'une éventuelle opportunité à l'étranger : « [...] *si des opportunités de migration à l'étranger se présentaient, un Master de Maurice a plus de valeur qu'un Master de Mada [...]* ». Rova quant à lui a complété son cursus à l'étranger avec une autre formation à Madagascar.

L'influence sociale dans le choix de parcours ou dans la formation proprement dite figure également comme sujet soulevé dans ce thème, et composé d'éléments répartis de manière assez équilibrée. On citera par exemple l'influence des parents ou des proches dans les choix de formation, ou encore la transmission de compétences pratiques d'un proche grâce à une formation qui a permis aux concernés de maîtriser le métier en question, comme le cas de Louise (entretien 9) à qui sa mère, couturière de métier, a enseigné la couture.

Solo (entretien 6) a par exemple pu acquérir des compétences pratiques dans son métier de mécanicien automobile grâce à son oncle qui était lui-même mécanicien. Il a suivi une formation professionnelle par la suite avant de retourner chez son oncle poursuivre son apprentissage avant de travailler en indépendant.

Manoa (entretien 10) a appris à être coiffeur grâce à un ami qui exerçait le métier.

Aidé par ses parents dans sa prise de décision sur ses études, Michael (entretien 11) a choisi de faire du droit. Les conseils et l'appui d'une personne proche de lui qui était juriste de métier l'ont beaucoup aidé dans son parcours de formation, surtout par rapport aux rencontres qui lui ont ouvert des opportunités de stage.

Pour Vola (entretien 14), une tante qui travaillait dans le département de sociologie de

L'Université l'a suggéré de suivre le parcours en « sciences sociales du développement ». Pour Dimby (entretien 12), ses parents le poussaient à intégrer l'administration publique et à s'inscrire aux différents concours pour être fonctionnaire.

On citera aussi les évènements qui ont perturbé les parcours de formation ou les limites qui ont freiné la progression dans les études. Tina (entretien 5) parle par exemple de son mariage qui ne lui a pas permis de terminer ses études. Quant aux limites, elles peuvent être relatives au conditionnement de l'individu comme le cas de Michael (entretien 11) (indécision, car les objectifs n'étaient pas fixes, ou méconnaissance de ses capacités), ou par rapport à l'accès à des ressources (internet notamment à une époque).

Riri (entretien 2) évoque par exemple que l'une des limites dans le parcours de formation est l'adéquation entre les offres disponibles, et les besoins sur le marché du travail. Il considère à ce sujet que « l'éducation n'a pas de finalité [...] il y a une coupure entre l'enseignement et le monde du travail ». Pour Vola (entretien 14), sa bonne note en Français au Bacc la persuadée de poursuivre ses études supérieures en langue française à l'Université, ce qui finalement ne correspondait pas à ce qu'elle voulait ni à ce dont elle était capable.

En bref, nous pouvons tirer de ce qui précède que l'investissement en compétence est une stratégie encore grandement adoptée par les individus et leurs parents que ce soit au niveau scolaire et supérieur, mais également pour des formations professionnalisantes. L'aide, l'appui, le conseil et les opportunités apportées par les proches importent également dans le choix et la réussite de chacun.

4.2.4. Thème 4 : Parcours professionnel

Dans cette section nous aborderons les questions relatives aux parcours professionnels de nos participants. Ce thème cherche à identifier les éléments biographiques qui ont pu déterminer les différentes situations professionnelles : travail, opportunité d'affaires, perte d'emploi, etc. Nous avons pour cela introduit ce thème par la question « *comment s'est fait le choix de votre travail ?* ». Les réponses étaient variées, allant des choix individuels, aux opportunités qui se sont présentées, mais également de l'aide et l'intervention de personnes

proches aux participants. Nous présentons dans le graphique suivant les résultats recueillis dans ce thème.

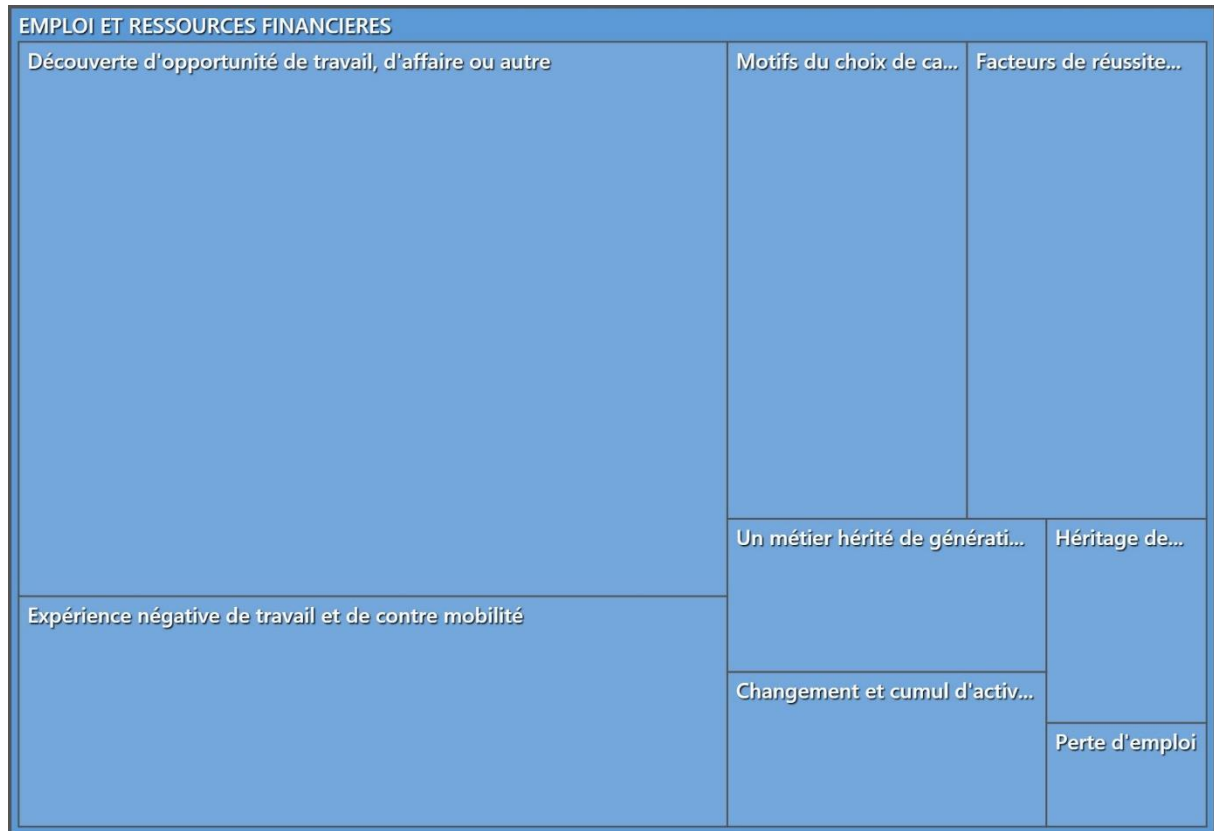


Figure 20 Diagramme hiérarchique de cas encodés à « Emploi et ressources financières »

Source : nos propres études

L'encodage traitant de la *découverte d'opportunité de travail, d'affaire ou autre* comprend la majorité des récits, décrivant pour la plupart leurs accès à un (premier) emploi et leurs activités professionnelles. Ensuite, « *l'expérience négative de travail et de contre mobilité* » ainsi que « *les motifs du choix de carrière* » sont les deux encodages les plus présents qui le suivent.

Pour le premier, à un niveau plus précis dans cet encodage, nous retrouvons les différents évènements qui les ont amenés à exercer leurs travaux : création d'un petit commerce, coopération avec un ami, conséquence du parcours académique ...

Ce sont les *opportunités de stage ou d'emploi grâce au réseau de connaissance* qui occupent une grande partie de cet encodage, où les participants décrivent, grâce à l'aide, appui, conseil

de son réseau, ou encore Manda (entretien 17) qui a exercé son métier de guide touristique grâce à un ami de longue date qui travaillait dans le domaine.

Dans l'encodage « *expérience négative de travail et de contre mobilité* », nous décrivons les trajectoires professionnelles vécues de manière négative par nos participants. La contre mobilité est une notion qui se réfère à des mouvements sociaux qui ramènent un individu à sa position sociale d'origine après une période hors de celle-ci (Veljkovic, 2021). Elle est une variante de ce que l'on nomme « mobilité circulaire » qui se définit par une alternance entre mobilité ascendante et mobilité descendante, ou vice versa.

L'encodage « *parcours professionnel mouvant* » occupe une grande place dans ce nœud, qui témoigne de l'instabilité ou de l'incohérence du parcours professionnel. Riri (entretien 2) a par exemple travaillé dans deux domaines différents : la relation client et le commerce de miel. Le premier est un choix personnel faisant suite à une confiance relativement élevée d'être embauché, et la seconde grâce à une amie qui lui a présenté l'opportunité.

Aline (entretien 3) a quant à elle passé un examen pour obtenir le « certificat d'aptitude pédagogique » (CAP) et a même été enseignante pendant une courte période avant de finalement intégrer la fonction publique suite à une opportunité qui a été présentée par une connaissance. Belle (entretien 8) a été caissière, puis assistante administrative, et enfin agent de saisie.

Nous avons regroupé dans « *motifs du choix de carrière professionnelle ou métier* » les raisons qui ont motivé nos participants à exercer leurs professions. Les résultats sont équilibrés : par passion, la liberté de gérer son temps, l'autonomie professionnelle, ou encore le désir de reprendre les affaires familiales.

4.2.5. Thème 5 : Vie de famille

Ce nœud d'encodage va aborder la vie de famille de nos participants au moment de l'entretien. L'objectif étant d'examiner leurs conditions de vie pour ensuite établir les

cohérences avec la trajectoire sociale, et surtout de comparer ces conditions avec celles vécues durant leurs enfances. Ce thème a été abordé autant avec les individus en couple (mariés ou en non) et les individus célibataires.

Nous avons abordé divers sujets : le choix du conjoint et les raisons qui ont motivé ce choix, le rôle de parents-adultes dans la famille et les perspectives pour les enfants (ou futurs enfants), mais également les avantages et les inconvénients du célibat ou de la mise en couple.

Le graphique ci-après résume les sujets abordés par nos participants.

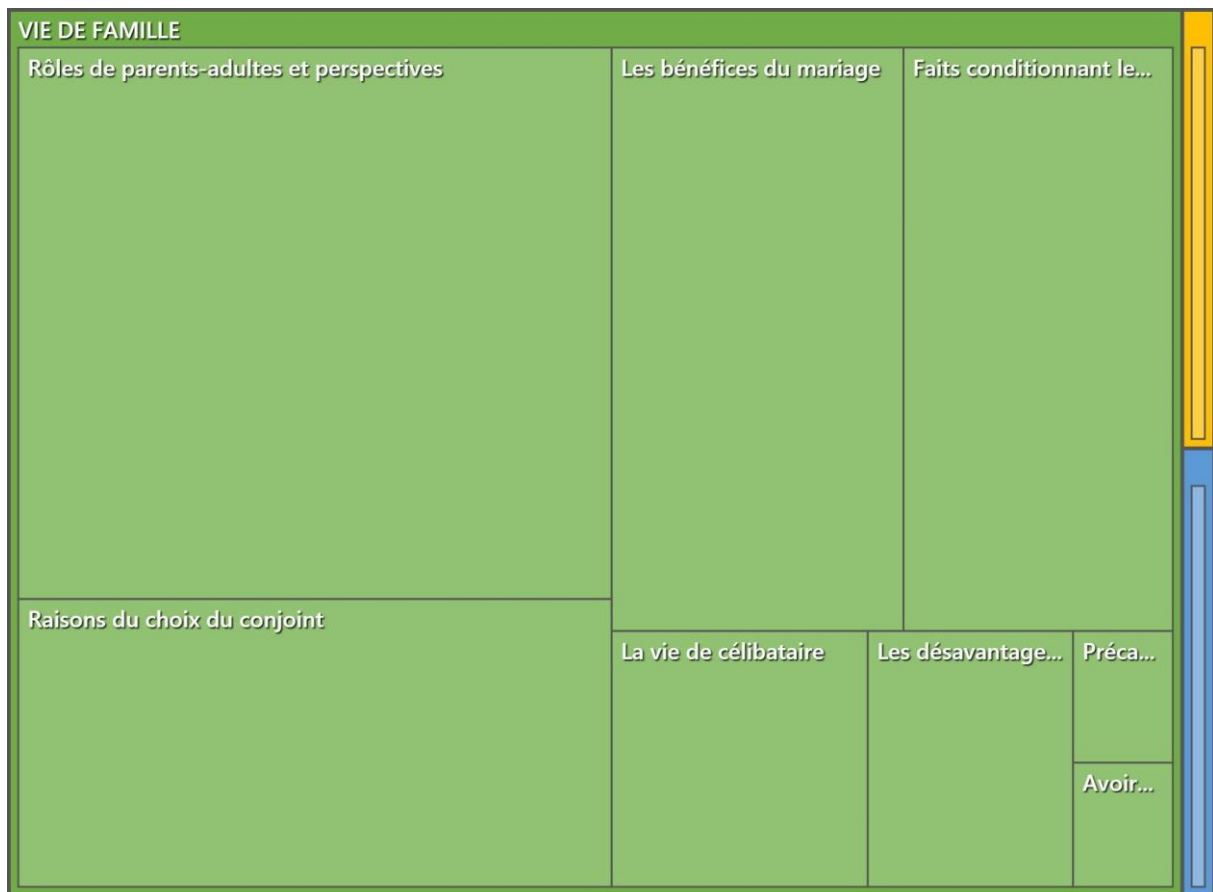


Figure 22 Diagramme hiérarchique des cas encodés à "Vie de famille"

Source : nos propres études

L'encodage parlant du *rôle de parents-adultes et perspectives* qui s'intéresse aux attitudes des participants dans le cercle familial, à leurs relations avec les autres membres de la famille (conjoint et enfant) et aux perspectives qu'ils entrevoient pour leurs (futurs)

enfants, occupe une large place dans les récits. Ces sous-thèmes sont abordés de manière équilibrée selon le vécu du participant.

Riri (entretien 2) pense par exemple que le mariage n'a de sens que pour avoir des enfants : « [...] *On se marie pour avoir des enfants, sinon pourquoi ?* [...] ». Il souligne également l'importance d'assurer, pour les futurs parents, un environnement favorable au développement de l'enfant, avant d'envisager le choix d'en avoir. Pour Solo (entretien 6), avoir des enfants équivaut à des obligations financières qu'il faut remplir.

Aline (entretien 3) quant à elle nous parle de la diminution de son pouvoir d'achat depuis sa retraite, à cause de la diminution de ses ressources financières, mais aussi, de la hausse des prix des biens de consommation sur le marché.

Rova (entretien 4) considère que chacun a son rôle à jouer dans la famille. Le père est chargé d'assurer les ressources financières, et la mère la gestion du foyer. Il considère ainsi que « *les hommes et les femmes sont complémentaires [...]. Les femmes agissent sur le court terme tandis que les hommes [...] agissent sur le long terme.* »

Michael (entretien 11) partage cette idée. Selon lui, les dépenses fixes et nécessaires au foyer sont à la charge du père, et l'épouse a le choix de travailler ou non.

Pour Tina (entretien 5) également, les rôles étaient partagés dans le couple quand elle était mariée. Divorcée, elle incite ses enfants à faire des études longues, chose qu'elle n'a pu faire durant sa jeunesse. Carole (entretien 6) par contre se partage les dépenses du foyer avec son mari. Certaines dépenses comme la nourriture, l'énergie et les biens durables sont à la charge du père, tandis que les autres dépenses quotidiennes sont à sa charge. Tout comme Tina, elle espère que ses enfants fassent des études plus longues qu'eux.

Louise (entretien 9) se partage également les rôles avec son mari suite à une concertation avec ce dernier. En effet, comme le revenu de son mari suffisait à leur besoin, ils ont décidé ensemble à ce que Louise s'occupe exclusivement du foyer et de leur enfant. Le cas de Manoa (entretien 10) est assez similaire. Sa stabilité d'emploi et la venue de leur

troisième enfant leur ont amené à décider à ce que sa femme s'occupe du foyer, qui auparavant occupait un travail.

Liva (entretien 13) pense plutôt que la femme devrait travailler pour préserver une certaine autonomie dans le couple, s'armer face aux risques (d'une éventuelle rupture ou des problèmes financiers), et d'avoir une stabilité. Josie (entretien 15) a dû se consacrer au foyer, car il n'y avait pas d'autres personnes qui pouvaient occuper ce rôle, et son mari gagnait assez pour faire vivre la famille. Malgré les sacrifices, Josie est satisfaite de s'être occupée de ses enfants, et d'avoir tenu le rôle de parent dans l'éducation et l'apprentissage de ces derniers.

Tout comme Josie, Michael (entretien 11) pense que chaque parent a pour rôle de pousser leurs enfants à les dépasser. Vola (entretien 14) et son mari ont pour objectif d'envoyer leurs enfants poursuivre leurs études supérieures à l'étranger pour qu'ils puissent atteindre un niveau de vie supérieure à la leur. Béatrice (entretien 20) et son mari ont également beaucoup investi dans la scolarité de leurs enfants, et les ont ensuite envoyés étudier à l'étranger :

« On espère qu'ils trouveront du travail là-bas puisqu'il n'y a pas d'espoir pour les jeunes (ici) [...] ».

Un autre nœud très présent dans ce thème rassemble les « *raisons du choix du conjoint* ». Ce code fait suite à nos interrogations auprès des personnes en couple (mariées ou non) ou qui projettent de fonder une famille. Les questions sont relatives aux éventuels liens entre stratégie matrimoniale et mobilité sociale. Le graphique suivant montre qu'une certaine proximité sociale détermine souvent ce choix pour la plupart de nos interviewés.



Figure 23 Diagramme hiérarchique des cas encodés à "Raisons du choix du conjoint"

Source : nos propres études

Pour Carole (entretien 7), son mari était un enfant du voisinage et ils se connaissaient depuis tout petit. La femme de Manoa (entretien 10) était aussi du voisinage. La femme de Martin (entretien 16) vivait dans le village voisin. Pour Louise également (entretien 9), c'était le frère aîné d'une amie, qui vivait près de chez eux. Comme critères, Carole disait dans un énoncé un peu diffus qu'ils avaient une certaine ressemblance et partageaient les mêmes valeurs. La femme de Michael (entretien 11) était la jeune sœur d'un ami. Michael précise qu'il y a une certaine similarité entre eux :

« Je trouve qu'on est à peu près pareil moi et elle, si je compare un peu notre situation familiale, notre niveau d'éducation, nos origines, notre quartier, notre religion. »

Dimby (entretien 12) a connu sa femme quand il était au Lycée, et ils étaient dans la même classe. À part ses attributs personnels (beauté, caractère), Dimby avait des choses

en commun avec elle : ils adoraient les mêmes films, les mêmes plats.

Pour Liva (entretien 13), ils fréquentaient le même établissement supérieur, alors que pour Josie (entretien 15), ils allaient dans la même paroisse.

Sarah (entretien 19) s'est mariée avec un homme qui était instituteur comme elle, qu'elle a rencontré lors d'une réunion des enseignants de l'établissement où elle travaillait. Ils avaient des caractères similaires (réservé) et partageaient la même passion pour la langue.

Nous relevons également la présence importante de l'encodage « *Les bénéfices du mariage* » dans les récits, pour essayer de comparer les avantages des personnes mariées avec les personnes célibataires. Les résultats sont donnés dans le graphique suivant.

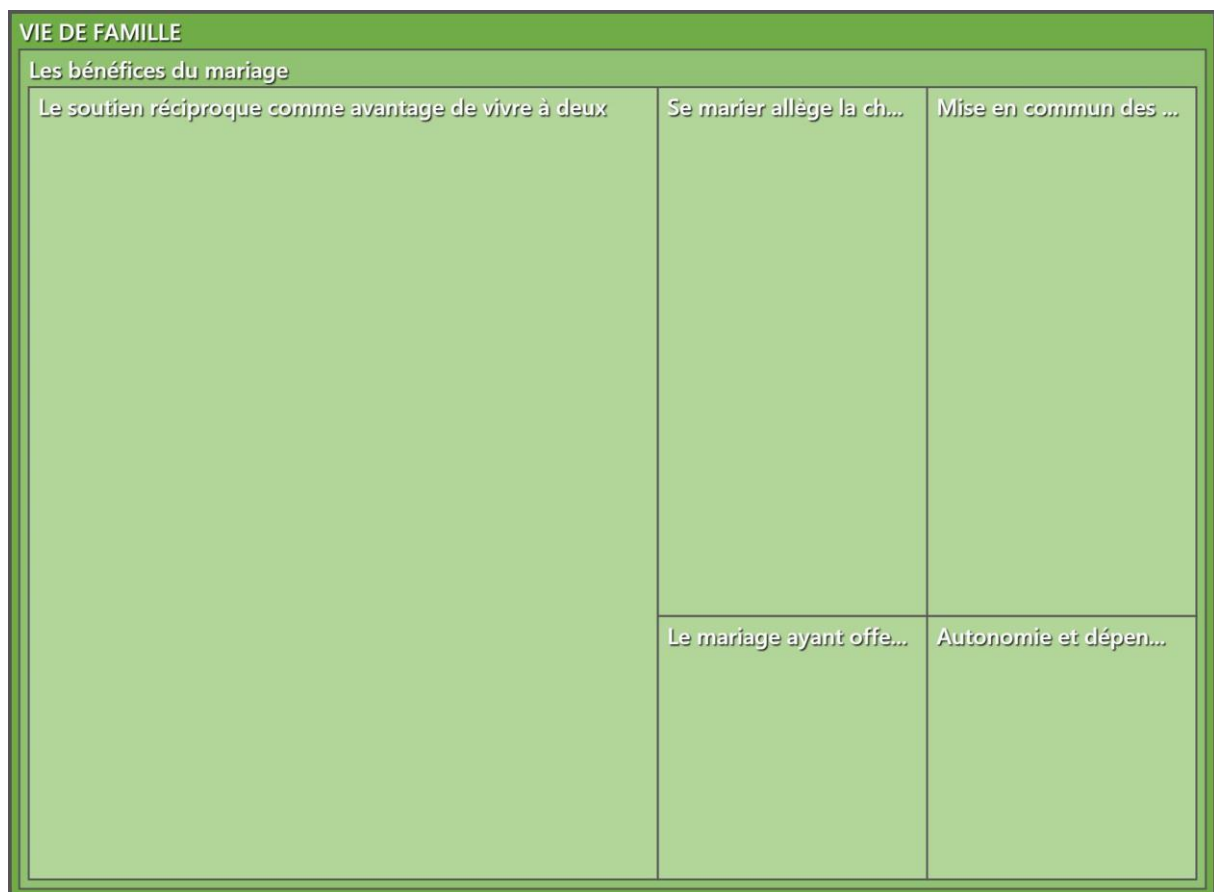


Figure 24 Diagramme hiérarchique des cas encodés à "Les bénéfices du mariage"
Source : nos propres études

Le soutien réciproque entre les époux constitue le nœud de codes le plus cité comme avantage de la vie en couple. Aline (entretien 3) et Louise (entretien 9) citent par exemple l'entraide en cas de difficulté. Pour Tina (entretien 5), c'est la possibilité d'entreprendre à deux dans les projets de famille. Carole (entretien 7) relève le rôle de protection qui est attribué au mari, mais aussi sa contribution pour faire vivre la famille. Le soutien moral (Vola, entretien, 14) et le partage des charges familiales (Manda, entretien 17 et Sarah, entretien 19) figurent également comme points positifs. En bref, la complémentarité entre les époux sur divers aspects de la vie, à la fois financière et humaine, constitue des arguments favorables bénéficiant à la fois la famille établie et la vie de chacun.

4.2.6. Thème 6 : Opinions, réflexions personnelles

Cette sous-section abordera les opinions de nos participants sur la question de la mobilité sociale. Les questions relatives à l'appréciation de la mobilité subjective seront ici abordées, ainsi que de la stratification sociale. Sur ce dernier point, nous avons demandé à nos participants de nous citer les critères qui leur permettent de déterminer la position sociale d'un individu. Nous avons également parlé des causes qui leur semblent déterminantes dans l'explication de la position sociale atteinte, que ce soit celles qui vont favoriser la montée dans la hiérarchie, ou celles qui vont plutôt freiner, voir tirer vers le bas cette destinée sociale.

La figure ci-après montre la répartition des sous-thèmes abordés dans les récits. Comme ils font suite à nos interrogations qui sont issues de nos hypothèses, nous les aborderons successivement.

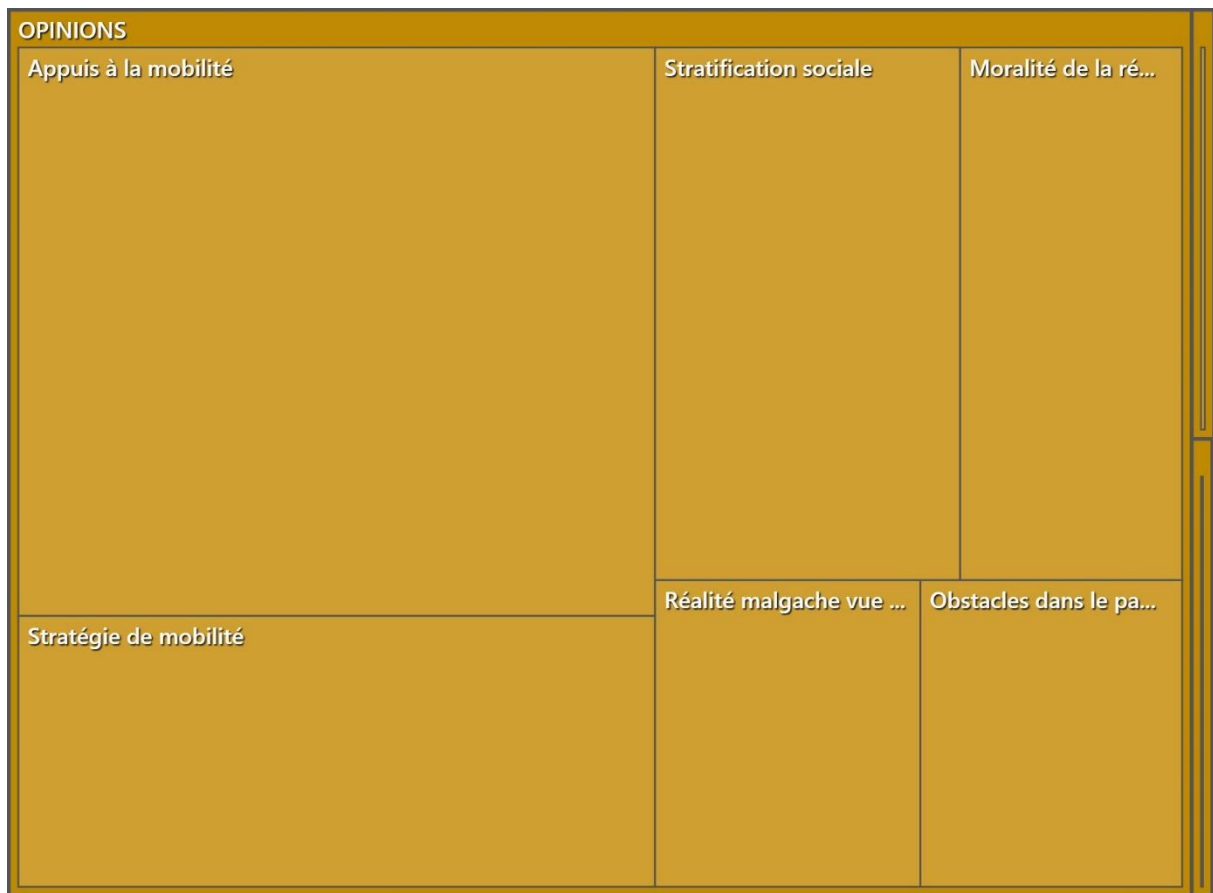


Figure 25 Diagramme hiérarchique des cas encodés à "Opinions"
Source : nos propres études

Six nœuds de code ont été générés dans le code parent « *opinions* », notamment les facteurs qui favorisent l'ascension sociale codée sous « *appuis à la mobilité* », également les « *obstacles dans le parcours* » qui relève les éléments biographiques ayant constitué des obstacles à l'ascension sociale, la « *stratégie de mobilité* » qui rassemble les différentes stratégies adoptées par les participants pour eux et pour leurs enfants afin de s'élever dans la hiérarchie ou maintenir une position privilégiée, la « *stratification sociale* » qui englobe les idées et opinions des participants sur comment la société est stratifiée, et enfin « *réalité malgache* » qui détaille cette réalité perçue par nos participants, et la « *moralité de la réussite* » qui souligne l'aspect éthique et moral dans l'adoption des stratégies de mobilité sociale. Nous détaillerons dans les sous-sections qui suivent ceux qui répondent à l'objet de notre recherche.

4.2.6.1. Appuis à la mobilité sociale

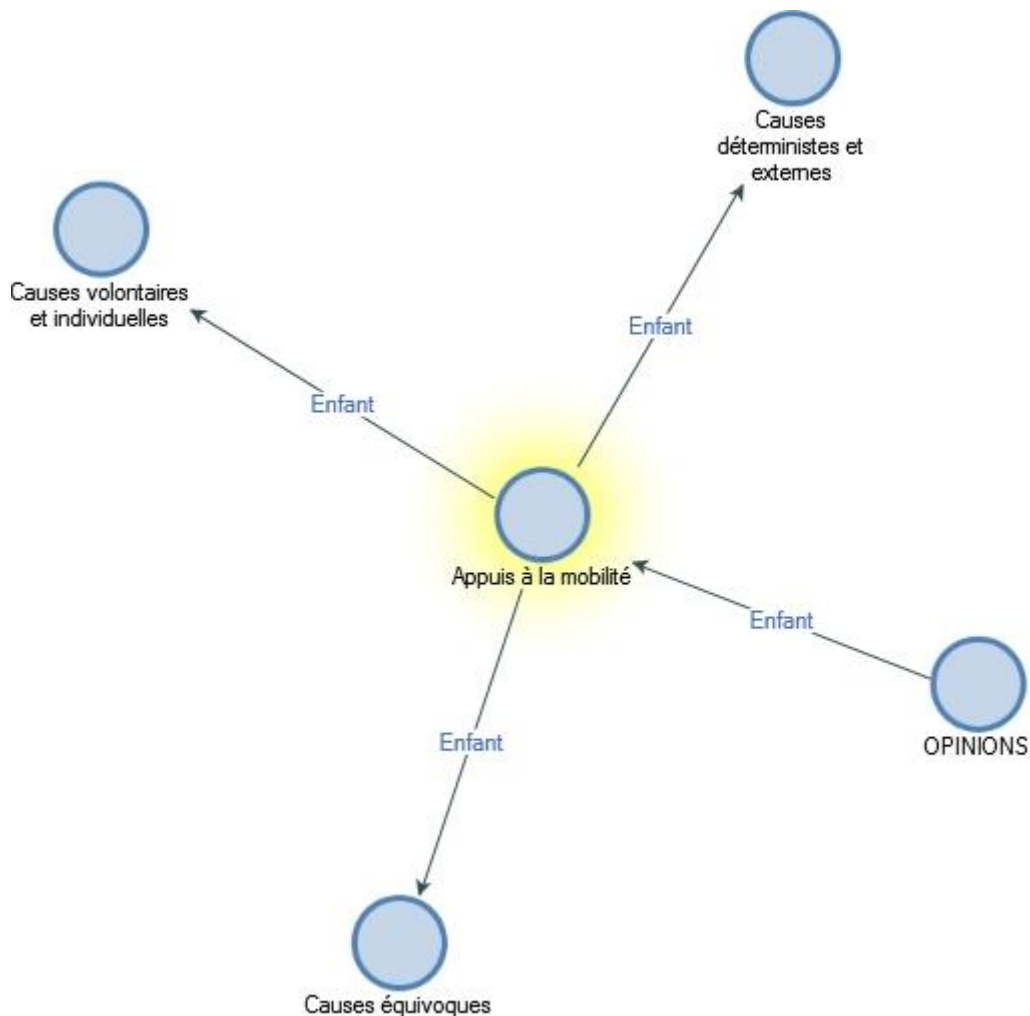


Figure 26 Diagramme d'exploration du nœud "Appuis à la mobilité"

Source : nos propres études

Nous nous sommes concentrés sur les causes de la mobilité sociale perçues par les participants sous le nœud « *appuis à la mobilité* ». Diverses causes ont été soulevées, souvent attribuées de manière précise entre cause déterministe et externes aux individus, telles que leurs parcours scolaires, leur foi en la providence, des aptitudes transmises, de l'argent, etc. ; et des causes volontaires et internes à chaque individu comme les efforts personnels, la débrouillardise, de certaines valeurs ou au contraire, des pratiques malsaines comme la corruption pour parvenir à la réussite.

Une autre catégorie de réponses que nous avons regroupé sous le nœud « *causes équivoques* » regroupe les avis parfois mitigés entre causes internes et externes. En effet par rapport à une même cause comme la connaissance de personnes influentes, les participants sont d'accord à la fois sur la construction d'un réseau d'influence qui est le fruit d'effort personnel, et donc une cause volontaire, et d'un réseau social hérité ou fortuit, qui est par contre une cause externe et/ou déterminée.

En regroupant les causes déterministes et externes, nous relevons divers éléments, qui parfois se ressemblent, parfois différentes. Avotra (entretien 1), Louise (entretien 9) et Michael (entretien 11) citent comme une des causes de réussite sociale la connaissance de personnes influentes. Pour Louise, ce sont « [...] *nos connaissances qui nous aident dans nos projets, nous conseillent et nous ouvrent parfois la voie [...]* ».

Liva (entretien 13) prévient la mobilisation malhonnête du réseau de connaissance qui peut porter préjudice à d'autres personnes (corruption, népotisme). Pour Béatrice (entretien 20), il est possible de connaître des réussites paradoxales par rapport aux diplômes quand on accède aux faveurs d'un bon réseau de connaissance, de manière légitime ou non.

Le rôle des proches, notamment les parents sont également cités comme facteur de réussite, particulièrement dans les divers rôles de parents (éducation, économique, spirituel, etc.) et des choix qu'ils font pour leurs enfants dans leur développement (choix des établissements scolaires, des groupes associatifs, etc.). Aline (entretien 3), Vola (entretien 14) et Riri (entretien 2) attribuent à cet effet le rôle important que jouent les parents dans la réussite de leurs enfants. Pour Solo (entretien 6), l'appui des parents dont il n'a pu bénéficier aurait pu changer sa vie : « *Je pense que je serais allé plus loin dans mon métier si j'avais l'appui de mes parents dès le début [...]* ».

Dimby (entretien 12) souligne l'importance de son rôle de parent pour ses enfants, en les aidant à atteindre leurs objectifs. Il accentue aussi l'appui mutuel avec sa femme et son support moral : « [...] *sans ma femme, je n'aurais peut-être pas atteint mes objectifs personnels. Elle m'a toujours supporté dans mon parcours jusqu'à aujourd'hui* ».

Riri (entretien 2) attribue un avantage conséquent à la maîtrise de la langue française qui est à la fois importante dans la communication, mais aussi dans l'acquisition de connaissance. Ses parents l'ont ainsi inscrit dans des établissements d'expression française durant sa scolarité. Tina (entretien 5) partage également cet avis, car la maîtrise du français grâce à son parcours scolaire dans un établissement d'expression française lui a permis de mieux apprendre et d'avoir une meilleure aisance relationnelle, et constituait un avantage dans la recherche d'emploi même si elle n'a pas fait d'études supérieures.

L'argent est aussi un facteur perçu par beaucoup comme important dans l'atteinte des objectifs de réussite. Riri (entretien 2), compare par exemple l'argent avec le savoir :

« [...] Le savoir peut s'acheter, mais le savoir n'amène pas forcément à l'argent. Donc c'est un facteur primordial de réussite. L'argent peut créer un cercle vertueux de réussite en nourrissant les autres facteurs : intellectuel et social. C'est le facteur le plus rentable ».

Pour Aline (entretien 3) et Carole (entretien 7), l'argent est à la fois un facteur de réussite, car son champ de possibilité est large dans le contexte malgache et dans les divers aspects de la vie quotidienne, favorisant ainsi ceux qui en ont, et, sur ce dernier point, un indicateur de différenciation entre les individus (cf. stratification sociale que l'on abordera ultérieurement). Pour Louise (entretien 9), l'argent est également important dans l'attribution des causes de la réussite malgré sa mobilisation souvent de manière immorale conduisant à la société à en être esclave. Michael (entretien 11) *« on peut tout acheter même la loyauté [...] »*.

D'autres causes « immatérielles » issues de croyances sont également prises en compte. Rova (entretien 4) attribue sa réussite par la grâce de Dieu, et non seulement de ses efforts personnels, car il considère que ces derniers, certes importants, ne sont rien sans l'aide de Dieu. Josie (entretien 15) partage également cette idée : *« La volonté de Dieu nous guide et nous présente les opportunités »*. Tina (entretien 5) pense quant à elle que les influences des opportunités rencontrées (fortuites) modifient notre trajectoire sociale.

Nous résumons ces résultats par le diagramme d'exploration suivant.

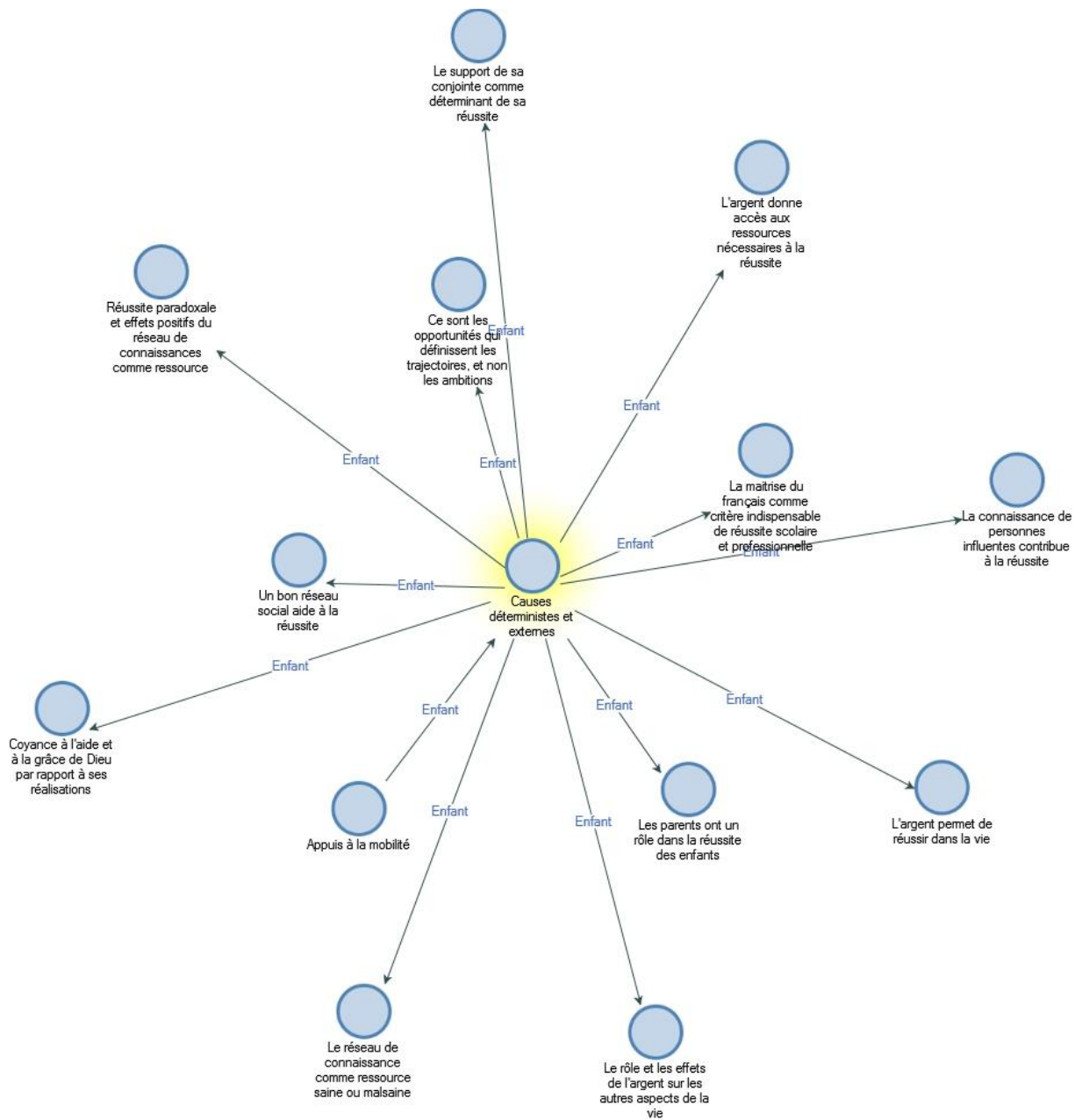


Figure 27 Diagramme d'exploration du nœud "Causes déterministes et externes"

Source : nos propres études

Les causes volontaires et individuelles sont celles associées à des actions et initiatives prises par les individus concernés à des fins de mobilité ascendante pour la plupart, ou pour maintenir un statut social privilégié. Notons toutefois que les participants peuvent

attribuer à la fois des causes internes, donc volontaires à leur statut ou à leurs perspectives futures, mais également des causes externes qui ne dépendent pas d'eux.

Avotra (entretien 1) considère par exemple que la réussite scolaire dépend des efforts de chacun, et que ce n'est pas la situation professionnelle qui détermine la réussite, mais l'esprit de débrouillardise. Manoa (entretien 10), Manda (entretien 17) et Tina (entretien 5) partagent cette opinion. Tina cite à ce sujet : *« Dans ma vie, j'ai toujours été débrouillarde, je n'attends pas qu'on m'aide, mais je préfère prendre les initiatives. »*. Pour Manda, *« les diplômes sont importants, mais ce qui nous amène loin dans la vie, c'est notre capacité d'adaptation à notre environnement. »*

Tina, Dimby (entretien 12) et Aline (entretien 3) partagent l'idée selon laquelle ce sont les valeurs éthiques telles que la sagesse de l'esprit et le respect qui garantissent le succès. Tina rajoute à cela des attributs personnels tels que la confiance en soi et l'esprit de persévérance. Cependant, elle nous donne un avis intéressant concernant la place de l'honnêteté dans les affaires :

« Les personnes trop honnêtes ne réussissent pas. [...] L'honnêteté est une vertu qui est à adopter dans nos relations sociales, mais pas toujours dans les relations d'affaires. Ce n'est pas à prendre dans le sens péjoratif, même si beaucoup de gens s'enrichissent par la corruption, le vol et la malhonnêteté, mais il faut être rusé et savoir négocier dans tous les domaines de la vie. »

Belle (entretien 8) rejoint en partie cet argument, car selon elle, beaucoup bâtissent leurs réussites sur la corruption et la malhonnêteté à Madagascar, un phénomène qui, toujours selon Belle, de génération à une autre, transmet un modèle et démotive les jeunes dans les études par rapport à sa rentabilité, mais aussi des valeurs et principes qui ne servent pas à la réussite. Sur ce dernier point, son avis s'oppose à ceux de Tina et Aline.

Dimby (entretien 12) rajoute à sa définition de la réussite la planification d'un projet de vie : *« [...] la réussite c'est quand on a achevé ce qu'on a planifié. Si on ne planifie rien, on ne réussit rien. »*

Déployer les efforts dans les études est également nécessaire. Un avis que partage Rova (entretien 4) qui fait de l'acquisition de savoir et de compétence de manière continue un facteur de réussite, mais aussi la capacité à les adapter à la réalité. Pour Belle (entretien 8), s'investir dans l'éducation et élargir son réseau de connaissance permet d'atteindre ses objectifs.

Ces causes volontaires et individuelles sont résumées par la figure suivante.

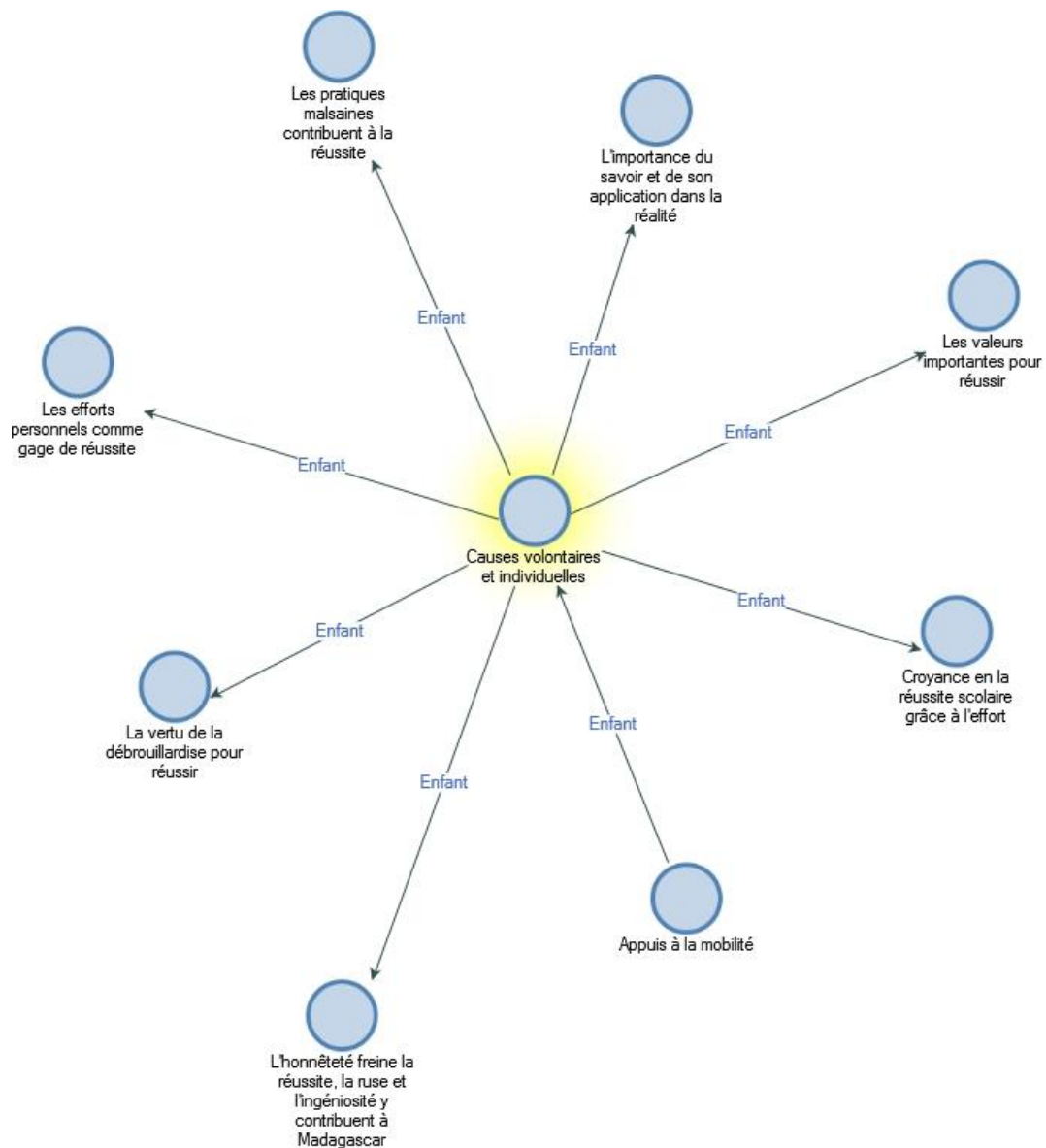


Figure 28 Diagramme d'exploration des causes volontaires et internes
Source : nos propres études

Les causes équivoques sont enfin celles qui peuvent être à la fois déterministes et volontaires, sans avoir été précisé par les participants. Elles font surtout référence au réseau de connaissance qui peut être le fruit d'un travail personnel (volontaire), ou bien hérité des parents ou de proches (externe). Aline (entretien 3) souligne par exemple l'influence que peut apporter la connaissance de personnes de conseil ou de pouvoir dans la trajectoire d'un individu. Les personnes de conseil peuvent orienter, partager des informations sur des opportunités, aider dans les choix à prendre, car elles ont suffisamment d'expériences et d'informations qui peuvent éclairer les autres. Ces individus constituent un atout non négligeable au cours de la vie d'une personne, et peuvent être d'origine très variée : famille, amis, un réseau professionnel ou associatif, etc.

Les personnes de pouvoir sont selon Aline, celles qui ont la capacité d'intégrer ou de faire intégrer une personne à un poste. Cependant, cette capacité présente un risque de favoritisme qui pourrait porter préjudice aux personnes réellement compétentes, et pourrait donc avoir un aspect immoral.

Tina (entretien 5) regrette de ne pas avoir connu de personnes qui auraient pu l'aider dans son parcours. Manoa (entretien 10) témoigne quant à lui des bénéfices qu'il a reçus de ses connaissances dans sa trajectoire. Pour Carole, le réseau de connaissance par l'entraide de chacun est la base du *fihavanana*.

4.2.6.2. Stratégie de mobilité

Dans cette sous-section nous aborderons les stratégies adoptées par nos participants pour eux ou pour leurs enfants pour des objectifs de mobilité sociale. Complémentaire aux appuis à la mobilité sociale présentée précédemment, les stratégies se concentreront plus aux actions concrètes des individus, peu importe leurs origines pour s'élever dans la hiérarchie sociale, ainsi que des conseils qu'ils partageraient avec les jeunes d'aujourd'hui.

Ces stratégies sont assez similaires aux causes citées précédemment, même si les énoncés proviennent de participants différents dans ce second nœud. Tina (entretien 5) préconise d'être attentif aux attentes du marché de travail et des compétences les plus demandées. Sarah (entretien 19) rejoint cette affirmation en insistant sur l'importance d'un esprit curieux. Michael (entretien 11) rejoint cette idée, car selon lui, les changements au niveau de la société devraient permettre de nouvelles opportunités auxquelles il faut être très attentif. Quant à Nary (entretien 18), la capacité d'adaptation est plus importante que d'attendre que les conditions conviennent aux attentes personnelles.

Solo (entretien 6) conseille d'être subtil et ne pas se faire abuser des autres, Carole (entretien 7) Michael (entretien 11), Dimby (entretien 12), Sarah (entretien 19) et Louise (entretien 9) insistent sur la persévérance dans la vie. Pour Dimby et Béatrice (entretien 20), se fixer un objectif clair permet de guider les actions et d'adopter les bonnes attitudes permettant d'y parvenir. Bien choisir son cercle de connaissance est fondamental selon Béatrice. Nary (entretien 18) suggère d'y mettre de la passion et de l'effort dans ce que l'on fait.

Belle (entretien 8) recommande d'investir dans l'éducation et d'élargir son cercle de connaissance. Manda (entretien 17) projette d'investir de manières conséquentes dans les études de ses enfants, car les diplômes sont nécessaires à la réussite.

Liva (entretien 13) veut envoyer son enfant poursuivre ses études à l'étranger, car le contexte local marqué par le chômage et la pauvreté ne favorise pas la réussite. Vola (entretien 14) pense également que le travail salarié ne permet pas à long terme de mener une vie meilleure, mais que c'est dans l'entrepreneuriat qui éventuellement que les réussites paradoxales peuvent arriver.

4.2.6.3. Les obstacles dans le parcours

Ce nœud rassemble les énoncés relatifs aux différents obstacles qui entraveraient les stratégies de mobilité. Notre recherche en effet essaie de comprendre comment les individus parviennent à adopter leur statut social final. Il nous a semblé crucial pour cela de

compléter les causes qui ont déterminé ce statut, aux éventuels obstacles vécus ou perçus par nos participants, qui ont réellement eu effet sur leur trajectoire, ou ont façonné leurs représentations.

Selon Tina (entretien 5), l'environnement sociopolitique marqué par la corruption handicape les plus intègres qui ne s'y assimilent pas. Ceux qui s'adaptent à cet environnement ont plus de chance de réussir.

Pour Solo (entretien 6) qui avait 35 ans au moment de l'enquête, le modèle éducatif des parents des anciennes générations ne permet plus aux jeunes de s'adapter au contexte actuel. Ce modèle strict malgré ses bienfaits, inhibe leur prise d'initiative et ne permet pas de déployer leur plein potentiel. Concernant l'entourage, Solo pense que celui-ci peut constituer un atout à notre parcours, ou au contraire un handicap, pour conclure sur le fait de devoir bien le choisir. Michael (entretien 11) souligne à cet effet la jalousie des autres qui peuvent recourir jusqu'au sabotage.

Concernant le système éducatif, Michael pense que notre perception des savoirs acquis du système scolaire ne correspond pas aux attentes et besoins de la réalité puisque ces connaissances ne constituent que la base minimum à acquérir. Dans le monde professionnel, il faut plus d'effort personnel et de prise d'initiative, de se connaître un peu plus pour pouvoir être performant.

Dimby (entretien 12) parle plutôt de manque de communication concernant l'orientation professionnelle des jeunes, et accuse également le retard du système éducatif par rapport aux besoins de l'économie. Pour remédier à cela, il propose une meilleure communication entre les générations afin d'aider les jeunes à trouver leurs voies. Manda (entretien 17) rejoint cette idée, car il trouve que la majorité des jeunes s'inscrivent dans des filières « classiques » sans forcément chercher à connaître ce qui correspond vraiment à ce qu'ils veulent et ce qui les correspond. Toujours sur cette question d'éducation, Josie (entretien 15) parle de l'accès difficile pour la majorité à une éducation de qualité qui se fait rare et coûteuse. Chaque famille adopte ainsi des stratégies selon leurs moyens.

Ces obstacles sont résumés par le diagramme suivant.

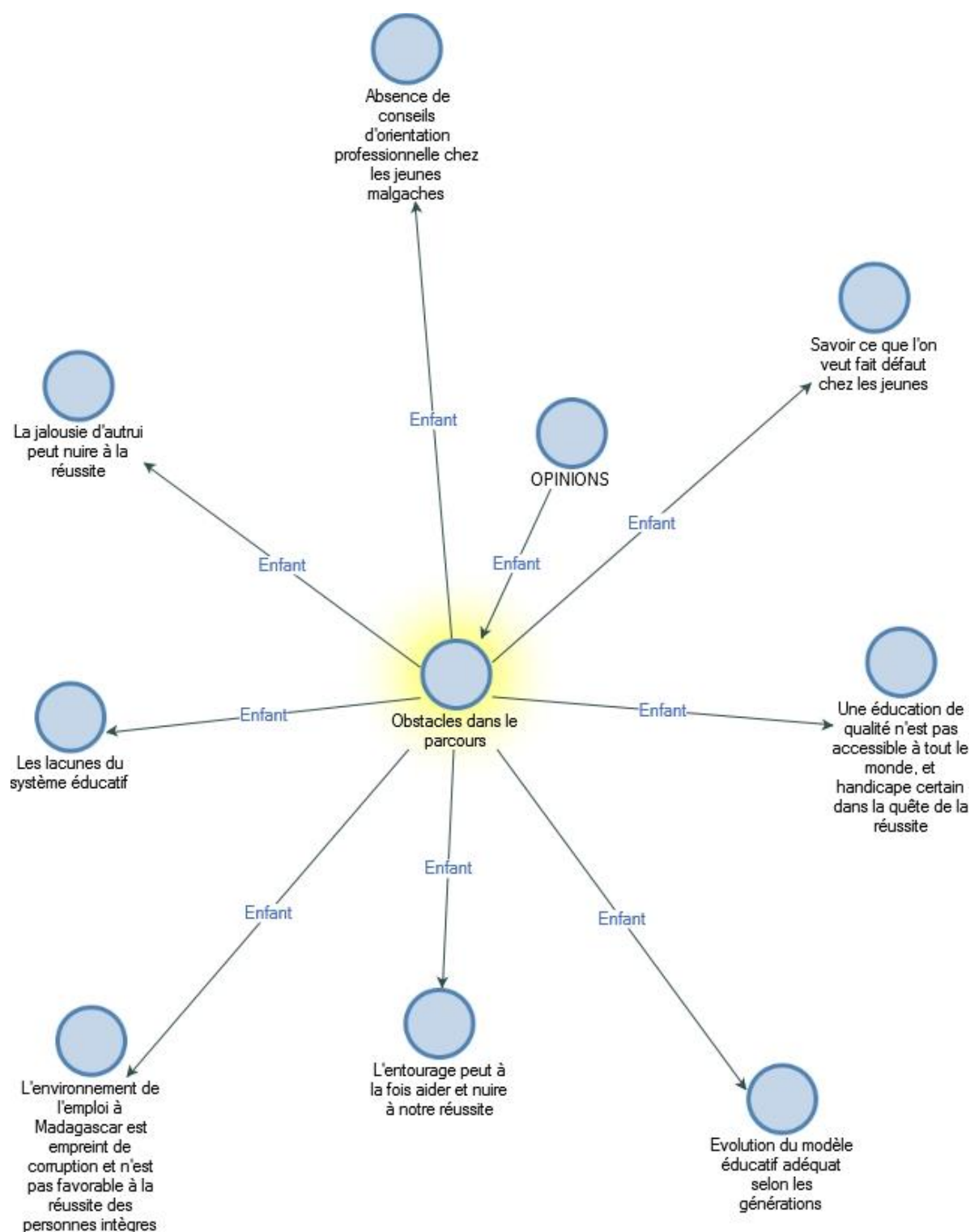


Figure 29 Diagramme d'exploration des obstacles à la mobilité sociale

Source : nos propres études

4.2.6.4. L'aspect moral de la réussite

Ce nœud a été généré suite à la définition parfois ambiguë de la réussite, une notion souvent associée à celui d'ascension sociale. En effet, la réussite peut parfois s'apparenter à l'aspect économique comme la possession d'argent ou de biens immobiliers, mais également être relative à des valeurs ou principes relatifs à chaque personne. L'aspect moral aide à cet effet à cerner cette notion de réussite en la distinguant des autres formes qui peuvent lui sembler similaires. Également, il permet aux participants d'apprécier leurs statuts sociaux atteints et de les comparer à ceux de leurs parents, en définissant les critères qui leur semblent décisifs.

Pour Aline (entretien 3), elle définit la réussite en rapport avec le travail. Occuper un métier « digne » (dont elle espère pour sa fille) est un objectif important qui est synonyme de réussite. Rova (entretien 4) pense avoir réussi sa vie, car il possède une maison et sa famille ne manque de rien. Cependant, il reste pessimiste quant à l'avenir des jeunes du pays, surtout ceux qui ont fait des études longues. Selon lui, la pauvreté corrompt la conscience et la sagesse des Malgaches. Pour Liva (entretien 13), la société perd ses valeurs et ses repères à cause de la pauvreté.

Belle (entretien 8) pense que dans la société malgache, l'objectif dans la vie se réfère à l'acquisition d'argent alors qu'auparavant celui-ci n'était qu'un capital à mobiliser pour atteindre un objectif beaucoup plus précis, large et ayant un sens sur le plan personnel. Louise (entretien 9) partage cette idée. Selon elle, il faut préserver son intégrité même si l'environnement dans lequel on vit est malsain et corrompu.

La réussite est pour Dimby (entretien 12) l'atteinte des objectifs que l'on s'est fixés, et attribue celle-ci premièrement aux efforts personnels déployés même si d'autres facteurs comme l'argent ou le réseau de connaissance peuvent également aider. Josie (entretien 15) définit la réussite par une situation meilleure que celle des parents.

4.2.6.5. La distinction subjective des frontières entre les catégories sociales

Cette sous-section introduit la question de la stratification sociale, les critères qui déterminent les frontières entre les statuts sociaux figurent parmi les objectifs visés dans cette étude.

Liva (entretien 13) pense que la corruption administrative isole les agents administratifs des autres membres de la société du fait des avantages mal acquis dont ils bénéficient. Pour Vola (entretien 14), ceux qui font de la corruption connaissent une réussite apparente par rapport aux simples citoyens.

Pour Dimby (entretien 12), c'est la cohérence entre les compétences possédées par chaque individu avec le travail qu'il exerce, et la marge de progression dont il peut bénéficier. Selon lui, la bonne personne à la bonne place a plus de chance d'être performante et de réussir sa vie à long terme, car elle pourra y déployer son potentiel de manière effective.

Aline (entretien 3) se réfère à la richesse économique marquée par des possibilités croissantes, par rapport à la hiérarchie sociale, de répondre aux différents besoins. Ces derniers évoluent également selon la position dans la hiérarchie. Tina (entretien 5) identifie les fonctions professionnelles de cadres d'Entreprise et d'État pour situer les individus en haut de la hiérarchie sociale. Elle partage cette idée selon laquelle la plupart des riches sont ceux qui détiennent le pouvoir politique.

Par rapport à la mobilité intergénérationnelle, Avotra (entretien 1) pense qu'il n'est pas encore pertinent de comparer sa situation avec celle de ses parents, car il n'a pas encore atteint une situation finale dans sa trajectoire. Pour Nary (entretien 18), la cohabitation avec ses parents rend difficile l'appréciation de la mobilité sociale intergénérationnelle, car il mène une vie en commun avec eux, et avec qui il se partage les dépenses courantes dans le foyer.

Malgré la hausse du coût de la vie par rapport à son enfance, Aline (entretien 3) pense mener une vie meilleure au vu des conditions de vie préférables par rapport à l'accès

à des services financiers (facilité de paiement, crédit), mais aussi de la disponibilité de diverses fournitures et biens de consommation sur le marché. De même, l'accès à diverses infrastructures sociales comme l'électricité permet à Carole (entretien 7) d'apprécier une meilleure vie comparée à celle de ses parents.

Tina (entretien 5) pense que la génération de ses parents basait la distinction sur la possession : voiture, maison, télé, etc. Ce critère semble être moins pertinent aujourd'hui, car la possession ou l'apparence ne reflète plus les barrières entre les catégories sociales.

Belle (entretien 8) et Michael (entretien 11) considèrent que les conditions d'existences entre les générations rendent difficile la comparaison, car celles-ci ont évolué positivement. Cependant, Belle pense que sa position dans la hiérarchie sociale n'a pas changé en la comparant à la position de ses parents dans la société de l'époque. Vola (entretien 14) trouve plutôt que malgré la hausse de revenu par rapport à ses parents, les conditions de vie aujourd'hui sont soumises au stress : « *(mes parents) vivaient dans un environnement très calme. (Ils) vivaient mieux que nous aujourd'hui.* »

D'autres critères ont été relevés, parfois complémentaires à ceux mentionnés précédemment. Nous les présenterons dans la section suivante où nous procéderons à la troisième phase de l'analyse qui est le codage sélectif.

4.3. L'analyse théorisante ou le codage sélectif

Dans cette partie nous tenterons de répondre à nos hypothèses de départ, tout en faisant émerger les éléments de récit qui intéressent la question de la mobilité sociale à partir des analyses faites dans les sections précédentes. Le niveau exploratoire de notre recherche oriente la découverte d'éléments à partir des récits autobiographiques, pouvant avoir un lien avec les expériences de mobilité sociale des individus.

4.3.1. La stratification sociale

La question de la stratification sociale est primordiale dans l'étude de la mobilité sociale, car c'est à partir des frontières entre les catégories sociales que l'on peut distinguer, et puis mesurer les mouvements connus par chaque individu dans la hiérarchie. Nous avons présenté dans la section précédente les différents éléments considérés par nos participants qui leur semblent déterminants pour comparer leurs situations avec leurs parents et/ou avec les autres membres de la société.

Sur le plan intergénérationnel, l'appréciation du parcours de mobilité peut se heurter à des difficultés, comme le maintien de relation d'interdépendance avec les parents, conduisant à une situation de cohabitation intergénérationnelle qui brouille les statuts entre les foyers, ou encore une situation non perçue comme étant une destinée finale causée par un allongement de la période de dépendance jusqu'à l'autonomie, occupant ainsi une situation sociale encore sujette à des changements.

Les difficultés d'accès à un emploi stable avec un certain maintien des relations de solidarité intergénérationnelle (entretien 1 et 2), ou des situations de cohabitation (entretien 2 et 18) rendent difficile pour les participants d'apprécier cette comparaison, car des liens intergénérationnels subsistent qui conduisent à des transferts matériels, économiques ou symboliques imbriquant les statuts sociaux des générations.

Cette difficile marche vers l'émancipation des jeunes adultes est causée, à part l'allongement de la durée des études, de la précarité économique et du chômage, de la faiblesse des revenus et de l'accès difficile à un logement indépendant (Lenoir, 2016). Il s'en suit que la cohabitation entre les générations renforce l'interdépendance entre eux, entravant ainsi leur singularisation en ménages distincts, mais accentue plutôt un élargissement d'une grande famille occupant une même position sociale.

D'un autre point de vue, des difficultés de comparaison semblent exister chez les participants par rapport à des différences générationnelles de condition d'existence. L'innovation et les changements sociaux qui se sont produits entre les générations de parents

et enfants peuvent pour certains constituer un argument pour appuyer l'idée d'une comparaison difficile entre les générations. Nous pouvons dans ce cas parler de l'accès à des services socio-économiques plus performants ou plus accessibles comme l'électricité qui sont des éléments privilégiant la nouvelle génération comparée à l'ancienne. Pour d'autres, ce même argument peut constituer un critère de mobilité ascendante grâce à de meilleures conditions d'existence.

Tina (entretien 5) parle par exemple du changement des perceptions des biens durables (télé, frigo, voiture) qui étaient auparavant marques de prestige et de richesse, et qui sont aujourd'hui plus accessible à tous, ce qui a conduit à la perte de leur caractère de distinction symbolique des catégories sociales.

Belle (entretien 8) quant à elle différencie la distinction intergénérationnelle et la distinction sociale, car la première n'est pas comparable au vu des contextes différents, et la seconde permet plus de comparer relativement les statuts sociaux dans chaque contexte socio-historique.

Selon Dauphin (2009), les repères traditionnels tels que l'accès à l'emploi, au logement indépendant et la mise en couple, qui sont des rites de passage, se produisaient pour l'ancienne génération de façon linéaire. Avec l'allongement des études, le difficile accès à l'emploi et à l'autonomie résidentielle, l'essor du travail des femmes, le recul à l'âge du mariage et de la fécondité, l'augmentation de l'espérance de vie, les recompositions familiales, etc. rendent difficile la comparaison intergénérationnelle des statuts sur la base de critères objectifs.

Citant Bourdieu, Trémoulinas (2006) parle de désajustement pour qualifier la différence entre habitus acquis durant la socialisation primaire, et champ qui se réfère aux conditions réelles d'existence à l'âge adulte. L'inadaptation des contextes conduit souvent à des décalages entre les générations, ce qui ne permet pas, du moins sous l'angle subjectif, d'apprécier pleinement la mobilité sociale.

En définitive, il semble difficile pour les participants de comparer leur situation avec ceux de leurs ascendants au vu des contextes différents. Les réponses obtenues sont variées, empreintes d'hésitation qui signifie les incertitudes par rapport à l'appréciation de ces comparaisons. Toutefois, nous avons pu recueillir des réponses relatives à la stratification sociale vécue par nos participants.

En effet, comparer directement les statuts sociaux entre les générations peut être difficile pour nos participants, même si quelques éléments de réponse ont pu être recueillis. Cependant, dans le champ social dans lequel ils vivent, une comparaison permettrait d'identifier (ou de préciser) les critères qui leur semblent primordiaux quant à l'appréciation des mouvements sociaux.

Ces arguments cités posant les limites de l'analyse de la stratification sociale, nous présenterons maintenant à partir des critères de distinction regroupés sous critères catégoriels et critères hiérarchiques, les éléments pris en compte par nos participants pour apprécier la mobilité sociale.

4.3.1.1. Entre critères catégoriels et critères hiérarchiques

À partir des opinions recueillies sur la question de la stratification sociale, nous avons pu les rassembler en deux catégories. La première catégorie nommée « hiérarchique » rassemble les arguments qui considèrent que les frontières entre les statuts sociaux sont basées sur des critères s'inscrivant sur un continuum, pouvant être mesurées. Le diagramme d'exploration suivant résume ces arguments de type hiérarchique.

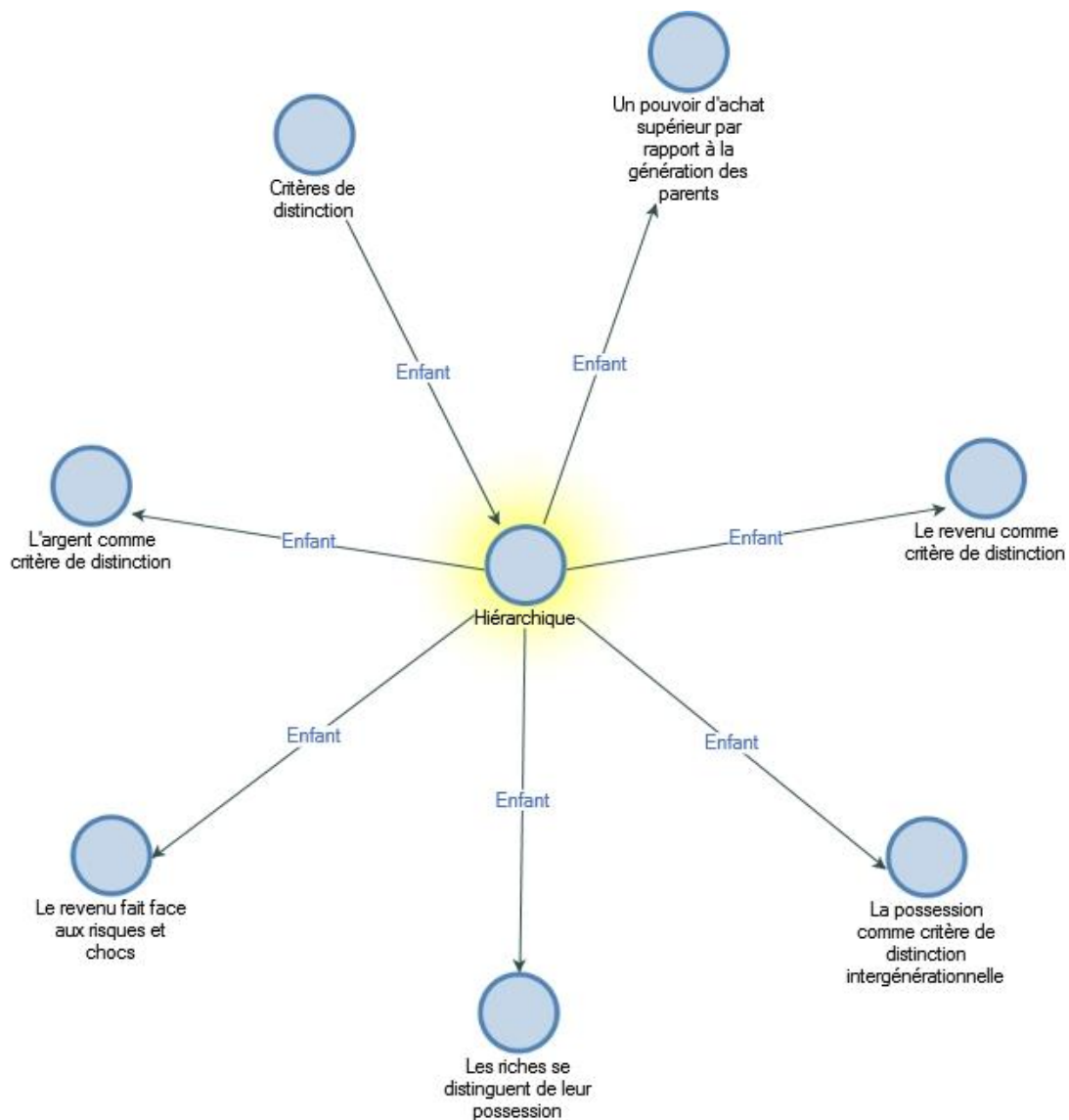


Figure 30 Diagramme d'exploration des critères hiérarchiques de stratification sociale

Source : nos propres analyses

Pour Avotra (entretien 1), le revenu est le critère de distinction, car un statut professionnel élevé ne garantit pas un bon salaire, un fait qui les dissocie en deux critères distincts. Riri (entretien 2) et Rova (entretien 4) considèrent l'argent à la fois comme un instrument pour réussir dans la vie, mais également un critère de distinction. Rova rajoute à cela l'usage que l'on fait du revenu, plus particulièrement à des fins de croissance par l'investissement.

Pour Aline (entretien 3) les possibilités offertes par les ressources financières constituent le critère de distinction à la fois sociale et intergénérationnelle. Comme elle gagne plus que ses parents, elle estime mener une vie meilleure qu'eux, et a connu ainsi une ascension sociale.

Martin (entretien 16) partage également cette idée d'ascension sociale par rapport à un revenu plus élevé. Carole (entretien 7), Vola (entretien 14) et Josie (entretien 15) considère que plus on descend dans la hiérarchie, moins on possède de biens. Pouvoir réaliser ses projets familiaux grâce à des ressources plus élevées figure comme critère d'ascension intergénérationnelle pour Louise (entretien 9).

L'autonomie résidentielle (Béatrice, entretien 20), et financière (Tina, entretien 5) qui permet la satisfaction des besoins est pour Manoa (entretien 10) les critères de distinction dans la société. La possession de biens et patrimoine (maison, voiture, etc.), des pratiques de consommation et de l'apparence sociale sont plus visible pour la société selon Michael (entretien 11), et sont des indicateurs relatifs à la possession de capital financier.

Après avoir passé en revue les critères hiérarchiques, les critères catégoriels sont quant à eux des critères qui ne sont pas inscrits sur une continuité (numérique), mais servent plutôt à catégoriser les individus selon des indicateurs qualitatifs. Plus diversifiés que les critères hiérarchiques, les opinions de type catégorielles renvoient à plusieurs réalités vécues par les participants, ou perçues comme telles dans la société. Ces opinions sont résumées par le graphique suivant.

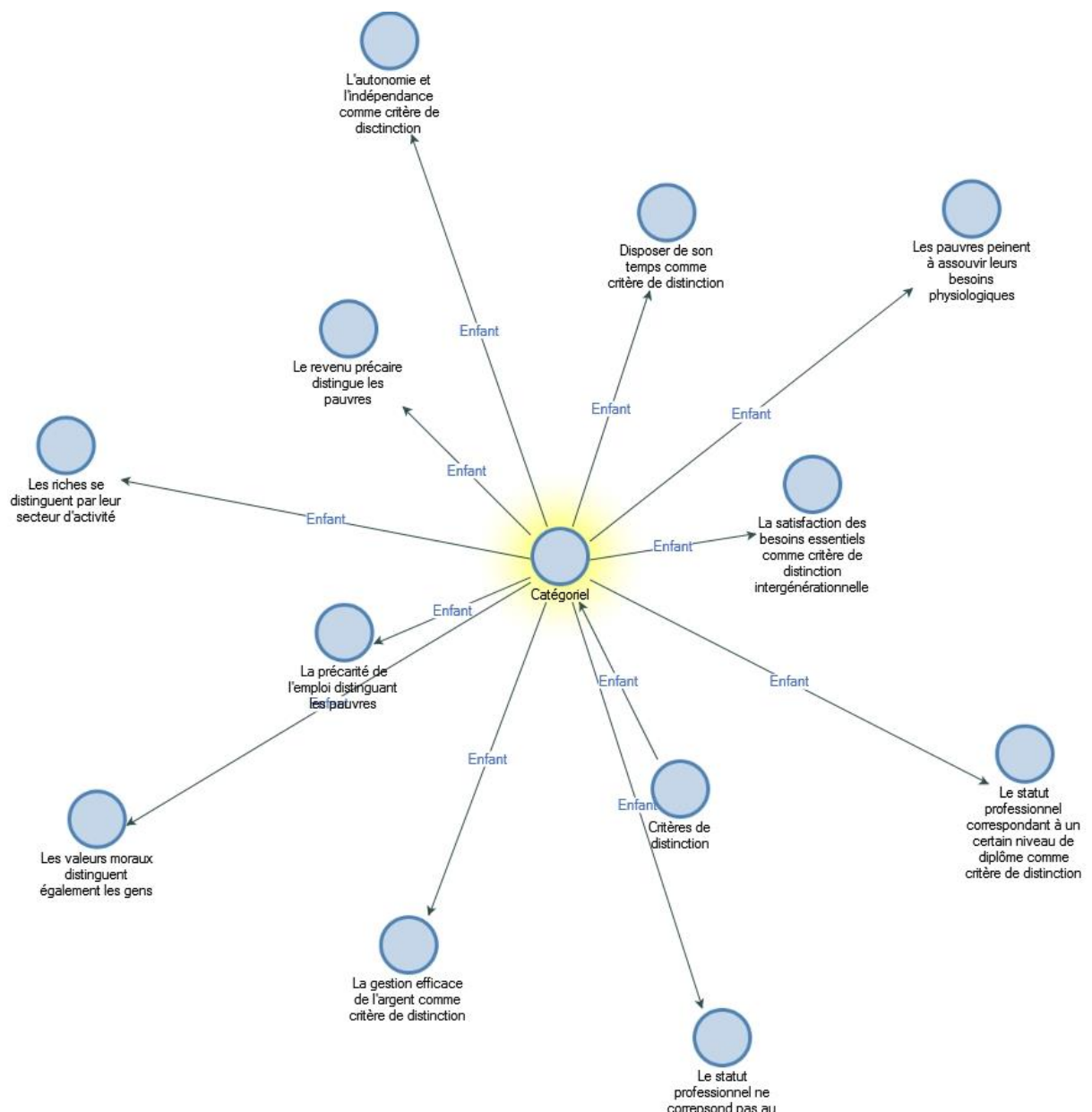


Figure 31 Diagramme d'exploration des critères catégoriels de la stratification sociale

Source : nos propres analyses

La précarité caractérisée par l'instabilité de l'emploi distingue les individus entre eux selon Aline (entretien 3), Tina (entretien 5) et Martin (entretien 16). Face aux difficultés de la vie, les individus n'ont pas les mêmes capacités d'adaptation (Belle, entretien 8), rendant certains vulnérables face à celles-ci.

La capacité à rationaliser son revenu et à le fructifier pour en faire un instrument pour atteindre les objectifs personnels est un caractère propre à chaque personne, mais qui les distingue selon Rova (entretien 4).

La liberté dans le travail, notamment relatif au temps et à la gestion de ses activités personnelles, est pour Tina (entretien 5) et Solo (entretien 6) un critère intergénérationnel d'ascension sociale. « *Mon père travaillait 8 heures par jour [...] je voulais être libre de mon temps [...]* » disait Solo qui exerce le métier de garagiste indépendant.

L'aspect moral est distinctif pour Louise (entretien 9), car certaines valeurs éthiques procurent un statut différent, plus valorisant pour ceux qui les optent, comparé aux autres même si ces derniers détiennent du capital financier. La satisfaction des besoins essentiels qu'elle peut aujourd'hui faire est pour Liva (entretien 13) un critère de mobilité ascendante en comparaison à la vie qu'elle a menée avec ses parents durant son enfance.

La profession n'est pas forcément un indicateur fiable de stratification selon Vola (entretien 14), car l'apparence d'un travail modeste peut cacher une richesse économique. Un avis que ne partage pas Nary (entretien 18) pour qui le statut professionnel correspond au niveau scolaire et au salaire. Pour Sarah (entretien 19) qui est issue de la migration, c'est plutôt le contexte du milieu actuel conditionnant son existence qui lui permet d'apprécier une amélioration de sa condition de vie par rapport à celle de sa mère : « *Les conditions sont différentes [...] Mais je pense que c'est à la fois une question de compétences, de revenu, et d'emploi qui nous différencie [...]* ».

4.3.1.2. L'appréciation subjective de la mobilité intergénérationnelle

Nous avons vu dans la sous-section précédente les différentes opinions sur la stratification sociale ainsi que l'appréciation des expériences de mobilité intergénérationnelle des différents participants. La stratification sociale compare les statuts sociaux dans la société, alors que la mobilité intergénérationnelle compare les statuts sociaux entre les parents et leurs enfants. Dans cette sous-section, nous présenterons les résultats de l'appréciation subjective de la mobilité sociale, tout en essayant de faire le lien avec les différentes conceptions de la stratification sociale.

Tableau 4 Appréciations subjectives de la mobilité sociale

<i>Individu</i>	<i>Mobilité sociale subjective</i>	<i>Profession</i>	<i>Profession de la mère</i>	<i>Profession du père</i>	<i>Critère d'appréciation principal</i>
01 Avotra	Ne sais pas	Chômeur	Mère au foyer	Militaire	Instabilité
02 Riri	Positive	Commercial	Mère au foyer	Employé de bureau	Meilleure trajectoire
03 Aline	Positive	Comptable (retraîtée)	Couturière	Bijoutier	Conditions d'existence
04 Rova	Positive	Consultant en management	Cadre administratif	Animateur radio	Revenu
05 Tina	Positive	Indépendant	Institutrice	Gendarme	Liberté professionnelle
06 Solo	Positive	Garagiste	Couturière	Employé dans une manufacture	Liberté professionnelle
07 Carole	Positive	Femme de ménage	Lavandière	Paysan	Conditions d'existence
08 Belle	Positive	Chômeur	Institutrice	Employé de bureau	Conditions d'existence
09 Louise	Positive	Mère au foyer	Couturière	Fonctionnaire	Capabilité
10 Manoa	Positive	Ferronnier	Paysan	Paysan	Revenu
11 Michael	Positive	Consultant juriste	Fonctionnaire	Fonctionnaire	Conditions d'existence
12 Dimby	Reproduction	Fonctionnaire	Employé de bureau	Fonctionnaire	Statut professionnel
13 Liva	Positive	Directrice d'hôtel	Restauratrice	Indépendant	Conditions d'existence
14 Vola	Négative	Enseignante	RH dans un établissement public	Cadre dans un établissement public	Apparition du stress
15 Josie	Positive	Femme au foyer	Mère au foyer	Fonctionnaire	Revenu
16 Martin	Positive	Epicier	Paysan	Paysan	Revenu
17 Manda	Ne sais pas	Chauffeur-guide	Couturière	Salarié	Revenu
18 Nary	Ne sais pas	Menuisier	Institutrice	Menuisier	Revenu
19 Sarah	Positive	Formatrice en langue étrangère	Institutrice	Technicien	Revenu
20 Béatrice	Positive	Indépendant	Quincaillière	Quincaillier	Réalisation

Source : nos propres analyses

Nous pouvons voir à partir du tableau ci-dessus que la majorité des participants (15 au total) considère leur statut social meilleur que celui de leurs parents, malgré des statuts professionnels qui semblent assez proches, voir similaires aux leurs. Comme présenté précédemment, les critères pris en compte sont variés : le revenu principalement, mais aussi la comparaison des conditions de vie et d'existence entre les générations, qui englobe l'accès à des services et des biens variés sur le marché, la liberté de gérer son temps, et plus rarement une meilleure trajectoire sociale (entretien 2), des capacités différentes (entretien 9) ou encore les réalisations faites (entretien 20).

Certains individus n'ont pu donner une opinion sur leur trajectoire sociale. Avotra (entretien 1) considère sa trajectoire comme inachevée, car il vit encore une situation instable, ce qui ne le permet pas de comparer sa situation à celle de ses parents. Manda (entretien 17) considère que la comparaison n'est pas possible, car les contextes sont différents, bien qu'il admette que le revenu soit le critère qui différencie les générations. Pour Nary (entretien 18), la cohabitation avec ses parents ne le permet pas d'avoir un statut autonome et distinct.

Un cas de reproduction (Dimby, entretien 12) retient le statut professionnel comme critère de mesure de la mobilité sociale, qui d'ailleurs occupe le même statut que celui de son père (fonctionnaire). Enfin, un cas de déclassement (Vola, entretien 14) considère le stress dans le quotidien de vie actuel qui, comparé à celui de ses parents, constitue un critère de dépréciation de sa condition de vie, bien que le revenu ait connu une hausse.

Nous pouvons ainsi tirer de ce qui précède que le revenu figure principalement comme critère d'appréciation de la mobilité sociale, bien que d'autres facteurs entrent également en jeu pour le compléter.

4.3.2. Les déterminants de la mobilité sociale

Dans cette sous-section, nous présenterons les différents éléments relatifs aux déterminants de la mobilité sociale, mentionnés par nos participants, et leurs liens avec

certaines théories. Plusieurs causes ont été identifiées comme on l'a vu, et qui ont été regroupée entre causes externes, internes, et équivoque (cf. p.195).

La mobilisation du **capital social** dans le parcours de mobilité figure en premier lieu comme facteur ayant eu une influence sur le parcours. Dans la plupart des cas, ce sont des connaissances de la famille, des amis, des parents eux-mêmes qui ont aidé les participants dans la recherche d'emploi, les informer par rapport à des opportunités disponibles, ou encore les former à des métiers.

La définition donnée par Bourdieu du capital social s'apparente à « *l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'interreconnaissance* » (Bévort & Lallement, 2006).

Ce caractère durable du réseau de relation présente cependant une certaine nuance, car dans certains cas, les services bénéficiés de ces relations ne sont pas toujours de nature d'interconnaissance ou d'interreconnaissance. Le réseau de relation n'est pas restreint à des personnes proches, mais également des relations de ces derniers, et donc à des relations indirectes. C'est sur ce point que Mercklé (2016) reprend les études de Granovetter et parle de la « force des liens faibles » qui permettent à des individus d'acquérir des informations ou de services non disponibles dans leur cercle restreint.

Le cas d'Aline (entretien 3) illustre ce fait, où c'était la belle-sœur de sa sœur, donc une relation indirecte, qui l'a informé d'un concours administratif. Également le cas de Riri (entretien 2) qui a pu bénéficier d'un stage grâce à des connaissances de ses parents. La mobilisation de capital social proprement dit, qui a un caractère durable, s'illustre par les cas de Solo (entretien 6) grâce à l'apprentissage de métier par son oncle, de Nary (entretien 18) également, et de Rova (entretien 4) qui a pu reprendre les activités familiales.

La différence entre la mobilisation d'un réseau indirect et d'un réseau direct réside pour le réseau proche, de dotation en compétences, en pouvoir et influence, ou d'informations détenues. L'oncle de Solo était mécanicien, ce qui le dotait de compétences

techniques dont pouvait directement sollicité Solo. Rova a pu reprendre les activités familiales, car ses parents exerçaient une influence au sein de l'Entreprise. Par contre, Riri et Aline ont été aidés par des relations de proches.

Ensuite le capital économique illustré par l'argent figure comme déterminant subjectif de la mobilité sociale. Les récits évoquent l'importance de la mobilisation du capital économique dans l'atteinte des objectifs de mobilité, et constituent également un facteur de distinction social comme on l'a vu précédemment. Certains récits parlent de cercles vertueux que provoque le capital économique sur les autres capitaux, notamment par rapport au capital culturel (entretien 2).

Pierrel (2015) illustre cela dans son étude sur la réussite scolaire et la barrière économique, où il montre qu'une réussite dans le parcours scolaire ne suffit pas à effacer les effets des inégalités économiques, qui justement les rattrapent durant ce parcours. En effet, ces inégalités restent déterminantes sur plusieurs aspects de l'existence dans la vie active, notamment en rapport avec le logement et les activités professionnelles.

Rova (entretien 4) et Riri (entretien 2) ont pu bénéficier de l'appui des parents pour poursuivre leurs études à l'étranger, contrairement à Carole (entretien 7) qui était une élève modèle, ont dû arrêter ses études après le brevet pour faute de moyens financiers. Aline (entretien 3) suite à son échec au bacc a dû intégrer le monde du travail pour des raisons financières de ses parents.

D'une perspective individualiste, la mobilité sociale ascendante est attribuée à des causes relatives à des attributs personnels : la débrouillardise, la persévérance, les attitudes, etc. Mais aussi de valeurs éthiques telles que l'honnêteté et la sagesse. Merlié et Prévot (1997) allouent à ces caractères, des héritages de la socialisation, où les groupes d'appartenance et/ou les symboles de la réussite diffusent leurs qualités. Il en va de même pour les valeurs éthiques et morales qui se transmettent au sein des familles pendant la socialisation primaire.

Les études sur les représentations sociales, notamment de Gaymard (2021) montrent que les pratiques sont liées aux représentations sociales, aux idées que l'on se fait d'une chose ou d'un phénomène. Moscovici (1989, cité par Gaymard) parle des représentations sociales de guides pour l'action ou des « actions représentationnelles ».

Réciproquement, ces pratiques déterminent à leur tour ces représentations. Dans ce même ordre d'idée, les croyances et les prophéties autoréalisatrices (Demailly, 2008) qui s'apparente à une prédiction réalisée, dans notre cas une situation sociale atteinte, attribuent les causes de la mobilité sociale à des entités divines ou à des qualités individuelles comme cité ci-dessus. Rova (entretien 4) et Josie (entretien 15) par exemple, croient en la volonté de Dieu pour expliquer leur parcours social.

Certains événements biographiques ont eu des impacts sur certaines trajectoires sociales, parfois d'ordre familial (divorce des participants ou de leurs parents durant leur enfance, décès d'un parent, parents défaillants, difficultés financières, abandon des études, etc.) ou institutionnel (malgachisation de l'enseignement, absence d'établissement scolaire dans leur résidence d'enfance). L'intérêt de ces éléments biographiques pour les participants et le lien qu'ils font avec leurs trajectoires sociales ont été montrés dans les études de Laborde (2007).

Les interprétations rétrospectives des participants qui ressortent souvent d'un régime microphénoménologique, montrent l'importance qu'ils accordent à ces événements dans leurs trajectoires sociales. Belle (entretien 8) par exemple témoigne des difficultés qu'elle a rencontrées après que leur père les ait abandonnés.

Un événement vécu par les parents peut s'observer dans la trajectoire des enfants avec quelques nuances, comme pour Tina (entretien 5) qui n'a pas connu son père, et qui par la suite, est divorcée de son mari. Il en va de même pour le maintien des pratiques de métier entre les générations (entretiens 6, 18), des faits qui se répètent et concourent souvent à la reproduction sociale.

4.3.3. Les stratégies de mobilité sociale

Afin d'atteindre des objectifs de mobilité sociale, nos participants ont pris des mesures, fait des choix et adopté des attitudes. Certains sont liés à des caractères individuels, comme cités dans les déterminants sociaux : la débrouillardise, la curiosité, la capacité d'adaptation, etc. D'autres se sont investis dans les études, dans des formations, ont bénéficié d'appuis familiaux sur le plan financier, mais aussi dans les pratiques éducatives comme les valeurs transmises, l'accompagnement scolaire, et la mobilisation de capital social pour ouvrir les portes à des opportunités.

Une réflexion sur ces stratégies individuelles par Braconnier et Mayer (2015) démontre une certaine crise du lien social : « *La lutte quotidienne pour la survie incite aux comportements individualistes, à la 'débrouille' plus qu'à l'action collective. Elle suscite un profond sentiment d'injustice face aux riches, mais ne pousse pas à la révolte* ».

Attardons-nous dans un premier temps à cette notion de « stratégie » appliquée à la mobilité sociale. Le sens commun définit la stratégie comme une organisation d'actions en étapes afin d'atteindre un objectif précis. Cette notion présente cependant quelques nuances par rapport à la mobilité sociale. Dans la sociologie de Bourdieu, la notion désigne « *les ensembles d'actions ordonnées en vue d'objectifs à plus ou moins long terme et non nécessairement posés comme tels qui sont produits par les membres d'un collectif* » (Bourdieu cité par Jourdain & Naulin, 2011).

À la différence de la première définition, celle de Bourdieu ne pose pas les objectifs d'une stratégie comme étant définies de manière consciente, mais sont produits par le groupe auquel l'individu appartient, et fait « naturellement » suite à l'habitus de classe qui spontanément guide les décisions individuelles.

À son opposé, l'individualisme méthodologique de Boudon va plutôt centrer les décisions sur le calcul cout-avantage que peuvent générer les différentes options possibles

aux individus ou aux familles. En relevant les opinions par rapport à ces stratégies¹⁹, nous pouvons retenir deux formes. La première relève d'attitude et de comportement à adopter face aux différents événements biographiques (être curieux, attentif, bien choisir son entourage, etc.).

Ces attitudes relèvent plutôt de croyances individuelles relatives aux capacités d'adaptation face aux différents aléas de la vie. La deuxième forme s'apparente à des stratégies scolaires en investissant dans les études longues. Il s'avère maintenant intéressant d'identifier où prennent racine ces formes de stratégie.

Pour cela, et par rapport aux deux courants d'analyse de ces stratégies que sont l'individualisme de Boudon, et le déterminisme de Bourdieu, nous nous sommes intéressés à la période de l'enfance, et le parcours de la scolarité des participants, pour voir éventuellement si les pratiques éducatives ont des liens avec ces croyances en l'éthique comportementale et aux stratégies scolaires comme vecteurs d'ascension sociale ou de maintien de statut privilégié. De même, nous observerons les motifs ayant amené au choix du conjoint pour voir les liens éventuels avec les objectifs de mobilité.

Par rapport aux pratiques éducatives, les parents des participants adoptaient pour la plupart un style traditionnel marqué par un suivi strict de la scolarité de leurs enfants, de l'accompagnement à la maison et de l'usage de punitions corporelles. De même, l'influence des parents dans les choix scolaires et professionnels était fortement présente. Certains parents croyaient en l'effectivité des méthodes d'enseignement des établissements confessionnels avec qui ils partageaient les valeurs et les principes. D'autres s'investissaient dans l'accompagnement dans les tâches scolaires (devoirs, enseignements à la maison).

Différents contextes constituent également des événements biographiques déterminant pour les individus, comme les situations matrimoniales et professionnelles des parents : parents divorcés, affectation fréquente pour des raisons professionnelles, parents

¹⁹ cf. p.207

absents ou défaillants, etc. D'ailleurs, plusieurs participants identifient les parents comme les agents ayant eu le plus d'influences sur eux.

Par rapport au choix du conjoint, nous remarquons majoritairement des formes d'homogamie²⁰ (Girard et al., 2012), qui se définit comme un choix porté sur un individu semblable. Un enfant du voisinage, vivant dans le même village, dans le même quartier, ayant fréquenté le même établissement scolaire, pratiquant la même profession, sont autant de cas de rencontre sur le marché matrimonial que nous avons pu relever chez nos participants.

Particulièrement fréquente dans cette recherche, l'homogamie spatiale qui se définit quant à elle par un choix faisant suite à une proximité à la fois sociale et spatiale s'observe autant chez les hommes que chez les femmes.

Selon Bozon et Héran (2006), « *dans la rencontre d'un conjoint, les individus mettent en œuvre des procédures de classement et d'évaluation analogues à celles qu'ils utilisent pour d'autres choix de leur vie, comme le choix d'un quartier d'habitation ou le choix de loisirs* ». Si ces choix amènent à des individus similaires, les critères de choix sont également le reflet à des origines sociales de chacun. L'homogamie dans le choix du conjoint est signe d'une structure sociale rigide (Bozon & Héran, 2006), maintenant à cet effet les mêmes statuts sociaux d'origine, renforçant donc la reproduction sociale.

Conclusion du chapitre 4

Nous tirons de ce chapitre les principaux résultats de notre étude, en partant de la description des trois étapes de l'analyse que sont l'analyse séquentielle, l'analyse horizontale et l'analyse théorisante. Ces résultats nous montrent à la fois les diversités de réponses et de trajectoires biographiques, mais également des similitudes. Nous avons retenu deux catégories de critères de stratification sociale : un critère hiérarchique qui s'inscrit sur un

²⁰ Résultats à la p.193

continuum et peut faire l'objet de mesure objective comme le revenu ou la possession, ou encore l'autonomie (résidentielle et financière), et un critère catégoriel comme des attributs individuels, le rapport à la précarité et à la morale, les conditions d'existence, ou encore l'usage des temps sociaux.

Par rapport aux déterminants de la mobilité sociale, nous avons retenu une certaine diversité de réponses, qui se retrouvent parfois chez les mêmes individus. Principalement, le capital social retenu dans son sens de connaissance et de réseau social a été un des vecteurs les plus cités et observés comme étant déterminants du parcours des participants. Nous citons également la rentabilité du capital économique par rapport à l'éducation et à l'emploi, et qui constitue un critère favorisant certain par rapport à d'autres dans leurs trajectoires.

Les croyances et les représentations sociales sont également citées, comme la foi en la providence, à une divinité qui organise les destinées individuelles. Certains événements biographiques comme le décès d'un proche ou l'échec à un examen ont également été déterminants dans la trajectoire de quelques participants.

Enfin, les qualités intrinsèques comme l'esprit de persévérance, de débrouillardise et de curiosité sont cités pour certains comme des attitudes positives à adopter faisant office de stratégies qui les ont conduits à leurs destinées sociales. Notons que cette notion de stratégie revêt une signification différente dans les conceptions théoriques relatives à la mobilité sociale, dans la mesure où pour le courant déterministe, il s'agit plus d'un habitus de classe, alors que pour l'individualisme méthodologique, il s'agit d'un calcul cout-avantage.

Les pratiques éducatives des parents axés sur un modèle strict constituent des stratégies de promotion scolaire reposant sur les croyances d'une rentabilité efficace du capital culturel. Les stratégies matrimoniales s'apparentent pour la plupart par une homogamie à la fois sociale et spatiale, qui de manière inconsciente, conforte la position sociale initiale. Nous essaierons d'apporter nos réflexions critiques sur ces résultats, concernant dans un premier temps les frontières entre les classes sociales dans la société,

ensuite du poids de l'origine sociale dans les trajectoires individuelles, et enfin de l'habitus de classe qui détermine les croyances et les stratégies adoptées par les individus.

Nous poursuivrons donc dans le cinquième chapitre sur la discussion des résultats où nous tenterons de les rapprocher avec notre question de recherche et nos hypothèses. Nous y intégrerons les réflexions et les théories présentées dans les deux premiers chapitres afin de comparer la réalité observée avec celle-ci, et particulièrement déterminer comment se présente la stratification sociale d'un point de vue subjectif. Dans un second temps, de voir les déterminants de la mobilité sociale et finir avec les stratégies de mobilité adoptées par chacun.

Chapitre 5. Discussion des résultats

À la suite de la présentation des différents résultats ainsi que des éléments théoriques qui s'y rapprochent, nous présenterons dans ce chapitre l'évaluation de ceux-ci au vu de notre problématique, de nos questions de recherche et de nos hypothèses de départ. Nous avons posé comme objectif de comprendre le mécanisme de mobilité sociale à Madagascar, en ayant conscience que la problématique présume une différence entre les contextes occidentaux où ces études ont émergées au début du XXe siècle, et le contexte malgache présentant des réalités multiples et un parcours historique très différent. Nous avons également défini trois hypothèses relatives notamment à la stratification sociale, aux déterminants de la mobilité sociale et aux stratégies mobilisées pour des objectifs d'ascension ou de maintien de statut privilégié.

Les sections suivantes tenteront une à une de faire le lien entre les résultats obtenus et nos questions de départ. Nous verrons donc successivement la question de la stratification sociale marquée par une situation de classe au sens weberien du terme, ensuite du poids du capital social dans la détermination de la trajectoire sociale, et enfin les stratégies de mobilité déterminée par un habitus de classe issu de la socialisation.

5.1. L'espace social marqué par des frontières discontinues : les précaires et les élites gouvernantes au cœur de la distinction sociale

Il est intéressant de noter la diversité des perceptions des participants sur la stratification sociale. Les idées peuvent être classées en deux groupes : d'abord en adoptant une approche continue de la stratification sociale, en mettant l'accent sur le revenu comme ressource, comme moyen et comme possibilité. Cette approche nous renseigne sur un aspect plus fondamental des véhicules financiers, au détriment des catégories d'expertise traditionnellement admises dans les visions objectives et externes de l'espace social. L'argent en tant que ressource permet de répondre à différents besoins, mais fournit également des aspects plus représentatifs tels que l'image et l'apparence sociale.

Ensuite, il y a la perception de la différence selon le critère de la précarité, ordonné de manières hiérarchiques selon que la personne est précaire ou non. Nos participants différencient les personnes précaires, en raison de leurs revenus instables et de leurs conditions d'existence difficiles, de celles qui occupent un emploi et perçoivent un revenu régulier. À l'autre extrémité du spectre, les riches déviants se distinguent également des autres par la délinquance et des pratiques douteuses (corruption) et semblent appartenir à un groupe distinct des participants.

Dans de telles représentations collectées, les contours sont marqués de ressources inégalement accessibles : les pauvres n'ont pas accès à des ressources financières stables, les riches en ont en excès et c'est au sein de la classe moyenne que s'exerce une saine concurrence. À la différence de la théorie de Halbwachs sur les feux de camp présenté dans le cadre opératoire, les classes identifiées ne sont pas disposées relativement par rapport à un noyau central représentant la vie sociale la plus intense, mais divisée par des frontières marquant à la fois des différences de pratiques, de type de revenu et de rapport à la morale.

Définir cependant la précarité présente des difficultés, car le terme étant polysémique, il est souvent lié à d'autres notions proches comme la pauvreté et l'exclusion sans pour autant en partager correctement le sens. Selon Bresson et Singly (2020), le terme peut être utilisé pour qualifier une instabilité du revenu, mais aussi de la situation fragile d'un groupe ou d'un individu suite à des changements sociaux.

Chauvel (2009) résume dans la figure suivante différentes approches de stratification sociale qui résument ces différentes manifestations. Sur l'axe horizontal se trouve l'opposition entre approches continues et discontinues, et sur l'axe vertical l'opposition entre hiérarchie et différenciation.

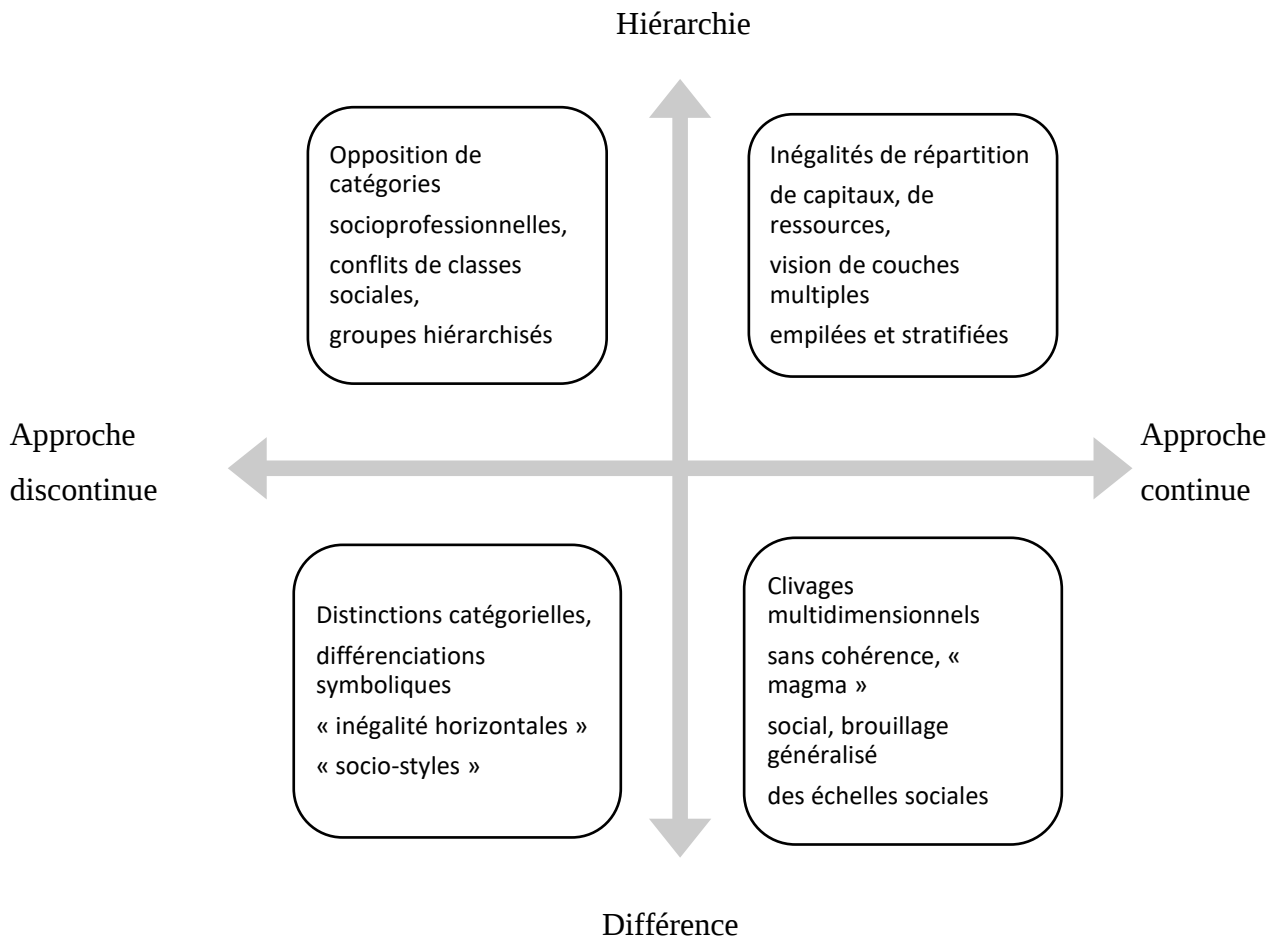


Figure 32 Approches de la stratification sociale selon Chauvel

En lisant cette matrice, on comprend qu'au départ, la manifestation de la stratification sociale peut être appréhendée de manière hiérarchique et discontinue, car les classes sociales semblent se définir entre les précaires, la « classe moyenne » et l'élite délinquante. Les frontières étaient particulièrement associées à la stabilité de l'emploi entre les précaires et la classe moyenne, et de l'autre côté, aux avantages symboliques pouvant conduire à des dérives des fonctionnaires de l'État. Puis, dans chacune de ces classes sociales, une approche continue s'exprime et se mesure à partir du critère de revenu et de ses dérivés (possession, satisfaction des besoins, capacité, etc.).

Définir la précarité peut être difficile, car le concept fait référence (ou diffère) de différentes notions : pauvres et exclus. Les personnes précaires constituent une catégorie à part parmi les représentants, en raison de la nature volatile de leur emploi et de leurs revenus.

Ce dernier fait référence à son contraire : stabilité financière. Face à l'incertitude, les personnes vulnérables restent fragiles à divers chocs. Les précaires se définissent aussi par l'absence matérielle essentielle. Ces deux caractéristiques, revenu (économique) et matériel, rapprochent la notion de précarité de la notion de pauvreté.

Il y a cependant une nuance à prendre, car certains considèrent le niveau de revenu comme primordial, indépendamment du type d'emploi (précaire ou non) dans lequel il est généré. Ceux qui ne sont pas dans une pauvreté précaire, mais qui ont des revenus élevés font partie de la classe moyenne (*ref. récits de Solo et Vola*).

Dans *sociologie de la précarité*, Bresson et Singly (2020) présentent certains aspects de la vie courante qui caractérisent les précaires. D'abord par rapport au travail, les précaires ont des difficultés à trouver et à conserver un emploi stable, caractérisé notamment par un contrat à durée indéterminée.

Ensuite, des conditions de vie plus difficiles avec l'accumulation de divers problèmes dans certaines dimensions de la vie courante (alimentation, logement, santé). Enfin, l'aspect territorial qui réoriente l'objet d'étude, non plus sur la population, mais sur l'espace territorial marqué par des quartiers dits « sensibles » où la densité de la population précaire est fortement élevée, ajoutés à des défaillances des services publics sanitaires.

Nous avons pu observer les différences faites par nos participants dans leur représentation de l'espace social. Les frontières sont marquées par des disparités en matière d'accès aux revenus et de conditions de vie. D'un bout à l'autre, les personnes précaires vivent dans l'incertitude sur leurs ressources, nombreuses et parfois très peu payées, tandis que les agents publics occupent des postes de direction qui leur procurent des ressources financières importantes, leur procurant des avantages réels et symboliques, leur permettant d'obtenir des privilèges, parfois indus. Ces frontières nous amènent à associer la représentation de la stratification au concept de situation de classe de Max Weber.

L'approche de Weber fait la distinction entre le statut de groupe et le statut de classe (Weber, 2016). Selon lui, ces deux types de statuts ne se recoupent pas, mais rendent compte

de dimensions différentes dans la société. Un individu peut donc occuper une position de statut privilégié sans pour autant avoir la même position en termes de classe sociale. La hiérarchie en termes de statut social repose sur des critères relatifs à des caractéristiques culturelles, ethniques, religieux, ou sur d'autres domaines similaires.

L'appartenance à un groupe de statut peut influencer la position sociale d'un individu dans la société et ses perspectives économiques. Par exemple, l'appartenance à un quartier peut induire des représentations sur ses résidents (ex. discrimination).

Les opportunités différentielles liées à l'appartenance à une classe sont par contre relatives à des critères matériels et économiques. Le statut de classe s'appuie sur la position économique et à l'accès aux ressources économiques d'un individu au sein de la société.

Weber considère trois dimensions composant le statut de classe. La première est relative à la propriété qui établit les distinctions par rapport à la possession. La seconde sur le prestige qui renvoie au statut professionnel une image plus ou moins positive. À la différence du groupe de statut, la classe de prestige se base exclusivement sur l'aspect professionnel. Enfin la troisième sur l'exercice du pouvoir politique qui se rapporte à l'influence que possèdent certains individus dans la société, ainsi que du capital symbolique qu'ils détiennent.

À la lecture des récits autobiographiques, nous remarquons qu'il existe un certain enchevêtrement de ces deux conceptions dans les représentations sociales. Bien que les différenciations en termes de classes, notamment des précaires, de la classe moyenne et des élites gouvernantes structurent nos représentations, les distinctions relatives aux groupes de statut notamment par rapport aux professions (ou groupes professionnelles), ou à la résidence existent aussi. Nous pouvons toutefois dire que la distinction sur la base des classes sociales rend compte plus conformément aux représentations sur la stratification sociale.

L'approche de Chauvel en matière de stratification sociale nous a permis de clarifier la compréhension de la représentation de l'espace social auprès des participants. Caractérisé à la fois par la hiérarchie et la discontinuité, il se rapproche le plus du concept d'une situation de classe dans laquelle chaque classe qui est globalement représentée par les fonctionnaires

de l'État, l'aristocratie et les précaires, évolue dans différentes conditions de mobilité sociale : un enfant issu d'une famille précaire est plus susceptible de le devenir, car il a évolué dans un environnement socio-économique qui le prédestinait à conserver cette position.

La plus ou moins durabilité du statut de précaire qui n'est plus conçue comme étant une situation transitoire renvoie à la notion de précarité (Bresson & Singly, 2020). Comme mentionné précédemment sur la difficulté de définir la précarité, l'identification des précaires par rapport à leur instabilité renvoie à des représentations permanentes d'un statut identifié dans les consciences collectives qui est caractérisé par des conditions de travail défavorables et des conditions d'existence difficiles.

Des critères plus qualitatifs et catégoriels sont également abordés, notamment liés à l'usage du temps. L'autonomie temporelle des indépendants dans leur travail est l'un des critères retenus par certains pour comparer les situations entre générations sans prendre en compte les revenus. La définition multidimensionnelle donnée par Ganault (2022) fait référence à la fois à l'horaire de travail, à l'organisation des tâches et à leurs pauses. Cette « liberté » confère à chacun une autonomie dans son temps par rapport au travail salarié auparavant soumis à des contraintes dites absolues occupé précédemment par un ascendant.

La capacité à organiser son travail et à coordonner les rôles et les horaires sociaux est considérée comme une amélioration des conditions de vie, prise en compte dans la mesure de la mobilité sociale. S'affranchir des contraintes de temps causées par le travail contractuel offre une certaine liberté d'action et de coordination des tâches, libre de tout contrôle hiérarchique, même si le travail comporte un niveau de responsabilité, bien que le travail ayant un haut degré d'autonomie puisse occuper le même volume horaire que dans le cas d'un travail salarié. Comme le mentionne Solo :

« C'est une des raisons pour lesquelles ce métier m'intéressait vivement. Je pouvais choisir mon temps de travail sans pression extérieure. Ce n'est pas exactement le cas en vrai, mais on peut dire que je suis assez libre pour choisir mon créneau. »

La disponibilité parentale est également différente selon les catégories socio-professionnelles, et l'origine sociale (Lahire & Bertrand, 2019). Les parents mieux dotés (économiques, scolaires, relationnelles, etc.) peuvent recourir à différentes modalités par rapport à la garde de leurs enfants, de gérer efficacement leur quotidien, tandis que les parents démunis subissent les contraintes extérieures et ont moins de marge de manœuvre dans l'organisation de leurs temps.

Les familles les plus riches ont recours à des professionnels pour s'occuper de leurs enfants, tandis que les familles de la classe moyenne limitent leur temps de travail pour être disponibles. Les familles populaires tentent de préserver le temps familial, tandis que les familles les plus précaires sont isolées et en situation de monoparentalité (Lahire & Bertrand, 2019). Nous avons cependant relevé dans nos entretiens que dans les familles où le père génère suffisamment de ressources financières, le couple (ou l'épouse elle-même) choisit pour l'épouse de se consacrer exclusivement au rôle de mère dans le foyer.

La satisfaction des besoins fondamentaux est également prise en compte dans la distinction sociale. Comme évoqué plus haut à propos de la précarité et de son lien avec le concept de « pauvreté », dans l'imaginaire collectif, ces dernières sont des individus qui ont du mal à satisfaire leurs besoins fondamentaux : un logement décent, de la nourriture, un revenu stable, la santé.

Ces besoins ressemblent particulièrement aux besoins physiologiques situés au bas de la pyramide de Maslow. L'identification des pauvres selon leurs besoins fondamentaux suit un modèle analytique stratifié (Étienne, 2004) : ceux qui peuvent subvenir à leurs besoins fondamentaux et ceux qui ne le peuvent pas.

Cette dernière occupe une place marginale dans les représentations, et peut aussi concrétiser un élément essentiel qui distingue les positions sociales : l'emploi. La réalité du travail (emploi salarié ou indépendant) et de la génération de revenus offre toutes deux une certaine stabilité, mais véhicule une image sociale différente dans la conscience collective. L'occupation devient ainsi un critère particulier et marginalisé. Au niveau intergénérationnel,

la satisfaction des besoins peut également être considérée comme un critère de mobilité sociale par rapport aux conditions de vie parfois difficiles vécues dans l'enfance.

Enfin, le rapport aux valeurs éthiques et à la morale a été soulevé par certains des participants, notamment par rapport à l'argent et à la corruption dans les affaires publiques, pour distinguer une population ségréguée par l'accumulation de richesses qui à leurs yeux est illégitime. L'état de corruption de l'administration publique (à la télévision, sur les réseaux sociaux) auquel les citoyens sont confrontés a enraciné une image négative d'une profession : celui des agents publics.

Cependant, les détails sur ces métiers ne sont pas donnés (cadres supérieurs, élus, salariés, etc.), mais l'aspect relatif à la richesse de ceux-ci est important pour les catégoriser parmi les déviants. Tout comme les pauvres précaires avec le critère d'occupation, les fonctionnaires avec le critère de richesse accumulée (matériels, argent) occupent une autre catégorie dans la conscience collective, et apparaissent à la position la plus élevée de la hiérarchie sociale.

5.2. Le poids du capital social et de l'origine sociale

L'attribution causale du statut social atteint nous amène à chercher les éléments biographiques ayant influencé la trajectoire sociale. Les déterminants de la mobilité sociale sont traditionnellement attribués à l'origine sociale dans les différentes études (*cf.* Les héritiers, Bourdieu, 1994), notamment à l'influence de la famille et de l'entourage sur l'individu. Afin d'éclaircir, de compléter ces réflexions, nous avons abordé avec nos participants ce qu'ils pensent influencer leur parcours respectif. Plusieurs causes ont été mentionnées ci-dessus, pouvant être externes à l'individu, internes ou entre les deux.

Principalement, nous avons vu l'impact du réseau social, du rôle des parents, du capital économique, de la foi en Dieu, des opportunités, de la débrouillardise, des valeurs acquises, des conduites personnelles, de l'établissement de projet scolaire et professionnel, et de l'investissement dans l'éducation. Nous avons, à partir de ces causes identifiées, lié celles-ci avec certaines réflexions et certaines études sur la question.

Comparé à la définition donnée du capital social qui implique des échanges de capitaux symbolique et économique plus ou moins constants dans le temps, nous remarquons que la mobilisation du capital social par nos participants est souvent ponctuelle, correspondant à un moment où à une période spécifique de la trajectoire sociale (recherche d'emploi, transmission de savoir-faire, appui, etc.). Bourdieu conçoit le capital social comme étant un réseau entretenu et constant au fil du temps, que ce soit un réseau personnel (famille, amis, proches) ou institutionnel (groupe d'intérêt, organisation ou association, etc.). Les formes de mobilisation observées sont souvent issues du réseau personnel, notamment la famille proche et les amis.

Nous remarquons à cet effet que le capital social, bien que très souvent mobilisé pour des objectifs de mobilité sociale, est privé d'un aspect important dans sa définition originale qui est l'échange constant de capitaux marquant une certaine réciprocité entre les membres du réseau et permettant ainsi son renforcement. Nous pouvons chercher à identifier cette notion de capitale sociale avec un concept qui lui est proche dans la culture malgache afin de mieux comprendre la spécificité des liens sociaux relatifs à la mobilité sociale.

C'est dans ce travail de Gannon qui associe le capital social au *fihavanana* (Gannon, 2014) qui éclaire ce lien, car ce dernier possède une dimension du capital social, notamment dans son aspect de réciprocité et d'entraide. Il souligne cependant un point intéressant concernant le *fihavanana* au-delà de la communauté de chacun : c'est un lien social *a minima* entre les individus. Ainsi, le *fihavanana* se retrouve dans chacune des interactions sociales dans le quotidien des Malgaches, à des degrés de réciprocité différents selon la proximité sociale.

S'il est difficile de traduire ce concept dans une autre langue que le malgache, il est toutefois important de l'éclaircir afin de mieux le comprendre. Le *fihavanana* prend racine du concept *havana* qui désigne l'ensemble d'individu avec lequel on entretient des relations de réciprocité et de partage, et généralement avec qui on vit au quotidien²¹, à différencier

²¹ Cours : Ny Fihavanana. (s. d.). Consulté en 2023, à l'adresse <http://plateforme.education.mg/bibliotheque-numerique/course/view.php?id=504>

avec la notion de *mpihavana* qui lui rajoute une dimension familiale, partageant le même sang.

Le *fihavanana* est ainsi un mode de rapport social positif se retrouvant dans les différentes sphères de vie des Malgaches, agissant comme référent culturel régissant les relations avec autrui. Considéré comme un idéal, ou même un mythe pour certains où les différentes crises et conflits ont rendu le concept vide de sens²², le *fihavanana* fait figure cependant de socle des rapports sociaux visant une certaine harmonie des relations. C'est souvent au nom du *fihavanana*, même si ce n'est explicitement pas évoqué par nos participants que le réseau de connaissance leur fournisse aide et conseils dans leur parcours de mobilité. Peut-on ainsi considérer le *fihavanana* comme étant un capital social dans son cadre rattaché à la mobilité sociale.

En effet, selon Gannon, le *fihavanana* peut se caractériser comme un type de capital social : « Il est simultanément une norme de coopération et de tolérance envers autrui et un patrimoine de confiance accumulé au sein de communautés relativement fermées où l'entraide et la réciprocité sont essentielles à leur fonctionnement et pérennité. » (Gannon, 2014). Cette définition conçoit le *fihavanana* très proche du capital social dans un sens restreint par rapport notamment à une communauté fermée. Cependant, le *fihavanana* s'inscrit aussi dans un cercle large des relations avec autrui (cf. a minima).

À la différence du capital social qui est un réseau plus ou moins grand, entretenu par des échanges plus ou moins constants entre ses membres, le *fihavanana* est plus une règle de conduite pouvant être constante entre des proches, mais aussi spontanée entre les Malgaches, même en absence d'une certaine proximité ou ancienneté des relations. Cet aspect ponctuel du *fihavanana* justifie en partie les faveurs et les avantages d'avoir un réseau de connaissance de qualité car même en l'absence d'échanges constants et entretenus de

²² Razanadrakoto (Madagascar), J. (2020, octobre 16). Le *fihavanana* : Mythes et réalités d'une valeur garante de la paix sociale - Observatoire Pharos. <https://www.observatoirepharos.com/pays/madagascar/le-fihavanana-mythes-et-realites-dune-valeur-garante-de-la-paix-sociale/>

capitaux, ses principes peuvent procurer des avantages durant les différentes étapes de sa trajectoire sociale.

Le travail de Bidart sur les réseaux de relation nous permet de comprendre un peu plus la différence entre ces deux concepts, notamment en identifiant différentes étapes des relations, de sa naissance et de sa dynamique jusqu'à sa disparition (Bidart et al., 2011). Les relations naissent dans des contextes précis (liens familiaux, amicaux, professionnels, etc.) qui définissent souvent le type de relation entre les individus. Ces relations vont par la suite suivre des dynamiques différentes, selon la fréquence des rencontres et les univers (ou domaines) dans lesquels elles se font. Par exemple, les rencontres dans le cadre exclusivement professionnel resteront pratiquement dans ce cadre au fil du temps. D'autres peuvent par contre interagir avec d'autres univers (amical, familial, etc.) et modifier la relation initiale.

Une relation cesse pour plusieurs raisons, notamment lorsque le contexte dans lequel elle est née disparaît (ex. amitié qui se rompt après les études universitaires, car cessation des études), de l'effet de réseau ou lorsque l'intermédiaire entre les acteurs disparaît, les distances spatiales, sociales, ou encore les conflits.

Le capital social dans sa conception bourdieusienne se réfère à un réseau né d'une volonté de renforcement de ressources, aux bénéfices de ses membres. Le *fihavanana* par contre dans sa conception large, est moins volontaire, mais plus un référent culturel relatif à une règle de conduite envers les proches. Si le capital social s'agrandit et se renforce à partir de l'expansion de ses membres et l'intensification des échanges entre-eux, le *fihavanana* est quasi-présent dans les différents rapports sociaux en absence de conflits apparents.

De même, le capital social suit une dynamique d'encastrement des liens dans un cercle social défini, qui institutionnalise ces liens en définissant des objectifs et des règles propres à ce cercle. Le *fihavanana* par contre laisse libre cours à la spontanéité des relations et à la liberté dans sa dynamique. Toutefois, dans le cadre de l'analyse de la trajectoire sociale cherchant à identifier leurs rôles dans la mobilité sociale, *fihavanana* et capital social

semblent se confondre, car ils partagent des dimensions similaires, notamment la réciprocité et l'entraide.

En contextualisant ainsi cette notion de capital social dans une perspective de mobilité sociale, nous retenons un peu plus le *fihavanana* comme caractéristique de capital social adapté à la réalité des échanges et des supports apportés à des trajectoires sociales pour les individus, car les faveurs, les aides et les conseils ne sont pas exclusifs à des cercles définis, mais peuvent provenir de réseaux en chaines, mis en relation par un réseau de connaissance proche. Nous pouvons citer le cas de Riri (et d'autres) qui a bénéficié d'aides de personnes que ses proches connaissaient.

À la croisée du capital social et du capital culturel, Joxe (2022) élargit un concept en développement, celui de **capital de mobilité** qui se définit selon cet auteur par « *l'accumulation de mobilités [...] favorisant l'accumulation à venir d'autres mobilités ou d'autres types de capitaux* ». En le rapprochant au concept de socialisation, le capital de mobilité s'illustre par l'accumulation d'expériences au cours de la vie qui va par la suite constituer des savoirs et des compétences (donc des capitaux) mobilisables à des fins de mobilité sociale ou spatiale. Ce capital de mobilité peut s'accumuler de manière volontaire, suite à des actions menées par l'individu, ou bien acquises par les diverses interactions vécues au cours des différentes formes socialisations durant la trajectoire de vie.

On pourra citer par exemple le cas de Solo (entretien 6) qui a pu apprendre le métier de mécanicien grâce à l'aide de son oncle, de Carole (entretien 7) qui exerce son métier grâce aux expériences prolongées avec sa mère, des différents métiers et personnes que Manoa (entretien 10) a rencontrés, ou plus spécifiquement de la reprise d'activité de menuisier que Nary (entretien 18) a hérité de son père. Le concept de capital de mobilité complète cette réflexion sur le rôle du capital social et fait le lien entre ce dernier et les causes internes de mobilité.

Par rapport au réseau de connaissance, construit ou hérité qui est par définition un capital social, il peut être vecteur d'accumulation de capital de mobilité dans la mesure où il transmet des informations ayant eu un impact sur la trajectoire sociale d'un individu, forge

des compétences par l'apprentissage de savoir-faire, ou plus fondamentalement, éduque les enfants pour qu'ils intègrent des pratiques, des connaissances, des savoirs, une culture qui vont les façonner et déterminer leurs personnalités futures. Aline (entretien 3) a par exemple pu prendre connaissance de l'opportunité qui l'a conduit à exercer son travail grâce à une connaissance d'un proche.

Concernant les pratiques parentales et leurs incidences sur la réussite scolaire des enfants, Deslandes et Cloutier (2005) montrent que le style non traditionnel, moins strict et marqué par une plus grande permissivité, rend plus vulnérable la réussite scolaire des adolescents garçons du secondaire. Le style parental démocratique et le rôle éducateur des parents dans les études ont cependant une influence positive sur la réussite scolaire.

L'accompagnement parental dans le parcours scolaire est différent selon l'origine sociale, où la classe populaire fera plus confiance au système scolaire, et la classe moyenne et supérieure s'investiront beaucoup plus dans l'encadrement, les projets scolaires et professionnels de leurs enfants (Charles et al., 2019).

Une des causes souvent citées identifie le rôle des parents dans la réussite de leurs enfants. En effet, les normes et les pratiques éducatives ont plus d'impact sur la réussite scolaire que l'origine sociale (Duru-Bellat et al., 2022), notamment par la transmission des valeurs et des traits de personnalité sociale. Ces valeurs sont cependant différentes selon l'origine sociale, où les classes populaires sont plus sensibles aux résultats scolaires (échecs), valorisent l'adaptation et l'obéissance, l'ordre, la propreté et la politesse, alors que le modèle des catégories supérieures valorise les qualités instrumentales et expressives aux dépens des qualités sociales (idem).

De même, les styles éducatifs sont différents selon les catégories sociales, où la classe populaire mobilise plus souvent les punitions corporelles, alors que la classe moyenne mobilise le raisonnement et les punitions psychologiques afin que leurs enfants puissent maîtriser leurs conduites (Khon, 1959).

La maîtrise de la langue française qui est une conséquence de la socialisation scolaire et familiale est enfin évoquée par certains comme étant gage de réussite scolaire et professionnelle. Ces affirmations supposent cependant une discrimination par rapport aux pratiques linguistiques. Comme le mentionne Blanchet (2016), les langues peuvent constituer des moyens et des enjeux de domination et de pouvoir, et faire l'objet de discriminations linguistiques ou de la glottophobie²³. En effet, l'éducation dans des établissements d'expression française de qualité n'est quasiment pas accessible à la catégorie populaire de la société, ce qui les handicape déjà dans leur apprentissage scolaire dans la mesure où les programmes scolaires à Madagascar sont en français.

Aussi comme héritage colonial, le français figure parmi les langues officielles à Madagascar, et peut conduire éventuellement à une diglossie²⁴ français-malgache au désavantage de la langue traditionnelle. Retraçant l'histoire de la politique de la malgachisation durant la seconde République, Randriamasinony (2021) montre comment l'école en tant qu'institution, dans ses efforts de véhicularisation du malgache, fait face aux obstacles contextuels marqués par des conflits diffus du pays de l'époque :

« Les obstacles rencontrés (...) relevaient surtout du domaine des représentations sociolinguistiques, en ce sens que la langue « officielle », (...) n'est autre que l'ancienne variété dialectale des populations du centre, populations dont un des rois avait cherché à unifier l'île par la conquête des différents royaumes périphériques. Le désaccord de la population côtière face au choix d'une langue dénommée « malgache » fut étroitement lié aux connotations, notamment politiques et sociales, que revêtait cette langue. En d'autres termes, le processus d'émergence d'une variété nationale se trouva bloqué par la superposition d'une diglossie franco-malgache à la diglossie malgacho-malgache ». (Randriamasinony, 2021)

²³ Discrimination linguistique portant sur des personnes, et non seulement restreint sur les langues (Blanchet 2016)

²⁴ Terme tiré de Diki-Kidiri (2021) qui désigne une situation linguistique d'un groupe humain qui pratique deux langues en leur accordant des statuts hiérarchiquement différents

La place de la langue française ainsi que sa maîtrise dans le système éducatif sont aujourd'hui importantes surtout pour les élèves et les parents qui eux choisissent les établissements où leurs enfants vont étudier. Mais comment le français a-t-il pris ce statut dans les représentations sociales en matière d'éducation ? Du contexte historique comme présenté précédemment, d'une plus grande richesse lexicale du français qui justifie l'usage de mots et d'expressions en français dans le malgache courant (le *vary amin'anana*), des besoins communicationnels avec les autres pays du monde, etc. Plusieurs raisons peuvent en effet expliquer ce statut.

Sur cet aspect linguistique, Blanchet (2016) parle à ce sujet de la domination à l'hégémonie d'une langue ou d'une pratique langagière, où pour la première, elle fait suite à une pression extérieure non perçue comme telle, car légitimée et acceptée par la société : *« [...]une domination non perçue comme telle, intégrée aux fonctionnements sociaux supposés « normaux », acceptée par les acteurs sociaux, y compris ceux qui peuvent, d'un autre point de vue, en être considérés comme des victimes. Elle n'est plus vécue comme une domination, car les acteurs sociaux sont convaincus que « c'est pour leur bien » et/ou que « ça ne peut pas être autrement ». Ils ne sont plus conscients de la contrainte : ils subissent, intègrent et reproduisent ce qu'ils croient être « dans l'ordre des choses » voire « une bonne chose », et en pensant le faire librement et dans une situation démocratique ».*

L'hégémonie quant à elle survient lorsqu'il n'y a plus de remise en question de cet ordre des choses, qui sera perçu comme une évidence : *« L'hégémonie permet ainsi de légitimer une domination via un certain « ordre des choses », ainsi que de les reproduire, sans qu'ils soient contestés : en les présentant comme « naturels » c'est-à-dire inévitables, et s'imposant au monde humain et social ; en dissimulant qu'il s'agit d'une construction et que d'autres choix pour construire un monde social différent sont possibles ; en masquant les inégalités et les injustices qui pourraient être évitées dans un autre ordre des choses. »* (idem).

La malgachisation de l'enseignement ayant produit des résultats négatifs pour l'enseignement à Madagascar, considérée comme une expérience malheureuse (Randriamarotsimba, 2016), ponctue l'hégémonie de la langue dominante qui est le français.

Par rapport à la mobilité sociale, le français a été un élément important jouant dans la promotion professionnelle des individus :

« L'école de la malgachisation, face aux différentes institutions (sociales, religieuses, économiques, politiques et culturelles) devenait une sorte de « goutte d'eau dans la mer », car la langue de promotion sociale, nécessaire dans le domaine professionnel, utile au développement de l'Île, n'avait jamais cessé d'être le français » (Randriamasinony, 2021). Le travail de Randriamasitiana (2000) se centre d'ailleurs sur l'apprentissage de la langue française dans une perspective systémique entre les différents acteurs de l'éducation, affirmant cette situation de diglossie.

Ces quelques éléments nous permettent d'apprécier le sens des récits sur le modèle éducatif des parents de nos participants, de leurs choix en matière d'éducation et d'établissement scolaire et aussi des perspectives internationales pour les études supérieures dans certains cas, ainsi que du modèle que certains d'entre eux pratiquent en tant que parents, et le lien qu'ils font avec leur parcours de mobilité sociale.

En effet, nous avons pu voir que les parents de nos participants adoptaient un modèle éducatif traditionnel, étaient stricts dans leurs pratiques, notamment dans l'accompagnement scolaire, et attribuaient une grande importance aux principes et valeurs moraux. La croyance en la rentabilité scolaire et à la méritocratie (entretiens 4, 11, 14, 15, 20) les incitait à pousser leurs enfants dans les études. Les participants trouvent aujourd'hui les bienfaits de ce modèle par rapport à leur parcours scolaire. Toutefois, certains adoptent un modèle moins strict en étant parents à leur tour. L'éducation scolaire reste ainsi un canal d'émancipation privilégié par les individus et leurs familles pour atteindre des objectifs de mobilité.

En rapprochant ces modèles éducatifs avec les théories de Deci et Ryan (2017) présentées dans le premier chapitre de ce travail, nous remarquons qu'il existe une certaine différence générationnelle en matière de modèle éducatif. Les parents de nos participants (35 à 60 ans) adoptaient pour la grande majorité une parentalité de pression et de contrôle (*pressuring and controlling parenting*) qui favorise chez leurs descendants des motivations extrinsèques, ou socialement référées. Ce modèle de parentalité présente le caractère de

renforcer la transmission et le maintien d'une culture familiale qui constitue un levier favorisant la reproduction sociale.

D'un autre côté, nos participants commencent à adopter un modèle moins strict se rapprochant au modèle de parentalité de support (*supportive parenting*). Il est difficile cependant d'identifier les causes de cette différence, qui peuvent être multiples, mais nous avançons l'idée que par expérience de la parentalité de contrôle et de pression, du parcours d'études plus longues, de l'élargissement des connaissances et de la culture grâce à un meilleur accès à internet permettent à ces individus d'avoir un meilleur recul par rapport à leurs expériences et d'améliorer leurs propres modèles de parentalité.

Nous avons ainsi recueilli quelques récits où nos participants cherchent à être plus à l'écoute de leurs enfants (Michael, entretien 11), ou de les aider à accomplir leurs objectifs personnels, les incitant ainsi à avoir des objectifs autoréférés, murement choisis, aux dépens d'objectifs qui soient, au contraire, socialement référés, « choisis » suite à des pressions sociales.

Enfin, concernant le capital économique, Bessière et Gollac (2022) nous rappellent que l'origine sociale et notamment le patrimoine familial d'origine jouent un rôle important dans la détermination de la destinée des individus. Après les études et au moment de l'autonomisation des jeunes, l'accès à une propriété immobilière familiale permet d'éviter les dépenses en matière de loyer, tout comme les appuis financiers des familles pour ceux et celles qui veulent se mettre à leurs comptes.

L'investissement scolaire des parents ainsi que les conditions matérielles de vie dès le plus jeune âge conditionnent fortement la réussite scolaire et l'accumulation de capital culturel. Nous citons en exemple le cas de Rova (entretien 4) qui a pu bénéficier de l'appui financier des parents lors de ses études à l'étranger, puis de la prise des rênes de l'Entreprise familiale. Par la suite, il a également fait en sorte que ses enfants puissent poursuivre leurs études à l'étranger. Le capital économique et financier patrimonial est un facteur décisif dans les destinées individuelles, car à un niveau de diplôme égal, ce capital produit des trajectoires sociales largement différentes.

Nous avons choisi d'introduire cet aspect motivationnel dans la réflexion sur les stratégies de mobilité et le poids de l'origine sociale, car les modèles éducatifs produisent des types de motivation différents chez les enfants, et conduisent à des trajectoires sociales différentes. Nous avons également pu comparer la notion de capital social avec le concept de *fihavanana* dans la culture malgache afin de voir en quoi ils se rapprochent. Nous parlerons de l'habitus de classe dans la section suivante pour nous concentrer un peu plus sur les stratégies adoptées par nos participants, en tentant de faire le lien entre eux.

5.3. L'habitus de classe déterminant les croyances des stratégies de mobilité

Nous avons pu voir à partir de la présentation des différentes stratégies de mobilité évoquée par nos participants qu'elles sont généralement issues de croyances et de représentations sociales que de « stratégie » dans le sens commun du terme. Dans ce dernier cas, il est nécessaire d'identifier un objectif et des actions concrètes organisées pour l'atteindre.

À la lecture de la période de l'enfance et de la trajectoire socio-professionnelle des intéressés, nous remarquons une certaine similitude entre les croyances et les attitudes entre les générations : croyance en la rentabilité scolaire et importance accordée aux principes et des valeurs. De même, le choix d'un conjoint homogame renforce cette similitude intergénérationnelle.

Selon Duru-Bellat (2022), malgré les changements de contexte entre les générations, les enfants intériorisent de manière diffuse et implicite les façons socialement différenciées d'ordonner le monde social et politique. Il en va de même pour les traits de personnalité sociale, les comportements politiques, les valeurs jugées importantes, etc. Par rapport à celles-ci, l'auteur montre que ces valeurs sont différentes selon les catégories sociales : les catégories populaires par exemple vont valoriser l'obéissance, tandis que les catégories moyennes et supérieures la créativité.

Par rapport au choix du conjoint, Kaufmann (2021) écrit que « *les mécanismes sociaux du choix du conjoint poussent à l'association des semblables et au respect de*

correspondances de natures diverses. Mais les acteurs conservent une marge de jeux ». Selon Bozon et Héran (2006), la stabilité de l'homogamie résulte d'une différenciation entre les catégories sociales par rapport aux lieux de rencontres (*n'importe qui n'épouse pas n'importe qui parce que n'importe qui ne rencontre pas n'importe qui*).

Les catégories populaires se rencontrent dans les lieux publics (fêtes, rues, etc.), les cadres et les patrons dans les lieux privés (fêtes de famille, rencontre amicale, etc.) et les catégories supérieures à capital intellectuel dans les lieux réservés dont l'accès est symboliquement contrôlé (association, lieu d'étude, etc.).

Ces éléments théoriques sont intéressants à la lecture des récits biographiques des participants, dans la mesure où on observe dans plusieurs cas des choix d'homogamie spatiale, où les lieux de rencontre sont souvent des correspondances résidentielles. La stratégie matrimoniale, mais également les stratégies de mobilité sociale reflètent des similitudes intergénérationnelles, avec la ressemblance des valeurs et des principes, des croyances en la rentabilité scolaire, cristallisée par un choix homogame du conjoint.

Selon Bihr et Pfefferkorn (2021), la formation des couples répond à deux logiques sociales contraires : l'endogamie qui consiste à faire ce choix dans le même milieu social ou à défaut, dans les milieux sociaux les plus proches afin de conserver le volume de ressources dont les époux possèdent, en les renforçant ; et la logique de la reproduction des rapports de sexe marqué par le patriarcat, illustré par un choix pour les hommes d'épouses qui occupent une position sociale un peu au-dessous de la leur (hypogamie masculine), et réciproquement pour les femmes d'époux occupant une position sociale légèrement supérieure à la leur (hypergamie féminine).

La combinaison de ces deux logiques contraires conduisent les hommes à choisir leurs épouses qui répondent à ces deux logiques, à savoir pour un homme, une femme qui soit légèrement en dessous de sa position sociale sans pour autant que cette différence porte préjudice à la reproduction de sa position sociale. Il est cependant difficile d'observer cette différence par notre approche autobiographique, car les biais cognitifs peuvent dissimuler

ces écarts, mais nous avons pu retenir que la première logique s'observe dans la plupart des cas étudiés dans ce travail.

Nous nous rapprochons plus de la réflexion de Bourdieu par rapport à ces stratégies de mobilité dans ces résultats, qui attribue à ces choix des intentions non conscientes et non rationnelles, mais des dispositions de l'habitus²⁵ acquis pendant la socialisation. Contrairement à la conception volontariste de l'individualisme méthodologique, les stratégies de mobilité sont beaucoup plus diffuses, implicites, basées sur des croyances héritées qui dictent les comportements des agents.

Nous supposons ainsi que l'habitus de classe agit comme une source de motivation extrinsèque²⁶ chez l'individu dans la mesure où il structure les représentations, les choix et les agissements de manière diffuse, et le conduit à adopter une trajectoire proche voir similaire à son ascendant. Bien que les récits attribuent les motivations des stratégies de mobilité sociale à des causes internes, il n'est pas exclu que ces mêmes causes puissent être des prolongements de l'habitus acquis durant la socialisation.

Lahire (2009) adopte une vision un peu différente dans sa conception de la socialisation par l'individu. En prolongeant les réflexions de Bourdieu, selon lui, dans les sociétés modernes, chacun est multi-socialisé par des agents multiples, parfois très différents et dans des contextes aussi très variés. Un homme peut à la fois être père de famille, mari, footballeur, mécanicien, militant, etc. et ainsi avoir plusieurs « casquettes » ou répertoires d'action où en sera tiré un schème d'action selon le contexte dans lequel il se trouve.

La socialisation multiple entraîne une variété d'expériences et d'influences qui façonnent la personnalité et le comportement des individus. Les individus apprennent à

²⁵ Pour Pierre Bourdieu, « systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes ». Ces dispositions sont intériorisées et incorporées par les agents au cours du processus de socialisation : « L'habitus, c'est ce que l'on a acquis, mais qui s'est incarné de façon durable dans le corps sous forme de disposition permanente ».

Source : Dollo, C., Lambert, J.-R., & Parayre, S. (2017). *Lexique de sociologie* (5e éd. 2017). Dalloz.

²⁶ Cf. Distinction entre mobilité sociale totale, structurelle et nette

adapter leur comportement aux attentes uniques de chaque contexte social. Par conséquent, étant exposée à une variété de modèles sociaux qui peuvent parfois être opposés, une personne peut développer une identité plurielle. Cependant, identifier ces répertoires semble complexe dans notre étude, mais l'on peut supposer que le contexte urbain plus proche de la modernité façonne à sa manière les différents schèmes d'action de chacun.

La socialisation multiple fait à la fois figure d'expérience de socialisation des individus, qui accumuleront durant leurs trajectoires sociales différents modes de comportement, d'attitude selon les événements ou les milieux sociaux. Elle est aussi un facteur de différenciation sociale en la considérant comme étant un capital culturel, favorisant les capacités adaptatives à des environnements variés de la réalité. Un individu ayant vécu plus de rôles et d'expériences aura autant de capacité à s'adapter à ces mêmes contextes.

Certains de nos participants citaient d'ailleurs cette capacité d'adaptation comme facteur de réussite (entretiens 8, 17, 18). La question est cependant de savoir si cette capacité œuvre pour l'atteinte d'un objectif défini, ou plutôt d'une mise en correspondance des actions et des croyances par rapport à la réalité vécue. Nous aborderons dans la section suivante la question relative à l'action des participants en rapport avec leur milieu.

5.4. L'individu et son milieu : une relation réciproque déterminée par les capacités

Évoluant dans leur milieu, les individus font souvent preuve d'adaptation par rapport aux différents contextes qui se présentent. Nous nous appuyons sur le concept de *capabilités* de Sen et Nussbaum (Savidan, 2018), notamment en rapport avec le choix qu'a un individu par rapport à la détermination de son avenir. Cette notion de « capacité » est tirée d'une conception de la justice sociale qui soit beaucoup plus proche de la pratique et de ce qui est opérationnel.

Pour Nussbaum, les capacités s'identifient à dix dimensions de la réalité humaine qu'elle nomme les humanités : vie, santé physique, intégrité physique, sens – imagination –

pensée, émotions, raison pratique, affiliation (moyens de vivre avec les autres, bases sociales pour le respect de soi), autres espèces (dimension environnementale-écologique), jeu, contrôle de son environnement (politique et matériel).

Ces humanités encouragent la pensée humaine dans le respect et la dignité de la relation à soi, à autrui et au monde. Leur objectif, à la fois éthique et politique, est de garantir une vie considérée comme une fin, mais pas comme un moyen de satisfaire l'intérêt d'autrui. Un seuil de capacités conforte la finalité de toute vie humaine. En deçà de cela, il devient impossible de fonctionner de manière réellement humaine (Bert, 2010).

Pour Sen, les sociétés devraient chercher à promouvoir les possibilités multiples aux individus pour qu'ils aient le choix de décider d'exercer ou non ces possibilités qui s'offrent à eux. Paradoxalement à cette idée, Sen soutient l'idée que les inégalités sociales sont enracinées dans la structure sociale (comme dans le cas de l'hégémonie du français présenté précédemment), au point où les individus n'ont pas conscience de ces inégalités dont ceux qui occupent le statut de « dominés ». Ces derniers qui ont une représentation de la réalité relative à la structure sociale présente, s'adapteront aux circonstances et auront donc des objectifs socialement référés.

L'idée de justice de Sen n'est pas seulement de satisfaire les besoins des individus pour les responsables politiques, car ils ne sont conscients de leur situation, mais de leur offrir des possibilités pour qu'ils puissent avoir réellement le choix libre de leur destinée. La place de l'idéologie qui va façonner les représentations sociales est ici primordiale par rapport aux modèles sociaux qui vont s'y rattacher : méritocratie scolaire, les qualités personnelles comme l'effort et la persévérance, la place du travail, la solidarité, etc.

Ces modèles sociaux qui se rattachent à des pratiques et des croyances peuvent être différents, voir s'opposer. La méritocratie, que Bronner (France Culture, 2023) conçoit comme étant une fiction politique, fait partie de cette croyance populaire au mérite comme vecteur de réussite sociale, en occultant les forces sociales comme les origines. De même que la croyance à la rentabilité des diplômes qui poussent les parents à investir dans les

études longues de leurs enfants, et qui paradoxalement, font intervenir le capital social (leur réseau de connaissances) dans des cas où leurs aides peuvent bénéficier à leurs enfants.

On retrouve cette opposition dans divers récits de nos participants, qui à la fois investissent dans la scolarité de leurs enfants, illustrant cette croyance en la méritocratie scolaire, mais aussi d'un autre côté, d'une croyance en la rentabilité du capital social dans l'atteinte des objectifs de mobilité. Bien que le mérite scolaire qui est synonyme de capital culturel joue un rôle important dans la mobilité sociale, il fait plutôt référence pour nous, à un idéal idéologique que les individus se persuadent pour se référer à une représentation idéale de la justice sociale.

La méritocratie scolaire par les efforts et le travail, qui est une valeur républicaine se retrouve ainsi en concurrence, voire en opposition avec d'autres formes de représentations beaucoup plus issues de la réalité (réseau de connaissance ou d'influence, corruption, domination symbolique, etc.). Les stratégies des individus tentent ainsi d'assimiler ces multiples représentations et de faire convenir leurs actions par rapport à leurs possibilités (les capacités). La stratégie scolaire s'avère être une option beaucoup moins inégalitaire (par rapport à l'accès) que d'autres formes de capitaux (social et économique).

D'un côté, comment la stratégie scolaire se retrouve-t-elle dans les consciences collectives comme vecteur de réussite ? D'abord parce que la méritocratie scolaire est une valeur prônée par les idéologies politiques pour attribuer les causes de la réussite aux déterminants individuels. Les expressions populaires telles que « *Ny fianarana no lova tsara indrindra* », « *Mianara mafy dia ho tafita* »²⁷ attestent cette attention à la fois, au lien entre réussite sociale et réussite scolaire, mais aussi de la rentabilité des efforts personnels dans les études qui mèneront vers cette réussite.

D'un autre côté, comment d'autres voies principalement relatives au capital social, se retrouvent-elles en opposition, en concurrence et parfois au travers du mérite scolaire ?

²⁷ trad. « Les études sont le plus bel héritage », « Investis dans les études pour réussir (ta vie) »

Pour répondre à cette interrogation, nous évoquons l'idée que la structure sociale avec ses règles implicites et explicites se trouve dans une dynamique de construction conjointe entre les systèmes sociaux tels que la tradition et les institutions, mais aussi des individus devenus acteurs en habilitant ces règles. La théorie de structuration de Giddens A. (Nizet, 2007) nous éclaire par rapport à cette réflexion.

La théorie de la structuration d'Anthony Giddens, exposée dans son ouvrage majeur "La constitution de la société" (1984), propose un cadre conceptuel novateur pour comprendre les relations entre l'individu et la structure sociale. En cherchant à surmonter le dualisme traditionnel qui oppose souvent l'individu et la société dans la tradition sociologique, il propose une approche intégrative qui dépasse cette opposition.

La structuration est un processus de co-construction dynamique de ce qu'il nomme le structurel, où les actions des individus contribuent à maintenir et à transformer les structures sociales, tout en étant conditionnées par ces mêmes structures. La théorie de la structuration met en avant la dialectique entre les systèmes sociaux et les pratiques individuelles. Les règles et ressources structurelles, appelées "structures structurantes", sont internalisées par les acteurs et influent sur leurs choix et actions, tout en étant continuellement reproduites ou modifiées par ces actions.

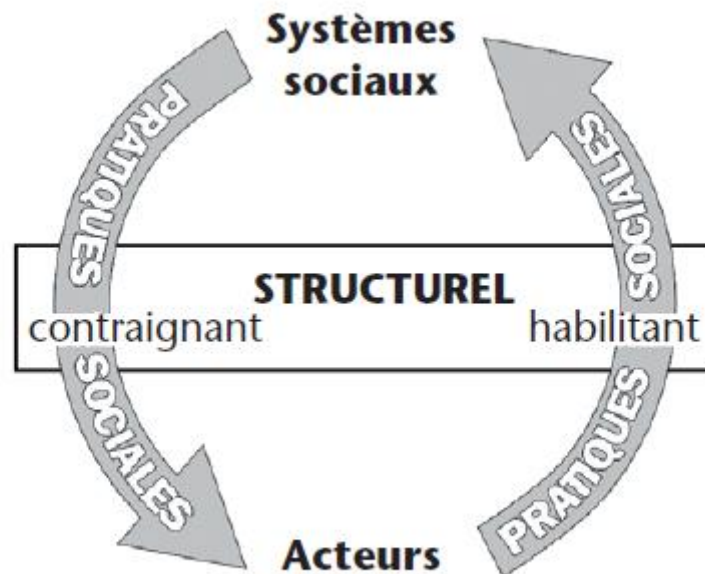


Figure 33 Le processus de structuration de Giddens

Source : Nizet, 2007

Dans notre cas, ces structures structurantes sont constituées d'un entremêlement des représentations de la réussite sociale et de ses déterminants, notamment de la méritocratie scolaire qui est dérivée d'une stratégie individuelle et d'une idée explicitement vulgarisée dans les consciences collectives, et du capital social qui est plutôt une ressource inégalement répartie entre chaque individu et relève d'une représentation implicite des déterminants de la réussite.

Ce qui est intéressant dans cette étude de Giddens c'est le fait de souligner que la structure sociale n'est pas simplement une contrainte externe, mais plutôt une dimension intégrée de l'expérience humaine, lui permettant d'analyser le réel et d'adopter des actions par la suite. Il introduit ainsi cette notion de réflexivité où les individus sont des agents réflexifs qui contribuent activement à la reproduction et à la transformation des structures sociales.

La capacité réflexive des individus à s'interroger sur leurs propres actions et sur les structures sociales permet aux acteurs de modifier les normes et les institutions existantes

par leur participation consciente aux pratiques sociales. Pour Giddens, l'acteur se caractérise fondamentalement par l'exercice du pouvoir, à mettre en oeuvre une « capacité d'accomplir des choses ». Pouvoir et réflexivité sont au cœur de sa définition de l'acteur dans sa théorie. Cette perspective met l'accent sur la compréhension des structures sociales et des actions individuelles, des prises de décision et des interactions interpersonnelles en tant que forces motrices des phénomènes sociaux.

Nous nous retrouvons alors face à un débat entre d'un côté, une conception de l'acteur rationnel et agissant en conséquence au vu des différents éléments présents dans sa réalité, et d'un autre côté d'un individu fruit de la socialisation et de l'habitus de classe qui suggère une forme d'habitude ou de disposition incorporée influençant les actions sans nécessiter une réflexion consciente constante.

D'un côté, la théorie de la structuration d'Anthony Giddens insiste sur la réflexivité de l'acteur. Giddens soutient que les individus sont des acteurs réflexifs capables de prendre des décisions en fonction de leur connaissance des structures sociales et de leur capacité à anticiper les résultats de leurs actions. Selon lui, la réflexivité est une caractéristique essentielle de l'agent humain, et les individus participent activement à la reproduction et à la transformation des structures sociales.

D'un autre côté, la notion d'habitus de Pierre Bourdieu propose une perspective différente, représentant un ensemble de dispositions incorporées résultant de l'histoire sociale et des expériences individuelles. Bourdieu a en effet insisté fortement sur le caractère non réfléchi de l'action. Ces dispositions préforment les perceptions, les préférences et les pratiques d'un individu de manière relativement inconsciente. Dans cette optique, l'habitus peut donner l'impression d'une certaine passivité, car les actions de l'individu sont guidées par des schémas préétablis sans nécessiter une réflexion consciente à chaque instant.

Pour dépasser cette opposition, nous reprenons la notion de capabilité de Nussbaum, et plus particulièrement celle de seuil de capabilité qui représente le niveau minimum de ces capacités que chaque individu devrait avoir pour mener une vie décente. En deçà de ce seuil, la vie d'une personne peut être considérée comme inacceptable en termes

de dignité humaine. Nous soutenons l'idée que la réflexivité telle qu'elle est définie par Giddens se heurte à ce seuil de capabilité.

Dans la conception de la réflexivité de Giddens, deux formes peuvent être distinguées. La première concerne la conscience discursive qui permet à l'individu de parler de ses choix et des raisons qui l'ont poussé à les prendre. La seconde concerne la conscience pratique où la réflexivité se dévoile par les actions, sans forcément passer par le langage. Ces deux formes permettent une analyse complète de l'action de l'agent humain, en prenant à la fois en compte la parole et l'action, deux formes qui peuvent être liées à la notion de capabilité de Sen et Nussbaum, dont Giddens traduit d'ailleurs par compétence (*knowledgeability*) pour la première et capacité (*capability*) pour la seconde.

La réflexivité conçoit l'acteur comprenant les conditions dans lesquelles il agit ; il définit des objectifs, des intentions en fonction desquelles il régule ses conduites. Dans les conditions où un individu n'accède pas à minima au seuil de capabilité, la réflexivité est absente, ce qui rend l'acteur passif dans ses actions, et est autorégulé par l'habitus de classe qui va tendre à reproduire les mêmes schèmes d'action que ceux dont prédispose son origine.

Nous avons remarqué au cours de nos entretiens autobiographiques une certaine adaptation des individus selon les circonstances qui surviennent à eux. Le manque de précision dans la définition des objectifs de vie et la quasi-absence de stratégie dans le sens d'agencement d'actions en vue d'atteindre ces objectifs, nous conduisent à penser que la notion de réflexivité et de pouvoir chez l'agent humain dans la conception de Giddens se retrouve entravée par des capacités limitées, ce qui renforce d'un autre côté le poids du déterminisme social.

Mais quelles seraient les causes de ces capacités limitées ? On pourrait considérer les entraves aux deux formes que peut prendre la réflexivité : la parole et l'action. Nous pouvons citer quelques exemples comme la pauvreté économique qui limite l'accès aux ressources matérielles et culturelles, ainsi qu'aux infrastructures socio-économiques telles que les hôpitaux et les établissements scolaires.

Nous pouvons également mentionner les discriminations et les entraves aux libertés fondamentales qui empêchent les agents humains à s'autodéterminer, à exprimer leurs idées librement et à faire preuve de créativité et d'innovation, mais plus fondamentalement, nous citons les effets d'un système éducatif qui ne forme pas à l'esprit critique et qui, au lieu de permettre une émancipation face au déterminisme, perpétue les structures sociales en la légitimant.

Pour compléter cette réflexion sur l'adaptation des agents face aux circonstances qui leur arrivent, Giddens fait appel à la théorie des conventions qui se porte sur le comportement de ces agents face à des situations incertaines. Cette théorie met l'accent sur les règles informelles et les normes partagées qui guident les interactions et les échanges dans une société. Les conventions permettent de résoudre les problèmes de coordination en fournissant des règles communes, ce qui contribue à la stabilité sociale.

Ces conventions, pouvant être implicites ou explicites, figurent parmi les éléments structurels co-construits par les acteurs et les systèmes sociaux, autant que la théorie de la structuration. Face à ces situations incertaines, les agents fondent leurs choix sur des repères relatifs à celles-ci : que font les autres ? Qu'est-ce qui se fait d'habitude, etc. On peut citer les pratiques frauduleuses, le trafic d'influence ou le harcèlement, la violence symbolique, etc.

Dans les consciences collectives retenues durant nos entretiens, cette dimension des conventions a forgé les représentations relatives aux catégories sociales des élites gouvernantes qui usent de ces pratiques conventionnelles implicites pour maintenir leur domination et leur statut privilégié dans la structure sociale. Ces conventions qui parfois supplantent les règles formelles contribuent à renforcer la domination symbolique de ces élites en accroissant la zone d'incertitude des « dominés », mais aussi font de ces règles formelles obsolètes en les remplaçant.

Qu'en est-il du type de travail, du rôle des parents dans la détermination du choix d'avenir des enfants, mais aussi du modèle éducatif vécu par ces derniers ? On relève en effet à partir des entretiens une certaine différence générationnelle entre des modèles sociaux

relatifs aux représentations de ces valeurs. Selon Commaille (2006), la famille véhiculait autrefois l'image d'un modèle idéalisé du monde social, façonné par les traditions partagées par tous et porteur de valeurs normatives que la sphère politique met en avant pour harmoniser la vie commune.

Les valeurs familiales sont ainsi associées à des modèles pour toute la société, mais montrent également une hiérarchie qui figure comme un ordre harmonieux des individus aux rôles différenciés (rapports générationnels, de couple, parents-enfants, etc.). Cette imposition des valeurs exogènes du privé cherche à uniformiser et à intégrer chaque individu à des valeurs communes. L'État comme les traditions cherchent à maintenir ce modèle dans la société, et voient en la famille un canal de diffusion efficace des idéologies politiques que l'on souhaite imposer.

Progressivement au fil du temps, avec les changements socio-économiques et notamment vers la moitié du XXe siècle, un basculement progressif de l'imposition « par le haut » vers une forme d'endogénéisation des valeurs s'observe au sein des familles et des individus. L'idéologie imposée et partagée fait place à une forme d'individualisation des valeurs, avec notamment une plus grande liberté à définir soi-même l'importance de ses propres valeurs, de donner des priorités par rapport à d'autres, et de se définir non plus à travers la famille et ses valeurs « universelles », mais à partir de ses expériences et de ses convictions.

En adoptant par exemple un modèle éducatif plus souple que leurs parents, nos participants rompent progressivement avec le modèle strict valorisant l'obéissance et la fermeté, pour laisser place à plus d'empathie et de discussion. De l'imposition de valeurs, on passe progressivement vers plus de régulation dans les rapports intergénérationnels. Ce constat rend chaque époque différente quant à la conception de la réussite, des moyens mobilisés pour y arriver, et de l'influence sociale, surtout des parents sur les choix au cours de son existence.

Ce passage progressif se lit à travers quelques récits des participants sur leur appréciation du modèle éducatif qu'ils ont vécu en tant qu'enfants, et de leur propre modèle

éducatif qui est plus souple. Ces événements renvoient à ce que Dubet (2002) nomme le déclin des institutions, telles que la famille, l'école, et le travail, qui avaient historiquement structuré les expériences individuelles et collectives. Ce déclin est caractérisé par une perte d'influence et une moindre capacité à fournir des cadres stables.

Avec l'individualisation progressive caractérisée par une certaine autonomisation, la diversité des expériences devient une caractéristique majeure de la société contemporaine. Les individus sont confrontés à une pluralité de choix, mais ces choix ne sont pas également distribués, créant ainsi des inégalités dans les parcours de vie. Également, ces individus devront chercher un terrain d'entente entre des logiques divergentes : celles des valeurs, des intérêts personnels et des rôles sociaux, logiques qui fonctionnaient autrefois ensemble.

Par exemple, un jeune diplômé sera tiraillé dans son choix de carrière entre l'intégration sociale et culturelle qui nécessite une adaptation au milieu dans lequel il vit, une adaptation au marché du travail pour faire correspondre ses choix avec le contexte de l'emploi, et les aspirations personnelles pour que ces choix répondent aux besoins de réalisation de l'agent. L'existence est ici pour Dubet une construction individuelle par l'expérience, où chaque individu fera des choix parmi plusieurs et tentant de concilier des logiques contraires, alors que ces logiques étaient auparavant imbriquées entre-elles.

Dans un entretien (n°3), notre participante qui était une femme de 62 ans, souligne l'importance à son époque de trouver un travail, sans forcément poursuivre des études supérieures. Ce choix suivait une logique d'employabilité aux dépens d'aspiration personnelle à un métier en particulier.

Contrairement à aujourd'hui, l'idée n'était pas de faire des études longues une priorité, mais plutôt d'acquérir des compétences par les études qui débouchent à un travail. Aujourd'hui avec l'inflation des diplômes, avoir un diplôme (élevé) n'est pas forcément synonyme de travail, mais maximise les chances relatives de décrocher un emploi face à la concurrence, car il symbolise l'achèvement d'un parcours scolaire tout en cherchant à répondre au besoin d'accomplissement et de réalisation personnels.

Enfin, nous tenons à aborder la question de l'influence de la pauvreté sur les logiques d'action des individus, une réflexion que nous pensons complémentaire à celle de la théorie de la structuration et des conventions mentionnée précédemment. Nous nous reposerons ainsi sur la **culture de pauvreté** d'Oscar Lewis (Cuche, 2016) qui a avancé l'idée que la pauvreté engendre une culture distincte caractérisée par des modèles de comportement, des attitudes et des valeurs spécifiques qui perpétuent le cycle de la pauvreté.

La culture de pauvreté se caractérise dans les sociétés par « [...] *une économie monétaire tournée vers le profit, un taux de chômage constamment élevé, des emplois précaires et de bas salaires, une impuissance ou une inertie de l'État face à la pauvreté, une valorisation sociale de la réussite économique et une stigmatisation des pauvres, considérés comme responsables de leur sort* » (idem), des éléments que l'on observe à Madagascar.

De même, à différents niveaux au sein de cette société, la culture de pauvreté s'illustre à travers des croyances, des comportements et des représentations qui se dévoilent dans le quotidien des individus et de la société. Au niveau de la société dans son ensemble, elle démontre une méfiance des individus envers les différentes institutions étatiques (l'État, la police, la justice, la classe politique). Les récits recueillis démontrent de cette perte de confiance à ces institutions, et de la représentation en haut de la hiérarchie des agents des institutions de l'État.

Une faible participation aux institutions sociales (ex. syndicats) ou dans les affaires politiques (ex. élections) marque également cette culture, comme récemment une participation de seulement 46% des Malgaches lors de la dernière élection présidentielle de 2023. On citera également les pratiques économiques au jour le jour comme les achats de petite quantité²⁸, la récupération et la revente d'objets de brocante ou de déchets réutilisés²⁹, un fort absentéisme scolaire et un faible niveau d'instruction.

²⁸ Avec des jargons qui y sont relatifs que l'on entend au quotidien dans les lieux de marché : *menaka 200 Ar, hena atsaky ny faha-efany, etc.*

²⁹ Bocaux en verre, bouteilles, appareils non-fonctionnels, etc.

Au niveau des quartiers, un fort sentiment de territorialité caractérisé par une certaine promiscuité marque cette culture de pauvreté avec une correspondance identitaire à celui-ci, favorisant la solidarité défensive entre eux, même si ces quartiers font l'objet de stigmatisation (ex. *faritra iva*, les gangs associés à la musique rap).

Au niveau de la famille, on citera par exemple la fragilité de l'autorité parentale, l'initiation sexuelle précoce, la valorisation de l'union libre, les unions fragiles, la famille matricentrée, souvent monoparentale, une certaine propension à l'autoritarisme, une absence de vie privée et d'intimité, et malgré tout une certaine solidarité de la famille élargie souvent située dans un même quartier.

Les personnes vivant dans des zones où la culture de la pauvreté est présente mettent en place des stratégies d'adaptation spécifiques pour faire face à leur situation économique difficile. Cela peut inclure des formes d'entraide communautaire ainsi que des comportements qui peuvent être considérés comme contreproductifs dans le contexte d'une mobilité sociale à long terme.

Selon Lewis, les décisions prises par les individus dans la vie quotidienne sont influencées par la culture de la pauvreté. Les modèles de comportement appris dans leur milieu familial et social peuvent influencer les décisions des individus concernant leur éducation, leur travail et leurs investissements à l'avenir.

Sur le plan individuel, on pourrait remarquer ainsi un faible estime de soi, une faible tolérance à la frustration, une forte orientation vers le présent, un bas niveau d'aspiration, un certain fatalisme et un fort sentiment d'oppression de la hiérarchie et des injonctions sociales provoquant un sentiment défaitiste face aux difficultés du quotidien. Comme toute culture, celle de la pauvreté est structurante pour Lewis au sens de la théorie de la structuration de Giddens, se transmettant de génération à une autre par le processus de socialisation.

Pour Lewis, cette culture de pauvreté joue un rôle fonctionnel, car elle permet de pallier les carences institutionnelles en offrant un cadre de référence aux individus, une

fonction adaptatrice, de résistance allant de pair avec une certaine débrouillardise pour se conjuguer avec les réalités sociales vécues (Cuche 2016).

On pourra citer par exemple certains traits culturels comme le fatalisme, l'apathie, la spontanéité ou encore une faible tension entre aspiration et réalité diminuant la frustration relative, la préférence pour le présent (la priorité accordée aux besoins immédiats plutôt qu'aux investissements à long terme), et une forte orientation vers la survie quotidienne.

Par rapport à la question de la mobilité sociale, la culture de pauvreté développe des croyances limitantes entravant la réflexivité, pourtant nécessaire à une éventuelle perspective de changement de statut social, notamment dans les stratégies d'ascension. Les croyances limitantes sont des convictions qui restreignent les individus dans leurs ambitions et leurs actions, souvent en raison de facteurs psychologiques, sociaux ou culturels.

Ces croyances limitantes conduisent à des visions déterministes de l'avenir et peuvent avoir des répercussions significatives sur les choix éducatifs et professionnels des individus, comme l'autolimitation qui est un processus individuel où celui-ci restreint consciemment ou inconsciemment ses propres possibilités, aspirations, ou comportements en raison de croyances auto-imposées sur ses capacités, sa valeur ou les opportunités disponibles. Si une personne croit qu'elle est limitée par ses circonstances ou ses origines, elle peut être moins encline à poursuivre des opportunités qui pourraient conduire à une ascension sociale.

Conclusion du chapitre 5

En guise de synthèse aux trois hypothèses de notre travail, nous pouvons tirer que l'espace social représenté selon les cas étudiés dans notre étude reflète une subdivision selon des classes sociales, hiérarchiquement ordonnées, mais dont les frontières sont souvent difficiles à surmonter. Nous retenons pour cela les trois classes suivantes : les élites gouvernementales, la classe moyenne et enfin les précaires, dont les caractéristiques qui les

diffèrent se rapportent aux chances plus ou moins favorables de bénéficier d'un revenu élevé et stable, selon les prestiges et les opportunités relatifs à leurs positions respectives.

Nous insistons également sur un certain rapprochement entre la notion de capital social dans l'analyse de la mobilité, avec le concept de *fihavanana* qui partage avec elle, certains aspects déterminants des trajectoires sociales, comme la réciprocité et l'entraide, bien que le *fihavanana* peut tout aussi bien être présente dans des relations informelles et spontanées. Nous évoquons également la différence des styles éducatifs selon les générations où les participants privilégient plus l'ouverture et la discussion que leurs parents avant eux.

Également, la participation dans les rôles de parent diffère selon la situation sociale du ménage, où les familles dont le père gagne suffisamment voient la mère adopter exclusivement ce rôle. La maîtrise du français évoqué par certains, constitue un déterminant non négligeable de la réussite sociale, car elle a toujours été la « langue de promotion sociale » (Randriamasinony, 2021) permettant une meilleure accessibilité aux ressources culturelles, et ainsi être vecteur de réussite dans le parcours scolaire et professionnel.

Par rapport à la notion de méritocratie mentionnée dans l'élaboration de celles-ci, les stratégies de mobilité sociale se basent sur la croyance en la méritocratie scolaire, malgré des représentations sur la stratification sociale parfois en opposition avec la méritocratie. En effet, d'un côté la société de classe qui anime les représentations de la stratification sociale suppose des frontières difficilement surmontables, et s'oppose d'un autre côté à une croyance en la méritocratie scolaire comme moyen d'émancipation. Nous tirons de cette opposition l'idée que l'investissement dans la scolarité sert surtout à optimiser les chances éventuelles de mobilité sociale, des chances qui peuvent être issues d'opportunités venant du capital social.

Nous évoquons enfin la place de l'individu dans son contexte social, et notamment dans ses stratégies de mobilité. Nous soutenons ainsi l'idée que la structuration qui est un processus dynamique de co-construction du structurel, n'est opérante qu'à la limite de la

réflexivité qui elle dépend des capacités dont dispose un individu. Les conventions sociales implicites ainsi que la culture de pauvreté constituent des structures qui intègrent cette théorie de la structuration, et qui peuvent influencer grandement les décisions des individus par rapport à leur choix scolaire et professionnel.

CONCLUSION

Cette étude sur la mobilité sociale à Madagascar, plus particulièrement à Antananarivo s'est inspirée des études menées dans les pays occidentaux, ainsi que de différents travaux de sociologues sur les différentes questions qui s'y rapportent. Suite aux lacunes des études sur cette question, nous avons posé comme objectif de comprendre les mécanismes de cette mobilité en dressant comme problématique principale que ceux-ci présentent des particularités par rapport aux déterminants et au champ social, car les contextes sociohistoriques entre les deux régions sont différents.

Nous sommes partis d'une approche qualitative à cet effet afin de constituer une première réflexion sur ces différences, et à travers les trois capitaux de Bourdieu, de relever les déterminants sociaux de la mobilité sociale, de décrire les représentations de la stratification sociale et enfin de collecter les différentes stratégies pensées par les vingt participants de notre enquête par entretiens autobiographiques.

Il en découle trois principaux résultats. Le premier relatif à la stratification sociale qui, contrairement à une catégorisation selon les critères socioprofessionnels, repose dans les représentations sociales sur des distinctions de classe, dont les frontières caractérisent des critères relatifs au revenu (stabilité et ressources), mais également du rapport à l'éthique et à la morale dans les pratiques sociales qui crée des clivages dans la société. Trois catégories sont tirées de ces résultats : les précaires, la classe noble, et les élites délinquantes.

La distinction de Weber entre statut de classe et groupe de statut nous a permis de comprendre que ces représentations reposent surtout sur des avantages différentiels quant aux chances de percevoir les ressources économiques au sein de la société, et ainsi, que la société est plus subdivisée en classes sociales. Les élites gouvernementales accumulent prestige, pouvoir et influence qui leur permettent de s'enrichir relativement plus que la classe moyenne qui se repose sur le travail. Les précaires se retrouvent quant à eux dans une situation instable, ce qui les rend vulnérables.

Ensuite, du concours non négligeable du capital social dans la détermination des destinées des participants, qui rejoint l'analyse bourdieusienne selon laquelle ce capital détermine grandement le statut social atteint, comparé aux autres types de capitaux. Le *fihavanana* joue ce rôle particulier de capital social dans les relations sociales bien qu'elle présente quelques particularités par rapport à sa conception originale.

Également l'origine sociale qui par la socialisation transmet des valeurs et des pratiques qu'intériorisent les descendants. Ces mêmes pratiques se reproduisent chez les descendants qui intègrent un habitus de classe, structurant les représentations, les comportements et les choix individuels qui vont les conduire à maintenir une même situation sociale que leurs ascendants.

Enfin les stratégies de mobilité qui, comme les déterminants, s'appuient sur des croyances issues de l'habitus de classe. Ces croyances sont d'un côté, centrées sur les attributs et valeurs individuelles, comme l'esprit de courage et de persévérance, mais aussi d'un autre côté sur la méritocratie scolaire, qui motive les agents à investir dans les études.

Cette étude a eu le mérite de montrer que la question de la mobilité sociale englobe plusieurs aspects de la réalité sociale et individuelle, montrant également les limites des approches traditionnelles pour les compléter avec des résultats riches de sens pour les individus l'ayant expérimentée.

Cette analyse ne saurait cependant pas rendre compte de manière exhaustive de la complexité et de la diversité du contexte malgache, mais aura contribué à éclairer les esprits sur le fonctionnement de la société malgache, et à susciter les débats sur la mobilité sociale et ses thèmes sous-jacents comme la pauvreté et l'exclusion, la disqualification sociale, la corruption administrative et ses effets pervers, et plus largement le changement social en train de s'opérer dans cette société.

Les résultats de ces recherches peuvent inspirer des études plus larges, dans des contextes différents du pays pour enrichir et approfondir les savoirs sociologiques sur la mobilité, les déterminants et obstacles de celle-ci, et la stratification. Nous soutenons l'idée

que la mobilité sociale est un domaine phare de la sociologie et figure comme point d'entrée à la réflexion des différents aspects de la réalité sociale.

Son étude permettrait de recueillir la richesse et la diversité du monde social malgache, et pourrait servir de base pour les politiques publiques futures. Nous espérons ainsi que ces réflexions pourront contribuer à une meilleure compréhension de la réalité et éclairer les décisions de diverses institutions qui s'intéressent à l'éducation, à la jeunesse et fondamentalement, au développement du pays.

Enfin, les différentes théories et concepts présentés dans ce travail nous ont également éclairés dans nos réflexions, bien qu'éventuellement, d'autres, existants ou nouveaux, peuvent contribuer à préciser la réalité, voir à nourrir les débats sur les différents thèmes rattachés à la mobilité sociale. Nous ne saurons rendre compte de toutes les interprétations possibles, mais réalisons que ces théories, bien que développées dans les pays occidentaux, ont pu produire des interprétations relatives au contexte local.

Nous insérons enfin cette question de la mobilité sociale dans une problématique large, à la fois scientifique et socio-politique, des inégalités à Madagascar, car comme le conçoivent Bihr et Pfefferkorn (2021), les inégalités sont un système multidimensionnel où interviennent la société, l'individu et la nature.

Si les théories sur la mobilité sociale tendent à insister sur le déterminisme social comme facteur de reproduction, notons toutefois que cette règle présente des exceptions, comme le montre Jaquet (2014) dans son travail sur les transclasses. Divers facteurs peuvent amener un individu à sortir de sa catégorie d'origine pour monter dans la hiérarchie, et l'*ingenium* ou ce qui rend chacun spécifique, ingénieux, ayant un caractère de génie singulier explique parfois comment avec des moyens limités et des circonstances favorables, certains arrivent à rationaliser pour transcender leur classe sociale.

Cependant il est important de prendre conscience de la réalité du pays, où la légitimation de certaines positions sociales, et notamment gouvernementales passe par un processus de manipulation de nos croyances en les instrumentalisant (Rasamoelina, 2012).

Rappelons à ce sujet par exemple que la notion de *raiamandreny* qui octroie souvent de manière excessive un statut privilégié aux anciens, en politique comme dans le cercle privé, sert de socle à légitimer leur rôle dans la société et à entretenir la gérontocratie, conditionnant l'accès à ces rôles et mettant le mérite des plus jeunes au second plan.

Il en va de même avec la notion de *fihavanana* qui peut faire l'objet de manipulation en entretenant quant à lui le clientélisme et le népotisme, les ennemis de la méritocratie bien que cette dernière soit plus un idéal qu'une réalité. Loin de nous de dénigrer ces valeurs ancestrales, mais insistons sur le fait que dans la logique actuelle des choses, elles doivent servir à promouvoir un changement positif de la société, que de maintenir un statuquo qui ne bénéficie pas aux générations futures du pays.

Nous y abordons la position de l'individu dans son environnement social, en particulier dans ses stratégies de déplacement. Nous soutenons l'idée que la structuration, qui est un processus dynamique de co-construction du structurel, n'est opérante qu'à la limite de la réflexivité qui dépend des capacités d'une personne. Les conventions sociales implicites ainsi que la culture de pauvreté constituent des structures qui intègrent cette théorie de la structuration, et qui peuvent influencer grandement les différents choix et décisions des individus au cours de leur existence.

Nous nous permettrons enfin dans ce travail d'avancer quelques réflexions personnelles que nous espérons, éclairer des idées sur cette question de mobilité sociale. D'abord en nous appuyons sur la théorie de l'autodétermination, promouvoir chez les individus dès le plus jeune âge une culture d'autodétermination basée sur une motivation intrinsèque permettrait de limiter l'effet de l'origine sociale, dans la mesure où ces motivations correspondraient plus aux aspirations intimes et profondes de chacun, lui attribuant un rôle plus actif dans la définition de sa trajectoire sociale.

Cela requiert un changement radical dans le modèle éducatif qui favoriserait plutôt le support et l'écoute que la pression. L'ambition qui en résulterait s'exprimera sous forme d'énergie tournée vers un objectif précis : la réussite, celle qui n'est définie que par soi-même. Sur le plan institutionnel, nous avançons l'idée que les structures sociales

interagissant avec les individus soient des modèles qui appuient les individus à atteindre leurs objectifs de mobilité.

La famille dans son rôle socialisateur intervient de manière importante dans la construction identitaire individuelle. De ce fait, prendre conscience de l'effet de l'habitus nous permet d'anticiper ses conséquences en adaptant les modèles éducatifs. Il en va de même pour l'école qui devrait jouer son rôle d'émancipation des jeunes face à leurs conditionnalités sociales. Agir sur le système éducatif requiert une forte volonté politique à combattre les inégalités de tout genre et à mettre justement l'éducation comme priorité des politiques de l'État.

Concernant les conditions socioéconomiques, lutter contre les emplois précaires, les discriminations et la corruption administrative permettrait déjà de lever les barrières entre les classes sociales à Madagascar, et conduirait à une meilleure fluidité sociale où chacun peut prétendre à n'importe quelle place sociale selon ses motivations et ses objectifs. Il peut sembler illusoire de penser que la société malgache puisse être fluide au vu de la situation actuelle, tant les défis que fait face le pays sont grands, mais comme le dit Jaquet (2014), l'ambition est la reine de la non-reproduction sociale.

Références bibliographiques

Ouvrages généraux

Clerc, D., & Piriou, J.-P. (2011). *Lexique de sciences économiques et sociales* (Neuvième éd. entièrement refondue et mise à jour). La Découverte.

Bardin, L. (2013). *L'analyse de contenu* (2e éd.). PUF.

Baugnet, L. (2001). *Métamorphoses identitaires*. Presses interuniversitaires européennes : P. Lang.

Berjot, S., & Delelis, G. (2010). *Psychologie sociale*. Dunod.

Bertaux D. (1977). *Destins personnels et structure de classe*. PUF.

Bessière, C., & Gollac, S. (2022). *Le genre du capital : Comment la famille reproduit les inégalités* (Nouvelle éd.). La Découverte.

Bévort, A., & Lallement, M. (Éds.). (2006). *Le capital social : Performance, équité et réciprocité*. Découverte.

Bidart, C., Degenne, A., & Grossetti, M. (2011). *La vie en réseau : Dynamique des relations sociales*. Presses universitaires de France.

Blanchet, P. (2015). *Discriminations : Combattre la glottophobie*. Textuel.

Bourdieu, P., & Passeron, J.-C. (1970). *La reproduction*. Éditions de Minuit.

Bourdieu, P. (1979). *La distinction : Critique sociale du jugement*. Éditions de Minuit.

- Bozon, M., & Hérán, F. (2006). La formation du couple : Textes essentiels pour la sociologie de la famille. La Découverte.
- Braconnier, C., & Mayer, N. (Éds.). (2015). Les inaudibles : Sociologie politique des précaires. Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Bresson, M., & Singly, F. de. (2020). Sociologie de la précarité (3e éd. revue et augmentée). Armand Colin.
- Bronner, G. (2023). Les origines : Pourquoi devient-on qui l'on est? Autrement.
- Breton H. (2022). L'enquête narrative en Sciences humaines et sociales. Armand Colin.
- Carré, P., & Fenouillet, F. (2009). *Traité de psychologie de la motivation*. Dunod.
- Carrel, A. (2007). *L'homme, cet inconnu*. Plon.
- Centre pour la Recherche et l'Innovation dans l'Enseignement. (2003). *Du Bien-Être des Nations : Le Rôle du Capital Humain et Social*. Organization for Economic Cooperation & Development. <http://www.sourceocde.org/9789264289512>
- Cherkaoui, M. (2005). *Sociologie de l'éducation*. Presses universitaires de France.
- Cuche, D. (2016). La notion de culture dans les sciences sociales (5e éd). la Découverte.
- Dahrendorf, R. (1973). *Classes et conflits de classes dans la société industrielle*. Mouton
- Delas, J.-P., & Milly, B. (2015). *Histoire des pensées sociologiques*. Armand Colin.

Dollo, C., Gervasoni, J., Lambert, J.-R., & Parayre, S. (2015). *Sciences sociales*. Sirey : Dalloz, chapitre 13 : « Mobilité sociale », p. 321-342.

Dollo, C., Lambert, J.-R., & Parayre, S. (2017). *Lexique de sociologie*. Dalloz.

Duru-Bellat, M. (1990). *L'école des filles : Quelle formation pour quels rôles sociaux?* L'Harmattan.

Duru-Bellat, M., & Van Zanten, A. (2016). *Sociologie de l'école*. Armand Colin.

Dubet, F. (2002). *Le déclin de l'institution*. Seuil.

Étienne, J., Bloess, F., Noreck, J.-P., & Roux, J.-P. (2004). *Dictionnaire de sociologie les notions, les mécanismes, les auteurs*, Hatier, « Mobilité sociale », p. 2717-281.

Frécon, G. (2012). *Formuler une problématique Dissertation, mémoire, thèse, rapport de stage*. Dunod.

<http://sbiproxy.uqac.ca/login?url=http://international.scholarvox.com/book/88806738>

Gaudet, S., & Robert, D. (2018). *L'aventure de la recherche qualitative : Du questionnement à la rédaction scientifique (K. Lavoie, Trad.)*. Les Presses de l'Université d'Ottawa.

Gauthier, B. (Éd.). (2009). *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données* (5th ed). Presses de l'Université du Québec.

Gayet D., 2004, *Les Pratiques éducatives des familles*, Paris, PUF.

Guilbaud, D. (2018). *L'illusion méritocratique*. ODILE JACOB.

- Grawitz, M., 2001, Méthodes des sciences sociales (11e éd). Dalloz.
- Jaquet, C. (2014). Les transclasses ou La non-reproduction. PUF.
- Kaufmann, J.-C. (2017). *Sociologie du couple*.
- Lahire, B., & Bertrand, J. (Éds.). (2019). *Enfances de classe : De l'inégalité parmi les enfants*. Éditions du Seuil.
- Lallement, M., & Bevort, A. (2006). *Le capital social. Performance, équité et réciprocité*.
- Major, L. E., & Machin, S. (2020). *Social mobility*. Sage.
- Marx, K. (1867). *Le Capital*. Presse Universitaire de France.
- Mayer, S. E., New Zealand, Ministry of Social Development, & Knowledge Management Group. (2002). *The influence of parental income on children's outcomes*. Knowledge Management Group, Ministry of Social Development.
- Mercklé, P. (2016). *La sociologie des réseaux sociaux* (3e éd). La Découverte.
- Molénat, X. (2009). *La sociologie : Histoire, idées, courants*. « Sciences humaines » éd.
- N'Da, P. (2015). *Recherche et méthodologie en sciences sociales et humaines : Réussir sa thèse, son mémoire de master ou professionnel, et son article*.
- Naudet, J. (2012). *Entrer dans l'élite*. Presses Universitaires de France.
- Nizet, J. (2007). *La sociologie de Anthony Giddens*. La Découverte.

- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2021). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Armand Colin, 2021
- Ponthieux, S. (2006). III. Bourdieu : Le « capital social ». *Reperes*, 33-42.
- Pourtois J.-P., Desmet H. (1993). *Prédire, comprendre la trajectoire scolaire*, Paris, PUF.
- Rasamoelina, H. (2012). Croyances et instrumentalisation à Madagascar. Friedrich-Ebert-Stiftung Madagascar. <http://library.fes.de/pdf-files/bueros/madagaskar/15128.pdf>
- Ryan, R. M., & Deci, E. L. (2017). *Self-determination theory : Basic psychological needs in motivation, development, and wellness*. Guilford Press.
- Saint-Martin, A. (2013). *La sociologie de Robert K. Merton*. La Découverte.
- Sauvayre, R. (2013). *Les méthodes de l'entretien en sciences sociales* (Dunod).
- Savidan, P. (2018). *Dictionnaire des inégalités et de la justice sociale*. PUF.
- Schwab, K., Lévy, M., Coutrot, L., & Clauzier, J.-L. (2017). *La quatrième révolution industrielle*. Dunod.
- Tarde, G. (1890), *Les lois de l'imitation*, éd. Les empêcheurs de tourner en rond.
- Thill, E. (1999). *Compétence et effort*. Presses Universitaires de France.
- Thorne, S. E. (2016). *Interpretive description* (2nd ed). Routledge.

Trémoulinas, A. (2006). Sociologie des changements sociaux: La Découverte.

<https://doi.org/10.3917/dec.tremo.2006.01>

Van Damme, S. (Éd.). (2015). Histoire des sciences et des savoirs. Tome 1 : De la renaissance aux lumières / sous la direction de Stéphane van Damme. Édition du Seuil.

Weber, M. (2016). Concepts fondamentaux de sociologie. Gallimard.

Ouvrages spécifiques

Arens, N. (2015). La démocratie tocquevillienne. Un parcours dialectique. *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, Volume 74(1), 181-202.

Bihr, A., & Pfefferkorn, R. (2021). Le système des inégalités (Nouvelle éd). La Découverte.

Bourdieu, P., & Passeron, J.-C. (1994). Les héritiers : Les étudiants et la culture (Repr). Éd. de Minuit.

Bourdieu, P. (2008). Le sens pratique (Repr). Éditions de Minuit.

Lejeune, C. (2019). Manuel d'analyse qualitative : Analyser sans compter ni classer (2e éd). De Boeck.

Merllié, D., & Prévot, J. (1997). La mobilité sociale: La Découverte.

<https://doi.org/10.3917/dec.merll.1997.01>

Woolf, N. H., & Silver, C. (2017). Qualitative analysis using NVivo : The five-level QDA method. Routledge.

Chapitre d'ouvrage

Csillik, A., & Fenouillet, F. (2019). Chapitre 13. Edward Deci, Richard Ryan et la théorie de l'autodétermination. In Psychologies pour la formation (p. 223-240). Dunod.
<https://doi.org/10.3917/dunod.carre.2019.02.0223>

Corbière, M., & Larivière, N. (Éds.). (2020). Chapitre 1 : La recherche descriptive interprétative. In Méthodes qualitatives, quantitatives et mixtes : Dans la recherche en sciences humaines, sociales et de la santé (2e édition, p. 5-28). Presses de l'Université du Québec.

Cuche, D. (2016). V / Hiérarchies sociales et hiérarchies culturelles: Vol. 5e éd. (p. 77-96). La Découverte.

Dahrendorf, R. (2019). Class and class conflict in industrial society. In Social Stratification, Class, Race, and Gender in Sociological Perspective, Second Edition (p. 105-111). Routledge. <https://www.taylorfrancis.com/chapters/edit/10.4324/9780429306419-17/class-class-conflict-industrial-society-ralf-dahrendorf>

Diki-Kidiri, M. (2021). Quand les langues africaines ont le français comme langue partenaire. In M. Nglasso-Mwatha (Éd.), Le français et les langues partenaires : Convivialité et compétitivité (p. 33-43). Presses Universitaires de Bordeaux.
<https://doi.org/10.4000/books.pub.42037>

Dollo, C., Gervasoni, J., Lambert, J.-R., & Parayre, S. (2015). Mobilité sociale. In Sciences sociales (p. 321-342). Sirey : Dalloz.

Duru-Bellat, M., Farges, G., & van Zanten, A. (2022). Chapitre 8. Les pratiques éducatives des familles. In Sociologie de l'école: Vol. 6e éd. (p. 201 -229). Armand Colin.

<https://doi.org/10.3917/arco.duru.2022.01.0201>

Gannon, F. (2014). Le fihavanana comme capital social. In Fihavanana—La vision d'une société paisible à Madagascar (Universitätsverlag Halle-Wittenberg, p. 279-304).

Gaymard, S. (2021). Chapitre 5. La question des pratiques, comportements, et leur place dans l'évolution de la représentation sociale. In Les fondements des représentations sociales (p. 159-188). Dunod. <https://www.cairn.info/les-fondements-des-representations-sociales--9782100822195-p-159.htm>

Lahire, B. (2009). L'homme pluriel : La sociologie à l'épreuve de l'individu. In La sociologie (p. 202-208). Éditions Sciences Humaines.

<https://doi.org/10.3917/sh.molen.2009.01.0202>

Linton R. (1959). Concepts de statut et de rôle. In A. Lévy (Ed.), 1965, *Psychologie sociale : textes fondamentaux anglais et américains* (pp. 329-333), Paris, Dunod.

Mayer, S. E. (1997). Trends in the Economic Well-Being and Life Chances of America's Children. In G. J. Duncan & J. Brooks-Gunn (Éds.), *Consequences of Growing Up Poor* (p. 49-69). Russell Sage Foundation; JSTOR.

<http://www.jstor.org/stable/10.7758/9781610448260.6>

Randriamasinony, S. (2021). La politique de malgachisation de la deuxième république : Un bilan contrasté. In C. Burban & C. Lagarde (Éds.), *L'école, instrument de sauvegarde des langues menacées?* (p. 59-66). Presses universitaires de Perpignan. <https://doi.org/10.4000/books.pupvd.31227>

de Saint-Martin, M. (1993). 1. Capital symbolique et capital social. In *L'espace de la noblesse* (p. 25-64). Éditions Métailié. <https://www.cairn.info/l-espace-de-la-noblesse--9782864241412-p-25.htm>

Tajfel H. (1972). « La catégorisation sociale ». In S. Moscovici (Ed.), *Introduction à la psychologie sociale (tome 1)*, Paris, Larousse-Université.

Articles

Amossé, T. (2012). Catégories socioprofessionnelles : Quand la réalité résiste ! Après le crépuscule, une aube nouvelle ? *Revue Française de Socio-Economie*, n° 10(2), 225-234.

Attias-Donfut, C., & Wolff, F.-C. (2001). La dimension subjective de la mobilité sociale. *Population*, 56(6), 919-958. <https://doi.org/10.2307/1534747>

Bathmaker, A.-M., Ingram, N., Abrahams, J., Hoare, A., Waller, R., & Bradley, H. (2016). *Higher education, social class and social mobility : The degree generation*. Palgrave Macmillan.

Béjin, A. (1989). Arsène Dumont et la capillarité sociale. *Population*, 44(6), 1009-1028. <https://doi.org/10.2307/1533436>

Belhadj, M., (2003). Choix du conjoint et stratégies matrimoniales de jeunes femmes françaises d'origine algérienne. *Revue européenne des migrations internationales*, 19 (vol. 19-n°1), 195-222. <https://doi.org/10.4000/remi.2977>

Bert, C. (2010). Regard éthique sur l'approche des capacités de Martha Nussbaum. Les Politiques Sociales, 3-4(2), 97-103. <https://doi.org/10.3917/lps.103.0097>

Bourdieu, P., (1972). Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction. *Annales*, 27(4), 1105-1127. <https://doi.org/10.3406/ahess.1972.422586>

Bourdieu, P. (1980). Le capital social. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 31(1), 2-3.

Bourdon, S., Longo, M.-E., & Charbonneau, J. (2016). Les figures de réussite, des clés pour appréhender les bifurcations scolaires et professionnelles. *Formation emploi. Revue française de sciences sociales*, 134, Article 134. <https://doi.org/10.4000/formationemploi.4718>

Bossuroy, T., & Cogneau, D. (2013). Social Mobility in Five African Countries. *Review of Income and Wealth*, 59, S84-S110. <https://doi.org/10.1111/roiw.12037>

Capecchi, V., 1967, Problèmes méthodologiques dans la mesure de la mobilité sociale. *European Journal of Sociology*, 8(02), 285.

Castro, C., & LeBlanc, P. (2019). Stratégies adaptatives associées à la résilience familiale : Une recension des écrits. *La revue internationale de l'éducation familiale*, n° 45(1), 169-189.

Cautres, B., 1992, Recherches récentes sur la mobilité sociale. *Revue française de science politique*, 42(3), 441-479.

Chauvel, L., 2002, Le destin des générations: structure sociale et cohortes en France au XXe siècle (2. éd). Paris: Presses Universitaires de France.

Chauvel L., 2009, « La dynamique de la stratification sociale », in Combemale Pascal (dir.), *Les grandes questions économiques et sociales*, La Découverte, pp. 133-155.

Charles, N., Le Pape, M.-C., Portela, M., & Tenret, É. (2019). Soutenir le jeune et son projet : Les logiques éducatives parentales à l'épreuve de l'insertion professionnelle. *Revue française des affaires sociales*, 2, 119-142. <https://doi.org/10.3917/rfas.192.0119>

Cherkaoui, M. (1992). Lemel Yannick, Stratification et mobilité sociale. *Revue française de sociologie*, 33(2), 295-296.

Coleman, J. S. (1988). Social Capital in the Creation of Human Capital. *American Journal of Sociology*, 94, S95-S120.

Commaille, J. (2006). La famille, l'état, le politique : une nouvelle économie des valeurs. Entre tensions et contradictions. *Informations sociales*, 136(8), 100-111.

<https://doi.org/10.3917/inso.136.0100>

Corak M. (2012) *Inequality from Generation to Generation : The United States in Comparison*, Robert Mycroft éd.

Damon, J. (2019). La dynamique des classes moyennes. *Futuribles*, N° 432(5), 33-47.

Dauphin, S. (2009). Trajectoires de vie et dynamiques institutionnelles. *Informations sociales*, 156(6), 4-5. <https://doi.org/10.3917/inso.156.0004>

Delès, R. (2018). Chapitre I. La résistance aux formes conventionnelles de l'insertion professionnelle : Le « hors-jeu ». *Education et société*, 169-192.

Demailly, A. (2008). De Pygmalion aux prophéties autoréalisatrices. *Le Journal des psychologues*, 260(7), 68-72. <https://doi.org/10.3917/jdp.260.0068>

Durand, P. (2014). Capital symbolique. <https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/165557/1/Capital%20symbolique.pdf>

Grawitz, M. (2001). *Méthodes des sciences sociales* (11e éd). Dalloz.

Dubéchet, P., & Gelot, D., 2020, Introduction. *Vie sociale*, n° 29-30(1), 7-18.

Duée, M. (2005). L'impact du chômage des parents sur le devenir scolaire des enfants. *Revue économique*, Vol. 56(3), 637-645.

Dumont, A. (1890). Essai sur la natalité aux îles de Ré et d'Oléron. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1(1), 75-131. <https://doi.org/10.3406/bmsap.1890.3402>

Duru-Bellat, M., & Kieffer, A. (2006). Les deux faces – objective/subjective – de la mobilité sociale. *Sociologie du Travail*, 48(4), 455-473.

Forsé, M., & Parodi, M. (2016). Comment les Français perçoivent-ils l'égalité des chances ? *Revue de l'OFCE*, N° 146(2), 67-88.

Fournet-Guérin, C. (2001). La ville mise en scène : Quelques enjeux à propos des représentations écrites et iconographiques d'Antananarivo (Madagascar). *Géographie et cultures*, 40, 93-138. <https://doi.org/10.4000/gc.13622>

Ganault, J., (2022), « *Autonomie temporelle dans le travail salarié et articulation des temps sociaux. Qui peut organiser son temps quotidien ?* », *Sociologie*, vol. 13, n° 4, p. 399-419

Gayen, K., Raeside, R., & McQuaid, R. (2019). Social networks, accessed and mobilised social capital and the employment status of older workers : A case study. *International Journal of Sociology and Social Policy*, 39(5/6), 356-375. <https://doi.org/10.1108/IJSSP-07-2018-0111>

George, U., & Chaze, F. (2009). Social Capital and Employment : South Asian Women's Experiences. *Affilia*, 24(4), 394-405. <https://doi.org/10.1177/0886109909343570>

Glevarec, H. (2019). Du « capital culturel » au savoir : Critique des usages substantiels et cognitifs d'un rapport social arbitraire. *Sociologie et sociétés*, 50(1), 205-234. <https://doi.org/10.7202/1063697ar>

Gollac, M., & Laulhé, P., 1987, Les composantes de l'hérité sociale : Un capital économique et culturel à transmettre. *Economie et Statistique*, 199(1), 95-105.

Gondard-Delcroix, C. (2007). Les représentations de la pauvreté : Quels échos aux indicateurs internationaux ? *Mondes en développement*, n° 137(1), 51-66.

Gosselin, A. (1994). La notion de problématique en sciences sociales. *Communication. Information Médias Théories*, 15(2), 118-143. <https://doi.org/10.3406/comin.1994.1689>

Gueye, F., & Mbaye, A. A., 2018, Obstacles à la création d'emplois décents et politiques de l'emploi en Afrique de l'Ouest. *Afrique contemporaine*, N° 266(2), 156-159.

Gurgand, M. (2005). V. Éducation et inégalités. *Reperes*, 88-103.

Hirschman, A. (1984). Against Parsimony : Three Easy Ways of Complicating Some Categories of Economic Discourse. *American Economic Review*, 74(2), 89-96.

Jourdain, A., & Naulin, S. (2011). Héritage et transmission dans la sociologie de Pierre Bourdieu. *Idees économiques et sociales*, N° 166(4), 6-14.

Joxe, L. (2022). Le capital de mobilité : Un capital bourdieusien ? L'expérience des membres de Médecins sans frontières. *Espaces et sociétés*, 184-185(1-2), 115-130.
<https://doi.org/10.3917/esp.184.0115>

Kasatkina, O., Lima, L., & Nakhili, N., 2020, La réussite académique à l'université dépend-elle des études supérieures de ses parents ? *Vie sociale*, n° 29-30(1), 55-71.

Kohn, M. L. (1959). Social Class and the Exercise of Parental Authority. *American Sociological Review*, 24(3), 352-366. <https://doi.org/10.2307/2089384>

Laborde, C., Lelièvre, É., & Vivier, G. (2007). Trajectoires et événements marquants, comment dire sa vie ? Une analyse des faits et des perceptions biographiques. *Population*, 62(3), 567-585. <https://doi.org/10.3917/popu.703.0567>

Lecomte, J. (2009). L'individu et ses intentions. In *La sociologie* (p. 135-139). Éditions Sciences Humaines. <https://doi.org/10.3917/sh.molen.2009.01.0135>

Lenoir R. (1991). *Politique familiale et construction sociale de la famille*. Revue française de science politique, N°41.

Lenoir, D. (2016). Jeunes : Le chemin parfois difficile de l'émancipation. *Informations sociales*, 195(4), 3-3. <https://doi.org/10.3917/inso.195.0003>

Mahut, D. (2013). Les transferts financiers, un enjeu de reproduction sociale pour les enfants de la petite bourgeoisie bamakoise installés à Paris. *Autrepart*, N° 67-68(4), 121-136.

Malglaive, G. (2005). Chapitre IV. Le savoir en usage, savoir de la pratique. *Education et formation*, 87-106.

Merllié, D., & Prévot, J. (1997). *La mobilité sociale*. Paris: La Découverte.

Mezouaghi, M., & Aynaoui, K. E., 2018, L'Afrique sur la voie de l'industrialisation ? *Afrique contemporaine*, N° 266(2), 11-27.

Michaelowa, K., & Centre, O., 2000, Dépenses d'éducation, qualité de l'éducation et pauvreté : L'exemple de cinq pays d'Afrique francophone.

Mouw, T. (2003). Social Capital and Finding a Job : Do Contacts Matter? *American Sociological Review*, 68(6), 868. <https://doi.org/10.2307/1519749>

Murat, F. (2009). Le retard scolaire en fonction du milieu parental : L'influence des compétences des parents. *Economie et statistique*, 424(1), 103-124.

Naudet, J. (2011). L'expérience de la mobilité sociale- Plaidoyer pour une approche par le discours. *Bulletin of Sociological Methodology/Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 112(1), 43-62. <https://doi.org/10.1177/0759106311417538>

Naudet, J. (2012). Mobilité sociale et explications de la réussite en France, aux États-Unis et en Inde. *Sociologie*, Vol. 3(1), 39-59.

Oso Casas, L. (2002). Stratégies de mobilité sociale des domestiques immigrées en Espagne. *Revue Tiers Monde*, 43(170), 287-305. <https://doi.org/10.3406/tiers.2002.1595>

Peugny, C. (2006). La mobilité sociale descendante et ses conséquences politiques : Recomposition de l'univers de valeurs et préférence partisane. *Revue française de sociologie*, 47(3), 443. <https://doi.org/10.3917/rfs.473.0443>

Peugny, C. (2013). Le destin au berceau: inégalités et reproduction sociale. Paris: République des idées : Seuil.

Peugny, C. (2014). La dynamique générationnelle de la mobilité sociale. *Idées économiques et sociales*, 175(1), 18.

Pierrel, A. (2015). Réussite scolaire, barrière économique. Des boursiers et leur famille face aux frais de scolarité des grandes écoles de commerce. *Sociologie*, 6(3), 225-240.

Poncelet, D., Tinnes-Vigne, M., & Dierendonck, C. (2019). Motivation des parents à s'engager dans l'accompagnement scolaire de leur enfant au préscolaire : L'influence des croyances émotionnelles. *Sociétés et jeunesses en difficulté. Revue pluridisciplinaire de recherche*, 22, Article 22. <http://journals.openedition.org/sejed/9838>

Portis, L., & Passevant, C. (1996). La théorie des élites de Vilfredo Pareto : Usages politiques. *L'Homme et la société*, 121(3), 175-178.
<https://doi.org/10.3406/homso.1996.2866>

Raison, J.-P. (1986). L'enracinement territorial des populations Merina (Hautes Terres Centrales Malgaches) Fondements, modalités, adaptations. *L'Espace géographique*, 15(3), 161-171.

Rajaonah, F. V. (2003). Prestige et métier dans la société malgache. *Le Mouvement Social*, no 204(3), 65-79.

Rakotonarivo, A. (2010). La solidarité intergénérationnelle en milieu rural malgache. *Autrepart*, n° 53(1), 111-130.

Ramamonjisoa, J. (1984). "Blancs et Noirs". Les dimensions de l'inégalité sociale, *Cahiers des Sciences sociales* : 39-75

Randriamarotsimba, V. (2016). La malgachisation, une expérience malheureuse pour Madagascar. Le français à l'université. Bulletin des départements de français dans le monde, 21-04, Article 21-04. <http://www.bulletin.auf.org/index.php?id=2372>

Razafindralambo, L. N. (2005). Inégalité, exclusion, représentations sur les Hautes Terres centrales de Madagascar. *Cahiers d'études africaines*, 45(179-180), 879-904.
<https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.15038>

Razafindralambo, L. N. (2008). Les statuts sociaux dans les Hautes Terres malgaches à la lumière des archives missionnaires norvégiennes. *Ateliers d'anthropologie. Revue éditée par le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative*, 32, Article 32.
<https://doi.org/10.4000/ateliers.2122>

Razafindratsima N. (2007). *L'entraide matérielle et financière entre parents et enfants à Antananarivo*. In Antoine, P., 2007, Les Relations intergénérationnelles en Afrique : Approche plurielle. CEPED. (pp. 93-120).

Runyan, D. K., Hunter, W. M., Socolar, R. R. S., Amaya-Jackson, L., English, D., Landsverk, J., Dubowitz, H., Browne, D. H., Bangdiwala, S. I., & Mathew, R. M. (1998). Children Who Prosper in Unfavorable Environments : The Relationship to Social Capital. *Pediatrics*, 101(1), 12-18. <https://doi.org/10.1542/peds.101.1.12>

Russell, H., Barbieri, P., & Paugam, S. (2000). Social Capital and Exits from Unemployment. *Duncan Gallie (Ed.), Welfare Regimes and the Experience of Unemployment in Europe*.

Santelli, E. (2009). La mobilité sociale dans l'immigration : Transmissions familiales chez les algériens. *Migrations Societe*, N° 123-124(3), 177-194.

Singly, F. de. (1976). La lutte conjugale pour le pouvoir domestique. *Revue française de sociologie*, 17(1), 81-100. <https://doi.org/10.2307/3321304>

Singly, F. de. (1977). Mobilité féminine par le mariage et dot scolaire : L'exemple nantais. *Economie et Statistique*, 91(1), 33-44. <https://doi.org/10.3406/estat.1977.3123>

Sorokin, P. A. (1959). *Social and cultural mobility*.

Somparé, A. W. (2015). Les concepts et les théories sociologiques de classes sociales, mobilité et reproduction sociales à l'épreuve des réalités du terrain africain : L'exemple des villes minières et ouvrières de Guinée. *Méthod(e)s: African Review of Social Sciences Methodology*, 1(1-2), 59-72. <https://doi.org/10.1080/23754745.2015.1017276>

Vachée, C., Ruel, S., & Dansac, C., 2020, Invisibilité des jeunes en milieu rural, comment les « jeunes sans Cité » « s'en sortent » ? *Vie sociale*, n° 29-30(1), 89-106.

Vallet, L.-A., 2017, Mobilité entre générations et fluidité sociale en France, Intergenerational mobility and social fluidity in France over birthcohorts and acrossage : the role of education. *Revue de l'OFCE*, (150), 27-67.

Veljkovic, M. (2021). Des trajectoires professionnelles qui ramènent au milieu social d'origine : Une analyse de la contre-mobilité en France en 2015. *Revue française de sociologie*, 62(2), 209-251. <https://doi.org/10.3917/rfs.622.0209>

Zanten, A. van. (2009). 4. Des ressources plurielles. *Le Lien social*, 101-124.

Rapports et études

Banque Mondiale. (2018). *Des progrès satisfaisants ? La mobilité économique d'une génération à l'autre à travers le monde*. Séries équité et développement.

Corak, M. (2016). *Inequality from Generation to Generation : The United States in Comparison* (SSRN Scholarly Paper ID 2786013). Social Science Research Network. <https://papers.ssrn.com/abstract=2786013>

Institut National de la Statistique INSTAT (2020), *Recensement Général de la Population et de l'Habitation de Madagascar (RGPH-3). Résultats Globaux, Tome 1 et Tome 2*.

Institut National de la Statistique INSTAT (2013), *Enquête nationale sur l'emploi et le secteur informel (ENEMPSI 2012)*.

Institut National de la Statistique INSTAT (2010). *Enquête périodique auprès des ménages (EPM). Rapport principal.*

OECD. (2010). Chapitre 5 : « Une affaire de famille : la mobilité sociale intergénérationnelle dans les pays de l'OCDE », in *Réformes économiques 2010 Objectif croissance*. OECD Publishing.

OECD. (2019). *L'ascenseur Social en Panne ? Comment Promouvoir la Mobilité Sociale*. Organization for Economic Cooperation & Development Two Rivers Distribution

World Economic Forum. (2020). *The global social mobility report 2020 equality, opportunity and a new economic imperative.*

World Economic Forum. (2020) *The Future of Jobs Report.*

Thèse

Jumageldinov, A. (2009). *Diversités culturelles et construction identitaire chez les jeunes appartenant aux différents groupes ethniques au Kazakhstan. Approche comparative.* [Université Lumière Lyon 2]. https://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2009/jumageldinov_a#p=0&a=top

Randriamasitiana, G. D. (2000). Les rôles respectifs des milieux institutionnel, social et familial dans l'apprentissage du français à Madagascar depuis 1972 [These de doctorat, La Réunion]. <https://www.theses.fr/2000LARE0016>

Peugny, C. (2007). La mobilité sociale descendante : L'épreuve du déclassement [These de doctorat, Paris, Institut d'études politiques]. <https://www.theses.fr/2007IEPP0029>

Sur la toile

Anota, M. (2019, janvier 4). *Les pays développés en panne de mobilité sociale*. Alternatives économiques. <https://blogs.alternatives-economiques.fr/anota/2019/01/04/les-pays-developpes-en-panne-de-mobilite-sociale>

Banque Mondiale (2017). Variations de fortune et persistance de la pauvreté à Madagascar : Récentes découvertes. (s. d.). Consulté à l'adresse <https://www.banquemondiale.org/fr/country/madagascar/publication/shifting-fortunes-and-enduring-poverty-in-madagascar-recent-findings>

France Culture (Réalisateur). (2023, janvier 27). Un autre regard sur les transclasses. <https://www.youtube.com/watch?v=KMG8ebPwC8I>

Sri Mulyani Indrawati. (2016). Les inégalités extrêmes sont le signe d'une société désintégrée. <https://blogs.worldbank.org/fr/voices/les-egalites-extremes-sont-le-signe-dune-societe-desintegree>

Annexe 1 : Guide d'entretien

Zo Andriamanjato

Doctorant en Sociologie

Université Catholique de Madagascar

GUIDE D'ENTRETIEN SUR LA MOBILITÉ SOCIALE

Date : __ / __ / __

Identification :

Heure de début : _____

Heure de fin : _____

Lieu : _____

Sexe : _____

Age : _____

Nous vous remercions d'avoir accepté cet entretien qui s'inscrit dans le cadre d'une recherche universitaire sur le sujet de la mobilité sociale. Cet entretien reste entièrement anonyme et nous ne divulguons aucune information sur l'identité des personnes interviewées. Je suis étudiant à l'UCM et je prépare un doctorat en sociologie. Nous vous avons choisi car vous répondez aux critères de sélection des personnes ressources de notre recherche notamment par rapport à l'âge et au lieu de résidence. Afin de s'assurer de l'authenticité de nos échanges et si vous n'y voyez aucune objection, cet entretien sera enregistré. Vous pouvez être assuré(e) que celui-ci sera supprimé après traitement. Au cours de l'entretien je serai amené à vous poser des questions, et vous pouvez y répondre librement sans crainte de jugement. N'hésitez pas à donner des détails même s'ils vous semblent insignifiants. Si vous avez des questions, n'hésitez pas à me les partager. Merci.



Figure : Frise biographique

Thème 1 : Situation sociale (profession, matrimonial, résidence)

1. Parlez-nous de vous, de votre métier, de votre quotidien professionnel.
Parlez-nous de votre domaine (ou vos domaines) professionnel.

Thème 2 : Enfance et parcours scolaire

1. Parlez-moi de votre enfance¹ : comment étiez-vous enfant, votre relation avec vos parents, comment vos parents vous ont éduqué ?
2. Quels étaient les professions de vos parents ?
3. Vos parents avaient-ils des difficultés à subvenir aux besoins de la famille ?
4. Comment avez-vous vécu votre parcours scolaire ? Étiez-vous un(e) élève passionnée ? Dans quels domaines vous étiez meilleur(e) par rapport aux autres ? Quelles difficultés avez-vous connu et comment avez-vous fait pour les surmonter ?
5. Comment étaient vos parents par rapport à votre scolarité ? S'investissaient-ils dans votre enseignement ? (enseignement à la maison, supports matériels pédagogiques, etc.)
6. Comment vos parents vous conseillaient par rapport à votre avenir (professionnel, familial, etc.) ?
7. Dans quel(s) établissement(s) avez-vous passé votre scolarité ?
8. Comment jugeriez-vous de la qualité de l'enseignement de ce ou ces établissement(s) ? (Très bonne, plutôt bon, moyennement bonne, mauvaise). Pourquoi ?
9. Et vos enseignants, comment étaient leurs pratiques d'enseignement ?
10. Étiez-vous membre d'une ou plusieurs associations, clubs ou d'autres groupes (sportif, musical, religieux, etc.) ? Si oui, lesquelles ? Pourquoi ? Qu'est-ce cela vous a appris ?
11. Quels étaient vos centres d'intérêt ?
12. Aviez-vous des idoles, des personnes qui vous ont inspiré ?
13. Qui sont les personnes qui ont eu le plus d'influence sur vous ? Pourquoi ?
14. Quel profession/métier vous rêviez d'exercer ?

¹ Ici au sens large incluant la période d'adolescence

1. Avez-vous connu des personnes (familles, amis, réseau de connaissances) qui vous ont aidé dans votre parcours ? (Recherche de stage, mentoring, encadrement, etc.)
2. Sur une échelle de satisfaction, comment jugeriez-vous de la qualité de l'enseignement que vous avez reçu ? (Très satisfait, plutôt satisfait, moyennement satisfait, pas du tout satisfait)
3. Quels aspects vous semblent manquants dans votre enseignement ? Qu'est-ce que vous auriez aimé apprendre ?
4. Avez-vous suivi des cours de langue ou des formations modulaires qui vous ont semblé importants ?

Thème 4 : Parcours professionnel, profession, métier, apprentissage

5. Comment s'est fait le choix de votre activité professionnelle ?
6. Pouvez-vous nous décrire votre parcours professionnel ? Ce qui vous a amené à exercer votre profession actuelle ?
7. Des personnes de votre entourage vous ont-ils aidé dans votre parcours professionnel ?
Si oui, à quel(s) niveau(x) ils ont pu intervenir ? (recherche d'emploi, référence ou suggestion professionnelle, élargissement du réseau professionnel, etc.)
8. Auriez-vous aimé exercer un autre métier/une autre profession ? Pourquoi ? Si oui, qu'est-ce qui vous en a empêché ?
9. Pouvez-vous nous donner une fourchette de votre salaire mensuel ? Avez-vous des difficultés à équilibrer vos dépenses à vos ressources ?

Thème 5 : Vie de famille [si marié(e)]¹

10. Pouvez-vous nous raconter les circonstances personnelles et non personnelles qui ont menées au choix de votre conjoint(e) ? Sur quels critères/conditions ce choix s'est fait ?

¹ Veuf(ve) et divorcé(e) compris. Les questions sur les enfants ne seront pas posées aux familles sans enfants.

1. Par rapport à votre modèle éducatif, êtes-vous plutôt libéral ou autoritaire ? Pourquoi ?
2. Quels conseils vous leur donnez par rapport à l'école, les valeurs, la réussite ?

[Si non marié(e)]

3. Avez-vous choisi de ne pas vous marier ? Pourquoi ?
4. Dans quelles mesures votre situation matrimoniale impacte sur votre vie et votre statut socio-professionnel ? Quels sont les avantages et les inconvénients ?

Thème 6 : Opinions, réflexions personnelles

5. Pensez-vous mener une vie meilleure par rapport à vos parents ? Pourquoi ? Quels critères prenez-vous en compte pour comparer votre vie à celle de vos parents ?
6. Si vous devez catégoriser les gens par rapport à leur position sociale, quel(s) critère(s) vous semble(nt) adéquat(s) ? Pourquoi ?
7. Quels patrimoines vous semblent déterminants du statut social d'un individu ?
8. Quels patrimoines avez-vous en héritage de vos parents ?
9. Pour réussir, de quoi on a besoin dans le cas d'Antananarivo ? (éducation, investissement parental, capital économique, capital social, etc.)
10. Qu'est ce qui, selon vous, constitue un frein à la réussite dans notre société ?
11. Comment jugeriez-vous de l'impact d'un réseau de connaissance dans la trajectoire sociale d'une personne à Tana ?
12. Selon vous, à quel point l'argent est-il relativement important pour l'atteinte de ses objectifs ? (Par rapport aux autres facteurs tels que le réseau social ou la connaissance)

Questionnaire sur les caractéristiques générales des enquêtés

Profession :
 Niveau de diplôme :
 Situation matrimoniale :
 Si marié(e), profession du conjoint :
 Profession du père :
 Profession de la mère :
 Revenu du ménage :
 Dépenses mensuel du ménage :

Annexe 2 : Corpus de l'étude : La transcription des entretiens³⁰

Entretien n°1, aout 2021 : Avotra, 35 ans, chômeur

L'entretien de Avotra s'est fait dans notre voiture, dans un endroit calme où on a fait en sorte qu'il se sente serein et à l'aise. Avant de répondre à chaque question, il prenait quelques instants pour réfléchir et commençait souvent ses phrases par des perturbations de langages (comme les « euh »). Son discours était de type confus, puisqu'il abordait les thèmes sans un ordre précis, mais souvent par rapport à ce qu'il pensait être en relation avec les questions. Sur la question « parlez-moi de votre enfance ? » qui introduit le second thème, il a commencé à parler des métiers de ses parents :

« Mon père était militaire et il était tout le temps affecté à différents endroits, ce qui compliquait un peu mon parcours scolaire puisqu'on a dû tout le temps changer d'école. ».

Il abordera par la suite sa relation avec l'école :

« J'étais également un enfant qui n'aimait pas trop l'école. À l'époque je n'étais pas conscient de ce que l'école m'apporterait, c'était comme si tous les enfants devaient aller à l'école et on allait à l'école, sans savoir pourquoi. Je considérais l'école comme une obligation [...] »

Il reviendra après aux enseignements que ses parents lui ont transmis, notamment sur l'importance qu'ils accordaient à l'honnêteté et à la droiture. Suite à une question de relance,

³⁰ La transcription des entretiens (corpus) ainsi que le codebook généré font partie du codage ouvert qui comprend la bande d'encodage des entretiens. Comme les résultats de cette étape ne peuvent être importés dans ce manuscrit, nous avons décidé de présenter de manière séquentielle et en fin d'ouvrage ce corpus et le codebook pour une meilleure lisibilité du travail. Nous mettons cependant à disposition le fichier source NVivo de notre travail sur le lien suivant : <https://bit.ly/3PMeDHZ>

il abordera son parcours scolaire après une longue réflexion. Avotra a passé sa scolarité dans des établissements publics, de l'enfance aux études supérieures. Il était un élève qui n'aimait pas l'école, jusqu'au lycée où il a pris conscience de son importance. Ses parents ont choisi les établissements publics puisqu'ils jugeaient que la qualité y était meilleure que dans les autres.

Ses parents lui faisaient l'école à la maison et étaient très stricts sur le suivi de ses devoirs et révisions.

Avotra a fait ses études supérieures dans un établissement public de télé-enseignement, dans le domaine du commerce. Il y a passé quatre années pour obtenir le diplôme de Maitrise. Il a eu l'occasion de faire un stage de fin d'études dans une société de transit. Cela correspondait à son objectif personnel qui est d'opérer dans le commerce. Il considère que la réussite scolaire et universitaire dépend d'abord de l'apprenant et de ses efforts personnels.

Grâce aux connaissances de sa famille, Avotra a eu l'opportunité de travailler au sein d'un ministère, en tant qu'employé à courte durée, ce qui ne garantissait pas une stabilité de sa situation. Il y a passé près de 5 ans après renouvellement successif, avant de quitter son travail, car son revenu ne suffisait pas à ses dépenses :

« Pour mon cas, je gagnais Ar 380 000 par mois. Ça ne suffisait pas à combler mes charges fixes comme le loyer ou les factures d'eau et électricité. Je dépendais encore de mes aînés et de mes parents qui m'aidaient financièrement. »

Aujourd'hui, il est en recherche d'emploi depuis deux ans. Pour générer un revenu, il fait des petits commerces sur les réseaux sociaux et est toujours aidé par ses parents :

« Je gagne un peu moins que ce que je gagnais au Ministère, mais j'ai l'avantage de disposer de mon temps. J'ai plus de temps à me consacrer à la recherche d'emploi et à penser à monter un petit commerce. [...] J'ai beaucoup de difficulté aujourd'hui. Ce que je gagne ne me suffit pas du tout et mes parents commencent à s'inquiéter de ma situation. Je reste confiant que cela peut changer »

Avotra n'est pas marié par choix. Il juge que le mariage implique des responsabilités dont il ne peut encore prendre vu sa situation : « [...] *Je pense qu'il faut d'abord être indépendant et avoir un revenu qui peut au minimum subvenir à nos propres besoins. Je dépends encore beaucoup de l'aide de mes parents, de mon frère et de ma sœur. On s'aide mutuellement en fait. Mais si je devais avoir une famille, je dois d'abord être indépendant, financièrement surtout [...]* »

Avant d'aborder ce thème qui incite le participant à partager ses opinions sur sa propre mobilité sociale, Avotra prit un long moment de réflexion. Il commença par faire une comparaison de son parcours à celui de ses parents : « *Pour l'instant il est difficile de comparer ma situation actuelle avec celle de mon père ou de ma mère. Ils venaient tous deux de familles très pauvres. Mon père a décidé d'intégrer l'armée après son Bacc [...] puis ils se sont mariés. Ma mère n'a jamais travaillé, elle est restée mère au foyer. [...] Ma situation n'est pas encore... stable on va dire, c'est pourquoi j'hésite un peu à y répondre, mais si je devais répondre par rapport à ma situation actuelle, je dirais que je n'ai pas une situation meilleure que mon père ou ma mère à mon âge* »

Suite à une relance, Avotra aborda les questions relatives à la stratification sociale. Il pense que seul le revenu distingue les individus entre eux, puisque la profession, même pour un bon poste dans le secteur privé, ne garantit pas un bon salaire. Il trouve que beaucoup de gens réussissent sans occuper des postes dits privilégiés, mais par débrouillardise, par des pratiques malsaines ou grâce à des personnes influentes qu'ils connaissent.

Entretien n°2, août 2021 : Riri, 35 ans, commercial

Nous avons décidé avec Riri de passer son entretien dans notre véhicule. Avant de répondre à nos questions, Riri avait tendance à reformuler celle-ci pour s'assurer que sa compréhension correspondait au sens voulu de l'enquête. Pour réfléchir, il fumait une cigarette et prenait un peu de temps avant de répondre. Il adoptait un raisonnement successif, qui alternait affirmation, remise en question et réaffirmation. Il aborda ce premier thème après avoir parlé de son parcours professionnel. Il commença par parler de son caractère étant petit :

« Petit j'étais un élève modèle. Je figurais presque toujours dans les cinq premiers de la classe jusqu'à mon adolescence. Mes parents me faisaient l'école à la maison et ça m'a beaucoup appris, j'ai mieux assimilé ce qu'on enseignait à l'école. Ado, je commençais à découvrir d'autres passions, j'aimais jouer aux jeux vidéo, j'étais plutôt distrait, je commençais aussi à fréquenter des filles [rires], mais ça n'a pas trop affecté mes résultats. Je n'étais plus parmi les premiers certes, mais j'avais quand même de bonnes notes. »

Il continua avec le modèle éducatif de ses parents, notamment par rapport à l'école :

« [...] Par rapport à mon éducation, ils étaient stricts, sévères sur certains points, mais laxistes sur d'autres. Ils étaient plus stricts par rapport à nos études et à nos comportements en société de manière globale [...]. Ils étaient plus libéraux on va dire par rapport à nos croyances, notre philosophie de vie. »

Après une relance, il nous parla des professions de ses parents :

« Ma mère était une institutrice durant quelques années, avant de devenir restaurateur. Mon père était également un enseignant pendant un temps à l'Université. Il n'était pas titulaire, mais se chargeait des travaux pratiques. Il travaillait dans le domaine de l'environnement, et était un employé du département environnement au sein d'une entreprise minière. Ils sont tous les deux à la retraite, ma mère bien plus tôt puisqu'elle a choisi d'être une mère au foyer. Sa carrière professionnelle n'a pas duré longtemps. »

Riri a fait des études universitaires en Management, dans une université privée d'Antananarivo. Il a obtenu le diplôme de Master. Ensuite, avec l'aide de ses parents, il a fait un MBA à Maurice :

« Nous avons décidé avec mes parents qu'il est préférable d'avoir un autre Master que celui de Madagascar, puisque, éventuellement si des opportunités de migration à l'étranger se présentaient, un Master de Maurice a plus de valeur qu'un Master de Mada. Ce n'est pas la qualité d'enseignement qui pose problème, c'est la perception des (responsables des) entreprises étrangères de notre niveau. »

Riri a eu l'occasion de faire des stages à Madagascar durant son parcours académique. Grâce à une connaissance de ses parents, il a pu faire un stage d'observation au sein d'un concessionnaire de véhicules. Il a effectué ensuite deux stages dont le dernier était un stage de fin d'études :

« [...] j'ai fait un nouveau stage au sein d'une société de télécommunication. J'étais chargé on va dire des « tâches ingrates », qui sont importantes, mais que les autres ne voulaient pas faire [rires]. J'ai fait un stage de fin d'études finalement dans une autre société de télécommunication au sein du département RH, j'étais chargé de faire le sourcing de collaborateurs, où je recherchais le profil de candidats potentiels à des postes vacants. »

Riri juge que la maîtrise de la langue française figure comme primordiale pour réussir ses études et sa vie professionnelle. C'est pour ses parents le motif qui les a poussés à choisir des établissements d'expression française pour son éducation, où la qualité d'enseignement est également jugée meilleure.

Riri a travaillé dans le domaine de la relation client pendant quelques années avant de travailler dans le secteur du commerce de miel :

« Après mes études, j'ai travaillé dans une entreprise de call-center. J'ai décidé de travailler dans ce domaine puisque c'était relativement facile d'y être embauché, par rapport aux critères qu'ils recherchaient. J'avais surtout besoin de travailler après mes études et c'est ce qui m'a poussé à intégrer ce domaine. J'ai travaillé dans ce domaine-là pendant un peu moins de 5 ans, successivement dans trois entreprises différentes. Puis après j'ai fondé une petite agence de coaching et de formation pré-emploi pour les personnes qui voudraient intégrer les call-center, afin de les aider pour leurs entretiens d'embauche et pour plus

facilement s'adapter à ce milieu de travail. J'étais resté en relation avec d'anciens collaborateurs pour leur suggérer des candidats que je formais.

Mon poste actuel correspond plus à mon parcours de formation que mes anciens postes, je suis un peu multi branche on va dire et ça n'aurait pas été possible sans mes acquis au cours de ma formation. »

Riri pense que sa situation stagne, qu'il gagne assez pour survivre, mais pas assez pour faire évoluer sa situation :

« Mon revenu arrive à subvenir à mes besoins. Je vis encore avec mes parents et on se partage certaines charges comme l'eau et l'électricité et l'alimentation. Mais je ne peux pas me projeter loin avec ce que je gagne. C'est juste assez pour survivre avec un peu d'économie à côté [rires] ».

Comme Avotra précédemment, Riri a décidé de ne pas se marier pour l'instant malgré le fait que sa compagne le voudrait bien :

« [...] Je n'aime pas les idées comme quoi on fait des enfants et on verra après. Un enfant devrait vivre son enfance dans un bon environnement. Et si je ne peux pas encore assurer cela pour lui, je préfère ne pas me marier ».

Nous avons par la suite relancé par une question sur la relation entre mariage et enfant :

« Oui. On se marie pour avoir des enfants, sinon pourquoi ? Je suis en couple depuis deux ans, mais je sais que si je me marie avec elle, c'est pour fonder une famille avec des enfants ».

Riri précise l'importance des paramètres à considérer pour le choix de sa future épouse et surtout les contraintes de son entourage :

« [...] Il y a également les contraintes imposées en quelque sorte par les parents, surtout sur les origines sociales et ethniques. Ce deuxième aspect a tendance à s'estomper de génération en génération, mais il reste tout de même présent. Les questions comme « d'où elle vient ? Qu'est-ce qu'elle fait dans la vie ? Qui sont ses parents ? » Ce genre de question qu'ils vont

poser. Apparemment on est descendant de famille noble, ce qui donne une certaine importance à cet aspect-là pour les parents.

L'origine sociale aussi, puisque s'il y a un trop grand écart dans le cas où (la situation de) ma compagne est très au-dessous de ma situation sociale, ma famille et moi-même aurons tendance à penser qu'on finira par rapprocher nos situations : elle améliorera la sienne tandis que ma situation se détériorerait. Sur tous les plans, il est préférable pour tout le monde qu'il n'y ait pas trop d'écart entre nos situations. »

Riri s'est montré très intéresser par nos questions sur ses opinions concernant sa mobilité sociale. Il a commencé par aborder le sujet concernant la situation de l'emploi à Tana, qu'il juge « bancale » parce que « *dans la majorité des cas on occupe un poste qui ne correspond pas à ce que l'on a fait comme étude* ».

Il trouve que l'éducation ne répond pas aux besoins de qualification recherchés par l'économie :

« L'éducation n'a pas forcément de finalité. C'est comme si les études étaient simplement des connaissances acquises, une base intellectuelle sans que ça soit applicable dans la réalité. On a l'impression qu'il y a une coupure entre l'enseignement et le monde du travail. L'enseignement général ne devrait pas durer longtemps, mais plutôt un enseignement orienté vers des objectifs précis des besoins de l'économie. »

Il a poursuivi par le thème de la stratification où il juge que le revenu, ou plutôt le pouvoir apporté par l'argent catégorisent les gens :

« L'argent est un instrument qui nous différencie, et son pouvoir est assez évident pour la réussite. Bien sûr, d'autres facteurs entrent en jeu, mais l'argent reste un facteur plus sûr que le savoir. Le savoir peut s'acheter, mais le savoir n'amène pas forcément à l'argent. Donc c'est un facteur primordial de réussite. L'argent peut créer un cercle vertueux de réussite en nourrissant les autres facteurs : intellectuel et social. C'est le facteur le plus rentable. »

Enfin, il pense que sa situation est meilleure que celle de ses parents, mais sa comparaison se fait sur la base, non pas d'une situation sociale atteinte, mais de la trajectoire sociale de ses parents et de la sienne.

Entretien n°3, septembre 2021 : Aline, 62 ans, ex-comptable (retraîtée)

Aline nous a reçus dans sa maison. Elle était enthousiaste à l'idée de participer à l'épreuve de l'entretien. Nous avons commencé par discuter de faits divers pour instaurer un climat de confiance et d'apaisement. Aline avait tendance à reformuler les questions que l'on posait afin de s'assurer qu'elle avait réellement compris le sens voulu des questions. Elle hésitait toujours avant de répondre à nos questions puis elle se livrait à de longs discours souvent digressifs, mais qui enrichissaient les informations qu'elle nous fournissait. Pour ce premier thème, elle commençait par parler de sa relation avec ses parents étant petite :

« Mes parents étaient sévères. Ils étaient stricts par rapport à notre éducation [rires]. Mais ce caractère nous a amenés à être sages, moi et mes frères et sœurs. Ça a renforcé les liens entre nous. Ils étaient stricts sur nos vêtements, notre éducation, nos fréquentations, notre assiduité à l'école aussi. »

Aline disait que ses parents exerçaient un contrôle permanent dans ses activités, que ce soit à l'école ou avec ses amis :

« Ma mère n'avait pas trop le temps pour surveiller nos activités, elle travaillait beaucoup et avait rarement le temps de nous surveiller, c'était donc mon père qui se chargeait de vérifier nos devoirs, des fois il nous interrogeait sur nos cours à l'école, et nous grondait si on échouait à des tests ».

Malgré leur caractère sévère, ils étaient tout de même ouverts à la discussion. Aline a souligné que malgré leur difficulté à l'époque, leurs parents arrivaient tout de même à se procurer les fournitures scolaires nécessaires pour eux. Comparé au niveau de vie actuelle, du niveau de prix et du salaire, Aline trouve que la vie était beaucoup moins pénible avant qu'aujourd'hui :

« Je trouve que la vie était moins dur durant notre jeunesse. Je me souviens qu'on avait une liste des achats à faire, et qu'on arrivait à se procurer toutes les choses qui y sont listées. Il nous restait même encore un peu d'argent à la fin. Aujourd'hui ce n'est plus le cas, on est

obligé de faire une sélection de ce qui est essentiel pour les achats. Je ne dis pas qu'on vivait dans le confort, mais on vivait bien quand même ».

Ses parents portaient une grande importance à l'école, puisque l'avenir professionnel était selon eux déterminé par le niveau scolaire atteint. Ils poussaient ainsi leurs enfants à étudier au moins jusqu'au Bacc. Aline étudiait dans un établissement public durant le primaire avant d'être inscrite dans un établissement privé jusqu'au lycée. La qualité de l'enseignement était, selon elle, élevé, que ce soit dans les établissements publics que privés.

Aline poursuivait avec les métiers de ses parents et de leurs implications dans la vie de leurs enfants : *«Je ne sais pas si je peux poursuivre avec les métiers de mes parents ? Oui ? Ok, alors. Nous venons d'une famille très modeste. Ma mère était couturière, et mon père bijoutier. Au début ils arrivaient à subvenir à nos besoins malgré tout. À l'époque aussi on se mariait à 18 ans. Mon grand frère s'est marié juste après le Lycée. Mes deux grandes sœurs également. Mais arrivés à mon tour et à ceux de mes cadets, mes parents s'étaient appauvris, ils étaient très pauvres même. J'ai échoué à mon Bacc et mes parents m'ont tout de suite proposé qu'on cherche ensemble un emploi pour moi. Dans notre génération on cherchait très tôt du travail avec ou sans le Bacc. On passait des concours pour intégrer l'administration ou on cherchait dans le privé. »*

Aline avait vécu la malgachisation de l'enseignement dans les années 1970. Elle souligna d'ailleurs que les élèves de l'époque connaissaient des difficultés à s'adapter à cette nouvelle disposition, car ils étaient déjà habitués à l'enseignement en langue française. Selon elle, cette période constitue un grand tournant dans la destinée d'une génération puisque beaucoup de jeunes finissent par ne plus maîtriser la langue française.

Ses parents ont ensuite connu des difficultés financières qui lui ont poussé à travailler après son échec au Bacc, car elle étudiait dans un établissement privé où les frais de scolarité étaient coûteux à l'époque.

Aline était membre d'une association dans son église. Ses implications dans les activités de cette dernière lui ont permis de se familiariser avec le travail collaboratif, le partage d'expériences et l'élargissement du réseau de connaissance. Elle a surtout souligné le fait

que travailler avec des personnes d'horizons différents lui a permis de développer une plus grande capacité à communiquer et à être à l'aise dans un environnement social différent de sa famille et de son école.

« J'étais une personne timide qui ne parlait pas beaucoup. Mais avoir intégré cette association m'a permis de, comment dire [silence], m'améliorer. De me décroisonner un peu de mon monde, et de découvrir d'autres univers. Ça m'a permis de vaincre un peu ma timidité, de discuter avec des gens. Certes la timidité était encore présente [rires], mais j'ai pu élargir mon réseau et dans une certaine mesure, vaincre ma timidité et m'améliorer du point de vue communication. J'étais plus ouverte, je trouve que c'est important de pouvoir communiquer aisément avec des gens ».

Aline était passionnée de lecture, et elle essaye aujourd'hui de transmettre cette passion à sa jeune fille. Pour elle, la lecture est indispensable pour se cultiver et apprendre de nouvelles expressions et améliorer sa rédaction.

Concernant son parcours professionnel, Aline a d'abord passé un examen pour obtenir un certificat d'aptitude pédagogique (CAP). Elle a, pendant une courte période, été enseignante. Avant de déposer son dossier au sein du ministère de l'Éducation nationale pour devenir enseignante dans les écoles publiques, une autre opportunité lui est venue :

« La belle-sœur de ma grande sœur m'a contacté pour me dire qu'il y avait un concours au sein du département topographie du Ministère des Travaux publics. À l'époque il était plus facile de trouver un travail, mais je pense que c'est dû au fait qu'il y avait moins de concurrents, pas comme aujourd'hui [...]. Je ne m'y connaissais rien en bâtiment, travaux publics et tout. Mais j'ai finalement réussi, j'étais 10^{ème} au classement sur 20 candidats retenus ».

Par la suite, Aline a pu bénéficier de différentes formations pour les personnels de son département. C'est durant ses débuts professionnels qu'elle a pu apprendre à utiliser un ordinateur. Elle a également appris la comptabilité et la gestion. Elle trouve que travailler

dans l'administration était avantageux du fait que l'indice de salaire augmentait chaque année.

« À l'époque notre revenu nous suffisait, mais aujourd'hui on est à la retraite et la pension qu'on perçoit est déjà déduite des anciens avantages et indemnités. D'un côté nos ressources ont donc diminué, d'un autre côté, les prix des biens sur le marché ont augmenté. Donc, ce qui était suffisant, ce qu'on jugeait suffisant à l'époque est peu aujourd'hui, malheureusement. Aujourd'hui on réduit au maximum nos dépenses parce que le cout de la vie est tellement élevé aujourd'hui. »

Nous avons poursuivi notre entretien avec le thème touchant la vie de famille, notamment ce qui concerne le choix du conjoint et l'organisation au sein du couple. Le mari d'Aline travaillait à l'époque au sein du département topographie du Ministère des Travaux publics. Ils s'y sont rencontrés lorsqu'Aline avait réussi son concours d'entrée :

« [...] Il n'y avait pas vraiment de contraintes familiales si l'on peut dire puisque mes parents étaient décédés, et pour lui il n'avait plus que son père. On était plutôt libre de faire notre choix par rapport à cela. Il me convenait bien, et on s'aimait aussi même si au début je ne voulais pas fréquenter quelqu'un avec qui je travaillais ».

Concernant l'organisation sur le plan financier au sein du couple, Aline et son mari mettaient en commun leurs revenus pour constituer un budget. Ils s'accordaient sur les dépenses à faire et les épargnes. Pour Aline, se marier ou vivre à deux en couple présente des avantages :

« [...] On n'est pas seule, on sait qu'on peut compter sur quelqu'un dans le cas où on fait face à des difficultés. On s'entraide dans la vie [...] Quand j'ai rencontré mon mari, je travaillais déjà, donc si je ne m'étais pas mariée à l'époque je pense que je n'aurais pas eu de difficulté puisque je pouvais subvenir à mes propres besoins. »

Aline, qui a une fille, pense que trouver un travail digne est déjà un objectif important dans la vie de son enfant. Pour elle, son travail dépendra de celui de son futur beau-fils, car sa

filles devra le suivre. Néanmoins, intégrer l'administration publique en tant que cadre reste une option privilégiée, car cela promet une certaine stabilité.

Par rapport au modèle éducatif, Aline nous signale une différence majeure entre celui de ses parents et leur propre modèle :

« [...] Les parents durant notre enfance étaient assez similaires. Sévères de manière générale, ils étaient stricts surtout par rapport aux comportements des enfants. Pour mes parents en particulier, ils nous donnaient la fessée quand on faisait des bêtises. Moi et mon mari on essaye de ne plus pratiquer cela, mais plutôt de garder ce caractère sévère et strict. Les jeunes parents d'aujourd'hui, je pense, sont pour la majorité contre la fessée, mais de notre temps étant enfant, c'était normal d'en recevoir. »

Pour réussir, Aline dirait à sa fille que la droiture et le maintien des valeurs comme la sagesse d'esprit et le respect des autres sont des principes à préserver, garantissant le succès personnel.

En comparant sa situation avec celle de ses parents, Aline trouve qu'elle mène une vie meilleure, d'abord parce que le contexte socio-économique est différent (facilité de paiement, crédit, biens sur le marché, etc.), mais aussi parce qu'elle exerce un travail qui lui procure plus de revenus que celui de ses parents : *« Je trouve que je mène une vie meilleure que mes parents. Quand j'étais petite, on menait une vie simple. J'avais des vêtements qui [...] n'étaient pas à la mode on va dire, mais étaient très simple. Je ne dis pas qu'aujourd'hui on vit dans l'opulence, mais nos revenus à moi et à mon mari, nous permet de vivre bien, et permet à ma fille d'avoir certaines choses que moi je ne pouvais espérer avoir étant petite. »*

Pour différencier les individus selon le statut social, Aline retient le revenu dans une conception qui se rapporte à la capacité de combler les besoins physiologiques essentiels : *« [...] Il y a ceux qui n'ont pas la capacité de travailler, et donc qui sont dans une situation de dépendance, il y a ceux qui cherchent au jour le jour ce dont ils ont besoin pour vivre, il y a ceux qui occupent un travail ou un métier simple, honnête, qui ne gagne pas beaucoup, mais qui ont une vie paisible et sans abondance, il y a ceux qui sont riches, qui ont la capacité*

de s'offrir les petits plaisirs de la vie, ou de partir en vacance, et finalement il y a ceux qui sont très riches qui peuvent se permettent le luxe et les dépenses folles. »

Aline pense que pour réussir, étudier et y consacrer les efforts nécessaires sont importants. Les parents ont aussi leur rôle dans la réussite de leurs enfants, mais toujours est-il que les causes de la réussite restent personnelles pour elle. Cependant, elle souligne aussi le rôle non négligeable des personnes qui peuvent aider dans la recherche d'emploi, ou pour des conseils d'orientation. Aline distingue ainsi les personnes qui aident et conseillent, des personnes qui font des pratiques immorales comme le favoritisme ou le trafic d'influence :

« [...] Je distingue les personnes qui nous aident par leurs conseils ou leur partage d'informations sur des opportunités qu'ils ont trouvées, des personnes qui vont plutôt favoriser [...] telle ou telle personne qu'elles connaissent. [Ce dernier cas] n'est pas forcément mauvais, mais il y a souvent un aspect immoral dans cette pratique. Je pense que le réseau de connaissance, c'est votre question je pense, est important dans les deux cas, même pour le second il n'est pas équitable. »

L'argent est vecteur de réussite à Madagascar pour Aline. En effet, le pouvoir de l'argent dans les divers aspects de la vie favorise ceux qui en ont.

Entretien n°4, septembre 2021 : Rova, 59 ans

Nous avons été reçus par Rova dans sa voiture près de son lieu de travail. C'était un homme très sociable et très ouvert, qui aimait converser et était très intéressé par notre sujet. Il était très direct dans ses réponses et son discours témoignait de son assurance dans ses choix par le passé.

Rova est un consultant administratif et juridique, qui travaille avec quelques Entreprises, notamment les zones franches, mais également fournit des conseils aux particuliers.

Nous avons débuté notre entretien par les questions relatives à son enfance et à son parcours scolaire. Rova nous a décrit d'emblée son parcours jusqu'à sa profession actuelle :

« [...] Alors, pour faire simple, j'ai d'abord fait mes études jusqu'en classe de 9^{ème} dans un établissement privé à Antanimena, à l'époque les établissements publics offraient une meilleure qualité d'enseignement et mes parents, et surtout mon père, ont décidé de m'inscrire dans un établissement public où j'ai dû repasser en classe de 12^{ème}. Mon père travaillait pour la radio, il était animateur de l'information. Puis lorsque j'ai obtenu mon diplôme de CEPE, je n'ai pas réussi le concours pour entrer en 6^{ème} dans un établissement public. J'ai à nouveau intégré un établissement privé à Ambohitovo Avaratra jusqu'en classe de 5^{ème}. J'ai passé un examen pour intégrer le CEG Nanisana, un établissement public, j'ai réussi et j'y ai passé la 4^{ème} et la 3^{ème}. J'ai réussi mon BEPC et j'ai également été admis dans le Lycée public Gallieni à Andohalo, où j'ai réussi mon Bacc en 1984. J'ai fait mon service militaire, puis j'ai fait mes études en sciences économiques en France pendant quatre ans. Puis je suis revenu et j'ai poursuivi mes études à l'INSCAE en formation continue pendant deux ans. Après, j'ai pris le flambeau d'une société familiale au bord de la faillite [...], une société de mes grands-parents, productrice de tabac à chiquer comptant 150 employés. J'y ai passé un peu plus de 8 ans, et lorsque la société s'est redressée [...], les aînés m'ont demandé de leur remettre les rênes de la société puisque, selon eux je n'étais que le petit fils. J'ai accepté et j'ai fondé ma propre société de production de tabac. J'ai fait ce travail pendant 10 ans puis j'ai arrêté, car avec l'âge ça devenait difficile, de plus les matières premières devenaient rares, le marché était plus compliqué qu'auparavant. J'ai ensuite travaillé auprès d'une banque en tant que directeur administratif et juridique

pendant six mois, mais j'ai dû m'en aller, car mon style de management ne convenait pas aux employés, qui ont demandé à ce que je parte [...], j'ai démissionné, mais je collabore toujours avec le propriétaire jusqu'à aujourd'hui. La banque a dû fermer par la suite, tout simplement parce que les employés ne supportaient pas la discipline. C'est à ce moment-là que j'ai débuté mon métier de consultant administratif et juridique [...]. J'aide les dirigeants dans la gestion de leurs entreprises, sur le plan administratif et juridique. Sur le plan judiciaire également puisque je représente certains de mes clients au tribunal. »

Nous avons par la suite poursuivi avec les questions relatives à son choix d'orientation dans ses études supérieures. Rova nous a racontés qu'il a toujours rêvé de reprendre l'entreprise fondée par son grand-père. Lorsqu'il était au collège, il remplissait toujours par « gestionnaire » les mentions « choix de carrière » sur les fiches de renseignement. Ce qui a expliqué son choix de filière « économie et gestion » après son Bacc. Cependant, à son retour à Madagascar après ses études, la société était au bord de la faillite, et il n'était plus enthousiaste à la reprendre. Il finit pourtant par accepter de prendre la tête de celle-ci après que sa famille le lui a demandé.

« [...] Ma mère a eu les moyens pour financer mes études en France. On m'a soutenu dans mon projet d'étude, il y avait également ma sœur qui habitait déjà là-bas. Ma mère travaillait dans l'administration de l'entreprise familiale. »

Par rapport à ses revenus, Rova nous a expliqué qu'à une époque il gagnait beaucoup d'argent. Il en a profité pour investir dans l'immobilier, qui génère aujourd'hui près de Ar 5 millions mensuel, en plus de ses honoraires de consultant qui sont variables selon ses contrats.

Par rapport à notre question sur les dépenses familiales lorsqu'il était enfant, Rova nous a expliqué que ses parents sont divorcés depuis qu'il était tout petit et que les charges telles que les écolages ou les factures d'eau et électricité étaient essentiellement assurées par sa mère. Son père participait également aux dépenses d'alimentation : *« [...] Il ramenait un grand sac avec beaucoup de nourritures ».*

Il disait que sa mère n'hésitait pas à investir dans ses études. Il s'est inscrit à un cours de français auprès du Centre Culturel Albert Camus de l'époque. Il était plutôt un élève investi dans ce qui le passionnait :

« En toute humilité, je pense que j'étais quand même un bon élève. J'étais très bon dans les matières qui me passionnaient, comme les maths et les sciences naturelles, mais je laissais de côté, ou négligeais complètement les matières que je n'aimais pas. L'anglais en faisait partie [rires] [...], j'ai finalement regretté parce qu'aujourd'hui, beaucoup de mes clients sont anglophones alors que moi je ne parle pas l'anglais. J'ai essayé de reprendre des cours, mais c'était trop compliqué avec l'âge et les responsabilités [rires]. J'ai fait en sorte que mes quatre enfants parlent bien l'anglais. »

Rova affirme que son père était son idole. Son père fut un temps clerc d'un avocat français, et son métier le passionnait également. En tant que fonctionnaire lorsqu'il travaillait pour la radio, son père le poussait à étudier dans les établissements publics. Il affirme que la qualité de l'enseignement dans les écoles publiques était meilleure, mais présentait quelques désavantages par rapport aux établissements privés d'expression française :

« J'ai compris que je devais faire beaucoup d'effort parce que l'approche des établissements malgaches était encore très générale même au Lycée, et ce malgré qu'il existe des séries telles que C et D pour les scientifiques. J'étais en série D, mais pour les établissements d'expression française, ils avaient déjà une orientation spéciale, la série ES ou E, pour ceux qui voulaient faire de l'économie. J'ai réalisé avec le recul que les deux approches avaient leurs avantages et j'ai ainsi poussé mes enfants à faire les deux, c'est-à-dire passer le Bacc malgache et le Bacc français. »

Rova était membre d'une association de scouts dans son église. Il assure que cela a pu forger sa personnalité, à prendre des responsabilités et à pouvoir librement s'exprimer, un caractère qu'il juge ne pas correspondre à la nature des Malgaches. Ainsi, avoir été membre des scouts et gravir tous les échelons au sein de l'association lui ont permis de se développer personnellement.

Dans sa profession, il a essayé de s’émanciper de certains caractères typiquement malgaches qu’il juge négatifs :

« Nous les Malgaches nous avons tendance à hésiter lorsqu’il s’agit de s’engager dans des activités à risque. Nous avons peur. Alors que pour les étrangers, c’est l’atteinte des objectifs qui compte, pour nous c’est l’évitement du risque potentiel. Je me suis donc inspiré des mentalités, des pratiques de certains de mes collaborateurs étrangers au cours de ma carrière pour pouvoir construire la mienne. Être plus orienté résultat. Je pense que l’une des raisons pour lesquelles notre pays est si pauvre, c’est cette manière de faire les choses dans la peur [...]. Regardez un peu les Asiatiques. Eux quand c’est le travail, c’est le travail, c’est dans le cadre professionnel et ils sont à fond dedans. Lorsque c’est culturel, c’est dans ce domaine-là : les vêtements, les événements culturels, etc. Bref, ils savent distinguer ce qui est professionnel de ce qui ne l’est pas. Pour nous, on mélange ce qui est culturel, et ce qui est professionnel. Or notre culture est plutôt empreinte de solidarité, le fihavanana, qui n’est pas forcément compatible avec l’efficacité professionnelle. Et cela se produit même en politique [...]»

Rova n’a pas fait de stage dans sa carrière, mais nous affirme que son efficacité dans son premier travail qui a été de reprendre la société familiale au bord de la faillite provient de sa formation au sein de l’INSCAE, qu’il estime avoir appliqué 70% de ce qu’il y a appris. « *J’ai fait de l’économie en France* », dit-il, « *mais ma formation à l’INSCAE se rapprochait plus de la réalité.* »

Nous avons poursuivi avec le thème touchant la vie de famille. Rova a rencontré son épouse lorsqu’il effectuait son service militaire. Avant de partir en France pour poursuivre ses études, ils ont décidé de se marier. Rova affirme que sa femme, et ses beaux-parents ont eu beaucoup d’influence sur ses choix, notamment lorsqu’il a choisi de reprendre la société familiale. Les contraintes n’existaient pas réellement pour les deux familles, et le choix s’est fait au niveau du couple.

Rova nous partage ensuite la manière dont lui et sa femme s’organisent au sein du foyer :

« Alors, depuis le tout début je n'ai pas fait travailler (participer) ma femme. Elle a suivi des formations en couture, en cuisine, elle était même restauratrice pendant un temps. Mais lorsqu'elle gagnait de l'argent, elle en faisait ce qu'elle voulait et ça ne me posait aucun problème. Pour moi, le mari est le chef de la femme. Ça ne veut pas seulement dire qu'il a le pouvoir au sein du couple, mais il a l'obligation de supporter sa famille, de subvenir à ses besoins. Donc pour moi, ce n'est pas le rôle de la femme de chercher de l'argent pour le foyer. Je lui donne mensuellement de l'argent pour gérer la nourriture, et pour les autres dépenses, c'est moi qui suis en charge de les gérer. [...] Les hommes et les femmes sont complémentaires à mon avis. Les femmes ont plus d'attention sur les détails et agissent sur le court terme, tandis que les hommes voient ce qui est global et agissent sur le long terme. C'est pourquoi notre relation s'est toujours bien passée, parce qu'on avait cette complémentarité dans tout ce qu'on entreprenait, et qu'on se faisait confiance mutuellement. »

Rova juge qu'il mène une vie bien, car il est propriétaire d'une maison où chaque membre de sa famille se sent à l'aise, et comme il est croyant, il croit fermement que c'est par la grâce de Dieu, et non seulement de ses efforts, que cela s'est fait.

Par rapport à ses enfants et à son modèle éducatif, Rova a encouragé ses enfants dans leurs études. Ses quatre enfants ont tous suivi tout ou une partie de leur formation à l'INSCAE et à l'étranger (France et Canada), et ont également suivi des formations en langue anglaise. Aujourd'hui, ses trois enfants vivent à l'étranger, et son dernier partira bientôt pour poursuivre ses études et y faire carrière.

« Les parents ne doivent pas être égoïstes. Il faut aider les enfants dans leur avenir, les aider à atteindre leurs objectifs. Moi j'ai poussé mes enfants à aller à l'étranger, et le petit dernier partira l'année prochaine. Même si c'est très dur de savoir qu'on a quatre enfants et qu'il n'en reste qu'un au pays, et de plus qu'il devra partir bientôt. Il n'y a pas d'avenir à Madagascar, surtout pour les intellectuels et ceux qui ont fait de longues études. Est-ce que vous avez idée de l'argent dépensé pour la scolarité d'un enfant, de la petite section jusqu'en terminale dans une bonne école ? Et vous pensez que ce qui a été dépensé peut être recouvert

dans le contexte du pays ? Non. Ne rêvez pas. Il n'y a pas d'avenir ici. C'est le rôle des parents de conseiller leurs enfants [...]. »

Ses deux enfants étaient membres d'une association dans une église. Ils y étaient des formateurs, et faisaient également l'école du dimanche. Cela leur a permis de faire des petits boulots à l'étranger où ils ont pu justifier leur savoir par les expériences passées au sein de l'association.

Rova nous dit que l'ancien modèle d'éducation, en l'occurrence de ses parents, était très strict et sévère. Dans son modèle à lui et de sa femme, ils essaient de jouer des rôles :

« Ma femme a son approche à elle en tant que femme et mère. Elle est plus attentionnée et attentive. Moi je jouais le rôle de père, je considère mes enfants comme des adultes intellectuels, et je conversais avec eux comme tel. Je leur conseillais par rapport à leur choix, puisque toute action est motivée par une cause. Il ne faut pas me parler de chose où la conviction n'y ait pas. [...]. Je les ai préparés à la vie dure à l'étranger. Aujourd'hui ils me remercient pour mes conseils alors que je n'étais pas tendre avec eux. Il fait me montrer, me prouver que vous êtes de vrais intellectuels. C'est le rôle des parents de fournir tous les outils que leurs enfants ont besoin pour faire face à la vie. »

Rova admet qu'il y a une certaine faille dans son modèle éducatif, notamment dans la transmission de la culture malgache à ses enfants. Il pense que c'est ce qui manquait dans leur parcours scolaire dans les écoles d'expression française.

Dans le dernier thème abordant les opinions, Rova nous parle de sa manière de comparer sa situation avec celle de ses parents :

« Je pense que les anciens parents ont essayé de faire en sorte qu'on mène une vie similaire à celle qu'ils ont vécu. J'ai senti que [...], je ne sais pas si j'étais débrouillard ou autre chose, mais j'avais la volonté de faire quelque chose d'autre. Je voulais faire de l'économie par exemple. Mes parents pratiquaient des modes de vie anciens, qu'ils ont hérités de leurs parents à eux, et lorsque j'ai fondé ma propre famille, je voulais que ça soit différent. Je dis

tout le temps à mes enfants que le savoir acquis à l'école est le plus beau des héritages. Celui qui a le savoir ne se perd jamais [...]. Je pense mener une vie meilleure que celle de mes parents. Par rapport au revenu bien sûr, mais aussi par rapport à l'usage que j'en ai fait. J'ai investi. [...]. Aujourd'hui je gagne largement beaucoup plus que mes parents à l'époque. Et aujourd'hui mes enfants mènent une vie meilleure que la nôtre.»

Rova retient comme critère de stratification sociale, la capacité des gens à rationaliser leur revenu, afin d'atteindre leurs objectifs personnels. Celui qui réussit est pour Rova celui qui sait ou a su gérer efficacement son argent. Une personne riche, mais ne sachant pas gérer sa fortune n'est pas classée selon lui en haut de la hiérarchie :

« J'ai envie de dire revenu, mais j'hésite parce qu'il y a des personnes riches, mais redeviennent pauvres parce qu'ils n'ont pas su gérer efficacement leur argent. Le souci à Madagascar c'est que le manque d'argent tend à corrompre notre conscience et notre sagesse. [...] Pour réussir, il faut acquérir du savoir, en permanence, et être capable de faire le lien avec la réalité ».

Entretien n°5, septembre : Tina, 42 ans, Travailleur indépendant

Tina a accepté de nous rencontrer dans notre véhicule pour effectuer notre entrevue. Par rapport aux autres participants, elle était assez brève dans ses interventions, donnant uniquement les éléments essentiels aux questions posées. Les séquences étaient différenciées par des ruptures comme des silences ou des phrases simples et brèves répondant aux questions.

« Actuellement je travaille de manière indépendante, je n'étais plus motivée à travailler pour une société [...]. Je suis dans le domaine du commerce de manière générale, mais également dans l'immobilier. J'ai 12 ans d'expérience si on cumule tous mes postes, j'étais gérante de boutique, responsable de magasins, à peu près dans ce sphère-là. [...] J'ai remarqué que plus on aimait et on s'investissait dans un travail, moins on recevait de reconnaissance de nos supérieurs. Ça m'a finalement démotivé et j'ai décidé de travailler pour mon compte, être mon propre patron. »

Nous avons poursuivi avec son enfance, sa scolarité et sa relation avec ses parents :

« [...] Mon père était gendarme, je ne l'ai jamais connu, il y avait juste une photo de lui chez nous. Je vivais avec ma mère, qui ne s'est plus remariée, et ma grand-mère. Je me suis mariée et puis on a divorcé, car ça n'a pas marché. Par rapport à ce que j'ai vécu, j'ai fait en sorte que ça n'affecte pas trop mes enfants, le fait surtout que moi et leur père on s'est séparés. Ça m'a même poussé à faire des efforts dans la vie pour eux. C'est peut-être la raison pour laquelle je ne voyais pas trop les difficultés de la vie. Je considère mes enfants comme mes enfants, mais aussi comme des amis, des frères et sœurs. C'est un peu notre relation à la maison [rires]. Par rapport à l'école, je n'avais pas vraiment de difficulté, j'étais une bonne élève et ma grand-mère était institutrice à l'époque. Je n'ai pas pu terminer mes études comme je le voulais, car je me suis mariée très jeune. Après le Bacc j'ai juste suivi quelques formations en marketing et informatique, sans vraiment faire de longues études universitaires. Il n'y a pas vraiment de choix lorsqu'on a un enfant, on est obligé d'en prendre soin et laisser de côté les envies de faire des études supérieures. Mes enfants ont grandi, le premier occupe un poste de cadre au sein d'une société, le second

vient d'avoir son Bacc, et la petite prépare son brevet. On est sur la bonne voie, je pense. [...] Ce n'est pas que maman n'a pas fait de longues études que les enfants n'en font pas également, mais ça m'a poussé à les inciter à étudier encore plus, par rapport à mes expériences je les conseille sur ce qu'il ne faut pas faire. Lorsque les parents échouent, il faut pousser les enfants à réussir. »

La mère de Tina travaillait pour une banque. Elle s'est mariée à 19 ans et Tina est son unique fille. Tina trouve une certaine similarité dans son parcours et celui de sa mère, surtout par rapport à l'âge au mariage et d'être plus tard une mère célibataire.

« C'est m'a grand-mère qui m'a le plus éduquée, d'ailleurs elle était institutrice. [...] J'ai passé mon parcours primaire au collège de France, puis j'ai étudié dans une institution confessionnelle jusqu'en terminale. Je reste convaincu de l'approche adoptée par les écoles confessionnelles, et j'ai inscrit mes enfants dans ces écoles. Les parents sont déjà débordés par leurs travaux, donc les enseignements au sein de ces établissements vont combler un peu ce qui manque dans leur éducation, surtout le renforcement de la foi et de l'éthique, de la discipline. On est plus rassurés en tant que parents sur ces aspects. »

Pour Tina, il est très rare que les ambitions en matière de carrière qu'on a définies durant notre parcours scolaire se réalisent. Elle pense plutôt que ce sont les opportunités qui se présentent, qui vont plutôt influencer la trajectoire sociale d'une personne. Sur ce point, elle nous raconte une de ses expériences :

« Quand j'étais petite, je voulais être hôtesse de l'air, comme toutes les jeunes filles de l'époque [...]. C'est toujours l'influence de notre entourage qui fait qu'on soit attiré par un métier par rapport à un autre. Par exemple les enfants de médecin veulent devenir médecins, de même pour les enfants de militaires. Ma mère était hôtesse dans une banque et moi je voulais être hôtesse de l'air. Il y a toujours une référence que les enfants identifient chez les adultes [...]. J'ai déjà fait du journalisme pendant deux ans, vous savez ? C'était une amie à moi qui travaillait dans ce domaine, et qui m'a proposé de travailler avec elle. »

Elle a suivi une formation en commerce et marketing pendant six mois, car elle voulait une formation pratique et opérationnelle. Elle a également suivi d'autres formations modulaires en anglais, couture et informatique. Elle n'a jamais fait de stage, mais elle a tout de suite intégré le monde professionnel.

« Je n'ai pas fait de formation universitaire, mais j'ai suivi plusieurs formations après le Bacc, que j'ai jugé important, notamment en comptabilité, informatique, anglais et marketing. Des formations modulaires de 2 à 3 mois chacune qui m'ont permis d'être opérationnelle très tôt dans ma carrière. Par exemple il fut un temps où je travaillais avec des Asiatiques. À part leur langue maternelle, ils ne parlaient que l'anglais. »

Ayant fait ses études primaires dans un établissement d'expression française, Tina trouve que ça lui a permis de mieux apprendre et à avoir une meilleure aisance relationnelle. Ce qui constituait un avantage certain dans sa recherche d'emploi malgré qu'elle n'ait pas suivi de formation supérieure ou universitaire.

Par rapport à son choix de carrière qui a été principalement dans le commerce, Tina a très tôt identifié qu'elle avait des qualités dans ce domaine, notamment en matière de prospection et relation client.

« Je ne sais pas si on peut appeler cela chance, mais dans le domaine du commerce j'ai moins de difficulté à avoir des clients, à vendre des produits. J'ai même lancé un petit commerce une fois et ça a marché. Je suis plutôt habile dans la communication et la vente. »

Tina se voit comme une personne débrouillarde, même si elle admet que le réseau de connaissance peut aider dans la vie. Le « bouche à oreille » notamment, lui a permis d'être au courant de nouvelles opportunités d'affaire, ou d'emploi.

« Dans ma vie j'ai toujours été débrouillarde, je n'attends pas qu'on m'aide, mais je préfère prendre les initiatives. Je suis comme je suis aujourd'hui grâce à cela. Mais j'admets que je serais allée plus loin si j'avais connu des personnes qui auraient pu m'aider dans mon

parcours. [...] Mon revenu dépend de mes clients, mais je gagne entre 1 million et 2 millions d'Ariary par mois. »

Par rapport au thème touchant la vie de famille, Tina nous partage que, tout comme sa mère, elle s'est mariée à 19 ans. Elle croit au destin (*Anjara*), et comme elle ressent un manque par rapport à l'absence d'un père durant son enfance, elle voulait se marier avec une personne bien plus âgée qu'elle :

« Je disais souvent à ma mère et à ma grand-mère que quand je me marierai, ce serait avec un homme beaucoup plus âgé que moi. Une personne très mature et stable sur le plan professionnel qui peut être à la fois mon mari, et qui peut aussi me conseiller dans la vie. Bien sûr, un homme qui est suffisamment beau aussi [rires]. Je me suis marié avec un homme qui avait 13 ans de plus que moi, et bref pour diverses raisons ça n'a pas marché finalement. »

Par rapport à l'aspect financier dans le ménage, Tina nous raconte qu'elle n'a jamais travaillé lorsqu'elle était mariée. Il y avait un certain partage de rôle au sein du couple, et elle était chargée de la gestion du foyer, de la maison, et des enfants. Son ex-mari occupait un bon poste et ils étaient propriétaires de leur maison. Elle gérât également le budget familial.

« [...] L'avantage peut-être à être marié c'est d'avoir quelqu'un sur qui compter, et pouvoir entreprendre à deux dans les projets de famille. D'un autre côté, l'avantage pour une femme qui travaille, ou pour une femme indépendante c'est d'avoir une certaine autonomie et ne dépendre de personne. C'est cette liberté que je recherche dans ma vie. »

Tina espère que ses enfants pourront jouir d'une vie meilleure que la sienne, de réussir dans leurs vies. La définition de réussite pour Tina s'apparente à celui d'autonomie :

« Pour les parents, on juge que nos enfants réussissent lorsqu'ils peuvent vivre indépendamment de nous, qu'ils ont un travail, une stabilité financière puisqu'à Madagascar c'est toujours le paramètre pour juger de la réussite de quelqu'un, mais moi si mon enfant n'a plus besoin de moi sur le plan financier, c'est qu'il a réussi sa vie. »

Tina juge qu'elle est plutôt libérale dans son modèle éducatif, mais elle sait être stricte si besoin est. Elle sait s'adapter à chacun de ses enfants et sait communiquer avec eux. Par rapport aux valeurs, elle porte une importance particulière au respect de soi et d'autrui, de la confiance en soi et de la persévérance, des valeurs qu'elle essaye d'inculquer à ses enfants.

Concernant le thème sur les opinions personnelles, notamment par rapport à la mesure de la mobilité sociale, Tina juge qu'elle mène une vie meilleure que celle de sa mère. La différence se trouve sur l'aspect relatif à la liberté dans son travail. Sa mère travaillait pour une banque, et est plutôt contrainte dans son travail et son temps.

Pour Tina, l'argent est le critère de distinction dans la société malgache. Elle distingue les pauvres qui sont ces personnes qui vivent au jour le jour, les salariés qui connaissent une certaine stabilité, ainsi que les travailleurs indépendants comme elle, constituant la classe moyenne. Puis viennent ensuite les cadres d'Entreprise qui constituent la première couche des riches, et enfin les riches, minoritaires, qui sont souvent des investisseurs étrangers à Madagascar, ou de hauts cadres de l'État.

« [...] Avant les personnes riches possédaient une télé, puis un frigo, puis une voiture. Aujourd'hui c'est plus difficile de distinguer les gens par rapport à ce qu'ils possèdent. Il y a des gens qui s'habillent très bien, mais qui sont pauvres, et il y a des gens qui sont très simples en apparence, mais qui sont riches. Mais les personnes riches sont pour la plupart celles qui détiennent le pouvoir, je parle de pouvoir politique pour la plupart. »

Pour Tina, il faut être rusé et ingénieux si on veut réussir à Madagascar :

« Les personnes trop honnêtes ne réussissent pas. J'ai vécu ça et j'ai vu des personnes qui étaient comme ça : l'honnêteté les a freinés dans leur vie. L'honnêteté est une vertu qui est à adopter dans nos relations sociales, mais pas toujours dans les relations d'affaires. Ce n'est pas à prendre dans le sens péjoratif, même si beaucoup de gens s'enrichissent par la corruption, le vol et la malhonnêteté, mais il faut être rusé et savoir négocier dans tous les domaines de la vie. »

Tina trouve que la corruption est devenue une institution permanente dans le quotidien malgache, surtout au sein de l'administration. Toute procédure administrative, toute nomination à des postes importants sont issues de trafic d'influence et de népotisme. Et cet environnement, bien que moins accentué, se ressent également dans le secteur privé. De ce fait, pour elle c'est cet environnement qui constitue un frein à la réussite des plus intègres et des plus braves. Ceux qui réussissent sont ceux qui s'adaptent à cet environnement.

« Mon conseil peut-être pour les jeunes qui veulent réussir tout en restant le plus honnête possible, l'important, je pense, c'est de savoir reconnaître ce que le monde professionnel attend des jeunes. Je ne dis pas que faire des études supérieures n'est pas important, mais parfois les jeunes oublient que ce qui est prioritaire c'est de répondre aux besoins du monde professionnel, mais pas seulement acquérir du savoir à l'université. Par exemple, aujourd'hui l'anglais est indispensable dans plusieurs entreprises ».

Entretien n°6, Octobre 2021 : Solo, 35 ans, mécanicien

On a pu discuter avec Solo dans un endroit près de chez lui, où il passait son temps lorsqu'il ne travaillait pas. Il habite dans une commune rurale, dans le district Atsimondrano. Solo aime parler et partager ses expériences. Il travaille en tant que mécanicien dans l'informel et ses clients sont souvent des personnes vivant dans sa commune ou dans les communes environnantes. Depuis que le réseau social Facebook est utilisé par beaucoup de personnes à Antananarivo, Solo trouve souvent ses clients dans des groupes sur le réseau. Nous avons demandé à Solo de nous parler de son travail et de son quotidien pour introduire le premier thème de cette interview :

« J'exerce le métier de mécanicien depuis plus de 10 ans maintenant. J'ai suivi une formation professionnelle pour valoriser mon savoir pratique, mais j'ai déjà acquis les bases de mes compétences étant très jeune lorsque j'aidais mon oncle dans son travail. [...]. J'ai deux fils, mais je ne suis pas marié [...], divorcé depuis quelques années. Je vis dans la maison familiale, avec mes parents. Je suis propriétaire en quelque sorte. D'ailleurs, même si on vit sous le même toit, on a chacun nos dépenses, nos budgets. »

En entamant le second thème, Solo nous parla de son enfance. Il était un enfant très actif, qui adorait faire des découvertes et était très curieux. Par contre, à l'école il était très moyen : *« [...] J'aimais jouer, et j'étais également un élève très bavard en classe. J'étais facilement distrait par mes amis [rires], mais j'obtenais quand même la moyenne à chaque examen de passage, j'obtenais entre 10 et 12 [...]. Je ne me sentais pas à l'aise de devoir passer ma journée en classe. J'étais un élève curieux, mais je n'arrivais pas à maintenir mon attention trop longtemps en cours. »*

Le père de Solo était un employé dans une société de manufacture, tandis que sa mère était une couturière. Il vivait en centre-ville, étant petit, et avait passé sa scolarité dans des établissements publics, avant d'intégrer un Lycée privé : *« [...] Je n'ai pas pu intégrer le Lycée public, car c'était un concours et je ne figurais pas parmi les meilleurs. Mes parents m'ont ainsi inscrit dans un Lycée privé. À l'époque on disait toujours que les meilleurs enseignements étaient dans les établissements publics. Je n'ai pas vraiment perçu de*

différence et d'ailleurs, plusieurs de nos enseignants au Lycée enseignaient également dans les Lycées publics. Mais l'avantage dans le public c'était surtout le fait que c'était gratuit.»

Les parents de Solo étaient stricts quand il était petit. Ils veillaient à ce qu'il faisait régulièrement ses devoirs et le punissaient lorsqu'il faisait des bêtises. Ils étaient par contre moins stricts et plus libérales lorsque Solo est arrivé au Lycée : *« [...] Mes parents sont devenus plus souples quand j'étais au Lycée, car ils me voyaient déjà comme quelqu'un d'assez responsable pour prendre les décisions par rapport à ma vie. À cette époque, je commençais à m'intéresser au bricolage, à réparer des petits appareils à la maison. J'avais un oncle qui était mécanicien, et le fait qu'il réparait des voitures me fascinait. Lorsque j'ai échoué au Bacc, j'ai dit à mes parents que je voulais être mécanicien. Ils n'étaient pas d'accord au départ et j'ai dû en quelque sorte forcer ce parcours. Et c'est ce que je suis devenu finalement. [...] Oui, ils étaient souples, mais ils ne voulaient pas que je devienne mécanicien [rires] »*

Nous avons demandé à Solo de nous partager cet échange avec ses parents concernant son désir de devenir mécanicien : *« Euh.... C'était quelques jours après la rentrée des classes. Je ne me souviens pas très bien, mais c'était au tout début, genre une semaine peut-être. J'y pensais souvent, mais je n'osais pas en parler. Mais je n'étais pas du tout motivé à refaire une année complète de terminale donc j'ai décidé de leur parler. C'était un soir en rentrant que j'ai parlé avec mes parents en leur disant que je voulais travailler comme tonton. Ma mère s'écriait en premier :*

- Mais c'est un métier très difficile, il y a beaucoup de mécaniciens dans chaque coin de rue, trouver des clients n'est pas évident. Ça n'apporte pas d'argent, en tout cas pas assez pour réussir. Ce n'est pas un travail professionnel. Tu devrais y réfléchir à deux fois. Pourquoi ne pas tenter le bacc cette année puis on verra ensuite ?

Mon père était du même avis que ma mère, mais il parlait moins. Je leur ai expliqué que je n'étais plus motivé à poursuivre mes études, et que la mécanique auto était ma passion. Ce métier est mal vu, je pense, dans notre société puisqu'il est exercé dans l'informel en majorité, et que dans la plupart des cas, les mécaniciens n'ont pas suivi de formation. Mes

parents n'étaient pas d'accord, et j'ai repris les cours, mais je séchais souvent. Je passais mon temps à jouer au basket avec mes amis. J'avais de très mauvaises notes, puis mes parents se sont rendu compte que je ne réussirais pas si je n'étais pas motivé à m'appliquer dans mes études. Ils ont finalement accepté que je poursuive dans la voie de la mécanique auto. »

Solo a par la suite aidé son oncle dans son atelier tout en se formant, puis il a suivi une formation professionnelle en mécanique automobile pendant six mois, avant de devenir mécanicien indépendant :

« Je me suis inscrit à une formation en mécanique auto. Mes parents m'ont soutenu financièrement durant ma formation. Après je suis revenu travailler avec mon oncle dans son garage. Il m'a beaucoup aidé, mais il était plus expérimenté avec les anciennes voitures. Je voulais apprendre un peu plus, et au fil du temps, avec mes expériences et mes recherches je commençais à maîtriser le métier. Mon premier client était une connaissance d'un client de mon oncle. Puis j'ai élargi ma clientèle. Au début ce n'était pas évident de trouver des clients. Avant il n'y avait pas Facebook pour en trouver et je faisais souvent office d'aide-mécanicien pour mon oncle. J'ai fini par trouver des clients qui pour la plupart sont de fidèles clients, et peu à peu j'ai pu élargir mon business. Les clients, ça va de bouche à oreille dans notre métier, si vous faites un bon travail, ce client vous recommandera à d'autres et ainsi de suite.»

Le revenu de Solo varie selon ses clients, mais il estime gagner près de Ar 800 000 mensuel. Solo se dit mener une vie qui lui plait, et meilleur que celle de ses parents, car il dispose de plus de liberté dans son travail :

« Mon père travaillait 8 heures par jour, ma mère avait plusieurs commandes par semaine. C'était des personnes débordées de travail. J'ai réalisé déjà quand j'étais ado que je voulais être libre de mon temps. C'est une des raisons pour lesquelles ce métier m'intéressait vivement. Je pouvais choisir mon temps de travail sans pression extérieure. Ce n'est pas exactement le cas en vrai [rires], mais on peut dire que je suis assez libre pour choisir mon créneau.»

Nous avons demandé à Solo de donner plus de précision sur la manière dont il gère son travail :

« Il y a un temps où j'ai plusieurs voitures à réparer, trois ou quatre en deux jours. Généralement en moyenne, on va dire que j'arrive à les terminer en trois jours, ça dépend de la panne. J'emploie deux jeunes apprentis pour m'aider. Pour les gros entretiens, ça peut prendre une semaine. Et des fois je n'ai qu'une voiture en deux jours. Mais ça me permet de me reposer un peu aussi. Et je choisis moi-même mes jours de congé [rires]. Des fois après une semaine de travail intensif, je prends trois jours de repos. »

Nous avons poursuivi par le thème de vie de famille, et c'est sur ce thème qui a le plus intéressé notre interlocuteur :

*« Je me suis marié à l'époque parce que pour le « fiaraha-monina » (**trad.** la société), j'arrivais à un âge où je devais me marier (28 ans à l'époque). Bien sûr on s'aimait moi et ma compagne. Mais le choix de me marier n'était pas, euh..., on va dire un choix pleinement conscient, mais plutôt influencé par les parents qui nous disaient « Il est temps pour vous de passer à l'étape suivante... Vous arrivez à un âge où vous devez avoir des enfants », bref ce genre de discours.*

Elle était épicière, un petit commerce familial qu'elle a hérité de ses parents, et moi j'étais mécanicien. Elle venait d'une famille simple et modeste tout comme moi d'ailleurs [...] Mes parents, comme beaucoup de parents je pense, portaient beaucoup d'importance à l'origine ethnique et sociale de la personne avec qui je sortais à l'époque. Il ne faut pas qu'elle vienne d'une famille trop pauvre, où qu'elle soit issue de... vous voyez ce que je veux dire [rires]. »

Solo est divorcé de sa femme depuis quelque temps. Il pense que les contraintes imposées par la société ne lui ont pas permis de bien réfléchir avant de prendre la décision de se marier, car il a finalement réalisé que lui et sa femme étaient très différents. Il a d'ailleurs souligné que dans son couple, chacun était responsable de certaines tâches et de certaines charges.

« Si je comprends bien votre sujet d'étude, vous voulez savoir si le fait que j'ai été marié a changé ma vie ? Alors, je pense qu'on est resté dans la même case si je puis dire [rires].

Certes dans le foyer on a eu deux sources de revenus, mais on a aussi eu deux enfants [rires], ce qui faisait aussi augmenter les charges. Donc on n'a pas vraiment pu entreprendre ou investir dans quoi que ce soit. De plus on n'avait pas vraiment la même vision des choses et c'était difficile de trouver un terrain d'entente par rapport à ce qu'il fallait faire, des projets ou quoi que ce soit. »

Nous avons demandé à Solo de préciser un peu plus sur la différence sur le plan budgétaire entre être marié et être célibataire :

« Alors ! Déjà j'ai plus de liberté par rapport à mes dépenses. Je peux par exemple acheter un nouvel autoradio sans demander à ma femme si je peux me l'acheter. Je gère moi-même mon propre argent. Mais depuis que j'ai eu des enfants, c'est différent puisqu'il y a des charges fixes à payer, qu'on se partage jusqu'à aujourd'hui. Par contre, ce qui est bénéfique dans le fait d'être marié c'est le budget pour ce qui est alimentation, entretiens, factures d'eau et électricité, les dépenses courantes quoi. C'est moins lourd si on se le partage. Pour résumer donc, en étant célibataire, on gagne en liberté et en autonomie, mais on perd en charge financière. Et inversement en étant marié. Chaque situation a son avantage. »

Nous avons par la suite demandé à Solo si, comparé à sa précédente situation, le fait aujourd'hui d'être divorcé et d'avoir cette autonomie lui a permis d'améliorer sa situation, et si être célibataire est finalement plus bénéfique qu'être marié :

« Sur ma qualité de vie, ça n'a pas vraiment changé. Mais par contre j'ai la possibilité de faire des projets personnels. J'ai par exemple entamé des travaux pour ouvrir un garage, j'économise aujourd'hui pour le réaliser, ce qui n'aurait pas été possible auparavant, puisque mon ancienne femme ne l'aurait jamais accepté. [...] Je ne dis pas qu'être marié ou être célibataire est meilleur. Chaque situation a sa particularité. Mais je pense que ça dépend des deux personnes. S'ils savent s'entendre et ont le même objectif, la même vision, des projets en commun, ils pourront avancer. »

Solo pense que pour réussir, il faut laisser le choix aux enfants de déterminer leur propre chemin, et de les aider.

« J'ai un oncle qui était mécanicien. C'est un domaine qui me passionnait beaucoup, mais mes parents n'ont pas voulu que j'en fasse un métier. J'ai échoué à mon Bacc, parce qu'à mon avis je n'étais pas assez motivé pour réussir (le Bacc) à l'époque, et puis j'ai décidé de faire de la mécanique en me formant auprès de mon oncle après de longues négociations avec mes parents. Je pense que je serais allé plus loin dans mon métier si j'avais l'appui de mes parents dès le début. C'est pourquoi j'agirai différemment pour mes enfants. Je leur soutiendrai dans leurs projets. [...] Les regrets, oui j'en ai. J'aurais voulu être conseillé dans ce parcours. Je ne savais pas qu'il y avait une formation spécialisée en mécanique auto à Madagascar. Pas une formation comme j'ai suivie, mais qui aboutit à un statut de technicien. Un diplôme reconnu. »

Solo trouve que les parents deviennent de moins en moins sévères et stricts de génération en génération. Il pense par exemple que ses parents ont un modèle éducatif plus autoritaire que le sien. Même si ce petit relâchement d'autorité présente des défauts, il pense qu'aujourd'hui, il faut plus aider les enfants que les diriger.

« L'éducation des parents des générations anciennes n'est plus adaptée aujourd'hui. Je dois avouer que ce modèle présente quand même beaucoup davantage puisque les enfants qui ont connu ce genre d'éducation sont plus respectueux, plus sages peut-être si je puis dire, mais sont trop, comment dire, complaisants, réservés. Aujourd'hui il faut que les jeunes soient plus expressifs, plus courageux, et qu'ils puissent déployer leur plein potentiel. C'est le rôle des parents de les aider à atteindre leurs objectifs »

Concernant la stratification sociale, Solo retient la possession d'argent comme facteur principal de distinction :

« C'est assez évident comme réponse non ? L'argent distingue les gens entre eux. Peu importe ce que l'on fait si on est simple mécanicien comme moi ou chef d'entreprise, l'important c'est ce qu'on gagne et ce qu'on ramène à la maison chaque jour ou chaque mois. [...] Les pauvres sont pauvres, car ils ont été éduqués comme tel, regardez par exemple les lavandières, celles qui font le linge chez nous et chez les voisins, elles exercent ce métier, car leurs mères ont été pour la plupart lavandières. Ça leur suffit. Les riches sont des enfants

de riches, parce qu'ils ont hérité déjà, et ensuite parce qu'ils ont été éduqués dans le confort. Mais on peut devenir riche aussi en partant d'où l'on est. On peut très bien réussir tout en reprenant les affaires des parents. Je connais un ami qui a repris la petite épicerie de ses parents, il a investi de l'argent dans ce petit commerce et aujourd'hui c'est un riche grossiste. C'est rare, mais c'est possible.»

Solo pense qu'il faut être rusé pour réussir dans la vie. Il considère que l'environnement social nous contraint à adopter cette attitude puisque les gens essaient pour la plupart de tirer profit des autres, et qu'il faut tout le temps être prudent, et être plus rusé que les autres : « [...] Ce n'est pas dans le sens de vouloir tromper les autres, c'est surtout pour éviter d'être trompé. [...] Il faut aussi travailler et persévérer dans ce que l'on fait. C'est le seul moyen.»

Solo pense que l'entourage est à la fois le facteur qui peut nous aider à progresser dans la vie, mais aussi peut nous freiner dans notre trajectoire : « [...] Il y a ceux qui nous aident, et il y a toujours les « ory hava-manana », les jaloux. Donc il faut bien choisir ses amis, et identifier les « mpamosavy » (**trad.** sorcier) dans notre entourage. »

Entretien n°7, octobre 2021 : Carole, 42 ans, femme de ménage

Nous nous sommes entretenus avec Carole à son lieu de travail. Elle travaillait pour une de nos connaissances, et nous lui avons proposé de participer à cet entretien. Nous lui avons ainsi présenté les objectifs et nos attentes par rapport à son récit biographique. Carole était hésitante au départ, car elle n'était pas sûre de pouvoir donner des réponses pertinentes. Nous avons ressenti une certaine incertitude de Carole à être capable de donner des réponses satisfaisantes. Nous lui avons ainsi expliqué l'importance de l'authenticité des réponses, ainsi que de son point de vue par rapport à notre sujet.

Carole est femme de ménage, elle exerce ce métier depuis plus de 20 ans. Son mari exerce plusieurs métiers, à la fois paysans, jardinier, aide-maçon, et occasionnellement, gardien de maison. Nous avons commencé notre interview en abordant sa situation sociale :

« Je m'appelle Carole, j'ai 40 ans, et je suis femme de ménage. Je travaille régulièrement pour 3 foyers. Je me charge de nettoyer la maison, faire la vaisselle, laver et repasser le linge et nettoyer la cour. Je passe une demi-journée ou une journée pour chaque maison, dépendant des tâches à faire, et deux fois par semaine pour chacune. À part cela je suis également paysan, mais nos récoltes servent surtout pour notre propre consommation. Je suis marié, et j'ai trois enfants, et un petit-fils. J'habite, pas loin d'ici (Ampitatafika), et je suis propriétaire. »

Nous avons par la suite abordé le thème sur son enfance. Carole était une élève très sage, car elle aimait bien étudier. Elle a fait ses études jusqu'en classe de troisième au collège et a obtenu son BEPC (Brevet). Ses parents n'ont pas eu les moyens pour l'envoyer étudier au Lycée, alors elle a tout de suite travaillé, en aidant sa mère qui était lavandière :

« Mes parents m'ont raconté que j'étais une élève exemplaire à l'école et que les institutrices leur disaient tout le temps que j'étais très sage. Mes notes étaient très bonnes en primaire, et moyenne au collège. J'aimais bien étudier. Mes parents n'ont pas vraiment eu besoin d'encadrer mes études. Par contre pour mes frères et sœurs, oui [rires], ils adoptaient une

attitude beaucoup plus stricte [...]. Dans mes souvenirs, non, ils ne faisaient pas les cours, ils veillaient seulement à ce qu'on faisait nos devoirs et qu'on étudiait assez. »

Les parents de Carole étaient des paysans, et sa mère était lavandière à temps partiel. Elle vient d'une famille modeste. Ses parents n'ont pas connu de difficulté particulière à subvenir à leurs besoins fondamentaux. Par contre, pour les dépenses scolaires, ils devaient travailler plus ou demander de l'aide à leurs employeurs :

« On mangeait bien quand on était petit. Pas forcément de délicieux repas, mais on mangeait suffisamment. D'ailleurs, notre récolte était souvent ce qu'on mangeait. [...] Des brèdes, des haricots, divers grains secs, de la soupe aussi, du bouillon, de la viande, mais pas souvent, et du riz bien sûr. [...] Mais je me souviens qu'à chaque rentrée scolaire au collège, mes parents devaient travailler encore plus, chercher de quoi payer les fournitures scolaires. Ils demandaient des fois des avances sur salaire auprès de leurs employeurs, ou des primes. »

Carole a passé toute sa scolarité dans des établissements publics. Ses enseignants étaient rigoureux, surtout par rapport à la discipline. Elle aimait bien les mathématiques lorsqu'elle était au collège. Seulement, elle n'avait pas d'objectif professionnel bien défini, mais le métier de restaurateur l'intéressait :

« [...] On n'avait pas vraiment d'objectif précis, on n'y pensait pas vraiment pour être franc. On pensait tous, moi et mes sœurs et frères, que ça adviendrait naturellement, que nos parents allaient nous orienter, que ce soit pour travailler les champs de culture, ou bien par rapport aux métiers qu'ils faisaient. Mais moi, j'aimais bien cuisiner et le métier de restaurateur me plaisait beaucoup. [...] Il y avait près de chez nous un petit restaurant qui servait de bons repas, et j'aimais bien comment le personnel s'organisait, comment ils préparaient les plats, le goût. Je me suis dit que je voudrais bien faire ça un jour. D'ailleurs aujourd'hui je cuisine beaucoup à la maison. Si je n'avais pas été femme de ménage, c'est sûr que j'aurais été restauratrice. »

Carole n'a pas suivi de formation après son brevet, mais a tout de suite commencé à travailler en aidant ses parents. Elle a ensuite travaillé en tant que lavandière, comme sa mère, pour enfin exercer son actuel travail en tant que femme de ménage.

Nous avons de suite abordé le thème sur la vie de famille. Au sein du foyer, Carole et son mari se répartissent les dépenses à faire. Chacun est responsable de différents besoins quotidiens :

« Mon mari se charge de tout ce qui est nourriture, électricité, les biens durables. Moi je me charge de ce qui est utile au quotidien. Mais il y a des situations où on partage certaines dépenses. Ça n'empêche pas non plus que j'achète de la nourriture par exemple. »

Carole s'est mariée à l'âge de 18 ans. Son mari était un enfant du voisinage et ils se connaissaient déjà depuis tout petit. Pour Carole, il n'y avait pas vraiment de critères préalables à son choix, mais les circonstances sociogéographiques ont fait qu'ils se mettent ensemble :

« On vivait dans le même village. Nos parents se connaissaient, il était aussi fils de paysan. On jouait ensemble depuis tout petit. Notre union s'est faite de manière naturelle, sans vraiment qu'il y ait eu de choix. [...] Oui, il y a des avantages. On peut compter sur lui pour nous protéger, c'est le père de famille. Et puis c'est lui qui contribue à faire vivre le foyer. [...] Les inconvénients, je ne sais pas [...]. J'espère que mes enfants seront des personnes sages et suivent la bonne voie dans leur vie. Comme projet, on espère qu'ils auront une situation meilleure que la nôtre, et on espère qu'ils iront plus loin aussi sur le plan scolaire.»

Nous avons par la suite abordé le dernier thème qui concerne les opinions de Carole sur notre sujet. Sur la comparaison entre sa situation sociale et celle de ses parents, Carole pense qu'elle mène une vie un peu meilleure : *« Je trouve qu'on mène une vie meilleure parce qu'on a accès à l'électricité et qu'on a une télé. À part cela il n'y a pas vraiment de différence. [...] Je pense que les gens riches ont beaucoup de choses en leur possession : des maisons, des voitures, ils peuvent s'acheter ce qu'ils veulent. Et plus on descend dans la*

hiérarchie, plus on a moins de choses en notre possession. On a peut-être les mêmes équipements, mais ceux des familles riches sont de meilleure qualité et chers. »

Carole a hérité le droit de cultiver, successivement avec ses frères et sœurs, le lopin de terre de ses parents. Son mari et elle disposent également d'un petit champ que son mari a obtenu comme héritage. Carole pense que la persévérance conduit à la réussite dans tous les domaines, et que les freins qui nous empêchent d'atteindre nos objectifs sont tous surmontables. Le réseau de connaissance est pour Carole, indispensable dans la vie, car ce sont les personnes que l'on connaît qui parfois nous aident et nous conseillent dans les périodes difficiles, c'est la base du *fihavanana*. Par contre, l'argent est perçu pour elle comme à la fois un outil pour réussir et dont la possession constitue l'objectif même qui détermine la réussite.

Entretien n°8, octobre 2021 : Belle, 52 ans, chômeur

Notre entretien avec Belle s'est tenu à son domicile. Elle a accepté de nous recevoir chez elle et était enthousiaste à l'idée de participer à notre enquête. Belle était une amie d'une de nos connaissances. Elle travaillait en tant qu'agent de saisie dans une entreprise délocalisée à Madagascar. Après plus de 15 ans de service, elle a dû quitter son travail pour cause de difficulté économique de l'Entreprise suite à la crise sanitaire du COVID. Aujourd'hui, son revenu est un peu diversifié entre rente agricole et aide familiale :

« [...] Je vis ici depuis près de 10 ans déjà. Je suis propriétaire de cette maison, je l'ai construite suite à un prêt que j'ai fait à la banque. Mon rêve était d'avoir une maison à moi et j'ai beaucoup économisé pour pouvoir me permettre d'avoir mon chez-moi. [...] J'étais agent de saisie, c'était un métier précaire, avec un salaire médiocre. Mais je n'avais pas vraiment le choix par rapport à mon diplôme et mon expérience professionnelle. Je gagnais près de Ar 300 000 par mois. Suite à la crise sanitaire, l'Entreprise dans laquelle je travaillais a dû procéder à des licenciements pour motifs économiques. Je figurais parmi ceux qui devaient quitter et j'ai été indemnisée. Il y a un côté positif à cela, car je me rends compte avec le recul que ce travail était... très [...] comment dirais-je, ne procurais aucun réel avantage. L'environnement de travail était très mauvais, le travail en soi était répétitif sans que ça procure un élargissement de nos savoirs. Bref ! C'était dur. Mais la plupart des emplois salariés quand j'ai commencé étaient comme ça. Je ne sais pas aujourd'hui [...]. »

Belle n'a jamais été mariée, et n'a pas d'enfant. Elle nous raconte qu'enfant, elle était une élève très douée, et qu'elle faisait toujours partie des cinq premiers de sa classe :

« [...] Mon enfance était marquée par des changements assez marquants. Ma mère était institutrice, et mon père travailleur moyen dans une Entreprise. Je ne me souviens pas très bien de ce qu'il faisait. On était dans la classe moyenne si je puis dire, on vivait bien. J'étais parmi les meilleurs de ma classe, j'étais surtout bonne dans les matières scientifiques : les maths et la physique-chimie. Puis, lorsqu'on était au collège, mon père nous a quittés, il n'y avait plus que ma mère pour subvenir à nos besoins. On était très pauvre, je me souviens qu'on mangeait deux fois par jour, on était quand même 8 enfants. Mais ça n'empêchait pas

qu'on ait fait beaucoup d'effort à l'école pour réussir jusqu'au Bacc. [...]

Ma mère était très stricte par rapport à notre apprentissage scolaire. Elle veillait régulièrement à ce qu'on faisait nos devoirs et qu'on ait de bonnes notes à l'école. La méthode à l'ancienne, ce n'était pas tendre du tout. Elle nous corrigeait si on faisait des bêtises, on si on n'avait pas la moyenne en classe. Mais ça a porté ses fruits. Ma mère disait toujours ceci : « étudiez ! Investissez votre temps dans les études, car c'est grâce à ça que vous allez réussir. » C'est ce qu'on a fait, ou du moins jusqu'au Bacc, puisqu'après on n'avait plus les moyens pour poursuivre nos études à l'Université. [...]

Au primaire j'ai étudié dans un établissement privé, puis au collège jusqu'en terminale, on a fréquenté des établissements publics. À l'époque il n'y avait pas de grandes différences, les enseignants étaient bons en général. Sauf qu'on a expérimenté la malgachisation de l'enseignement, ce qui a, je pense, détérioré notre apprentissage. C'était difficile d'apprendre les cours en malgache. »

Belle rêvait de devenir ingénieur quand elle était jeune. À l'époque, être ingénieur ou médecin étaient ce dont désiraient la plupart de ses camarades :

« [...] Tout le monde voulait être ingénieur out médecin. [...] C'était à la mode, ce sont des statuts qui représentaient intelligence, compétences et réussite. »

Elle aimait la lecture et passait son temps à lire des livres. Belle pense que sa mère est la personne qui l'a le plus influencé, par ses conseils et ses enseignements. Sa mère était une femme imposante de caractère, ce qui a eu un impact sur son éducation, notamment par rapport aux valeurs, à la religion et aux études. Elle veillait constamment à ce que ses enfants suivent le droit chemin, et punissait tout dérapage.

Après son Bacc, Belle a pendant un temps, étudié à l'école polytechnique avant de devoir abandonner pour des raisons financières. Elle a connu une période blanche pendant un certain temps, où elle vivait chez un proche. Elle a ensuite travaillé en tant que caissière d'un magasin, puis, elle a trouvé un travail en tant qu'assistante administrative :

« [...] J'ai échoué à tous les concours pour intégrer l'administration publique, alors que je pensais avoir eu de bonnes notes. Puis, j'ai postulé à plusieurs emplois. Il n'y avait pas vraiment de choix, j'aurais accepté tout travail qui correspondait à peu près à mon niveau d'étude. J'ai d'abord été caissière pendant quelques mois dans un magasin où travaillait mon beau-frère. Puis j'ai finalement trouvé un travail après plusieurs tentatives, en tant qu'assistante administrative. J'ai occupé ce travail pendant près de 10 ans, avant de le quitter, car il n'y avait plus de marge de progression, et également pour des raisons internes à l'Entreprise. Puis j'ai finalement travaillé en tant qu'agent de saisie, c'était d'ailleurs mon dernier emploi. »

Le beau-frère de Belle l'a fait engager en tant que caissière jusqu'à ce qu'elle trouve un travail qui lui correspond. Belle pense qu'il n'y a pas vraiment de choix par rapport à l'emploi, mais que les circonstances personnelles, et les offres disponibles sur le marché conduisent à des choix imposés :

« [...] ça dépend de beaucoup de chose... Par exemple, ça peut être une connaissance qui nous aide, la chance, ou parce qu'on a les moyens de créer notre propre business. Ça dépend de la volonté de Dieu aussi [...]. »

Par rapport à sa vie de famille, Belle ne s'est plus mariée suite à une rupture d'une relation qui a duré près de 5 ans:

« [...] Je sortais d'une relation difficile. J'avais un peu plus de 30 ans. Et puis, ce n'est pas par choix que je ne me suis pas marié, c'est que je n'ai plus connu quelqu'un qui me correspondait. Plus tard j'ai pris la résolution de rester seule [...]. Oui, certainement, ça aurait été différent si j'étais mariée. L'avantage serait certainement la liberté dans mes décisions, mais socialement c'est plutôt mal vu, qu'on soit seule. Et puis on ne peut compter que sur soi-même dans les difficultés. C'est dur des fois. »

Nous avons poursuivi avec les opinions de Belle sur notre sujet d'étude. Nous avons réexpliqué à Belle le sens de notre question par rapport à la comparaison qu'elle fait entre sa

vie et celle de sa mère. Il est difficile pour elle de comparer sa situation à celle de ses parents, car les critères de comparaisons ne sont pas les mêmes :

« [...] Il est difficile de répondre à votre question. Déjà avant par exemple, très peu de famille avait une télé. C'était un bien réservé aux riches à l'époque. Aujourd'hui, c'est plus ou moins accessible à tout le monde. Et c'est le cas pour beaucoup d'autres choses sur le marché. Ensuite il y a le revenu. Ar 5 000 à l'époque de ma mère c'était une fortune, aujourd'hui c'est presque rien. Pour vous dire que si on compare par exemple ce que je possède et ce que je mange au quotidien par rapport à ce que possédait ma mère et ce qu'on mangeait au quotidien à l'époque, et bien oui, je mène une vie meilleure qu'elle. Mais si je me compare à la société actuelle, donc ma position dans la société, par rapport à la position de ma mère, de notre famille à l'époque dans la société de l'époque, je pense qu'on est à peu près pareille. »

Pour Belle, la capacité des ménages à faire face aux difficultés de la vie, à subvenir aux besoins fondamentaux de leurs membres différencient les individus entre eux :

« [...] Les pauvres cherchent au jour le jour et sont dans l'incertitude par rapport à ce qu'ils peuvent gagner. Les moins pauvres peuvent jouir d'un salaire mensuel qui n'est pas élevé, mais peut subvenir aux besoins fondamentaux. La classe moyenne est assez similaire aux moins pauvres, mais elle gagne un peu plus. Et les riches, qui sont les propriétaires d'Entreprise, les leaders politiques, ou ceux qui font de « sales affaires ».

Belle possède, avec ses sœurs et frères, des terres à la campagne comme héritage de ses parents. Grâce au métayage de ces terres, elle perçoit une partie de la récolte de riz chaque année qui lui suffit à sa subsistance.

Pour réussir selon Belle et atteindre ses objectifs, il faut à la fois s'investir dans l'éducation, et élargir son réseau de connaissance de personnes influentes. Belle souligne également qu'il y a d'autres moyens, malhonnête et indécente pour « réussir » à Madagascar :

« Chacun à sa manière de définir la réussite, mais, malheureusement beaucoup de ceux qui réussissent à Madagascar, réussissent dans la malhonnêteté, dans la corruption de haut

niveau. [...] C'est ce qui constitue un frein justement. Puisque les jeunes n'ont plus foi en la rentabilité scolaire, ni à des principes tels que l'honnêteté, la persévérance, la foi, l'intégrité, etc. C'est dans l'immoralité qu'on réussit plus malheureusement. »

Belle pense que l'argent n'est plus aujourd'hui un moyen ou un outil que l'on utilise pour atteindre notre objectif, mais dont l'acquisition devient l'objectif.

Entretien n°9, octobre 2021 : Louise, 60 ans, mère au foyer

Louise nous a reçus à son domicile pour notre entretien. Elle a, pendant un temps exercé le métier de couturière, avant de se consacrer à son rôle de mère au foyer. Mariée avec un enfant, elle est propriétaire avec son mari, de leur maison. Nous avons commencé notre entretien en demandant à Louise de nous parler de son travail :

« Mon travail de couturière ou de mère au foyer ? [...] Alors, ma mère était couturière, et très jeune elle m'a appris à faire de la couture. Après mes études au Lycée, j'ai repris le flambeau du métier de couturière, et j'aidais ma mère dans son travail, à réaliser certaines commandes des clients. Après que je me suis mariée. Mon mari gagnait suffisamment pour nous faire vivre. On s'est concerté, sur les tâches à faire à la maison, notre rôle en tant que parents dans l'éducation de notre enfant, tout ça c'est un vrai travail. Il m'a dit qu'il ne trouverait aucun problème à ce que j'arrête de travailler, et que c'est pour le mieux pour l'organisation de notre foyer. Je pensais la même chose et on s'est mis d'accord pour que je reste pour m'occuper de la maison. »

Louise était une enfant très curieuse selon ses dires, elle aimait beaucoup les études et était très active à l'école. Elle obtenait de bonnes notes, et ses parents n'ont pas vraiment eu à s'inquiéter pour elle sur le plan scolaire. Toutefois, ils veillaient à ce qu'elle continue à bien s'investir dans ses études :

« Je n'avais pas connu de problème particulier à l'école puisque j'étais une bonne élève, j'obtenais presque toujours la moyenne durant les examens. Je n'étais pas parmi les meilleurs, mais j'avais de bonnes notes. J'ai étudié dans un établissement privé d'expression française au primaire, un établissement très connu, puis au collège jusqu'au Lycée j'ai étudié dans un autre établissement privé, moins connu, mais qui offrait un enseignement de qualité quand même. [...] Mon père était un fonctionnaire, et ma mère était couturière. [...] Je n'étais pas particulièrement doué dans une matière spécifique, mais j'avais à peu près la moyenne dans toutes les matières. Mais j'aimais bien l'Histo-Géo au Lycée. Mes parents n'ont pas vraiment eu à me surveiller ou à me gronder par rapport à mon engagement scolaire, car j'étais quelqu'un de curieux et investi. »

Louise était membre du club de chant de son Lycée. Elle aimait bien le chant et intégrer un groupe dans son école lui a permis de développer ses capacités relationnelles comme mieux communiquer et travailler en groupe, et de tisser des liens avec d'autres personnes.

« [...] Mes parents me disaient toujours : « Tu devrais t'intégrer aux autres à l'école ; C'est important d'avoir des amis ». Il y a eu un temps où j'avais du mal à me faire des amis. J'en avais très peu. J'étais timide, et j'attendais souvent que les autres m'abordent. Mais ça a vite changé vers la fin du secondaire grâce aux conseils de mes parents, et puis lorsque j'ai intégré le club de chant au Lycée ça m'a permis de m'ouvrir un peu plus. »

Louise n'avait pas vraiment d'idole ni de métier de rêve. Pour elle à l'époque, c'était quelque chose qui devait venir naturellement :

« [...] Je n'y pensais pas particulièrement. Je savais qu'après le Bacc, je devais faire des études (supérieures), puis travailler. Mais je ne savais pas encore quoi faire précisément. Puis après le Bacc, j'ai suivi une formation en gestion, [...] avant de finalement travailler avec ma mère dans la couture. J'étais déjà douée à ça puisque très petite, en plus des activités parascolaires en couture, ma mère m'a enseigné à coudre. »

Louise nous raconte que le Bacc était un diplôme indispensable à l'époque aux yeux des proches, et qu'après cela faire des études était une option. Ses parents ne l'ont pas contraint à poursuivre, mais elle a voulu suivre une formation. Mais suite à la mort de son père, Louise a dû aider sa mère dans son travail. Le revenu de Louise lorsqu'elle travaillait encore, variait selon les commandes des clients.

Nous avons relancé Louise sur l'impact qu'a eu l'évènement tragique qu'est la mort de son père :

« [...] C'était dur au départ puisqu'on est passé d'une situation... enfin, où mes parents généraient tous deux de l'argent, à une situation où il n'y avait plus que ma mère. On a décidé que je devais travailler et j'ai décidé de faire de la couture, ça serait plus facile vu

la situation. [...] (Si mon père n'était pas décédé) Oui, certainement, j'aurais choisi de poursuivre mes études. »

Nous avons ensuite poursuivi avec le thème abordant la vie de famille, et notamment sa rencontre avec son mari :

« [...] Je le connaissais depuis le collège puisque c'était le frère aîné d'une amie. Leur maison n'était pas éloignée de la nôtre et on jouait souvent ensemble. C'est des années plus tard qu'on s'est revu et puis on s'est mis ensemble. Et voilà. [...] Et bien les critères, je ne sais pas trop comment vous le dire, mais disons qu'on s'entendait bien depuis toujours, on aimait les mêmes choses, on jouait ensemble, et on avait les mêmes valeurs je pense [...] Oui, nos parents étaient d'accord, il n'y avait pas de problème de ce côté-là. »

Pour Louise, être mariée présente des avantages certains, parce qu'être deux dans la vie permet toujours de mieux affronter les difficultés. La fille de Louise travaille aujourd'hui en tant que manager dans une Entreprise de distribution.

« [...] On a beaucoup investi dans ses études, on l'a envoyé étudié en France après son Bacc. On l'a aidé dans ses projets personnels et on est content de ce qu'elle est devenue aujourd'hui. [...] On lui a toujours laissé le choix dans ce qu'elle voulait faire. [...] Je pense qu'elle faisait partie d'un club au Lycée. C'était un club de musique, je pense. [...] Le respect des gens, l'humilité et le partage. Beaucoup d'autres aussi, mais on lui a surtout appris à être bienveillante et rester humble en toute circonstance. »

Nous avons terminé notre entretien par le dernier thème qui concerne les réflexions personnelles de Louise concernant notre sujet. Elle pense que sa vie est meilleure que celle de ses parents, car elle estime avoir la chance d'avoir suffisamment les moyens pour réaliser leurs projets familiaux, même si elle s'est consacrée uniquement à sa famille. Pour Louise, catégoriser les gens ne se limite pas par le revenu :

« [...] Oui le revenu distingue les gens entre eux. Mais cela ne suffit pas puisqu'il y a des gens qui ont de l'argent, mais qui ont une mentalité de pauvre. Comme beaucoup de ceux

qui sont au pouvoir. Je pense plutôt que c'est notre manière d'être qui nous distingue. Je distingue les personnes qui ont réussi qui sont ceux qui ont investi dans leur éducation, qui mène une vie noble et sage, de ceux qui n'ont aucune morale, qui font vivre leur famille de la corruption, du vol et de toute forme de malversation. »

Louise a hérité de terrain comme héritage de ses parents. Cependant, celui-ci n'est pas encore mis en valeur, mais reste un patrimoine non productif. Pour Louise, il faut persévérer dans ce que l'on fait pour réussir à Madagascar. Même si selon elle, beaucoup deviennent riches dans le vol, il faut préserver ses principes et ses valeurs positifs.

« [...] On vit aujourd'hui dans un environnement corrompu, c'est ce qui freine la réussite des plus honnêtes et des plus intègres. Mais même si c'est le cas, il faut garder ce caractère et persévérer dans ce qui est bien. [...] Je pense que le réseau de connaissance est important dans la réussite de chaque personne puisque ce sont nos connaissances qui nous aident dans nos projets, nous conseillent et nous ouvrent parfois la voie. [...] L'argent est un outil comme tous les autres. Donc comme outil il est important. Mais comme je l'ai dit auparavant, de nos jours il est utilisé à des fins immorales, et c'est ce qui détruit notre société actuelle, on est esclave de l'argent. »

Entretien n°10, novembre 2021 : Manoa, 38 ans, ferronnier

Manoa nous a reçus à son lieu de travail, un atelier de Ferronnerie situé au bord d'une route dans la commune d'Ampitatafika. Il nous a reçus dans une petite pièce où il prenait ses pauses. La confiance s'est vite installée, car Manoa était une connaissance d'un de nos anciens participants, qui lui a déjà communiqué l'objet de notre entretien. Manoa est ferronnier depuis près de 2 ans. Ses travaux sont généralement des accessoires pour les bâtiments (fenêtres, portes, portail, escalier, etc.)

Deux employés artisans travaillent avec Manoa dans son atelier, et les commandes proviennent souvent des résidents de la commune :

« [...] Il n'y a pas beaucoup de ferronnerie dans les alentours alors la plupart des gens font commandes chez nous pour leurs ouvrages métalliques. On fait tout ce qui est ouvrage métallique, comme vous pouvez le voir, il y a ici ce support qui est utiliser pour les puits, les fenêtres, quelques soudures à faire pour réparer aussi des objets, bref ! Tout ce qui concerne le métier de ferronnerie. »

Nous avons présenté à Manoa les objectifs de notre recherche, ainsi que l'importance de sa participation dans les résultats de notre étude. Nous avons ainsi poursuivi avec le second thème sur son enfance :

« [...] Depuis tout petit ? Je ne m'en souviens pas trop. Mais je pense que j'étais comme tous les petits de l'époque. Je jouais au foot avec les gamins du village. J'allais à l'école, j'étudiais, et je rentrais chez moi. Après j'aidais à la maison et je faisais mes révision, ou bien je sortais pour jouer. [...] Oui mes parents me disaient de faire mes révisions. Mon père était très sévère, surtout s'il apprenait que je faisais des bêtises à l'école. [...] J'étais plutôt moyen. Je n'avais pas de super notes, mais moyen je dirais. Je ne m'en souviens pas trop. Au collège, j'étais un peu plus impliqué dans mes études, je ne sais pas vraiment, mais ça commençait à m'intéresser. »

Manoa est fils de paysans. Il a un frère aîné, et vivait auparavant en milieu rural. Ses parents étaient sévères dans le suivi scolaire quand il était petit, mais, étaient plus flexible quand il est devenu adolescent. Manoa nous raconte qu'il venait d'une famille très modeste, et que ses parents étaient des gens très simples :

« [...] je viens d'une famille très modeste. Je ne dirais pas pauvre, mais on avait des difficultés comme tout le monde qui vivait en milieu rural. Mes parents étaient de simples paysans, et nous étudions dans un EPP du village voisin [...] Je ne pensais pas vraiment à ce que je voulais faire, mais on nous a inscrit à l'école et on nous disait qu'il était important qu'on aille étudier. Quand j'ai eu mon CEPE, j'ai dû déménager chez un oncle en ville, car il n'y avait pas de CEG proche de notre village, et aussi parce que mes parents avaient des difficultés [...] Ils m'ont accueilli comme leur enfant, je revenais chez mes parents une fois tous les deux semaines, ou tous les mois, cela dépend des moyens [...] pour y rester deux jours. [...] J'aimais le foot, et je jouais toujours au foot quand j'étais petit. Je n'avais pas d'idée par rapport à mon futur métier ou plutôt, je n'y pensais pas vraiment. »

Manoa a arrêté ses études après l'obtention de son BEPC, car il n'avait plus les moyens de poursuivre ses études. Il a par la suite travaillé chez une connaissance de son oncle en tant que manœuvre dans sa propriété. Il faisait un peu de tout, de la manutention aux divers bricolages.

« [...] C'était une connaissance de mon oncle qui cherchait quelqu'un qui voulait travailler chez eux. Et à l'époque je n'avais jamais travaillé, mais ils ont accepté de m'accueillir. Je n'avais pas les moyens de poursuivre les études alors c'était une évidence que je devais travailler. [...] J'ai fait un peu de tout, surtout des réparations, bricolages. [...] Ils m'apprenaient comment faire, ou bien je demandais à des gens. [...] Un passe partout. Mais je commençais à me lasser du travail, et en plus le salaire n'était pas intéressant, donc j'ai décidé de quitter le travail. [...] J'avais un ami qui était mécanicien, et il m'a proposé de travailler avec lui en tant qu'aide mécanicien, j'ai tout de suite accepté. »

Après 2 ans en tant que manœuvre, Manoa a passé près de 5 ans en tant qu'aide mécanicien, il a acquis beaucoup d'expériences dans le domaine de la mécanique, mais a finalement jugé que le travail n'avait pas de marge de progression pour lui :

« [...] Il y a des domaines qu'on ne peut maîtriser avec la pratique, alors j'ai décidé de recherché autre chose. Entre temps, j'étais également coiffeur-barbier pour homme. Au début je n'y connaissais rien, mais j'avais un ami qui était coiffeur alors je lui ai demandé de m'apprendre. C'est devenu un métier que je faisais le weekend, et puis c'est devenu un métier permanent après que j'ai quitté mon travail d'aide mécanicien [...] »

Manoa s'est marié à l'âge de 22 ans. À l'époque, sa femme était vendeuse, mais depuis peu, elle s'est consacrée à son foyer. Manoa a par la suite fait connaissance avec son voisin locataire du logement près de chez lui, qui lui a proposé de travailler avec lui.

« [...] Il m'a proposé de travailler avec lui, à ouvrir un atelier mécanique. Je lui ai dit que je voulais faire autre chose, car je n'étais pas un professionnel dans le métier. Il travaillait auparavant en tant qu'artisan ferronnier dans un atelier, alors il m'a proposé d'ouvrir un atelier de ferronnerie. J'hésitais au début, car je n'avais jamais exercé le métier, mais il m'assurait qu'il pouvait m'enseigner. »

Manoa a investi ses économies pour ouvrir cet atelier avec son ami. Et c'est ainsi qu'il est devenu ferronnier. Son ami a depuis ouvert un autre atelier dans un autre lieu, et ils ont décidé chacun de travailler à leur compte.

Manoa a connu sa femme quand il travaillait en tant qu'aide mécanicien. Elle était du voisinage.

« On se connaissait, et c'est arrivé naturellement, je l'ai déclaré mes sentiments, et voilà. Il n'y a pas grand-chose à dire. [...] Non, il n'y avait pas de contraintes, car on s'aimait et on avait des projets ensemble. On allait avoir notre premier enfant aussi. »

Au début, chacun participait pour le budget familial, mais depuis que l'activité de Manoa dans son métier est devenue stable, et qu'ils ont eu leur troisième enfant, ils ont décidé que sa femme pouvait arrêter de travailler si elle le souhaitait.

« [...] Avec mes revenus, on avait déjà ce qu'il fallait alors on a décidé que ce serait mieux pour les enfants. À l'époque il y avait nos parents pour nous aider, mais ils n'étaient pas tout le temps disponibles. »

En abordant le dernier thème, Manoa pense que sa vie est meilleure que celle de ses parents, car il génère plus d'argent dans son métier :

« On a progressé par rapport à mes parents, je gagne plus si je puis dire. Et j'ai une maison, petite, mais je ne loue pas au moins. Euh... Je pense que ça dépend de ce qui est important pour chacun. Pour certains c'est l'argent, pour d'autres c'est avoir une maison ou une voiture. Si je comprends bien votre question... mais pour moi c'est l'argent. Car c'est avec l'argent qu'on accède à ce dont on a besoin, je ne sais pas si ça répond à votre question. »

Pour Manoa, la diffusion du savoir constitue un frein à la réussite à notre société, car il y a beaucoup de jeunes qui ont besoin d'être formé, mais par faute de moyens et d'offres accessibles, ces jeunes se retrouvent au chômage.

Manoa pense que connaître des gens peut aider beaucoup dans notre trajectoire, et il considère son histoire comme une illustration à cela. Également, l'argent est pour lui important, mais n'est pas suffisant, car il faut également avoir un esprit débrouillard.

Entretien n°11, novembre 2021 : Michael, 35 ans, consultant juriste

Michael nous a reçus chez lui pour effectuer son entretien. Très à l'aise, il n'hésitait pas à nous partager ses expériences de vie, et à répondre à nos interrogations. Nous avons donc commencé par parler de son métier :

« Je suis juriste. J'ai auparavant travaillé dans une Entreprise, une banque plus précisément en tant que juriste. Puis dans un cabinet juridique. Et aujourd'hui je travaille à mon compte en tant que consultant. J'ai divers clients, des PME majoritairement, je travaille sur des missions de restructuration, de stratégie de paie, de fiscalité, de conseil sur le plan juridique, de règlement de litiges, enfin divers aspects touchant le domaine juridique dans le secteur privé. Je suis mariée et j'ai un enfant. Je suis propriétaire de cette maison. »

Nous avons par la suite abordé le thème touchant son parcours scolaire. Michael était doué aux calculs lorsqu'il était en primaire. Il nous raconte que ses parents étaient très stricts sur ses études et qu'il recevait des punitions corporelles lorsqu'il faisait des bêtises à l'école, ou qu'il ne révisait pas à la maison :

« C'était une expérience particulière. Je me souviens que je devais faire mes révisions tous les soirs au moins 1 heure chaque jour après les cours. Mon père m'interrogeait sur mes leçons de manière inopinée, et je devais à chaque fois être à jour dans mes révisions par peur d'être interrogé et d'être puni [rires] C'était dur, mais je trouve que ça a porté ses fruits puisque ça m'a donné le gout aux études. Mes parents étaient tous les deux fonctionnaires. »

Michael vivait une enfance sans grandes difficultés sur le plan financier, car ses parents généraient tous deux des revenus, et que cela suffisait à combler les dépenses à la maison. En poursuivant avec son parcours scolaire, Michael a fréquenté des écoles privées, et puis le lycée public.

« Au primaire, j'ai étudié dans un établissement d'expression française. Au secondaire également, mais dans un autre établissement [...]. J'ai décidé ensuite avec mes parents, de

poursuivre dans un Lycée public puisqu'à l'époque les meilleurs résultats au Bacc dans les séries scientifiques sont pour la plupart des élèves des Lycées publiques. Je trouve que chaque établissement a ses points forts et ses points faibles, par exemple les établissements privés sont meilleurs dans les matières littéraires, l'apprentissage des langues étrangères et les activités extrascolaires. Les établissements publics plutôt dans les matières scientifiques comme les maths et la physique. »

Michael était membre du club de sport au Lycée. Il était passionné de sport collectif, et aimait passer ses temps libres à s'entraîner avec ses amis. Ce qui lui a permis d'avoir une meilleure aptitude relationnelle. Michael trouve que ce sont ses parents qui ont eu le plus d'influence dans sa vie, même s'il admet que ses amis et ses proches ont également influencé ses choix et comportements de manière non négligeable :

« Je pense que c'est le cas de tout le monde. Ma tante me disait souvent « cite-moi les cinq personnes avec qui tu passes le plus de temps et je te dirai qui tu es ». Il faut bien choisir ses amis. Je connaissais beaucoup de personnes, mais mes meilleurs amis étaient ceux qui m'inspiraient le plus, par leur caractère surtout. »

Concernant ses ambitions professionnelles, Michael nous raconte que ses parents lui ont fortement influencé sur la voie à suivre, ce qui l'a conduit à choisir la série scientifique en Terminale.

« Quand j'étais au Lycée, je voulais être ingénieur. C'était plutôt un métier que mes parents voulaient pour moi. Mais ça me plaisait aussi puisque j'étais bon en maths et en physique. [...] Mon père m'a forcé en quelque sorte à faire un Bacc scientifique, car il disait que ça donnerait plus de choix à l'avenir. Après l'obtention du Bacc en série C, je voulais intégrer une filière scientifique, une formation d'ingénieur à l'école polytechnique (ESPA), mais je n'avais pas spécifiquement de filière privilégiée, tant que c'était une formation d'ingénieur. À l'époque, on choisissait selon ce qui attirait le plus de monde, et c'était la filière BTP que les bacheliers (en série C) préféraient le plus. [...] À l'époque, il y avait toujours de l'incertitude par rapport à la réussite aux concours, alors pour éviter de perdre une année, je me suis inscrit à plusieurs concours d'entrée : agro, poly et médecine. J'ai eu la chance

de les réussir tous. [...] Finalement je n'ai pas intégré l'ESPA puisque les résultats du concours tardaient à sortir alors que j'étais déjà reçu à la faculté de médecine. Mais après la première année, je n'ai pas réussi à passer les examens. J'ai finalement perdu une année [rires] Après cela, j'ai suivi une formation en informatique, mais à cette époque-là, pour être franc, je ne savais pas vraiment ce que je voulais faire [...]. (Relance sur ses projets de devenir ingénieur) Euh..., oui, mais j'ai déjà perdu un an et je ne voulais pas refaire un concours alors que ça prenait presque un an avant d'intégrer la première année. On en a discuté avec mes parents, et après avoir analysé les filières et leurs aboutissements, j'ai décidé que j'allais faire du droit, car c'était une filière qui pouvait intégrer le secteur privé et l'administration publique. J'aurais donc le choix jusqu'à la fin de ma formation de choisir dans quel secteur je voudrais travailler. Finalement, c'était le domaine qui me convenait le plus. »

Michael a trouvé sa passion en faisant du droit. Aussi, une de ses proches travaillait dans ce domaine, ce qui était pour lui une opportunité d'éventuellement bénéficier de son aide et de ses conseils. Il a pu ainsi faire des rencontres qui lui ont permis de faire des stages dans des cabinets juridiques et de se familiariser avec le métier.

Nous avons relancé sur ce qui l'a poussé à changer d'orientation malgré ses ambitions antérieures de vouloir être ingénieur :

« [...] J'avais un Bacc en série C, ça m'offrait plusieurs opportunités. Mais ça m'a aussi désorienté puisque je ne savais plus ce que je devais faire. Les résultats du concours à l'ESPA tardaient et moi-même je n'étais plus aussi sûr que c'était le chemin pour moi [...] J'ai fait du droit finalement après que j'ai réalisé que c'est un domaine qui correspondait plus à ma personnalité et à ce que je voulais être. De plus, j'ai réalisé qu'il est relativement plus facile de trouver un travail dans ce domaine. »

Concernant l'enseignement de manière général, Michael trouve que celui-ci présente beaucoup trop de lacunes :

« Je pense que les enseignements qu'on reçoit à l'école ou à l'université ne sont que la base, le minimum à acquérir. Les institutions scolaires offrent rarement ce dont on a réellement besoin dans le monde professionnel, mais c'est à chacun de nous de faire les efforts nécessaires pour être le plus performants possible, et ce peu importe notre niveau de diplôme. On se focalise trop souvent sur l'aspect « transmission de savoir » que sur la découverte de soi. Beaucoup de jeunes ne savent pas ce qu'ils veulent justement parce qu'on ne les apprend pas à s'interroger sur ça. J'en ai fait l'expérience. »

Après ses études où il a obtenu le diplôme de Maîtrise (4 années d'études), Michael a fait des stages en Entreprise avant d'être embauché en tant qu'assistant-juriste dans une banque. Une tante lui a introduit à des connaissances qui l'ont aidé dans son parcours. À ses débuts, il gagnait près de Ar 400 000 par mois. Aujourd'hui, en tant qu'indépendant, son revenu est variable, mais il estime gagner en moyenne Ar 1,8 million.

Nous avons ensuite poursuivi avec la vie de famille de Michael et notamment, de sa mise en relation avec sa femme :

« [...] Ma femme vivait dans le même quartier que nous. Je la connais depuis tout petit. Elle a 3 ans de moins que moi et c'est la jeune sœur d'un ami. À l'époque je n'aurais jamais imaginé qu'elle serait un jour mon épouse [...]. On a tous les deux eu notre histoire, elle était avec quelqu'un et moi aussi, puis avec le temps le hasard a fait qu'on était tous les deux célibataires [rires], et puis j'ai essayé de la séduire et on s'est mis ensemble, voilà. [...] Alors, comme critères je voulais être avec quelqu'un qui a fait des études, ça, c'est important, qui pouvait me comprendre et avec qui je pouvais communiquer librement. Oui, comme tous les hommes, je voulais sortir avec une belle fille [rires]. Mais chacun a sa conception de ce qu'est une belle femme. [...] Je trouve qu'on est à peu près pareil moi et elle, si je compare un peu notre situation familiale, notre niveau d'éducation, nos origines, notre quartier, notre religion. Bref, ça a facilité notre relation. »

La femme de Michael travaille en tant que comptable dans une Entreprise privée. Dans la gestion financière de la famille, Michael nous raconte qu'il prend en charge les dépenses fixes au sein du foyer :

« L'argent de ma femme, elle en fait ce qu'elle veut. Elle achète souvent des équipements de maison ou des choses qu'on a besoin ici, mais de manière générale, c'est moi qui prends en charge les dépenses fixes et nécessaires à la maison. C'est un choix personnel puisque je pense que c'est le rôle d'un père de famille. Une femme si elle travaille ou pas c'est son choix, c'est un bonus si elle peut générer un revenu supplémentaire et contribuer aux dépenses, mais l'important c'est que le père arrive à s'acquitter de ses obligations. »

Michael espère que son enfant pourra définir ses propres objectifs et les atteindre. Il pense que le rôle des parents c'est surtout d'aider leurs enfants à se découvrir et à atteindre leurs buts dans la vie, et non pas d'orienter leurs choix selon ce qu'ils veulent :

« C'est un peu ce que j'ai vécu, mais j'essaierai à mon tour d'être plus à l'écoute de mes enfants. S'ils veulent faire de la danse, je les inscris dans une école de danse, pareil pour le karaté, la natation, la musique, le sport, etc. Je ne les forcerai pas à faire une chose qu'ils n'aiment pas. Mon fils par exemple joue au foot dans le quartier, c'est un petit groupe, un petit club bien organisé, et c'est lui qui m'a demandé à ce qu'il s'y inscrive. »

Michael se voit plus libéral que ses parents parce qu'il pense que cela aide plus son enfant à être heureux. Pour Michael, il faut laisser les jeunes s'exprimer et les aider dans leurs parcours. Il conseille son fils à toujours faire le maximum dans ce qu'il entreprend et à persévérer dans les difficultés rencontrées.

Nous avons finalement entamé le dernier thème sur les opinions et réflexions personnelles. Michael pense mener une vie meilleure que ses parents, car ces derniers, à son âge, avaient connu des difficultés financières :

« [...] Il est difficile de comparer ma vie à la leur à l'époque. Déjà, il y a beaucoup de choses qui n'existaient pas. Il n'y avait pas internet, il n'y avait pas de téléphone portable, il n'y avait pas la télé par satellite, côté confort et équipements donc il y avait très peu sur le marché. Après, à mon âge à l'époque ils menaient une vie très difficile. Mon père et ma mère étaient tous les deux issus de familles très pauvres. Ils ont dû faire plus d'efforts et de

sacrifices pour avoir une vie, disons normale. Puis ils ont fait en sorte qu'on mène une vie meilleure que la leur. Et à notre tour, on fera en sorte que nos enfants nous dépassent. »

Pour Michael, les riches se différencient des pauvres par rapport à ce qu'ils possèdent :

« [...] C'est difficile d'y répondre puisqu'on aura tendance à tout de suite penser à l'argent. Ce qui n'est pas faux. Mais c'est un peu plus que ça. Hmmm... [...] Vois-tu, si par exemple tu vas au sud de Madagascar, c'est la possession de bétail qui te distingue des autres. Ici c'est à peu près la même chose, sauf qu'à la place du bétail, c'est plutôt une maison, une voiture, tes habits, ton téléphone, ce que tu manges, etc. Personne ne saura jamais combien d'argent tu as dans ton compte bancaire, personne ne prêterait réellement attention à ce que tu fais dans la vie. Ils diront tout simplement « lui il a réussi sa vie » juste en regardant ce que tu possèdes. D'ailleurs, on vit aujourd'hui dans l'ère des réseaux sociaux. C'est devenu une autre manière de te dévoiler aux autres, surtout pour les jeunes. »

Concernant la question sur l'héritage, Michael nous dévoile qu'il héritera de terre et de la maison de ses parents, mais que pour l'instant, il ne les considère pas comme ses biens.

« [...] (Pour réussir), il faut être attentif aux changements dans notre société. Par exemple, il fut un temps où le business des technologies portables, des mémoires externes (micro SD) était très florissant. Je connais des personnes qui sont devenues millionnaires seulement en revendant des portables qu'ils achetaient en Chine, et qu'ils revendaient 5 à 10 fois son prix ici à Mada. C'était vers les années 2007, 2008. Récemment, c'était l'avènement des métiers du digital, de l'informatique appliquée à la gestion. Tous ceux qui ont suivi le parcours informatique avaient un avantage puisque leurs compétences étaient très recherchées durant les dix dernières années, et leurs salaires sont très élevés même maintenant. Il faut être attentif et savoir saisir les opportunités. On est souvent trop borné dans les études qu'on oublie que la vie est ailleurs. »

Ce qui pourrait freiner une ascension sociale selon Michael varie beaucoup selon la personne. Pour son cas personnel, il nous raconte que c'est surtout la jalousie des autres, qui peuvent aller jusqu'à recourir au sabotage pour nuire à autrui :

« Cette mentalité malgache, le « ory hava-manana » (trad. malheureux de la réussite d'autrui), c'est ce qui freine notre réussite, et aussi le développement du pays. Dès qu'il y a quelqu'un qui réussit, d'autres se sentent tristes et arrivent même à dire et à relayer des mensonges sur vous. Il faut bien choisir avec qui on est proche, parce que même notre famille peut nous trahir. »

Sur ce point, nous avons poursuivi avec l'impact du réseau de connaissance sur la réussite :

« Oui, un bon réseau, des personnes influentes sont importants pour atteindre ses objectifs. Mais pas forcément, ça peut être des personnes de conseil aussi. Mais si ce n'est pas de la famille, il faut aussi qu'on ait quelque chose à offrir en retour. Une faveur ou un service. C'est toujours du donnant-donnant, jamais gratuit. C'est important, mais ça a un revers. »

L'argent est pour Michael un élément important dans la réussite puisque tout peut s'acheter selon lui : *« Comme je l'ai dit précédemment, un réseau c'est toujours donnant-donnant. On construit parfois son réseau avec de l'argent. C'est un outil important pour réussir, car on peut tout acheter même la loyauté de certaines personnes. »*

Entretien n°12, novembre 2021 : Dimby, 38 ans, fonctionnaire

Dimby nous a reçus chez lui, dans son salon pour effectuer son entretien. Il était très calme, pensif, et réfléchissait assez longuement avant de répondre à nos questions. Suite à la phase de contractualisation, et à notre question introductive sur son travail, Dimby nous parla directement de son parcours professionnel. Pour lui, son parcours n'est que la suite de sa formation supérieure en comptabilité et finance.

« Après mon diplôme de Maitrise en Finance et comptabilité, j'ai travaillé en tant qu'assistant comptable au sein d'une entreprise manufacturière. C'était provisoire, car à l'époque on nous martelait sans cesse qu'à Madagascar, c'est l'administration uniquement qui pouvait nous garantir une certaine stabilité. Je pense que cette pression est toujours présente de nos jours chez les jeunes [rires]. J'ai ainsi déjà planifié de faire un concours pour intégrer l'administration, ce qui m'a amené à être fonctionnaire aujourd'hui. »

Dimby pense que le choix n'a pas vraiment existé pour lui, car très jeune, ses parents lui ont poussé à suivre ce chemin. Il ne regrette pas son choix, car il pense que s'il avait suivi une autre voie, le risque d'échec aurait été plus grand :

« Je trouve que le secteur privé suit la logique de recruter toujours une main-d'œuvre toujours moins coûteuse. D'ailleurs, on est remplaçable, car les jeunes qui, d'année en année intègrent le marché du travail, sont plus frais intellectuellement, et coûte moins cher en termes de salaire. Dans le secteur public, c'est l'expérience qui compte ».

Nous avons poursuivi avec l'enfance de Dimby et de son parcours scolaire. Dimby était un élève moyen. Il obtenait souvent la moyenne en classe. Ayant fréquenté tout au long de son parcours scolaire des établissements confessionnels, Dimby pense avoir acquis certaines valeurs qui sont importantes pour lui :

« J'ai étudié dans des établissements catholiques tout au long de mon parcours scolaire, jusqu'en terminale. Je trouve qu'il y a certains comportements qu'on acquiert, et une certaine manière de penser et de voir les choses, dans le sens positif, lorsqu'on a étudié dans

des écoles confessionnelles. Le respect de la discipline y est très important, et chacun veille à ça tout au long de son parcours. »

Le père de Dimby était fonctionnaire, et sa mère occupait un poste dans l'administration d'un établissement d'enseignement. Dimby n'a pas le souvenir d'avoir connu de grandes difficultés financières au cours de son enfance ni de son parcours scolaire. Nous lui avons par la suite demandé de nous décrire comment ses parents lui faisaient l'école à la maison :

« Mon père était quelqu'un de très calme, et de très patient lorsqu'il s'agit d'enseigner. Ça rendait les révisions plus faciles et je pouvais assimiler plus facilement les cours. C'est surtout grâce à lui que je n'ai jamais redoublé de toute ma vie. Ma mère était plus sévère, mais elle ne participait pas autant que mon père à mon enseignement. »

Nous avons par la suite demandé à Dimby de nous décrire une discussion entre lui et ses parents par rapport à son avenir professionnel :

« Hmmm... C'est difficile de me remémorer d'une discussion en particulier, mais mes parents me disaient souvent « C'est dans l'administration uniquement qu'il y a de la stabilité. Surtout si tu obtiens des diplômes élevés ». Je me rappelle ces paroles, car ils me les disaient tout le temps. À l'époque je ne me souciais pas trop de ça, mais maintenant avec le recul je me rends compte que c'est vrai. »

Nous avons demandé à Dimby s'il y avait un domaine qui l'intéressait particulièrement. Une passion, un métier qu'il aurait aimé exercer :

« J'étais un adepte de jeux vidéo. Je ne joue presque plus aujourd'hui, car je n'ai plus le temps, mais quand j'étais enfant, je jouais tout le temps aux jeux vidéo avec mes amis et mes cousins. Parfois je jouais toute la journée et ma mère me grondait pour ça. À l'époque ce n'était pas comme aujourd'hui, mais si à l'époque il y avait le métier de concepteur de jeu vidéo, j'aurais sûrement hésité par rapport à ma carrière. »

Nous avons poursuivi avec le parcours de formation de Dimby après le Bacc :

« Après un Bacc en série D, j'ai poursuivi mes études en finance et comptabilité dans un institut de formation publique, jusqu'à l'obtention du diplôme de Maîtrise. Puis j'ai passé le concours pour intégrer l'administration. Et voilà, je suis maintenant fonctionnaire au sein du Ministère [...]. Dis comme ça, cela paraît facile, mais il y avait beaucoup de sacrifices et d'effort derrière. J'étais uniquement focalisé sur ce parcours-là, sur cet objectif [...]. Les difficultés ? C'est étudier plusieurs matières et avoir la moyenne à tous les examens. »

Dimby a travaillé en tant qu'assistant comptable pendant une courte période avant d'intégrer l'école pour les futurs administrateurs publics. Durant sa formation, il a maintenu les mêmes méthodes et déployé les mêmes efforts afin de réussir son cursus. Dimby pense qu'avoir eu un objectif très tôt bien défini l'a aidé à se concentrer et à générer les efforts nécessaires.

Concernant sa vie de famille, Dimby est marié avec sa petite amie de Lycée :

« On s'est connu au Lycée, on était dans la même classe. On était amis pendant longtemps avant de finalement se mettre ensemble [...]. Les critères ? C'est une personne attentionnée, et jolie [...]. On a beaucoup de choses en commun, on aime les mêmes films, les mêmes plats, etc. Le courant passait bien entre nous [...] Non, il n'y avait pas d'obstacles vis-à-vis de nos familles respectives. »

Dimby pense que s'il n'était pas marié (avec sa femme), il n'aurait pas eu une vie de famille joyeuse. Sa femme travaille dans le domaine de l'assurance. Elle l'aide beaucoup par ses conseils, et son support moral :

« On s'aide mutuellement. Et c'est ce qui, je pense, rend notre vie de famille paisible. Je ne cache pas que sans ma femme, je n'aurais peut-être pas atteint mes objectifs personnels. Elle m'a toujours supporté dans mon parcours jusqu'à aujourd'hui. »

Par rapport à son rôle de parent, Dimby pense que son rôle est d'aider sa fille à définir un objectif qui lui est important, et de l'aider à l'atteindre :

« Je pense que notre rôle est de veiller à ce que nos enfants puissent s'épanouir dans leur vie. Et il est important qu'ils sachent très tôt ce qu'ils veulent. Ma fille est encore une enfant,

mais nous serons à l'écoute de ce qu'elle désire faire, et l'aider à atteindre ses objectifs [...]. Il est important d'avoir des principes et des valeurs et de les respecter. Le respect de soi et d'autrui, la persévérance, l'effort. Ce sont des choses importantes pour réussir. Et la réussite c'est quand on a achevé ce qu'on a planifié. Si on ne planifie rien, on réussit rien.»

En abordant le dernier thème sur ses réflexions personnelles, Dimby pense que sa vie est assez similaire à ses parents, car il occupe ils ont à peu près le même profil, même si Dimby et sa femme gagnent plus d'argent.

« [...] On n'est pas riche non plus [rires]. Je dirais comme mes parents, on occupe la classe moyenne. [...] Mes parents ont leur propre maison, nous on a un projet de construire, mais pour l'instant, on loue notre maison. [...] C'est assez complexe comme question, mais je pense que c'est un mélange de compétences, de travail et de la finalité de ce travail. Si on a des compétences mal exploitées, ou si on occupe un bon poste avec une possibilité de progression, mais qu'on n'a pas les compétences, sur le long terme on se fera remplacer. Donc ce qui différencie les gens entre eux c'est : compétences, emploi, et possibilité de progression. C'est à chacun de voir dans quel environnement il se trouve, et quelles compétences il détient. »

Pour Dimby, les jeunes d'aujourd'hui sont désorientés, car il n'y a pas assez de communication concernant leur orientation professionnelle. De même, le système éducatif malgache est très en retard par rapport aux besoins réels de l'économie. La réussite est selon lui, une notion relative, mais il faut déjà avoir les moyens de la définir soi-même.

« Pour mon cas par exemple, je trouve que j'ai réussi ma vie, car j'ai atteint mon objectif. Je ne dis pas que c'était le seul chemin pour moi, mais c'est un chemin que j'ai trouvé et que j'ai choisi. Malheureusement pour beaucoup d'autres, ils ne se retrouvent pas, car ils ne savent pas ce qu'ils veulent. On a été éduqué pendant longtemps à suivre les pas de ceux avant nous, mais si on laissait plus de place à l'écoute des jeunes et à leur accompagnement, que ce soit les parents, les écoles ou l'État, l'innovation et le développement s'installeront petit à petit. »

Dimby pense que l'argent et le réseau de connaissance peuvent aider, mais le plus important c'est l'investissement personnel dans ses études et son travail qui pour lui, est le gage de toute réussite.

Entretien n°13 : Liva, 48 ans, Directrice d'hôtel

Liva nous a reçus un weekend chez elle. C'était une femme qui paraissait très sereine. Son élocution témoignait de son caractère sérieux, et elle comprit rapidement l'enjeu de notre recherche après la phase de contractualisation. Nous avons donc commencé par parler de son travail :

« Je suis directrice d'un établissement hôtelier à Tana, je me charge notamment de la gestion du personnel, du suivi de la qualité de service, de la logistique, des relations clients. Un peu de tout, je dois veiller à ce que tout soit en ordre et que chacun exécute son travail de la meilleure des manières. Je suis mariée et j'ai un enfant. J'habite à Tana, et on loue un appartement. On a une petite maison en périphérie, mais c'est assez loin donc on a décidé de louer ici en ville. »

Liva était une élève brillante, obtenait souvent de bonnes notes à l'école, et aimait beaucoup les études. Son apprentissage scolaire fut facilité, selon elle, par l'investissement de ses parents dans ses études, et surtout de sa tante qui était enseignante :

« Mes parents m'aidaient presque tous les jours à étudier, à faire mes devoirs, à mémoriser les leçons, ils m'interrogeaient et me donnaient des exercices à faire. Mais ce qui m'a le plus aidé dans mon parcours c'est ma tante [...] qui était enseignante, et qui me donnait des cours deux fois par semaine, les mercredis après-midi et les samedis, jusqu'à la fin du collège. J'avais souvent de bonnes notes à l'école, et je faisais partie des trois premiers de la classe. J'aimais étudier, c'était une passion pour moi d'acquérir du savoir. »

Fille d'un travailleur indépendant et d'une restauratrice, Liva a étudié dans un établissement d'expression française durant toute sa scolarité. C'était une élève assez réservée :

« J'étais une fille assez discrète. J'avais des amies, mais je ne parlais pas beaucoup. [...] J'adorais la lecture, et le cinéma. [...] Je n'avais pas particulièrement de métier rêvé, mais je voulais travailler dans ce qui s'apparentait à organiser les choses. C'était l'idée vague, puis j'ai fait des études en administration d'Entreprise. »

Les parents de Liva conseillaient surtout à leur fille de choisir une formation qui faciliterait l'intégration professionnelle, sans orienter spécifiquement vers un domaine précis :

« J'ai choisi de faire de l'administration d'Entreprise, car j'avais pour ambition de créer ma propre Entreprise. Dans quel domaine ? À l'époque ce n'était pas clair, mais je voulais juste travailler pour mon compte. Après le Bacc, j'ai intégré un établissement privé, dans cette filière-là. J'ai réussi à obtenir mon diplôme de Licence, et puis j'avais envie de travailler pour gagner de l'expérience. L'occasion s'est présentée pour moi de faire un stage en RH dans une Entreprise. [...] »

Liva a par la suite continué à étudier une année supplémentaire pour obtenir le diplôme de Maîtrise. Elle a par la suite répondu à une offre d'emploi en tant qu'assistante de direction d'un établissement hôtelier :

« C'était ma première vraie expérience dans mon métier actuel. J'ai gagné beaucoup en maturité et en compétences, puis j'ai postulé à un poste de directrice d'hôtel, métier que j'exerce jusqu'à aujourd'hui. »

Liva est mariée, et son mari travaille dans le domaine du transport et de la logistique. Grâce à leurs revenus, Liva trouve qu'ils mènent une vie stable :

« On gagne bien notre vie, on n'a pas à se plaindre, mais on n'est pas riche non plus. Je pense que c'est toujours mieux pour une femme de travailler, pour préserver une certaine stabilité, et mieux s'armer face aux risques, et surtout d'avoir une certaine indépendance dans la famille. »

Concernant sa mise en relation avec son mari, Liva nous raconte qu'ils se sont rencontrés plusieurs fois au campus :

« Il étudiait dans une autre filière, en commerce international, je pense. On se croisait souvent et un jour il a proposé qu'on sorte ensemble. Et voilà. [...] Non, pas particulièrement. Mes parents avaient des critères à eux, moi aussi, mais il n'y avait pas de critères qui seraient contre notre relation. »

Liva veut envoyer son enfant faire des études à l'étranger après le Bacc, car elle pense que c'est plus facile de réussir professionnellement surtout si des opportunités existent :

« On a de la famille à l'étranger et on a pensé à l'envoyer faire des études supérieures là-bas. Je pense que c'est de plus en plus difficile de réussir ici vu le contexte actuel avec le chômage et la pauvreté. Il aura plus de chance de réussir là-bas. »

Ce qui importe pour Liva et son mari c'est que leur enfant étudie à l'étranger, peu importe le parcours qu'il choisira.

Dans le dernier thème, Liva nous partage ses opinions sur notre sujet d'étude : *« Je viens d'une famille modeste. Mais aujourd'hui je trouve que je mène une vie meilleure que celle de mes parents, parce qu'on arrive quand même à subvenir à tous nos besoins essentiels. On mange normalement, trois fois par jour, mon fils a tout ce dont il a besoin en termes de fournitures scolaires, on arrive à payer toutes nos factures, bref, on n'est pas riche non plus, mais on mène une vie normale. »*

Liva pense qu'il y a un clivage entre ceux qui travaillent dans l'administration publique et ceux qui sont dans le privé ou travaillent de manière indépendante :

« Les personnes qui travaillent dans l'administration publique sont en haut de la hiérarchie. Parce que ce système est sali par la corruption. Je ne parle même pas de ce qu'il y a en haut, mais des petits fonctionnaires ou des agents des communes. Si vous y allez pour préparer des documents ou demander des papiers administratifs, pour ne pas perdre votre temps vous devez verser un pot de vin. Eux, leur salaire ne bouge pas, l'argent sale suffit à leur dépense quotidienne. »

Pour Liva, la corruption a pris une proportion importante dans la vie des Malgaches, au point où l'argent est devenu le maître de beaucoup de gens. Elle différencie le concept de réussite et de richesse, car pour elle, la réussite reste sur l'appréciation sur le plan individuel, tandis que la richesse dépend encore de l'origine de celle-ci.

« Je pense qu'on vit dans une société qui est en train de perdre ses valeurs et ses repères à cause de la pauvreté. On est attiré par l'argent facile, car il y a très peu de moyens de réussir honnêtement sa vie. Pour s'en sortir soit en s'adapte au système, soit on quitte le système. Et moi je veux que mon fils n'ait pas à se confronter à cette situation de corruption et de malhonnêteté. »

Pour Liva, le réseau de connaissance est une ressource importante bien qu'il ne faut pas qu'elle soit mobilisée au détriment d'autres personnes, ou à des fins malhonnêtes.

Entretien n°14, Novembre 2021 : Vola, 48 ans, enseignante

Nous avons été reçus par Vola chez elle afin d'effectuer son entretien. Les objectifs ainsi que l'importance de sa participation lui ont été exposés durant une discussion téléphonique au préalable. Vola était enthousiaste à l'idée de nous rencontrer, et nous avons pu discuter pendant près de 1h30mn. Nous avons ainsi commencé, comme pour tous les autres entretiens par la situation sociale de Vola :

« Je suis actuellement la directrice adjointe d'une école primaire, j'interviens dans quatre domaines : l'animation pédagogique, la gestion administrative, la communication, et le partenariat. Je me concentre particulièrement sur l'aspect pédagogique actuellement [...] surtout sur la qualité pédagogique. Je fais le suivi du bon déroulement des enseignements. »

Nous avons abordé par la suite le deuxième thème lié à l'enfance de Vola, de son parcours scolaire et de sa relation avec ses parents :

« Je tiens à préciser tout d'abord qu'on n'a pas grandi à Tana, mes parents étaient affectés à Morondava, et moi j'ai étudié dans une école confessionnelle. On était éduqué dans un cadre chrétien, il y avait une ligne de vie à suivre notamment en rapport avec les pratiques religieuses, le respect des autres, etc. On nous disait que plus tard lorsqu'on devait choisir notre conjoint, il fallait considérer ces aspects. [...] J'ai obtenu mon Bacc puis j'ai étudié à Tana. »

Vola nous raconte qu'elle était une enfant distraite et qui aimait jouer, elle était cependant moyenne à l'école. En secondaire, les études lui ont passionnées, et elle était même première de la classe :

« [...] Mes parents me disaient que je ferais mes études supérieures à Tana, et qu'il fallait que je m'appliquais un peu plus dans mes études. Étudier à Tana me motivait donc j'ai fait beaucoup d'effort. Mes amies là-bas également voulaient faire leurs études à Tana et savaient qu'il fallait des efforts pour pouvoir intégrer l'Université d'Antananarivo. En

province il est plus facile d'être détourné des études et faire autre chose. Nous avons décidé de nous concentrer un peu plus, car nous avions des objectifs. »

« [...] Mes parents étaient stricts, très stricts même, par rapport au comportement quotidien, ce qu'il fallait faire et ce qu'il ne fallait pas, les fréquentations, ils imposaient certaines limites. Arrivés au Lycée ils étaient encore plus stricts parce qu'ils constataient qu'à cet âge, le plus souvent, les filles deviennent mères à Morondava. Mes parents avaient peur et ils sont devenus encore plus stricts. À la limite ils nous imposaient les personnes avec qui on pouvait fréquenter. »

Les parents de Vola veillaient à ce qu'elle faisait toujours ses devoirs, et étaient régulièrement en contact avec ses enseignants. Ils participaient également aux enseignements à la maison et aident à son apprentissage. Vola a passé sa scolarité dans un établissement confessionnel, avant d'intégrer un établissement public au Lycée.

« Personnellement je trouve que la qualité de l'enseignement à l'époque était très bonne, que ce soit en primaire, au collège ou au Lycée. Je parle de Morondava. Bon, il y a eu certainement des lacunes parce qu'arrivée à l'Université ici à Tana on se rend compte de certains écarts par rapport aux autres. J'ai aussi fait le mauvais choix de choisir la filière "Français" à l'Université au début [...] J'avais de très bonnes notes dans les matières littéraires au Bacc, et j'ai pensé que suivre la filière "Français" correspondait à mes capacités. J'ai réalisé un peu plus tard que j'étais plus « sciences sociales » que « linguiste » [rires]. »

Vola voulait être hôtesse de l'air quand elle était petite : *« On passait nos vacances à Tana, et on prenait l'avion pour venir ici. J'étais très étonnée par les hôtesses qui étaient très belles, comme celles de Qatar Airways aujourd'hui [rires]. Et c'est à ce moment-là que j'ai voulu être hôtesse de l'air. C'est également pour ça que j'ai fait le parcours « langue » après le Bacc. C'est ce qui m'a le plus influencé, je pense. Je n'avais pas vraiment de personnes que j'idolâtrais, mais c'était plutôt ce métier qui me plaisait beaucoup. »*

Les parents de Vola travaillaient pour une même organisation, au sein de la Direction générale des Eaux et forêts. Son père était dirigeant d'un centre d'étude au sein de cette direction, et sa mère était responsable des ressources humaines.

Nous avons par la suite entamé avec le troisième thème, sur son parcours académique :

« J'ai d'abord intégré la filière "Français", puis arrivée en deuxième année, j'ai intégré la filière Histoire. Ma tante travaillait au sein du département sociologie, et c'est elle qui m'a suggéré d'intégrer un parcours en « sciences sociales du développement ». C'est à cette époque également que les ONG se faisaient de plus en plus nombreuses à Madagascar, et les étudiants choisissaient souvent des filières qui débouchent à des emplois dans celles-ci [...] ».

Selon Vola, très peu de personnes pouvaient accéder à internet à cette époque, il fallait le plus souvent s'inscrire dans des bibliothèques pour pouvoir accéder à des ressources bibliographiques. Vola a eu la chance d'être membre du Centre Culturel Albert Camus (l'actuel Institut français de Madagascar), ce qui lui a permis d'enrichir ses connaissances en dehors des activités universitaires.

« [...] J'ai eu l'occasion de faire des stages, oui, mais l'encadrement n'était pas satisfaisant on va dire. Le concept de développement, les ONG étaient des domaines nouveaux que l'on apprenait à opérationnaliser. Même nos enseignants de l'époque commençaient à s'informer sur la question. [...] Je me suis mariée en troisième année à l'Université, ce qui m'a conduit à redoubler une nouvelle fois [rires]. J'ai fait un stage auprès d'une ONG où travaillait mon mari, c'était d'ailleurs lui qui était mon encadreur. [...] J'ai eu une opportunité d'étudier à l'étranger à l'époque, mais je me suis mariée et voilà [rires] ! »

« J'ai travaillé ensuite dans une ONG qui œuvrait dans la planification familiale. C'était une belle expérience parce que j'ai beaucoup voyagé. Mais je pense avoir pris quelques mauvaises décisions dans mon parcours, car je n'ai plus cherché mieux sur le plan professionnel. Au final, je n'ai plus progressé et j'ai même décidé de quitter mon travail, car l'ambiance se faisait mauvaise au fil des années. [...] Je n'étais pas visionnaire, et je

n'écoutais pas les conseils qu'on me donnait, alors que mon mari et mes amis me conseillaient de suivre des cours d'anglais, de travailler pour une autre organisation, etc. Mais je n'en faisais qu'à ma tête [rires] »

Vola pense qu'elle n'a pas su bien analyser les opportunités qui s'étaient présentées à elle. Elle a fini par occuper un poste sans vraie progression professionnelle. Elle a par la suite quitté son travail pour reprendre ses études. Elle était au chômage pendant un temps, puis après quelques années, elle a pu travailler en tant qu'enseignante et assistante de direction d'un établissement scolaire. Aujourd'hui, elle est directrice adjointe d'un établissement primaire, et gagne près de 2 millions d'Ariary mensuel.

« [...] Les années sans travail ni revenu, c'était très dur pour moi. Ça a affecté toute ma vie de famille. Personnellement j'étais dans une mini dépression. Mais j'ai décidé d'investir mon temps et mon argent dans une formation pour les enseignants, je pensais que ce métier me procurerait plus de stabilité. J'étais déjà assez âgée pour refaire carrière à nouveau dans une ONG, et je voulais également changer d'air. »

Vola voulait un travail où elle aurait plus d'autonomie, ce qui l'a conduit à choisir d'enseigner au primaire et au collège, les matières histoire et géographie. Après sa formation, elle a travaillé successivement dans deux différentes écoles. Puis, une opportunité s'est présentée à elle pour occuper le poste de directrice adjointe d'un établissement primaire.

Nous avons par la suite entamé le thème de la vie de famille. Par rapport au choix de son conjoint, les circonstances familiales étaient favorables à leur union. Les deux familles ont fait en sorte de les faire rencontrer. Vola trouvait que son prétendant lui convenait personnellement par rapport à sa situation :

« [...] Je l'ai rencontré chez mon oncle et ma tante, où je passais mes vacances. J'y étais allé expressément pour voir comment il était, car il y avait déjà des discussions entre nos familles respectives et mes parents m'en ont déjà parlé. Et pour moi, il correspondait à ce qui semblait convenir à ma situation de l'époque. J'étais étudiante et après une relation compliquée [rires], je voulais quelqu'un d'assez mature, adulte, pour une relation sérieuse.

Nos deux familles se connaissaient et étaient favorables à ce qu'on se mette ensemble. Je voulais m'engager dans une relation sérieuse et il était un candidat idéal. »

Dans son couple, Vola et son mari mettent en commun leur compte bancaire pour constituer le budget familial, et ils s'accordaient tous deux aux dépenses à faire. Toutefois, ils s'accordaient également à des dépenses extra que peut faire l'un ou l'autre selon le cas :

« Des fois mon mari dépense beaucoup d'argent pour réparer la voiture. Des fois je fais des courses pour des équipements de maison. Mais ce sont des dépenses qui sont obligatoires. Mais de manière générale, on a des dépenses qui sont à peu près les mêmes chaque mois. »

Pour Vola, être mariée présente des avantages, car, sur le plan financier, les charges sont moins importantes pour deux salaires, ce qui offre une certaine marge pour des projets futurs :

« [...] Être mariée présente des avantages certains. Les écolages des enfants, les factures d'eau et électricité, les dépenses quotidiennes, tout ça c'est beaucoup d'argent, alors oui, sur le plan financier cela présente des avantages. On perd, c'est vrai, un peu de notre indépendance et de notre liberté, mais on gagne à supporter à deux les difficultés de la vie. Le côté moral aussi parce que notre conjoint est aussi un soutien psychologique. [...] On perd de notre indépendance, car la majorité des décisions font l'objet de concertation entre nous, si je n'étais pas marié j'aurais pu choisir librement ma profession par exemple, comment gérer mon temps, programmer ma vie, etc. Maintenant ça se fait à deux [rires]. »

Pour leurs enfants, Vola et son mari ont eu comme objectifs d'envoyer leurs enfants étudier à l'étranger, pour qu'ils puissent avoir un niveau de vie meilleure que leurs parents. Ils les ont également inscrits à des clubs d'activités tels que la danse et le volley, afin de développer leurs côtés associatifs.

Vola juge qu'elle a un modèle éducatif strict, contrairement à son mari : *« [...] Je suis très stricte, car je veux que mes enfants suivent le bon chemin. Mon mari est très laxiste, ce qui me pousse à être encore plus stricte pour combler son manque de rigueur. Mais ça a porté*

ses fruits parce que mes enfants ont bien travaillé à l'école, sont sages et réussissent leurs examens. Ils écoutent toujours mes conseils. »

En abordant le dernier thème sur les opinions personnelles, Vola juge que malgré un revenu plus important que ses parents, ces derniers menaient une vie meilleure, car leur quotidien présentait moins de stress que le leur :

« [...] On gagne plus aujourd'hui que mes parents à l'époque, mais eux ils vivaient dans un environnement très calme. Ce qui m'amène à dire que mes parents vivaient mieux que nous aujourd'hui. [...] Les riches possèdent de l'argent, de belles maisons, de belles voitures. Et les pauvres ne possèdent pas grand-chose. Mais il y a aussi ceux qui, de l'extérieur semblent modestes, mais sont au fait très riches, car ils investissent dans l'éducation de leurs enfants par exemple. [...] La profession n'est pas forcément un indicateur fiable, parce qu'on peut très bien être riche, mais occuper un travail modeste en apparence. Et je parle surtout des gens qui travaillent dans l'administration [...]. »

Vola trouve que ceux qui viennent de milieux modestes ou moyens et qui réussissent sont surtout les personnes qui se lancent dans le monde des petites affaires. Le travail salarié offre, pour la majorité des cas, peu de possibilités à la réussite à long terme selon elle, car il y a peu de places en haut de la hiérarchie alors qu'il y a beaucoup de candidats. C'est seulement dans les affaires, légales ou illégales, que des cas de réussites paradoxales existent.

« [...] Ceux qui font du business réussissent plus. Surtout dans l'administration, car on connaît tous l'ampleur de la corruption administrative et politique à Madagascar [...] Je pense que les personnes qui nous entourent jouent aussi un rôle important dans notre trajectoire. Nos parents surtout, car ils nous aident dans ce que l'on fait. Notre famille aussi, car c'est elle qui nous conseille et nous aide. Plus on a des personnes qui peuvent nous aider, plus on a de chance de réussir. [...] L'argent est important pour réussir. Pour étudier, envoyer ses enfants à l'école, s'inscrire à une bibliothèque, etc. Beaucoup d'aspects qui importent à la réussite nécessitent un investissement en argent. Par exemple, si tu veux

apprendre l'anglais, tu as besoin de cours, de professeur, de connexion internet. Bref, l'argent est important si on veut réussir. »

Entretien n°15, novembre 2021 : Josie, 51 ans, femme au foyer

Nous avons été reçus par Josie chez elle dans sa maison. Elle était enthousiaste à l'idée de participer à notre enquête, et était une femme qui parlait beaucoup. Nous avons pris contact avec Josie grâce à un intermédiaire qui faisait partie de nos connaissances. La confiance a pu s'installer rapidement. Josie est femme au foyer, mariée à un propriétaire d'une PME dans le commerce de biens alimentaires. Elle a trois enfants. Nous avons commencé par demander à Josie de nous décrire son quotidien en tant que mère au foyer :

« [...] Comme toute mère au foyer, quand mes enfants étaient petits je préparais leur déjeuner, leurs habits, je les aidais à préparer leurs affaires. Ils sont aujourd'hui autonomes, mais j'ai toujours des choses à faire pour eux. L'ainé est marié, et les deux autres sont à l'Université. À part ça je me charge des courses et de la cuisine. On a une femme de ménage qui travaille chez nous, et elle se charge de la vaisselle et du nettoyage. J'en fais aussi, mais pas autant qu'elle. »

Durant son enfance, Josie était une fille très active et était amie avec tout le monde. Sur le plan scolaire, elle était une bonne élève. Elle avait des notes entre 12 et 14 en moyenne et cela jusqu'au Lycée. Ses parents n'ont pas vraiment eu à s'impliquer dans son apprentissage :

« Mes parents n'ont pas vraiment participé à notre apprentissage à la maison. Il faut dire qu'on était tous de bons élèves moi et mes frères et sœurs, on était 4 enfants. Je ne sais pas si c'est dû au fait qu'on avait tout le temps la moyenne en classe. Je me souviens juste de quelques fois où ma mère m'aidait dans mes devoirs de maths en primaire, mais pas souvent. [...] Mon père travaillait dans le service des domaines et ma mère était mère au foyer. »

Josie a étudié dans des établissements publics tout au long de sa scolarité, et elle était membre d'une chorale au sein de sa communauté religieuse. Passionnée de chant, Josie s'investissait dans la gestion associative de son groupe. Elle a apprécié ses années au collège et au Lycée, car c'était à une époque où les écoles publiques avaient les meilleurs enseignants.

Josie voulait être hôtesse de l'air, car c'était un métier dont rêvaient beaucoup de filles de son époque.

Elle s'est mariée dès l'âge de 20 ans après avoir obtenu son diplôme de Bacc. Nous lui avons demandé de nous raconter cette période de sa vie, ce qui l'a amené à prendre cette décision :

« [...] Mon mari a 5 ans de plus que moi, il travaillait pour une entreprise privée à l'époque. On s'est connu quand j'étais au Lycée, on allait dans la même paroisse tous les dimanches. C'était un homme très mature qui cherchait une épouse, je ne l'ai su que plus tard. Mais déjà à l'époque, il me plaisait beaucoup. Un jour on a discuté par hasard et le courant passait bien entre nous. Ça passait très vite, car après mon Bacc on s'est marié, et on a eu notre premier enfant. [...] Ce n'était pas vraiment un choix, mais je dirais que c'est le destin (d'être mère au foyer). Je devais m'occuper de notre enfant, on n'avait pas de femme de ménage, et d'ailleurs mon mari gagnait assez pour nous faire vivre [...] Je suis heureuse, et satisfaite du fait que j'ai élevé mes enfants moi-même. Je ne regrette pas de ne pas avoir travaillé, bien sûr il y a eu des sacrifices, mais je trouve qu'il y a beaucoup plus de positif surtout par rapport à mes enfants. »

Au sein du ménage, le mari de Josie se charge de constituer le budget, et Josie de la gestion du foyer. Par rapport à l'éducation de ses enfants, Josie nous partage qu'elle a essayé d'être présente autant que possible dans leurs études :

« [...] Je les aidais dans leur devoir au primaire et au collège. Je faisais en sorte qu'ils puissent être autonomes, et arrivés au Lycée, c'étaient des enfants responsables, ils savaient déjà ce qu'ils voulaient faire, ils faisaient eux-mêmes le ménage. Bref, c'est le côté positif dont je vous parlais précédemment. Mon fils aîné travaille aujourd'hui en tant que RAF au sein d'une entreprise privée. Mes deux autres enfants sont à l'Université en filière économie, et en management. »

En abordant le dernier thème, Josie nous partage son point de vue sur notre sujet d'étude. Elle pense mener une vie meilleure que ses parents, car grâce à leurs efforts, et à leurs

sacrifices, son mari et elle, ont pu améliorer leur condition d'existence et faire en sorte que leurs enfants finissent leurs études :

« [...] Je pense que chaque parent veut que leurs enfants réussissent, et fassent mieux qu'eux. Je viens d'une famille modeste, et mon mari aussi, et on a dû se battre pour avoir cette vie. [...] On n'a pas à se plaindre, je ne pourrais vous dire combien on gagne, mais on a ce qu'il faut, les enfants ont ce qu'il faut. On sait s'arranger moi et mon mari, je pense que c'est aussi une recette du succès. »

Pour Josie, être riche c'est avoir, la traduction de « *manana* » (**trad.** posséder), posséder une maison, une voiture. Et plus on descend dans la hiérarchie, moins on possède des choses valeureux. La réussite est selon Josie, de faire mieux que ce qu'ont fait les parents avant eux. Pour cela, il faut beaucoup d'effort, et croire au plan de Dieu.

« Tant qu'on a des parents qui nous soutiennent, on a déjà beaucoup de chance de réussir. Il y a des jeunes qui n'ont pas cette chance [...] Il y a aussi la volonté de Dieu, qui nous guide et qui nous offre des opportunités. C'est important. »

Le non-accès à une éducation de qualité est pour Josie un frein à la réussite. Très peu de jeunes accèdent à une éducation de qualité et n'ont pas les moyens nécessaires pour innover et améliorer leur condition d'existence. L'offre en éducation de qualité se fait rare et couteuse, ce qui amène chaque famille, chaque parent à adopter des mesures selon leur savoir et leurs moyens.

Entretien n°16, novembre 2021 : Martin, 52 ans, grossiste-épicier

Faute de temps, Martin n'a pu nous recevoir qu'à son lieu de travail. Il tenait un commerce de gros, et nous nous sommes entretenus un après-midi, à un moment de la journée où il y avait peu de clients. C'était une personne souriante, et qui était facile à aborder. Cependant, on sentait une certaine hésitation dans ses réponses, par peur de ne pas donner satisfaction à nos attentes. Nous avons rappelé au cours de notre guidance l'intérêt d'un discours authentique, et clarifié certaines questions qui lui semblaient difficiles à comprendre. Les relances étaient assez fréquentes afin de maintenir le fil de la discussion, et de tirer des précisions dans son discours.

Martin est grossiste, et il est fils de paysans. Il a 4 frères et sœurs, et est le troisième enfant de ses parents. Lui et sa femme tiennent un commerce de marchandises et de biens de consommation. Son travail consiste notamment à revendre ces produits, de tenir la caisse et de superviser ses employés. Il a quatre enfants, et ses deux enfants détiennent également un commerce de gros pas très loin, mais avec des produits différents de ce que Martin vend. Martin est propriétaire de sa maison, qui est également le lieu d'exploitation de son activité.

Nous avons demandé à Martin de nous raconter son enfance, sa relation avec ses parents, et son parcours scolaire. Martin vivait en milieu rural, et venait d'une famille modeste. Leur récolte assurait leur autosuffisance en riz. Martin dit avoir vécu une enfance simple, et sans grandes difficultés sur le plan financier, car ses parents trouvaient toujours une solution. Il nous parla ensuite de son parcours scolaire :

« [...] J'ai fait des études jusqu'en terminale, mais j'ai échoué au Bacc alors j'ai arrêté. Mes parents étaient des agriculteurs. On vivait à la campagne avant, mais c'est depuis que je me suis lancé dans ce travail qu'on a déménagé ici. [...] J'ai étudié dans des établissements publics : EPP, CEG, Lycée. On n'avait pas les moyens pour les écoles privées. Mon frère a d'ailleurs dû redoubler la troisième, car il n'a pas réussi à intégrer la classe de seconde au Lycée public alors qu'il a obtenu son BEPC. [...] Comme tous les enfants, j'aimais jouer, et à l'école j'avais des notes assez moyennes. Je réussissais toujours les examens sauf au Bacc. [...] Mes parents n'ont pas vraiment contribué à notre

enseignement, ils étaient toujours au champ, soit ils étaient occupés, mais ils nous laissaient suffisamment de temps pour les études [...] parce qu'on devait également les aider de temps en temps. »

Martin n'avait pas d'idée précise par rapport à ce qu'il voulait faire étant jeune, mais il pensait travailler dans le domaine de l'agriculture comme ses parents. Après son échec au Bacc, ses parents lui ont prêté de l'argent pour qu'il puisse entreprendre quelque chose :

« [...] Après que j'ai échoué au Bacc, on a discuté avec mes parents et ils m'ont demandé si je voulais encore étudier ou si je voulais travailler. Je n'avais plus la motivation de reprendre les cours, et j'ai décidé de travailler. Au début, je devais opérer dans l'agriculture comme mes parents, mais mon père m'avait proposé de faire autre chose pour diversifier nos activités [...]. J'avais commencé par monter un petit commerce de quartier, une petite épicerie, ça marchait bien, puis après quelque temps, on a décidé ensemble que mon frère reprendrait cette activité et que j'allais déménager en ville pour implanter une autre épicerie [...]. Avec ma femme on a économisé, des membres de la famille nous ont aidés et on a ouvert ce commerce de gros. [...] Ça a pris du temps, je ne sais pas, plus de dix ans. Au départ ce n'était pas comme ça, c'était bien plus petit, mais au fil du temps on a pu élargir notre activité. »

Nous avons par la suite entamé le thème touchant la vie de famille de Martin. Sa femme a beaucoup contribué à sa réussite, car ils se sontentraîdés et avaient le même objectif. Nous avons demandé à Martin comment il a rencontré sa femme, et comment leur couple s'est formé :

« [...] Je me suis marié peu de temps après qu'on a ouvert la première épicerie. On était ensemble depuis un bout de temps. Elle vivait dans un village voisin, et je la voyais souvent. [...] Je l'ai un jour demandé de sortir avec moi, elle n'a répondu qu'après deux semaines. Elle était en terminale au Lycée et ses parents ne voulaient pas qu'elle soit distraite par les garçons. [...] Après presque deux ans de relation, on s'est marié, et c'est juste après qu'on a déménagé ici [...] On discute beaucoup et on s'est fixé des objectifs. Ouvrir ce commerce en faisait partie. »

Nous avons poursuivi avec les opinions de Martin sur notre sujet de recherche. Martin pense mener une vie meilleure que ses parents :

« [...] Je ne saurais donner des chiffres exacts, mais je pense qu'on gagne plus que mes parents. Il arrive de temps en temps où on les aide financièrement. C'est aussi grâce à eux qu'on a pu entreprendre ce que l'on fait aujourd'hui. [...] Euh... Je pense que les gens pauvres n'ont pas un revenu stable, ils cherchent du travail au jour le jour, parfois ils en trouvent parfois non, ce qui les rend vulnérables. [...] Il y a les gens moyens qui exercent un travail clair et gagnent un revenu plus ou moins stable. Et il y a les gens riches qui ont des activités plus importantes et qui gagnent beaucoup. »

Pour Martin, il faut se fixer des objectifs dans la vie et persévérer dans ce sens si on veut réussir.

Entretien n°17, novembre 2021 : Manda, 47 ans, chauffeur-guide

Manda est une connaissance d'un ami qui a accepté de participer à notre enquête. C'est une personne qui parlait avec abondance et était sûr de lui. Il est marié avec deux enfants, et est propriétaire d'une maison en périphérie de Tana. Manda est un guide touristique qui travaille à son compte, avec des particuliers ou avec des agences touristiques.

Nous avons commencé par lui demandé de nous décrire son métier :

« [...] J'ai une voiture que je fais louer pour les trajets sur les routes nationales. Je suis également guide, chauffeur guidé donc. Des fois je trouve les clients moi-même grâce à des connaissances [...] des nationaux et des étrangers, et des fois des agences m'appellent pour des missions. Il y a des cas rares où des particuliers veulent partir en vacances et ils m'appellent aussi. »

Manda a fait ses études dans des établissements publics. Il était plutôt un élève distrait et dissipé d'après ce qu'on lui a raconté. Ses parents participaient souvent à son enseignement, en l'interrogeant et en l'aidant à faire ses devoirs. Arrivée au collège, on le laissait plus d'autonomie et de responsabilité dans ses études :

« [...] Mon père travaillait dans une entreprise d'importation. Je ne sais pas vraiment ce qu'il faisait à l'époque, mais je sais seulement qu'il travaille dans cette entreprise. Ma mère était couturière, mais ce n'était pas un travail à plein temps. [...] Oui, ils me grondaient quand je ne faisais pas mes révisions à la maison. Quand j'étais petit, ils m'interrogeaient, mais au collège j'étais plus autonome. J'étais un élève dissipé, mais j'obtenais quand même la moyenne de 10 pour passer en classe supérieure. [...] J'ai eu mon Bacc, mais j'ai échoué au concours d'entrée à l'Université. Pendant une année je ne faisais pas grand-chose. J'attendais le nouvel avis de concours [...] d'ailleurs je n'ai aucune idée de ce que je voulais vraiment faire, mais c'était comme si je suivais seulement ce que les jeunes de mon âge faisaient. J'ai de nouveau échoué aux concours, et puis mes parents m'ont suggéré de suivre une formation en français et en anglais, pour acquérir des compétences en communication. »

Ce qui a amené Manda a exercé son métier actuel, fût une rencontre avec un ancien camarade de classe qui était guide touristique. Ce dernier a proposé à Manda une collaboration en tant qu'accompagnateur et chauffeur puisque Manda avait son permis de conduire, et son niveau de français et anglais était suffisant pour communiquer.

« [...] ça m'a plu tout de suite. Ça m'a permis de visiter des lieux que je n'ai jamais vus auparavant. Puis j'ai décidé que je voulais être guide touristique comme lui. Mais je devais acquérir de l'expérience, donc je lui ai demandé de m'enseigner les bases du métier. Je l'accompagnais pendant plusieurs missions, et puis petit à petit, quand il n'était pas disponible, je faisais le guide. Et c'est ce qui m'a amené à être chauffeur-guide aujourd'hui. Je suis plus transporteur que guide puisque les vrais guides connaissent beaucoup de choses comme la biologie, l'histoire des lieux, etc. Moi j'ai une connaissance générale des lieux et des trajets. »

La femme de Manda travaille en tant que commerciale dans un magasin. Ils se sont connu lorsque Manda suivait des cours de langues étrangères :

« [...] Le courant est vite passé entre nous et je lui ai proposé qu'on se mette ensemble. [...] Il n'y avait pas vraiment de critères clairs, mais elle était jolie à mon goût, et avait une belle âme [...] Non, personne n'était contre. Nos parents étaient tous deux d'accord. [...] Elle est originaire de Miarinarivo, et moi de Tana. »

Au sein du couple, les dépenses courantes sont à la charge de Manda, et sa femme des dépenses extraordinaires. Pour Manda, le fait d'avoir une femme qui travaille est très bénéfique à la fois pour des raisons économiques, mais aussi pour leur épanouissement :

« [...] Ma femme n'aime pas rester à la maison et je sais qu'elle serait déprimée si elle ne travaillait pas. Ça arrange beaucoup de choses puisqu'on a deux sources de revenus, et qu'en cas de difficulté on peut s'entraider. »

Manda voudrait que ses enfants finissent leurs études à l'université (jusqu'en Master), mais souligne que le choix leur appartient par rapport au parcours qu'ils veulent faire :

« [...] C'est le rôle des parents d'aider les enfants. J'espère qu'ils ne feront pas comme moi, et qu'ils obtiennent le Master à l'Université. [...] Je suis prêt à investir dans leurs études, ils peuvent choisir ce qu'ils veulent faire [...] Des projets ? Pas spécifiquement. S'ils veulent travailler dans le privé ou être fonctionnaires, c'est leur libre choix. Je pense seulement qu'il est important d'avoir les diplômes, et qu'après on peut toujours se débrouiller. »

Nous avons poursuivi avec les opinions de Manda sur notre sujet de recherche. Pour Manda, vivre de sa passion est sa définition de la réussite. Il a trouvé sa passion grâce à sa rencontre avec son ancien camarade de classe :

« [...] Si j'avais su auparavant que ce métier me passionnerait autant, j'aurais suivi des études en tourisme. Je pense que c'est le problème à Madagascar. Les jeunes se ruent tous dans les filières classiques : droit, gestion, etc. Ils ne bénéficient pas d'orientation pour trouver ce qui les convient vraiment. [...] On n'en discutait pas vraiment avec mes parents, mais moi je me sens plus épanoui qu'eux en tout cas sur le plan professionnel. Je ne sais pas vraiment combien gagnait mon père, mais le coût de la vie a aussi changé entre temps, donc c'est difficile de dire si je gagne plus ou pas. »

Le revenu est pour Manda le critère qui différencie les riches des pauvres. Pour lui, les riches ont les moyens de faire ce qu'ils veulent, et les pauvres font face à des difficultés chaque jour, car ils n'ont pas assez d'argent pour subvenir à leur besoin.

Selon Manda, pour réussir, il faut avoir l'esprit de la débrouille. Les diplômes sont importants, mais ce qui nous amène loin dans la vie, c'est notre capacité d'adaptation à notre environnement.

Entretien n°18, décembre 2021 : Nary, 35 ans, Menuisier

Nary a accepté de nous rencontrer dans notre véhicule afin de faire l'entretien. C'était un ami d'une connaissance, et c'est grâce à cette relation qu'il a accepté de nous voir. C'était une personne réservée, et nous avons insisté ainsi sur sa liberté d'expression dans notre phase introductive de l'enquête.

Nary est menuisier, comme son père avant lui. Cependant, il travaille également dans une Entreprise de production d'oxygène en bouteille :

« [...] Je reçois uniquement aujourd'hui les commandes privées des personnes dans mon réseau, car je travaille aussi comme agent technique et logistique dans une Entreprise. [...] Je me charge de veiller à la livraison des bouteilles d'oxygène dans les hôpitaux principalement, mais aussi dans les cliniques privées. Nous avons eu beaucoup de travail durant la période de confinement de l'année dernière. [...] »

Nary est en couple, mais n'a pas d'enfant. Pour l'instant, il se dit focaliser sur la recherche de la stabilité avant d'entreprendre à se marier :

« [...] C'est beaucoup de responsabilité alors je préfère qu'on soit stable avant de franchir cette étape. [...] Je vis chez mes parents, on peut dire que je suis propriétaire en quelque sorte. »

Nary était un élève très curieux quand il était petit. Il aimait déjà bricoler des choses étant très jeunes. À l'école, il était bon dans les matières scientifiques au collège, mais arrivé au Lycée, il l'était beaucoup moins.

« [...] J'ai étudié dans une école privée au primaire, puis dans des établissements publics jusqu'en terminale. J'étais plutôt un élève moyen, mais je travaillais bien à l'école. J'aimais les maths, j'avais de bonnes notes au collège, mais au Lycée j'étais assez moyen. Ma mère est institutrice dans un établissement public, et elle est très sévère quand il s'agit de notre éducation. Elle veillait à ce que je fasse mes devoirs et mes révisions, et m'interrogeait mes leçons. [...] Au Lycée j'étais plus autonome dans mes études. »

Quand il était ado, il aidait son père dans son travail, et finit par acquérir des compétences manuelles en menuiserie. Nary ne pensait pas devenir menuisier un jour, mais rêvait d'être pilote d'avion lorsqu'il était petit.

Après son Bacc, il a décidé de suivre une formation dans le domaine de l'électronique et électricité. Il a obtenu le diplôme d'études supérieures qui correspond à deux années d'étude après le Bacc, puis a fait un stage au sein d'une entreprise de production de biscuit.

« [...] J'y ai gagné en expériences. Après mon stage, on m'a proposé un poste au sein de l'industrie et j'ai tout de suite accepté. J'y suis resté pendant deux ans avant d'intégrer l'Entreprise dans laquelle je travaille actuellement. [...] Pour la menuiserie, je me chargeais de certaines commandes que mon père n'arrivait pas à suivre. Puis, peu à peu, j'ai eu mes propres clients. Aujourd'hui, c'est un peu mon travail du weekend. »

Nous avons demandé à Nary pourquoi il a choisi d'exercer deux métiers, et lequel il préférerait le plus :

« [...] La menuiserie, c'est une habitude je pense. Il y a des gens qui sont habitués à travailler avec moi et mon père, puis avec moi et c'est un peu gênant de devoir refuser leurs demandes. Ça me permet aussi de générer une autre source de revenue. [...] J'aime les deux, je ne saurais choisir, mais le travail du bois c'est un peu comme une tradition dans notre famille. [...] Oui, mon grand-père était menuisier aussi, et mon père après lui. Je ne sais pas avant mon grand-père. [...] Je pense que c'est quelque chose qui se transmet naturellement. Des savoirs faire que j'ai acquis en aidant mon père.»

Sur ses opinions sur notre sujet, il lui est encore impossible de juger s'il mène une vie meilleure que ses parents, car il vit encore avec eux, et qu'ils ont un budget en commun. Nary pense qu'on a catégorisé selon ce que l'on fait dans la vie. Les postes privilégiés sont ceux qui nécessitent de hauts niveaux de diplôme, mais correspondent également à un salaire élevé. Les pauvres sont ceux qui exercent des métiers précaires, et souvent de manière informelle.

« [...] Je pense que savoir ce que l'on veut dans la vie est une grande étape pour pouvoir identifier ses objectifs. Puis après on peut parler de réussite. Pour réussir, il faut y mettre effort et passion dans son métier. [...] Le souci c'est surtout l'offre de travail. On doit s'adapter à ce qui existe sur le marché, car il n'y a pas toujours ce que l'on veut qui est disponible. Les jeunes ont souvent trop de rêves irréalistes, mais il faut connaître le contexte de notre environnement. J'étais passé par là. »

Connaître des gens influant est important selon Nary, car c'est le réseau de connaissance qui aide à élargir la clientèle, comme c'est le cas de son métier de menuisier.

Entretien n°19, décembre 2021 : Sarah, 37 ans, formatrice en langue étrangère

Nous avons reçu Sarah dans un restaurant, elle était une amie d'une connaissance et a bien accepté de participer à notre entretien. Sarah est une femme sympathique, mais un peu timide. Nous lui avons présenté les objectifs de notre recherche et l'intérêt de sa participation ainsi que d'un discours authentique de sa part. Après cette phase de contractualisation, Sarah s'est sentie un peu plus à l'aise et nous avons pu commencer les échanges.

Sarah est enseignante en anglais, et également formatrice pour les particuliers. Elle est mariée à un enseignant en Français qu'elle a rencontré dans le même établissement où elle enseigne, et a un enfant. Nous avons commencé par demander à Sarah de nous décrire son métier :

« [...] J'enseigne l'anglais depuis que j'ai 25 ans, donc ça fait maintenant plus de 10 ans. Au début, j'ai commencé à donner des cours aux enfants, sur demande des parents qui voulaient qu'ils apprennent une nouvelle langue. Puis j'ai travaillé dans les écoles moins connues. [...] J'ai gagné de l'expérience et depuis presque cinq ans maintenant, j'enseigne dans une école d'expression française qui procure de meilleurs avantages et un meilleur salaire. [...] Ce que j'aime dans ce travail, c'est les vacances [rires]. Mais c'est aussi une passion d'enseigner. J'enseigne les petits en primaire, et tous les jours j'apprécie mon travail. Ils sont très mignons. »

Nous avons poursuivi avec le second thème sur l'enfance de Sarah. Étant une fille très réservée, Sarah n'était pas vraiment à l'aise sur le plan relationnel. Elle était, cependant une bonne élève puisqu'elle avait de bonnes notes à l'école. Le père de Sarah était technicien en électricité au sein d'une Entreprise privée, et sa mère était institutrice. Le père de Sarah est décédé quand elle était encore toute petite. Elle nous raconte son parcours jusqu'en terminale :

« [...] On vivait à Imeritsiatosika quand on était petits, j'ai un frère aîné. Et quand mon père est mort, on a commencé à avoir des difficultés financières. Que ce soit par rapport à la nourriture, au loyer, ma mère avait vraiment eu du mal à gérer. Certains membres de la

famille nous ont aidés. [...] Ma mère nous aidait beaucoup dans nos études et elle était une très bonne enseignante, c'est pour ça qu'on a eu de bonnes notes à l'école. [...] On a étudié dans les écoles publiques durant toute notre scolarité [...] »

Après son Bacc, Sarah s'est installée à Antananarivo pour poursuivre ses études à l'Université d'Ankatso. Sa mère décède peu de temps après et elle a dû recourir à l'aide de sa famille pour terminer ses études.

« [...] C'était très dur puisque je n'avais pas assez d'argent pour payer mon loyer et pour m'acheter à manger. Ma famille m'aidait de temps en temps, mais ce n'était pas assez. Mon frère a trouvé un travail et c'est grâce à ça qu'on a pu survivre, et que j'ai pu terminer mes études. [...] »

Sarah a décidé de faire des études en langue anglaise puisque c'était une passion pour elle. Au début elle n'avait pas d'idée précise par rapport à ce qu'elle voulait faire, mais l'anglais était sa passion. À l'Université elle avait de bonnes notes, et après avoir obtenu son diplôme de Licence, elle a commencé à travailler.

Sarah est mariée et a un enfant. Elle a fait connaissance avec son mari lors d'une réunion des enseignants de son établissement :

« [...] On se ressemblait beaucoup, un peu timide, et on avait beaucoup de choses en commun. Ce qui a facilité notre communication. On était ensemble depuis presque deux avant de nous marier. [...] Je pense que le fait qu'on est tous les deux enseignants a facilité notre relation puisqu'on arrivait à se comprendre. D'ailleurs, comme je l'ai dit, on avait beaucoup de choses en commun : on est un peu réservé, on est passionné de langue, on aime le cinéma, on aime rester à la maison, des choses simples comme ça [...] »

Être marié a changé beaucoup de choses dans la vie de Sarah concernant les dépenses et la sécurité. Elle a quelqu'un sur qui compter. Sarah espère que son enfant puisse faire ses études à l'étranger, mais cela dépendra encore des moyens disponibles. Sarah trouve qu'elle est très différente de sa mère concernant son modèle éducatif :

« [...] Chaque génération a sa manière d'éduquer ses enfants, et ma mère n'était pas du genre tendre. Mais moi je suis moins sévère, car j'ai vu dans mon travail que les enfants sont plus expressifs et développent plus leur sociabilité que ceux qui sont dans le système éducatif malgache traditionnel. Mais il y a un côté positif aussi au système malgache, donc je pense pouvoir faire un peu des deux [...] »

Concernant ses réflexions sur notre sujet d'étude, Sarah pense mener une vie meilleure que ses parents, car elle gagne plus et vit dans un environnement beaucoup plus favorable à une amélioration de sa condition de vie, qu'en étant restée d'où elle vient.

« [...] Il n'y avait pas grand-chose là-bas comparé à ici. Et d'ailleurs, peu de gens seraient intéressés à recruter un prof d'anglais pour leurs enfants. Je pense bénéficier d'une condition de vie meilleure que par le passé avec ma mère, c'est certain. [...] Je pense qu'il y a une grande différence entre vivre ici et vivre dans une autre commune. Les conditions sont différentes et il est difficile de comparer. Mais je pense que c'est à la fois une question de compétences, de revenu, et d'emploi qui nous différencie. Je ne sais pas comment expliquer ça, mais ça tourne autour de ces trois choses. »

Sarah pense que la persévérance est importante si l'on veut réussir à atteindre ses objectifs. Il faut également avoir l'esprit curieux et être attentif aux opportunités qui se présentent. Pour Sarah, notre environnement même n'est pas favorable à la réussite, mais il faut se battre et persévérer pour pouvoir réussir.

Entretien n°20, décembre 2021 : Béatrice, 53 ans, travailleur indépendant

Béatrice nous a reçus chez elle afin d'effectuer son entretien. Elle était la tante d'une connaissance à nous, qui a accepté de participer à notre recherche. C'était une femme sympathique, et facile à aborder. Béatrice est une femme qui travaille à son compte, en tant que prestataire de services dans les procédures administratives de vente, et intermédiaire de commerce dans la vente de terrain en particulier.

« [...] Je mets en contact de potentiels acheteurs et des vendeurs de terrain, et quelquefois des maisons. Je conseille également dans les procédures administratives, et je touche une commission sur la vente. Pour mon cas, c'est un métier qui ne me prend pas tout mon temps, car ça dépend des opportunités, des fois j'ai deux ou trois dossiers en quelques mois, des fois il n'y en a pas du tout. »

Béatrice a fait ses études dans des établissements confessionnels, de la maternelle jusqu'en terminale. Ses parents tenaient une quincaillerie. Durant son enfance, ses parents l'aidaient dans ses révisions et à faire ses devoirs. Béatrice se souvient de sa mère lui enseigner le français, et de son père le calcul.

« Le modèle éducatif dans les écoles confessionnelles est très rigoureux. On nous apprend très jeune à respecter les règles, et à acquérir une certaine sagesse. Ça m'a construit en tant que personne et j'en suis très fière. [...] Mes parents me faisaient les cours à la maison. Ça rendait les révisions plus faciles, et j'avais de bonnes notes. C'est au collège que j'ai commencé à faire mes devoirs toute seule [...] Ils étaient présents, mais je voulais être plus autonome. Mais je pense que l'accompagnement dont j'ai pu bénéficier a constitué une bonne base pour moi, et m'a aidé à prendre mes responsabilités dans mes études. »

Après avoir obtenu son Bacc, elle a réussi à intégrer la filière agronomie à Ankatso. Elle a toutefois échoué à passer en troisième année et a décidé d'arrêter ses études.

« [...] C'était un choix très dur, car on avait des difficultés financières. J'étais déjà avec mon mari à cette époque-là, et on voulait se marier. C'était aussi une pression alors j'ai

décidé d'arrêter mes études. [...] Je ne regrette pas puisque ça aurait changé beaucoup de choses, mais bien sûr, j'aurais voulu avoir un diplôme universitaire. [...] On avait déjà prévu de se marier, les parents étaient d'accord et c'était comme si on devait le faire. »

Au début, elle s'est entièrement consacrée à son rôle de mère à la maison. C'est un peu plus tard qu'elle s'est par hasard, retrouvé dans le monde de l'immobilier.

« [...] On avait un terrain, un legs d'un parent qu'on voulait vendre [...]. Et en entamant les différentes procédures qui n'étaient pas du tout faciles, je comprenais comment ça marche. [...] Il y avait également de la famille qui connaissait les différents règlements et ça a facilité ma compréhension des choses. Plus tard, j'ai aidé une connaissance dans la procédure de vente de son terrain, et j'ai de nouveau appris certaines choses. Et j'ai commencé à travailler avec d'autres gens à qui mes connaissances me recommandaient, et c'est finalement devenu un métier. Je conseille, je me charge des procédures dès fois quand il y a une réelle confiance entre nous. »

Béatrice a fait connaissance avec son mari quand elle était au Lycée. C'était un homme qui travaillait déjà à l'époque, et qui voulait se marier.

« [...] J'étais attiré par sa maturité et sa gentillesse. On s'entendait bien, il était attentionné et on s'aimait beaucoup [...]. Mes parents l'aimaient bien, et ses parents aussi m'aimaient bien. Il n'y avait pas de souci de ce côté-là. [...] Il travaillait en tant qu'assistant de direction, je pense, je ne m'en souviens pas. Dans une entreprise de distribution. Il a cinq ans de plus que moi. »

Béatrice et son mari ont reconstruit leur ancienne maison, et ont décidé de la faire louer, et ils vivent aujourd'hui dans leur nouvelle maison. Grâce au loyer qu'ils perçoivent, ils ont pu se consacrer à leur métier en tant qu'indépendants.

« [...] Nous avons beaucoup investi dans l'éducation de nos enfants, et aujourd'hui, nos deux aînés étudient à l'étranger. On espère qu'ils trouveront du travail là-bas puisque'ici il n'y a pas d'espoir pour les jeunes, surtout ceux qui sont qualifiés. [...] Je veux dire qu'on

s'acharne à obtenir un diplôme de Bacc+5 alors que le salaire est très bas. [...] Mon mari a de la famille là-bas (en Allemagne), ça a facilité les choses. Mes enfants ont étudiés l'allemand ici avant de partir. C'était une condition nécessaire. »

Sur notre dernier thème, Béatrice pense mener une vie meilleure que celle de ses parents, car elle a pu entreprendre avec son mari des projets, et surtout la construction de leur maison.

« [...] Je comprends votre étude et où vous voulez en venir, et je dirais que c'est grâce à nos efforts qu'on a pu construire cette maison, car on rêvait d'en avoir une un peu en périphérique de la ville. [...] Oui, on mène une vie meilleure que mes parents [...] Sans être prétentieuse, on a réussi à réalisé beaucoup de choses alors qu'on est parti d'une famille modeste moi et lui. On a cette maison et nos enfants étudient à l'étranger. [...] Je suis satisfaite oui, mais il y a eu beaucoup de sacrifices derrière que je ne pourrais vous raconter. »

Pour Béatrice, le revenu constitue le critère principal pour catégoriser les gens. Nous avons ainsi demandé en quoi la profession ne l'est pas :

« [...] Ici à Madagascar, on ne valorise pas les diplômes. On peut avoir un Master et avoir un salaire très bas. Et paradoxalement on peut n'avoir que le Bacc, et gagner beaucoup. C'est aussi à cause de ces universités et écoles qui existent à chaque coin de rue [...] Mais pour réussir sa vie dans beaucoup de cas, il faut connaître des gens d'en haut qui vont nous placer quelque part, ou il faut payer pour se voir attribuer un bon poste. [...] Connaître des gens n'est pas forcément mauvais si on est compétent. Mais si on n'est pas compétent, mais qu'on accède à un poste à responsabilités alors là, ce n'est pas bon du tout. »

Pour Béatrice, il est important de se fixer des objectifs ambitieux dans la vie, et aussi bien choisir les personnes de notre cercle d'amis. Il faut savoir identifier les opportunités qui pourraient changer notre vie.

Annexe 3 : Codebook généré sur NVivo lors du codage ouvert

Nom
EMPLOI ET RESSOURCES FINANCIERES
Changement et cumul d'activité(s)
Conscience des limites de ses compétences
Cumul de deux professions
Reconversion professionnelle dans le domaine de l'enseignement
Découverte d'opportunité de travail, d'affaire ou autre
Candidature à un nouveau poste pour évoluer
Création d'un commerce grâce à l'aide des parents
Description de son métier de ferronnier
D'une coopération à une indépendance dans le métier de ferronnier
Emploi en tant qu'aide-ménage dans le bricolage

Nom
Entrée dans le domaine du développement et des ONG, nouveau à l'époque
Expériences vécues devenues des compétences
Faillite de la société familiale et décision de prendre les commandes
Opportunité de stage
Opportunité de stage ou d'emploi grâce aux connaissances
Recherche d'emploi très jeune
Expérience négative de travail et de contre mobilité
Direction d'une société familiale et mécontentes
Parcours professionnel mouvant
Poste de direction dans une banque et mécontente
Précarité de son ancien emploi

Nom
Stagnation puis détérioration du parcours professionnel
Un chômage caché par des petits commerces précaires
Un revenu juste assez pour vivre
Facteurs de réussite professionnelle
Compétences acquises qui ont fait leur preuve dans le travail
Des compétences innées, découvertes dans le travail
Investissement dans l'immobilier et revenu passif
Le bouche à oreille favorable comme facteur de réussite dans le métier
L'importance de l'anglais dans les affaires
L'importance d'un bon réseau de connaissance pour les affaires

Nom
Une stratégie différente basée sur l'investissement a augmenté le revenu et a procurer de meilleures conditions
Héritage de capital
Futur héritage du patrimoine parental
Héritage de terres comme patrimoine
Héritage de terres pour activité agricole
Perception de récolte de riz par métayage de terre agricole
Motifs du choix de carrière professionnelle ou métier
Avoir plus de temps comme justificatif du choix de travail
Choix d'un métier passion
L'augmentation de l'indice de salaire avantageait l'emploi dans le secteur public

Nom
Métier d'indépendant
Organiser soi-même son planning de travail
Recherche d'autonomie professionnelle comme raison de la reconversion
Rêve de reprendre les affaires familiales
Perte d'emploi
Licenciement suite à la crise du COVID et appréciation de l'environnement du travail
Un métier hérité de génération en génération
Acquisition de compétences par transfert intergénérationnel
Active très jeune en aidant ses parents, puis en exerçant un métier proche de celui des parents
ENFANCE ET PARCOURS SCOLAIRE
Appréciation positive de sa situation par rapport à celle de ses parents

Nom
Caractère spécifique et compétences
Aucune idée pour l'avenir
Caractère réservé
De tempérament calme et discret, aimant organiser les choses
Découverte d'une passion pour la mécanique grâce au bricolage et à un proche
Distracté durant l'adolescence
Elève curieux, mais très actif et facilement distracté
Elève modèle étant petit
Insouciance de l'avenir
La lecture améliore les compétences langagières
Pas de matière spécifique auxquelles elle était douée
Passion pour la lecture
Passion pour un métier
Très bonne élève

Nom
Conditionnement socio-économique
Des parents qui travaillent procurent une stabilité financière du ménage
Des valeurs et principes de vie hérités de l'éducation chrétienne, et qui devraient être pris en compte pour le choix du conjoint
Enfant de mère célibataire
Enfant de parents modestes
Les effets positifs d'avoir une vie associative
Manque de ressources pour les dépenses extra-fondamentales durant son enfance
Vie associative et valeurs partagées avec son enfant
Inflexion de la trajectoire sociale par un événement
Abandon des études suites à des difficultés financières
Déménagement chez son oncle, car parents en difficultés économiques

Nom
Difficultés financières et arrêt de l'école
Enfant de parents divorcés et partage des responsabilités des parents
Expérience de la malgachisation et les effets sur l'éducation
Impact du décès de sa mère sur sa trajectoire
Impact du décès de son père sur sa trajectoire
L'abandon d'un père qui dégrade la situation de la famille
Influence sociale sur les choix
Émerveillement par rapport au métier d'hôtesse de l'air
Importance de l'école par les parents
Importante influence de sa mère sur son éducation
Incitation des parents à intégrer une association
Influence de la famille pour le goût des études

Nom
Influence des pairs sur son rêve de devenir hotesse de l'air
Les métiers d'ingénieur et de médecin admirés chez les jeunes
L'importance des études comme idée imposée
L'incitation des parents pour qu'il intègre l'administration publique
L'influence de l'entourage sur les ambitions des petits
L'influence des parents sur ses choix scolaires
L'influence des proches sur son caractère
L'insouciance de l'avenir et la confier aux parents
Les difficultés de la vie durant l'enfance
Profession des parents
Professions des parents, aujourd'hui retraités
Rôle de parent

Nom
Mésentente avec les parents par rapport à son avenir
Modèle éducatif
Comparaison des modèles éducatifs entre les génération
Elève moyen et père strict par rapport au comportement à l'école
Image positive du modèle paternel
Lacune dans son modèle éducatif
L'indulgence des parents, car enfant investi dans les études
Modèle éducatif mixte des parents
Modèle éducatif visant à aider l'enfant à se découvrir
Parents à l'écoute de leurs enfants
Parents qui n'intervenaient pas dans l'apprentissage

Nom
scolaire, car les enfants avaient de bonnes notes
Relation plus amicale avec ses enfants
Strict
Modèle éducatif strict de la mère et effets positifs
Modèle éducatif strict du père et effets positifs
Modèle éducatif strict et effets positifs
Modèle éducatif strict, devenu plus souple au fil des ans
Modèle strict et sévère de l'éducation des parents
Prise de conscience des parents par rapport à l'importance de la motivation dans le travail

Nom
Rôle enseignant
Des parents qui s'investissent dans l'éducation des enfants
D'un désengagement progressif de la participation des parents dans l'apprentissage de ses enfants
Rôle de parent enseignant
Rôle de parent enseignant par la mère
Rôle de parent enseignant par le père
Rôle parental actif
Soutien parental et familial dans les études à l'étranger
Scolarité
Avantages et lacunes des établissements privés et publics
Changer constamment d'école à cause de la profession d'un parent

Nom
Comparaison des établissements privés et publics qu'il a fréquentés
Fréquentation de l'école publique, car moyens limités
Fréquentation des établissements publics
Fréquentation des établissements publics et privés
Fréquentation d'établissements privés d'expression française
Investissement dans les études et adoption du rôle d'élève
Justification du choix des établissements publics
La complémentarité dans le domaine de l'éducation entre les écoles confessionnelles et l'éducation parentale
La gratuité comme aspect différenciant le public du privé
La qualité de l'enseignement dans les établissements

Nom
publics était meilleure à une époque
L'acquisition des valeurs et du sens de la discipline dans les écoles confessionnelles
L'importance de l'école pour réussir
L'investissement dans les études des enfants comme gage de leur réussite
Passion pour les études et investissement des proches dans son parcours
Plus d'implication dans les études au collège
Poursuivre les études dans la capitale motivait dans les études
Prise de conscience de l'importance de l'école
Rapport négative à l'école
Recherche du cout minimum pour le privé, expérience pour le public
Rigueur dans les écoles confessionnelles

Nom
Transfert dans un établissement privé, car échec au concours dans le public
Un certain écart entre la qualité de l'enseignement à Tana et à Morondava
FORMATION
Influence sociale
Conseils de proches ayant influencés le parcours académique
La connaissance de personne proche qui facilite l'apprentissage du métier et élargir son réseau de connaissance
L'influence des parents sur ses choix de formation
Orientation professionnelle influencée par les personnes proches
Parcours de formation, alternance entre cursus de formation et pratique d'atelier chez un proche

Nom
Transmission intergénérationnelle de savoir-faire
Un nouveau métier acquis grâce à l'apprentissage d'un proche
Investissement en compétences
Etudes à l'étranger
Formations modulaires suivies
MBA à l'étranger pour augmenter les chances de travailler dans d'autres pays
Parcours diplômant
Objectif précisé
Rêve de travailler en indépendant et choix de parcours administration d'Entreprise
Opportunités
Coïncidence de l'essor des ONG à Madagascar avec le choix de parcours
De nouvelles compétences acquises grâce aux formations

Nom
Formations orientées par rapport aux besoins de l'emploi
Le Bacc comme diplôme indispensable à une époque
Perturbations et limites
Interruption du cursus de formation suite au mariage
L'accès à la connaissance était limité à l'époque
L'offre d'éducation ne répond plus aux exigences du marché de travail
Mauvais choix de filière, car méconnaissance de ses capacités
Remise en question de ses choix d'avenir suite à une perturbation du parcours
OPINIONS
Appuis à la mobilité
Causes déterministes et externes
Ce sont les opportunités qui définissent les

Nom
trajectoires, et non les ambitions
Croyance à l'aide et à la grâce de Dieu par rapport à ses réalisations
La connaissance de personnes influentes contribue à la réussite
La maîtrise du français comme critère indispensable de réussite scolaire et professionnelle
L'argent donne accès aux ressources nécessaires à la réussite
L'argent permet de réussir dans la vie
Le réseau de connaissance comme ressource saine ou malsaine
Le rôle et les effets de l'argent sur les autres aspects de la vie
Le support de sa conjointe comme

Nom
déterminant de sa réussite
Les parents ont un rôle dans la réussite des enfants
Réussite paradoxale et effets positifs du réseau de connaissances comme ressource
Un bon réseau social aide à la réussite
Causes équivoques
Connaitre les bonnes personnes aide à la réussite
Distinction entre personnes aidantes des personnes qui constituent un réseau de trafic d'influence négative
Causes volontaires et individuelles
Croyance en la réussite scolaire grâce à l'effort

Nom
La vertu de la débrouillardise pour réussir
Les efforts personnels comme gage de réussite
Les pratiques malsaines contribuent à la réussite
Les valeurs importantes pour réussir
L'honnêteté freine la réussite, la ruse et l'ingéniosité y contribuent à Madagascar
L'importance du savoir et de son application dans la réalité
Moralité de la réussite
Garder les valeurs morales malgré un environnement malsain
La réussite équivaut à surpasser les parents

Nom
La réussite se définit par l'atteinte des objectifs fixés
L'argent comme une fin
L'engagement personnel comme gage de réussite
Les effets pervers de l'argent en tant que fin en soi
Les valeurs et les repères se perdent et dépérissent au profit de la quête de l'argent
L'importance d'un travail digne
Perte des valeurs à cause de la pauvreté à Madagascar
Satisfaction par rapport à la vie menée
Une richesse mal acquise n'est pas semblable à la réussite
Une vision pessimiste de l'avenir à Madagascar
Obstacles dans le parcours
Absence de conseils d'orientation professionnelle chez les jeunes malgaches

Nom
Evolution du modèle éducatif adéquat selon les générations
La jalousie d'autrui peut nuire à la réussite
L'entourage peut à la fois aider et nuire à notre réussite
L'environnement de l'emploi à Madagascar est empreint de corruption et n'est pas favorable à la réussite des personnes intègres
Les lacunes du système éducatif
Savoir ce que l'on veut fait défaut chez les jeunes
Une éducation de qualité n'est pas accessible à tout le monde, et handicape certain dans la quête de la réussite
Réalité malgache vue par les participants
Comparaison des modèles éducatifs entre les générations, la place des fessées

Nom
Comparaison ente mentalité malgache et étrangère (asiatiques) dans les affaires
Les caractères typiques malgaches qui empêchent d'améliorer les choses
Obligation du mari à subvenir aux besoins de la famille en tant que chef
Un mariage implique des responsabilités qu'il ne peut assurer
Une similarité trouvée entre son parcours et celui de sa mère
Stratégie de mobilité
Croyance à la rentabilité des diplômes et projet pour les enfants
Envoyer son enfant à l'étranger, car il est difficile de réussir sa vie à Madagascar
Être attentif aux changements pour anticiper les opportunités

Nom
Focalisation sur un objectif et efforts déployés
Il faut être stratège pour éviter les ruses des autres
Investir dans les études pour réussir
La persévérance conduit à la réussite
Le travail indépendant offre plus de possibilité d'ascension pour les originaires des milieux modestes que le salariat
Les avantages tirés d'un réseau nécessite un retour de faveur
L'importance de savoir évaluer l'environnement et ses besoins pour pouvoir s'adapter et réussir
S'adapter au contexte pour réussir
Stratification sociale
Critères de distinction
Catégoriel

Nom
Disposer de son temps comme critère de distinction
La gestion efficace de l'argent comme critère de distinction
La précarité de l'emploi distinguant les pauvres
La satisfaction des besoins essentiels comme critère de distinction intergénérationnelle
L'autonomie et l'indépendance comme critère de distinction
Le revenu précaire distingue les pauvres
Le statut professionnel correspondant à un certain niveau de diplôme comme critère de distinction
Le statut professionnel ne correspond pas au statut social

Nom
Les pauvres peinent à assouvir leurs besoins physiologiques
Les riches se distinguent par leur secteur d'activité
Les valeurs morales distinguent également les gens
Hiérarchique
La possession comme critère de distinction intergénérationnelle
L'argent comme critère de distinction
Le revenu comme critère de distinction
Le revenu fait face aux risques et chocs
Les riches se distinguent de leur possession
Un pouvoir d'achat supérieur par rapport à la génération des parents

Nom
Différence de contexte comme distinction intergénérationnelle
La capacité à assouvir les besoins d'accomplissement distingue les riches des autres
La cohabitation intergénérationnelle rend difficile la comparaison
L'apparence simple peut parfois cacher la richesse
L'effet pervers de la corruption sur la stratification sociale
Les compétences déployées dans un environnement favorable distinguent les gens entre eux
VIE DE FAMILLE
Avoir réalisé son rêve d'avoir une maison
Faits conditionnant le mariage
Age au mariage dans les années 1970

Nom
L'emploi d'un père de famille comme déterminant dans le choix de l'épouse
Les contraintes sociales inexistantes par rapport au choix du conjoint
Les contraintes sociales par rapport au choix du conjoint, les origines sociales et ethniques
Les mariés sont tous deux issus de familles modestes
Pression sociale pour se marier
Recherche de stabilité avant de prendre les responsabilités du mariage
Rencontre avec conjoint.e au lieu de travail
Un mariage qui s'est tenu malgré l'arrêt des études
La vie de célibataire
Être seule face aux difficultés comme désavantage d'être célibataire

Nom
La liberté et l'autonomie distinguent la vie de célibataire
L'autonomie et l'indépendance comme avantage d'être célibataire
Situation de célibataire suite à une rupture
Les bénéfices du mariage
Autonomie et dépense varient en sens inverse en étant marié ou célibataire
Le mariage ayant offert opportunité et contrainte
Le soutien réciproque comme avantage de vivre à deux
Mise en commun des ressources pour constituer le budget
Se marier allège la charge financière, car partage des dépenses
Les désavantages du mariage
L'absence de vision commune brisait le couple

Nom
La charge familiale importante ne permet pas d'améliorer son statut
Perte d'indépendance en étant marié
Perte d'indépendance en étant marié, mais gain par allègement des charges financières
Précarité de sa situation et dépendance envers sa famille
Raisons du choix du conjoint
Choix du conjoint déterminé par une certaine proximité sociale
Choix du conjoint influencé par l'absence d'un père
Le choix du conjoint suite à une mise en relation des proches
Personne n'ayant fait des études
Rôles de parents-adultes et perspectives
Avoir un enfant nécessite des sacrifices

Nom
Changement d'attitude suite au divorce
Choix conjugal de partage des tâches, et pour la femme d'être mère au foyer
Diminution du pouvoir d'achat
Efforts à chaque génération afin d'aider les descendants à les dépasser
Envoyer son enfant à l'étranger pour qu'ils puissent mener une vie meilleure
Faire de ses échecs des leçons pour ses enfants
Les bénéfices d'une femme qui travaille, notamment la stabilité
L'espoir de voir ses enfants mener une vie meilleure que la leur
L'importance d'avoir une bonne relation avec son partenaire pour réussir sa vie de famille

Nom
L'importance d'un bon environnement pour avoir un enfant
Mère disponible pour les études de ses enfants comme un avantage d'être mère au foyer
Rôle partagé au sein du couple dans la gestion du foyer
Se marier c'est pour avoir des enfants
Son épouse s'est consacrée au foyer
Un modèle éducatif libéral, qui s'adapte aux situations et à chaque enfant

LISTE DES FIGURES

Figure 1 Théorie de l'intégration organismique selon Deci et Ryan	34
Figure 2 Destinées sociales des femmes selon l'origine sociale de leur mère en 2015	36
Figure 3 Les quatre âges de la mobilité sociale durant les 70 dernières années au Royaume-Uni	44
Figure 4 L'objectif d'une recherche qualitative sur un continuum	54
Figure 5. Représentation de la théorie du feu de camp de Halbwachs	66
Figure 6 . Comparaison de la mobilité de revenu intergénérationnelle entre les pays de l'OCDE	85
Figure I.7 les directions de la mobilité sociale	101
Figure 8 Protocole de base de l'enquête narrative.....	143
Figure 9 Les variations d'échelles : du longitudinal à la profondeur du vécu.....	155
Figure 10 Le lien entre le corpus et le canevas investigatif.....	156
Figure 11 Du matériau à la catégorie	157
Figure 12 Plan d'analyse de données	159
Figure 13 Les cinq niveaux du "Five-level QDA Method"	160
Figure 14 Illustration du codage ouvert sur le logiciel NVivo	164
Figure 15 Agencement des thèmes du guide d'entretien	168
Figure 16 Arborescence des nœuds suite au codage axial	172

Figure 17 Diagramme hiérarchique de cas encodés au thème de l'enfance et parcours scolaire	177
Figure 18 Diagramme hiérarchique des cas encodés à "Rôle de parent"	178
Figure 19 Diagramme hiérarchique de cas encodés à l'enseignement et formation professionnelle.....	182
Figure 20 Diagramme hiérarchique de cas encodés à « Emploi et ressources financières »	185
Figure 21 Diagramme hiérarchique des cas encodés à "Découverte d'opportunité de travail, d'affaire ou autre	186
Figure 22 Diagramme hiérarchique des cas encodés à "Vie de famille"	188
Figure 23 Diagramme hiérarchique des cas encodés à "Raisons du choix du conjoint" ...	191
Figure 24 Diagramme hiérarchique des cas encodés à "Les bénéfices du mariage"	192
Figure 25 Diagramme hiérarchique des cas encodés à "Opinions"	194
Figure 26 Diagramme d'exploration du nœud "Appuis à la mobilité"	195
Figure 27 Diagramme d'exploration du nœud "Causes déterministes et externes"	198
Figure 28 Diagramme d'exploration des causes volontaires et internes.....	200
Figure 29 Diagramme d'exploration des obstacles à la mobilité sociale.....	204
Figure 30 Diagramme d'exploration des critères hiérarchiques de stratification sociale ..	211
Figure 31 Diagramme d'exploration des critères catégoriels de la stratification sociale ..	213
Figure 32 Approches de la stratification sociale selon Chauvel.....	227
Figure 33 Le processus de structuration de Giddens.....	249

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 Traduction du concept des trois capitaux selon Bourdieu en variables et indicateurs observables.....	63
Tableau 2 Plan d'analyse sur NVivo (Analytic Planning Worksheet).....	163
Tableau 3 Synthèse de la situation des participants	173
Tableau 4 Appréciations subjectives de la mobilité sociale	215

RESUME - ABSTRACT

Dans cette étude, l'auteur part de l'idée que la question de la mobilité sociale dans les pays en développement n'a pas les mêmes caractéristiques comparées aux pays développés dans lesquels ces réflexions ont émergé, notamment par rapport à l'espace social dans lequel elle s'opère, leurs déterminants et les stratégies mis en œuvre par les individus et les familles pour avoir un statut social privilégié dans la société. Initiant ses observations pour des cas à Antananarivo, capitale de Madagascar, et à partir d'une approche qualitative, des entretiens autobiographiques auprès d'individus ayant fait l'expérience de la mobilité (ascension, déclassement, reproduction) ont été menées par le chercheur, relevant une mesure subjective de ces mouvements. Trois résultats ont été obtenus : le premier correspond à une stratification sociale basée sur des critères de revenu marqué par une subdivision en classe sociale, le second sur l'importance du capital social dans la détermination du statut atteint, et le troisième sur l'impact des conditionnements sociaux d'origine sur les croyances et les stratégies adoptées.

Mots-clés : Mobilité sociale – Stratification – Antananarivo – Madagascar – Capital social – Capital économique – Capital culturel

In this study, the author starts from the idea that the issue of social mobility in developing countries does not have the same characteristics as in the developed countries in which these reflections have emerged, notably in relation to the social space in which it takes place, its determinants and the strategies implemented by individuals and families to achieve a privileged social status in society. Initiating his observations for cases in Antananarivo, the capital of Madagascar, and using a qualitative approach, autobiographical interviews with individuals who had experienced mobility (upward mobility, downward mobility, reproduction) were conducted by the researcher, picking up a subjective measure of these movements. Three results were obtained: the first corresponds to social stratification based on income criteria marked by a subdivision into social classes, the second on the importance of social capital in determining the status attained, and the third on the impact of original social conditioning on beliefs and strategies adopted.

Key words : Social mobility - Stratification - Class - Strategies - Social capital - Economic capital - Cultural capital

